L'itinéraire spirituel de Roger Garaudy dans son oeuvre écrite

Robert Goulon

▶ **To cite this version:**

Robert Goulon. L'itinéraire spirituel de Roger Garaudy dans son oeuvre écrite. Littératures. Université Paul Verlaine - Metz, 1983. Français. NNT : 1983METZ006L . tel-01775829

HAL Id: tel-01775829
https://hal.univ-lorraine.fr/tel-01775829

Submitted on 24 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITE DE METZ

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

L'ITINERAIRE SPIRITUEL DE ROGER GARAUDY DANS SON OEUVRE ECRITE

THÈSE DE DOCTORAT DE 3° CYCLE

PRÉSENTÉE PAR ROBERT GOULON

SOUS LA DIRECTION DE

MONSIEUR LE PROFESSEUR JOSEPH FLORKOWSKI

1983

Qui dira jusqu'où peut mener "une parole d'homme" lorsque, au hasard d'un travail d'étudiant, elle provoque en vous une fascination, une écoute, une invitation au voyage ?

Depuis un certain nombre d'années déjà, l'oeuvre de R. Garaudy suscitait dans la communauté chrétienne un intérêt, voire une connivence. Une page semblait tournée dans les rapports souvent piégés et combien difficiles, entre chrétiens et marxistes.

Au temps de "l'anathème" succédait le temps du "dialogue". Qu'en était-il dans la réalité ? La question des rapports entre l'événement de Jésus-Christ et les courants marxistes nous habitait depuis longtemps.

Ce fut le mérite de Monsieur Joseph FLORKOWSKI de nous avoir permis à la fois, de tirer au clair nos propres interrogations à ce sujet et leur lieu d'émergence, et de tenter une approche de l'itinéraire de R. Garaudy. Aventure périlleuse dans laquelle nous nous sommes engagé avec passion et sympathie mais aussi dans la crainte. Comment, en effet, être sûr de saisir en profondeur et de respecter en vérité le chemin d'un homme dans ce qu'il a toujours d'ineffable et de mouvant.

Est-il nécessaire de souligner ici tout ce que notre recherche doit à Monsieur FLORKOWSKI ? Tout au long des années qui s'achèvent, son immense culture, sa disponibilité de tous les instants, la sûreté de son discernement ont été pour nous une aide précieuse et combien stimulante. Tout à la fois maître et compagnon de cette longue marche, qu'il soit ici très respectueusement remercié !

Qu'il nous soit permis d'exprimer aussi une profonde gratitude à R. Garaudy : pour la joie que nous avons eue à lire certaines de ses pages ; pour l'optimisme parfois tragique dont il fait preuve ; pour les interpellations que son itinéraire parfois vertigineux et surprenant adresse à notre foi ; pour la simplicité, l'amabilité et le désintéressement avec lequel il nous a accueilli ; pour l'honnêteté avec

laquelle il a reçu nos propres interrogations ; pour tout ce qu'il continue à représenter - coureur de fond solitaire - pour beaucoup d'hommes en quête de sens.

Nous avons une vive conscience de la disproportion qui existe entre le philosophe, l'écrivain et le témoin qu'il est, et notre relecture de son oeuvre, nécessairement limitée. Toute traduction d'un écrit implique toujours le risque d'une trahison. Qu'après avoir bien voulu nous faire bénéficier de son accueil, R. Garaudy veuille bien nous faire bénéficier aussi de son indulgence.

Nous tenons aussi à assurer de notre reconnaissance ceux qui, dans l'ombre, nous ont offert leur aide.

Nous mesurons la chance inespérée que fut la rencontre avec R. Garaudy lors d'une conférence des "Humanités chrétiennes" à Metz. Que Monsieur Jacques HENNEQUIN, l'artisan de cette rencontre, en soit remercié !

L'abondante documentation, rassemblée au fil des jours par Joseph RABER, ami de longue date, fut d'une incommensurable richesse pour notre réflexion. Nous lui exprimons notre gratitude.

Madame Christiane HERREYE a assuré, avec compétence et patience, la dactylographie et la présentation de ce travail. Qu'elle en soit remerciée.

I N T R O D U C T I O N

Pourquoi avoir choisi Garaudy ?

C'est une question qui nous a été souvent posée pendant ces quatre années de recherche. Nous serions tenté de répondre que ce choix était la suite logique au mémoire de maîtrise que nous venions de présenter en avril 1978.

Le sujet de ce mémoire : "LA MAIN TENDUE AUX CHRETIENS - discours de Georges Marchais à Lyon, le 10 juin 1976" - nous avait donné l'occasion de lire et de réfléchir sur des oeuvres récentes de Garaudy qui, avant d'être exclu du Parti communiste en 1970, avait été l'artisan d'un possible rapprochement entre chrétiens et marxistes.

Rejeté par sa famille politique, ce philosophe témoignait d'un optimisme incurable qui forçait notre attention. Poète, il nous invitait à "Danser sa vie". Militant éprouvé par la traversée de mille expériences, il continuait le combat de sa jeunesse et essayait de définir une "Alternative" au socialisme bureaucratique dont il venait d'être victime. Fraternel, il nous livrait ses réflexions sur la vie, l'enfance, le bonheur, la mort et terminait son "Parole d'homme"* en affirmant : "Je suis chrétien".

Le caractère étonnant du cheminement de cet homme nous interpellait.
La partie autobiographique, au chapitre "Liberté ? libération" (p. 87)*, nous provoquait par sa forme de témoignage assuré et lucide :

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont, 1975.

"L'éclairage de ma vie n'a pas changé.
J'écris toujours à la même lumière..." (p. 87)*

Cette lumière, devenue insupportable pour ses camarades d'hier, éclairait à présent les perspectives des peuples en voie de développement. Don Helder Camara et les théologiens de la libération, présentés comme l'avant-garde d'un christianisme progressiste, étaient célébrés pour avoir opéré "la grande inversion de la théologie contemporaine".

La théologie, ne se contentant plus d'interpréter le monde, devenait participation au mouvement qui tend à le changer et donc participation au mouvement par excellence chez Garaudy : la Révolution.

C'est à cette participation que Garaudy nous convoquait, nous chrétiens qui ne pouvions plus ne pas nous sentir concernés. Enthousiastes, fascinés ou révoltés, nous étions sommés de réagir.

Il nous montrait la route : "L'éclairage de ma vie n'a pas changé", disait-il. Pourtant, la mise à jour de son itinéraire de jeune chrétien, adhérant au Parti communiste en 1933 à l'âge de 20 ans, et qui en 1944 déclare avoir perdu la foi chrétienne sans renoncer à "ce qu'il y a de meilleur dans les valeurs chrétiennes", nous posait question.

Son souci de "tenir les deux bouts de la chaîne" pouvait-il expliquer le caractère étonnant et passionné de tout son cheminement ?

Son itinéraire était-il susceptible de répondre à la question : Peut-on être à la fois chrétien et marxiste ?

La réponse à cette question de fond pourrait justifier l'intérêt porté à l'itinéraire emprunté par Garaudy.

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1975.

Pourquoi l'itinéraire dans son oeuvre écrite ?

Parce que, d'une part, dans "Parole d'homme", Garaudy nous y invitait :

"J'écris toujours à la même lumière, depuis l'âge de vingt ans, et c'est ma fierté et ma joie : être resté fidèle après soixante ans, aux rêves de mes vingt ans" (p. 87)*.

D'autre part, en choisissant de travailler sur l'oeuvre écrite, il nous était possible de fixer le cadre et les limites de notre recherche. En abordant ses livres, romans ou essais parus entre 1945 et 1978, dans l'ordre chronologique, nous nous proposions de revivre, à travers l'oeuvre, les événements et les engagements qui l'avaient "fait ce qu'il était". Chemin faisant, nous espérions voir émerger les perspectives qu'à chaque étape de l'histoire il proposait de sa conception du monde et de l'homme.

Notre premier objectif fut donc de réunir les quelques quarante livres séparant "Antée", le premier, de "Qui dites-vous que je suis ?", que nous nous étions fixé comme limite de cette recherche.

Les ouvrages postérieurs aux années soixante furent assez rapidement trouvés. Par contre les livres parus entre 1945 et 1960 étaient en grande partie épuisés et non réédités. Pour prendre connaissance de ces ouvrages nous avons eu recours aux services des bibliothèques dans le cadre des échanges et des prêts en consultation sur place. Enfin pour quelques livres, détenus par des établissements qui ne se prêtaient pas à ce type d'échange, nous avons proposé et obtenu qu'on nous envoie ces ouvrages sous forme de photocopies.

Ce sont là les trois voies qui nous ont permis d'aborder l'oeuvre dans les limites que nous nous étions fixées. Après une première plongée dans l'univers de Garaudy, nous étions passé de la révolte à

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1975.

la fascination mais toujours séduit par la musique de sa prose. Même les ouvrages idéologiques, parfois ennuyeux pour le lecteur qui ne partage pas le dogme marxiste, étaient animés du souffle incantatoire des convertis. Quant aux ouvrages qui touchent à l'esthétique, bien que refusant d'être les témoins du beau pour le beau, peinture et danse étaient exprimées dans une poésie en prose.

Tour à tour révolté, fasciné ou séduit nous avions néanmoins, chemin faisant, débusqué les lignes de forces qui parcouraient toute l'oeuvre. Les accidents de l'histoire du communisme, qui pesaient de tout leur poids sur l'itinéraire de Garaudy, en déplaçant le lieu de son discours, ne parvenaient pas à faire oublier que cet homme, cet exclu apparemment seul, qui se voulait fidèle "aux rêves de ses vingt ans", continuait à se battre pour le socialisme, pour l'homme et une certaine idée de Dieu.

Pour toutes ces raisons, pour cette fidélité proclamée, il nous fallait rencontrer cet homme et l'entretenir de notre propre cheminement avant de pousser plus loin notre travail.

Par un heureux concours de circonstances, dû à des événements extérieurs à notre recherche, et surtout grâce à la perspicacité d'un réseau d'amitiés que nous saluons au passage, ce projet se concrétisa.

Nous avons, en effet, eu la chance de rencontrer Garaudy, le 25 septembre 1980, lors de sa venue à Metz dans le cadre des conférences des "Humanités chrétiennes" (1). Avant sa conférence, Garaudy nous a accordé deux heures d'entretien, pendant lesquelles nous lui avons proposé de réagir sur les réflexions que nous inspirait notre première approche de la majeure partie de ses livres.

C'est un exercice auquel il s'est prêté avec beaucoup d'amabilité et de curiosité avouée.

---

(1) Cycle de conférences données à Metz dans le cadre de l'A.M.O.L. (Association Mosellane d'Organisation des Loisirs qui depuis 36 ans permet au plus large public de dialoguer avec les philosophes, écrivains ou témoins de l'histoire de tous les univers culturels).

Il nous sera difficile de traduire, ici, la surprise manifestée par Garaudy à l'énoncé du titre de notre thèse :

"L'itinéraire spirituel de Roger Garaudy dans son oeuvre écrite".

Visiblement ce titre le prenait de court. Autant il comprenait l'intérêt que nous aurions pu porter à la dimension politique ou philosophique de son oeuvre, autant une recherche sur la dimension spirituelle de cette oeuvre le surprenait.

Mais, une fois l'effet de surprise passé, toute l'attention et la curiosité de Garaudy se concentra sur nos motivations.

Qu'est-ce qui avait bien pu nous orienter vers cette voie ? Etant donné qu'à première vue il n'y avait pas matière à alimenter une telle recherche dans son oeuvre.
C'est alors que Garaudy passa de la surprise à l'étonnement, en nous entendant dire que toute l'oeuvre et les retombées de celle-ci nous y invitaient.

Victime de ce qu'il appelait "les perversions du socialisme", il continuait imperturbablement de se réclamer du "marxisme-léninisme" et de la "Révolution d'octobre" qui représentait pour lui :

"La plus grande rupture de tous les temps et le plus grand événement spirituel de notre siècle".

Cette seule affirmation méritait déjà un approfondissement sur l'avenir spirituel ouvert par cette Révolution. De plus, c'est également au nom de cette Révolution que les hommes, à partir de 1917, sont sommés de choisir leur camp.

Mais alors que pendant la première moitié de ce siècle, tout semblait se jouer entre deux blocs inconciliables, en cette fin du XXe siècle, nous sommes tenté de nous demander si le véritable affrontement, au lieu d'être, comme l'oeuvre de Garaudy longtemps nous le laissait croire, entre l'U.R.S.S. et les Etats-Unis, ou entre le socialisme et le capitalisme, ne serait pas entre deux vocations universelles de l'esprit, entre la "pensée marxiste-léniniste" et la "pensée chrétienne".

Deux vocations qui, au gré des événements, depuis plus d'un demi-siècle évoluaient face à face, côte à côte ou dos à dos avec le souci de convertir l'autre sans se perdre soi-même.

L'intérêt périodiquement manifesté, par le Parti communiste français en direction des chrétiens, témoignait de l'ambiguïté de cet affrontement.

De même, la sympathie marquée, par toute une frange des mouvements chrétiens, envers le P.C.F. témoignait d'un état d'esprit significatif qui, en son temps, faisait dire à Maurice Clavel :

"Que voulez-vous, ils ont si peur d'être les derniers chrétiens qu'ils seront les derniers marxistes" (1).

Soucieux d'objectivité nous nous gardions bien de porter un jugement de valeur sur ce que Garaudy, de son côté, appelait l'évolution des chrétiens. Or, une partie de notre recherche était de saisir le pourquoi de cette évolution et Garaudy, toujours intéressé, écoutait ce que nous suggérait la lecture de ses oeuvres et le résultat des recherches que cette lecture nous avait apporté.

L'aventure de ces chrétiens communistes avait commencé en 1936. A peine la J.O.C. (2) avait-elle été lancée, que Maurice Thorez (17 Avril) "tend la main" non pas aux chrétiens, mais aux ouvriers chrétiens. Cette première opération aura peu de succès car l'attitude des communistes envers la religion n'a pas évolué ; de plus, un mois plus tôt le pape Pie XI a proclamé le communisme "intrinsèquement pervers", ce qui a eu pour effet de bloquer les croyants sur leurs positions. Il faudra attendre la Résistance pour que les gens bougent et que des mains se serrent.

---

(1) "Ce que je crois". M. CLAVEL. Ed. Grasset. 1975 (p. 101).

(2) Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

Mais ce n'est qu'aux alentours de 1950 que certains catholiques franchiront le pas décisif.

Les uns le font par appartenance de classe. D'autres se veulent communistes parce que chrétiens.

C'est aussi en 1950 que naît l'A.C.O. (1) qui passera de l'adhésion à la C.G.T. comme extrême limite tolérée en 1950, à l'adhésion possible au P.C. en 1968.

Or, Garaudy était bien obligé de convenir qu'il était pour beaucoup dans les changements survenus dans les mouvements chrétiens. C'est sous son impulsion que, dans les années 1960, des débats s'organisèrent entre intellectuels chrétiens et communistes. A ce moment là, note Antoine Spire :

"Il y avait une sorte de fascination parmi les chrétiens pour le P.C." (2).

Nous fîmes remarquer à Garaudy que nous étions là au coeur du problème qui nous intéressait.

Responsable du Parti communiste Garaudy, par les perspectives d'avenir qu'il présentait, avait fait naître des espoirs. Des chrétiens sensibles à ses projets aspiraient à une action sur les structures, à l'intérieur d'une grande organisation capable d'imposer leurs transformations.

Exclu du Parti, Garaudy continuait de fasciner et devenait sympathique pour une autre frange de chrétiens ; ceux que le Parti rebutait. Il devenait d'autant plus sympathique qu'il se réclamait de la double appartenance : chrétien et marxiste fidèle aux rêves de ses vingt ans.

---

(1) Action Catholique Ouvrière.

(2) "Profession permanent " A. SPIRE. Ed. Seuil. 1980.

Comme nous lui faisions remarquer que son itinéraire avait quand même subi quelques à-coups, il insista sur le fait que sa trajectoire avait néanmoins été constante et que toute son oeuvre était un appel à la "construction du socialisme pour l'avènement de l'homme".

"Sur ce point, dit-il, je n'ai jamais varié".
C'est bien ce qu'il écrivait déjà dans "une littérature de fossoyeurs"* :

"Un bon livre, c'est un livre militant, qui aide à l'avènement de l'homme nouveau"*.

Il nous restait donc à vérifier cette affirmation qui, à y bien réfléchir, nous fournissait le plan de notre recherche :

- Quel socialisme ?
- Quel homme ?

Et pour qui voulait "tenir les deux bouts de la chaîne"

- Quel Dieu ?

Le discours militant développé par Garaudy au service de l'appareil du Parti qui, entremêlait une nature de lutte de classe à une nature ecclésiale/religieuse, avec la volonté de faire émerger une réalité politique nouvelle, moderne, plus humaine, justifiait-il la mobilisation des chrétiens ?

Les ruptures, aléas et aventures survenus dans le monde "dit socialiste", témoignaient-ils d'une évolution susceptible de favoriser un rapprochement entre chrétiens et marxistes ?

La société que Garaudy proposait pour qu'advienne l'homme nouveau, qu'apportait-elle à l'homme chrétien ?

C'est ce que nous allions essayer de découvrir par une approche sous forme d'étude chronologique, d'une littérature tout entière consacrée à la même cause : le socialisme pour l'avènement de l'homme.

---

* "Une littérature de fossoyeurs". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1947, p. 93.

Notre propos était de vérifier la continuité, revendiquée par Garaudy, dans l'évolution d'une oeuvre durement marquée par deux événements critiques du mouvement communiste international.

Les révélations du XXe Congrès du Parti Communiste de l'Union Soviétique en 1956 et l'entrée des troupes du Pacte de Varsovie à Prague en 1968 sont des événements qui pèsent de tout leur poids dans l'itinéraire de l'auteur.

Ces deux ruptures ont décidé de notre propre méthode de travail et, de ce fait, du plan que nous proposons :

- Le temps de la vérité absolue
  et de la discipline aveugle
- Le temps de la vérité relative
  et de la discipline les yeux ouverts
- Le temps des aveux
  et de la prospective

Un même mouvement rythme l'ordonnancement interne de ces parties autour de trois thèmes fondamentaux développés tout au long de l'itinéraire et modifiés à chaque étape, mais toujours avec le souci déclaré du devenir :

- de la société
- de l'homme
- de Dieu

PREMIERE PARTIE

LE TEMPS DE LA VERITE ABSOLUE
ET DE LA DISCIPLINE AVEUGLE

Avant de pénétrer dans l'oeuvre, rappelons que Garaudy est né à Marseille le 17 juillet 1913 et qu'il est le fils d'une mère ouvrière modiste et d'un père employé comptable, mutilé de la guerre 1914/1918. Garaudy sera boursier, pupille de la nation, pendant toute la durée de ses études, jusqu'à l'agrégation de philosophie passée en 1936. Il a préparé ce concours, de 1935 à 1936, à la Faculté des Lettres de Strasbourg, où il se mêle aux théologiens du "Cercle évangélique" qui, à l'époque, s'enthousiasmaient pour la théologie de Karl Barth et pour Kierkegaard.

Fils de parents athées, il s'est converti au protestantisme à l'âge de quatorze ans. A vingt ans il cherche une parole de vie, c'est ce qui le conduit à adhérer au Parti communiste en 1933 tout en déclarant qu'il entendait rester un militant chrétien.
Très actif, il est élu membre du bureau fédéral de la fédération communiste du Tarn en 1937 où il remplit son mandat au service de la propagande et de l'organisation du Parti.

Incorporé en 1939, il gagnera la Croix de guerre avec deux citations. A peine démobilisé, il est arrêté en septembre 1940 alors qu'il essaie de reconstituer clandestinement le Parti communiste dans le Tarn.

C'est sur cette période de grands tourments que s'ouvre "Antée".

CHAPITRE I

SOCIALISME ET SOCIETE
DE LA REVOLUTION/LIBERATION A LA LIBERTE

DU MYTHE A LA REALITE

"La mythologie des grecs de l'Antiquité comptait un héros fameux, Antée, qui était, selon la mythologie, le fils de Poséïdon, dieu de la mer et de Gé, déesse de la terre. Il était particulièrement attaché à sa mère qui lui avait donné le jour, qui l'avait nourri et élevé. Il n'y avait point de héros que Antée ne pût vaincre. Il passait pour être invincible. Qu'est-ce qui faisait sa force ? C'est que chaque fois qu'en combattant un adversaire il se sentait faiblir, il touchait la terre, sa mère, qui lui avait donné le jour et nourri, et reprenait des forces... Les bolchéviks nous rappellent, selon moi, ce héros de la mythologie grecque : Antée. De même qu'Antée, ils sont forts parce qu'ils ont des attaches avec leur mère, les masses qui leur ont donné naissance, les ont nourris et les ont formés. Et aussi longtemps qu'ils restent attachés à leur mère, le peuple, ils ont toutes les chances de rester invincibles".

C'est par cette citation, de Staline, que R. Garaudy commence son premier livre "Antée"*, qu'il écrit en 1945 à son retour de captivité. Il y raconte, sous une forme autobiographique, son aventure de prisonnier communiste français arrêté par des forces de police françaises fidèles au gouvernement de Vichy.

Le premier chapitre s'ouvre à la date du 14 septembre 1940. Pour comprendre ce qui va se jouer à partir de cette date il est, sans doute, important de rappeler que :

- le 22 août 1939, l'U.R.S.S. et l'Allemagne ont signé un pacte de non-agression
- le 3 septembre 1939, la France déclare la guerre à l'Allemagne

---

* "Antée". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1945.

- le 26 septembre un décret du gouvernement interdisait le Parti communiste en France.

A partir de cette date certains communistes, compte tenu de leurs agissements, sont victimes de répressions directes ordonnées par le pouvoir en place. C'est ce qui est arrivé à R. Garaudy : "le 14 septembre 1940, j'étais arrêté "comme individu dangereux pour la défense nationale et la sécurité publique"..."*

C'est pour cette raison que Chénier, alias Garaudy, le héros de "Antée", se trouve ce 14 septembre 1940 dans le bureau du préfet. Pour Garaudy, le préfet est le représentant d'une société poussièreuse héritière du régime napoléonien. Une société indigne qui n'hésite pas à user du marchandage dans ses méthodes policières. Il en veut pour preuve l'attitude d'abord conciliante du préfet qui demande à Chénier de s'adapter aux circonstances ; mais devant le geste de recul et de dégoût de ce dernier, le préfet passe de l'attitude conciliante à l'interrogatoire menaçant.

Quelques heures plus tard, convoqué au commissariat, il éprouvera le même dégoût dans le bureau de police tapissé d'affiches couvertes de lois, de décrets et règlements officiels traduisant "toute la fantasmagorie juridique dissimulant la domination de fait d'une classe"** (p. 15).

C'est contre cette société de classes que Chénier se révolte et qu'il lutte. Et c'est pour transformer cette société qu'il a adhéré au Parti communiste.

Avec le Parti il a contribué à la victoire du Front Populaire présenté et ressenti par beaucoup comme les prémisses d'un changement profond de la société française. Membre du Parti, il a approuvé la

---

* Peut-on être communiste aujourd'hui - p. 19.

**"Antée" . R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1945.

signature du pacte de non-agression germano-soviétique. Fidèle au Parti, il assume les suites logiques du décret de dissolution du Parti communiste. Aujourd'hui, face aux représentants de l'autorité du moment, Chénier fait un choix de militant fidèle et convaincu qui va le marginaliser par rapport à la société globale.

Cette marginalisation raisonnée, loin de le tourmenter, le renforce dans sa détermination : "Une rupture est consommée qui me paraît délicieusement facile. Je suis libre, je suis heureux" (p. 13).

Alors commence son périple de prisonnier qui le mène du camp de "Belcastel" au camp de "Saint Pons". Et, après une sélection, il connaîtra la déportation en Afrique où, après un séjour à Djelfa, il sera emprisonné dans "une redoute, à quinze cents mètres d'altitude, dans les hauts-plateaux de l'Atlas"* (p. 59).

Malgré les mauvaises conditions de vie que rencontrent les prisonniers et surtout à cause de ces conditions, les détenus s'organisent. Les meilleurs, nous dit-il, s'organisent pour être prêts quand sonnera "l'heure rouge du combat". Une école est mise sur pied la moitié du camp assiste aux cours. Garaudy découvre à cette occasion ce que signifie "la culture véritable". C'est, nous dit-il, ce que viennent chercher ces hommes. C'est-à-dire : "des instruments d'action... des pensées qui soient des outils, des prises sur les choses, sur le monde matériel ou social"*(p. 67).

Le 22 juin 1941 : "la foudre éclatait aux portes de l'occident". C'est ainsi que Garaudy présente l'attaque de la Wehrmacht contre la Russie. Il n'hésite pas un instant sur l'issue des combats. Pour lui, les deux armées sont de valeur inégale. L'armée allemande n'est qu'une armée. Alors que derrière l'Armée Rouge il y a "le peuple russe entier, et derrière le peuple russe l'espoir du monde"*(p. 110). Ses amis et lui-même voient quand même une ombre dans cet événement historique.

---

*"Antée". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1945.

"Nous aurions, dit-il, souhaité que l'U.R.S.S. pût rester plus longtemps à l'écart du conflit, avec ses forces intactes..."*(p. 110). Mais très vite, sûrs des possibilités de cette Armée Rouge, rassurés par l'attitude de l'Angleterre qui continue la guerre, alors que la veille elle était soupçonnée d'une coalition possible contre le bolchévisme, la confiance règne dans la chambrée et déjà les détenus spéculent sur l'avenir et les perspectives rendues possibles par cet événement. Certains n'hésitent pas à imaginer une rapide percée de l'Armée Rouge engloutissant l'adversaire et ne s'arrêtant que sur les rives de l'Atlantique. Le rêve : "les frontières se crèveront aux seuls accents de l'Internationale, et la révolution française sera faite, par les "copains soviétiques""*(p. 111). Après cet élan lyrique, Garaudy s'emploie à canaliser les enthousiasmes afin d'assurer cette révolution dans un avenir que ces événements rendaient plus proche.

Pour faciliter la compréhension, le rapprochement et l'union des militants ; il leur propose des séances de "confession". Les camarades sont invités à faire part de leur adhésion et de leur expérience vécue dans le parti. C'est à cette occasion que Garaudy reconnaît que son expérience et le fruit de sa culture l'amenaient à penser que : " la classe ouvière seule menait le combat" pour la révolution. Pour lui, la conclusion s'imposait : "la révolution ouvrière est la condition de notre renaissance intellectuelle"*(p. 163). Le parti lui apportait la solution vainement cherchée dans les milieux Chrétiens.

"J'aime dans le Parti un humanisme nouveau"* dit-il (p. 160). L'intellectuel, qu'il est, se fait "soldat" au service de la classe ouvrière. Il se jette dans la bataille,mais c'est en intellectuel vaniteux qu'il mène ses premiers combats qui le conduisent dans une impasse.

La lecture de Marx va l'éclairer sur la marche à suivre. Il va comprendre la nécessité de passer de la connaissance à l'action : "Une phrase de Marx noue toutes mes pensées, leur dit-il, : "il ne s'agit pas d'interprèter le monde, mais de le transformer"*(p. 164).

---

* "Antée". R. GARAUDY. Ed: "Hier-Aujourd'hui". 1945.

Lentement Garaudy aura pris conscience que : "la révolution ouvrière n'était pas seulement un moyen pour accomplir la résurrection de l'esprit, mais qu'elle renfermait en elle, ... les germes vivants de l'humanisme nouveau"*(p. 164). La perspective d'une nouvelle société se profile, elle est porteuse de promesses et d'une qualité de vie supérieure à tout ce qu'a pu produire le passé : "notre humanisme est plus humain aujourd'hui qu'à la Renaissance, parce qu'il est capable d'incarnation sociale"*(p. 166).

Pour assurer la construction du projet, le Parti offre les assises d'une mini société encourageante. On y pratique un style de vie susceptible de dynamiser et d'orienter le destin des militants : "voilà la foi neuve, dit notre héros, de ceux d'entre les hommes qui ont conscience de vivre l'adolescence du monde"*(p. 166). Pour lui, le communisme prenait la relève d'une culture dévoyée et d'une religion qui défigurait le christianisme : "De la culture, j'espérais plus encore : un dialogue avec tous les créateurs du passé, une participation et une suite à leur effort. J'avais lu dans la Genèse qu'après avoir créé les cieux et la terre, Dieu contemple son oeuvre et dit : - Cela est bien. Et pour moi, la culture, c'était l'homme s'emparant, fût-ce par la force, de la succession de ce Dieu satisfait et se mettant hardiment au travail pour le huitième jour de la création"*(p. 160).

Pour Garaudy, les hommes du 8e jour sont les artisans d'une nouvelle création ; ils prennent la relève d'un dieu fatigué.

La relève de Dieu

Elu député du Tarn en 1946, Garaudy organise la résurrection de la "Verrerie ouvrière" d'Albi créée par Jaurès. C'est de cet événement qu'il tire l'essentiel de son livre "Le huitième jour de la création"** dans lequel il parle du "temps de la relève".

---

* "Anté". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1945.

** "Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

Dans un monde duquel "Dieu s'est retiré" après sept jours de travail, les communistes français conscients des nécessités du moment, stimulés par l'exemple et le courage dont font preuve les soviets sous la conduite de Staline, prennent la relève de ce "Dieu fatigué".

"Le 8e jour" est l'occasion d'une démonstration. Il s'agit de valoriser l'efficacité des militants aux mains nues confrontés aux croyants et aux possédants bloqués dans les schémas du passé. Un passé que le vieux gardien de l'usine désaffectée s'emploie à évoquer lorsqu'il rappelle les heures difficiles et les pièges déjà tendus dès l'origine de la construction : "Nous sentions que dans un régime d'argent, il n'y a de grandeur que pour ceux qui en sont exclus. Dans la mêlée des intérêts bestiaux et déchaînés, nous représentions une montée de volonté humaine"*(p. 27). Mais il reconnaît que cette volonté n'est pas sans faille. Elle est habitée par ses propres démons. Mimétisme ou juste retour des choses ? l'homme est marqué par son vécu et son environnement, l'adaptation à une condition nouvelle n'est pas chose simple. Même lorsque le pouvoir de l'argent n'a plus de prise directe sur l'ouvrier, celui-ci risque d'être victime de ses propres réflexes. C'est ce qu'explique le vieux gardien : "... voyez-vous, la bourgeoisie nous assassine aussi par le dedans, par son esprit ; elle nous ronge, elle nous poursuit. Tout marchait bien tant qu'il y avait des sacrifices à faire ; quand il y a eu des bénéfices, là commençait le danger : l'égoïsme monte avec les profits, l'homme recule"* (p. 27).

L'homme a effectivement pu reculer tant qu'il lui semblait n'avoir pas d'autre choix que lutter pour la possession ou accepter de vivre dans le dénuement. D'où la tentation de reproduire l'histoire par l'avoir et le pouvoir à la méthode bourgeoise.

Mais ces temps sont révolus. Après une première guerre mondiale lourde d'enseignements pour les plus avisés, nous sortons d'un deuxième conflit qui a vu d'autres forces et d'autres pouvoirs se risquer pour d'autres causes que la défense du "sacro-saint" capitalisme.

---

*"Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

C'est ce que Garaudy essaie de faire passer dans le message posthume du lieutenant F.T.P. écrivant à son ancien élève. Le but est pédagogique. Un espoir est permis à toute la jeunesse même si, à première vue, tout semble vouloir le dissimuler. Il ne faut pas que l'histoire se répète et que, comme après la première guerre mondiale, une nouvelle fois, la "paix à couleur d'apocalypses"*(p. 18) reproduise les mêmes effets. Il faut éviter à tout prix que de nouveaux "nains de l'Occident" se précipitent à "Munich". La jeunesse d'aujourd'hui doit prendre le relais des "prophètes" d'hier. Et Garaudy cite en exemple, sans les nommer, les porte-drapeau de la résistance du P.C. : "Ces prophètes, qui n'étaient pas bavards, on les avait envoyés au bagne après la Mer Noire, en prison après le Rif, on les avait maudits au temps de l'Espagne, conspués au moment de Munich, arrêtés par centaines en 1939, fusillés par milliers les années suivantes..."*(p. 50).

Désormais il n'était plus possible de cacher les raisons pour lesquelles ces hommes, témoins, martyrs ou victimes, avaient donné le meilleur d'eux-mêmes. Ils étaient l'avant-garde française dans la lutte pour la démocratie contre le capitalisme... : "Au moment où le monde capitaliste était une jungle avec ses bêtes de proie qui se jetaient l'une sur le Maroc, l'autre sur la Mandchourie, une troisième sur l'Ethiopie, il existait un peuple qui libérait ses colonies..." (p. 50-51). "Au moment où vingt millions de chômeurs agonisaient dans le monde capitaliste, il existait un pays où l'on proclamait le droit au travail..." "Au moment où les dictateurs martelaient le monde de leurs poings... il existait un pays où l'on proclamait la Constitution la plus démocratique du monde"*(p. 51).

Pour tout cela, parce que cela existe, parce que l'Union Soviétique existe, la jeunesse est en droit d'espérer. Elle doit y trouver le sens de sa vie et la force pour le combat. Un combat qui ne portera pas seulement sur l'harmonisation des relations entre pays. L'Anarchie qui préside à la vie de nos cités appelle également à un changement. C'est le sens des réflexions que Garaudy prête à Blanche alors qu'elle se trouve à Marseille et qu'elle regarde la ville depuis l'esplanade de Notre-Dame-de-la-Garde. Le spectacle qui

---

*"Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

s'offre à ses yeux va permettre à Garaudy une critique systématique de l'accumulation de la culture et de la société "occidentale" : "Tout cela a coulé goutte à goutte, s'est cristallisé en stalagmites de pierre sur le rivage et donne l'image du chaos : les fragments se sont juxtaposés sans suite selon les besoins sordides de chaque siècle"*(p. 87).

Cette ville s'est développée, à l'image de toutes les villes où l'anarchie de la concurrence et de la production se disputent l'espace urbain. Ici comme ailleurs : "Le collectif qui a imposé les voies, les rues, les pistes du grand charroi, représente l'inhumain ... l'homme est ici une matière brute brassée par le jeu des forces mécaniques"*(p. 88-89).

Garaudy dénonce ces forces qui ont dicté l'urbanisation au coup par coup. Les nécessités commerciales l'ont emporté sur la volonté de l'homme. D'où les réalisations qui se sont accumulées sans prise en compte de sa volonté. Il est convaincu que ces sociétés se sont développées contre l'espérance des hommes : "Le pas de l'homme veut la ligne droite, l'avenue large et saine ; le marché et la boutique imposent le détour mercantile... l'étalage dérobe sa saillie, empiète sur le trottoir, étouffe la liberté du pas. Et peu à peu les fatalités du profit ligotent l'homme..."*(p. 89).

C'est contre toutes ces fausses fatalités du commerce et de la concurrence que Paul, alias Garaudy, après la mort de Blanche va décider de lutter. Aidé par ses amis communistes qui lui font confiance, il comprend mieux que "la vie n'est la vie que parce que nous avons à l'inventer chaque jour"*(p. 144). Grâce à ses amis il prend également conscience de la "création inachevée" et de la tâche qui l'attend : "Et chaque fois que l'homme franchit une étape nouvelle de son histoire, c'est une heure éclatante qui s'ajoute à cette interminable journée".

C'est exactement ce qui se passait à l'occasion de la résurrection de la verrerie, la civilisation des hommes du huitième jour prenait forme. Paul remarquait que la ville tout entière était en

---

*"Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

pleine mutation. Il discernait comme une même ferveur dans chacun des habitants communiant au même effort et à la même espérance. Il lui semblait que tout cela redonnait un coeur et une âme à cette ville autrefois faite de mille familles éclatées et solitaires. La nécessité et la décision de faire redémarrer l'usine créait la métamorphose ; dépassant les impératifs du travail elle prenait valeur de vocation. La participation était vécue comme la promesse d'un juste avenir pour chaque ouvrier dans une société rénovée : "La moralité baisse quand on ne donne pas à un peuple la possibilité de se dépenser pour une juste cause"*(p. 146).

Leur verrerie était pour eux plus qu'une usine. Un symbole : "Elle s'élevait dans la ville en rivale à l'autre cathédrale, l'ancienne, celle des chrétiens. Dans le faubourg ouvrier montait la nouvelle cathédrale, non plus celle des croyants, mais celle des militants, celle des bâtisseurs d'avenir"*(p. 128).

Les bâtisseurs d'avenir sont comparés aux bâtisseurs de cathédrales du Moyen Age, mais avec le souci d'éviter toute confusion entre militants et croyants. Ces derniers sont renvoyés dans l'ancienne cathédrale où ils célèbrent le Dieu du septième jour. Alors que les militants, les hommes du huitième jour, célèbrent la nature sur laquelle ils ont prise. Mais la description et l'attitude de la foule venue à l'Usine pour assister à l'allumage des fours nous réintroduit dans un espace religieux : "Cette foule était étrangement silencieuse et disciplinée. On circulait dans les avenues en ordre, sans parler, comme dans une nef d'église. Une seule rumeur montait dans le soleil : le bruit des pas de ce formidable cheminement de vingt ou trente mille hommes qui venaient avec respect célèbrer la messe de la joie"*(p. 173).

La ferveur décrite par Garaudy n'est certainement pas le fruit du seul archaïsme mental des militants. Elle émane d'un groupe organisé qui, comme les mouvements religieux, a ses chants, ses cantiques, voire, sa liturgie. D'ailleurs, lorsque le train de charbon offert par les mineurs pour alimenter les fours arrive à l'usine, cette foule, entonnant l'Internationale, entre en symbiose : "... elle

---

*"Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

prenait conscience de son unité et de sa puissance ; elle était en marche, portée par l'histoire, où elle avançait en défricheur. La confiance avait trouvé une voie"*(p. 174).

Cette étape marquait une victoire de l'Internationale communiste à l'échelle d'un département français. A la suite de Garaudy et conseillés par lui, les ouvriers d'Albi venaient d'appliquer une formule de Marx : "Les hommes font leur propre histoire". En cela ils étaient les hommes du 8e jour de la création. Et ils faisaient ainsi la preuve de leur efficacité par opposition à une société fatiguée qui est décrite comme réactionnaire et susceptible d'entretenir une lutte de classes. Société condamnée, le "capitalisme pourrissant" est la cible de Garaudy qui combat le système et les hommes qui sont sensés le représenter.

---

* "Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

LES FOSSOYEURS

A l'image des jeunes démocraties qui venaient de se fonder à l'Est sous la protection de la puissante Union Soviétique, quelque chose naissait, ici, une brèche était faite dans le mur du capital.

Deux classes s'étaient livré bataille et le vainqueur du moment, savourant sa victoire, vantait les perspectives d'une société nouvelle et proposait à tous des raisons d'espérer.

Mais, dans ces années d'après-guerre les communistes ne sont pas les seuls à spéculer sur la société, sur ses moeurs et sur son avenir. D'autres voix se font entendre, sans doute rivales puisque Garaudy leur porte la contradiction. Sartre, Mauriac, Malraux et Koestler sont pris à parti dans un pamphlet que Garaudy publie en 1947. Pour Garaudy ces écrivains sont les fossoyeurs de la culture d'une société moribonde : "L'écrivain, dit-il, est solidaire de tel ou tel aspect de la réalité qu'il exprime. Il peut être solidaire de ce qui est en train de se corrompre et de mourir, ou bien de ce qui est en train de naître, de se développer et de grandir"*(p. 88).

En 1947, le communisme incarne à ses yeux : "la classe conquérante et joyeuse qui monte à l'assaut de l'avenir en balayant les puissances du passé".

Il regrette qu'on ne parle pas de "cette classe" dans les éditions du "Capitalisme pourrissant". Effrayés par une société qui fait appel à l'effort, il constate, que nos artistes se consacrent à des perspectives de fuite.

Sartre propose la fuite par le suicide, Mauriac nous console avec des évasions mystiques, Malraux baigne dans l'illusion aventurière et Koestler campe sur ses certitudes anti-communistes. Tous les quatre sont d'accord pour décourager et démobiliser la jeunesse.

---

* "Une littérature de fossoyeurs", R. GARAUDY, Ed. Sociales, 1947

Garaudy est convaincu que leur but est de détourner les bonnes volontés qui seraient tentées de rejoindre les communistes sur les chantiers de l'avenir, là où se construit la société nouvelle.

L'EGLISE OU LE PARTI

Les artistes ne sont pas seuls pour livrer ce combat sournois. L'Eglise catholique est, elle aussi, aux avant-postes et entend entrer pied à pied dans ces années d'après guerre. Ses affinités avec le puissant allié américain, dans le but de nuire à l'attrait que suscite la démocratie qu'incarne l'Union Soviétique, doivent être dénoncées. Garaudy entend faire la lumière sur la génèse et les agissements d'une hiérarchie qui se réclame du spirituel alors qu'elle passe son temps à gouverner le temporel. Mais il entend n'user d'aucun subterfuge ; la vérité est d'une telle éloquence qu'il est inutile d'en rajouter.

Les chrétiens, car c'est tout particulièrement à eux qu'il s'adresse, ont droit à cette vérité. Et Garaudy va prendre soin d'éviter l'amalgame. Il ne faut pas que ceux-ci se sentent visés. Ce qu'il veut, c'est les éclairer sur le double langage qui, depuis les origines, a été proféré par "ceux qui mentent pour nous salir (les communistes)"... par ceux qui "ne se sont pas agenouillés, avant de parler, devant la croix du Christ...".

Lorsque Garaudy écrit son livre "L'Eglise, le communisme et les chrétiens"*, il lance un appel aux chrétiens. Il leur tend la main pour, comme il le dit si bien, "reconstruire la France". Le rôle de ce livre est de préciser l'attitude des marxistes à l'égard de la religion et d'ouvrir des perspectives communes qui étaient encore impensables dans le "Le huitième jour de la création". Il s'agit, ici, de montrer à quel point croyants et incroyants sont provoqués et concernés par les mêmes difficultés du moment.

Après avoir souligné l'attitude positive et constructive des marxistes, Garaudy insiste sur ce qui a été et ce qui est encore l'attitude des Eglises hiérarchiques à l'égard des communistes. Il prévient les chrétiens contre les caricatures qui ont été faites des pen-

* "L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

sées et des actions développées par les communistes. "On a, dit-il, voulu t'épouvanter avec une image monstrueuse et mensongère". Le livre arrive à point pour témoigner de la vérité aux chrétiens et rendre justice aux communistes. Il est un pont jeté, par dessus la hiérarchie des Eglises, en direction des chrétiens.

Ce livre, résultat d'une longue enquête menée à Rome, lui permet de déclarer dès l'introduction que : "... L'Eglise catholique est, indiscutablement, une grande puissance politique"*(p. 9).

Ainsi, d'emblée, le chrétien à la base est mis hors jeu. Tout ce qui sera dit ne le concerne plus. Le discours se concentre sur une "société" dont seule émerge une hiérarchie abstraite, insaisissable et personnifiée par un "pontife" ou un "lieu", voire, un "Etat". Il ne faut pas se leurrer, nous dit Garaudy, la puissance du Vatican ne se mesure pas à ses 44 hectares de terre. Il est une très grande puissance capitaliste. Il fait partie de ces diplodocus occidentaux, c'est un holding international géant.

Etat dans l'état, le Vatican, à côté de son souci du spirituel, mène une "politique dominée par le souci de consacrer et d'étendre (son) pouvoir temporel". L'attitude constante que Garaudy discerne dans les agissements de la papauté lui permet de dire qu'elle a choisi sa voie : "Son royaume est de ce monde"*(p. 9).

Pour Garaudy, dès les origines le choix était fait, le patrimoine en témoigne : "Les papes sont de connivence avec Constantin". D'ailleurs l'Empereur n'agit pas, lui non plus, par désintéressement : "Le symbole de Nicée (1)qui constitue aujourd'hui l'essentiel de la

---

* "L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

(1) Nicée. Ville d'Asie Mineure où s'est tenu le concile qu'on considère comme le 1er concile oecuménique (en 325). Le sujet principal de ce concile, réuni sous le pontificat de Sylvestre 1er, inauguré par Constantin et composé de quelque trois cents évêques venus presque exclusivement de l'Orient, était l'arianisme. Ce concile a rédigé le symbole de Nicée, dans lequel se trouvent solennellement définies la divinité et la consubstantialité du Fils avec le Père.
L'arianisme doctrine hérétique, condamné au premier concile de Nicée, a été définitivement vaincu avec le premier concile de Constantinople en 381. L'arianisme n'avait pas été seulement une hérésie dangereuse, mais également un indice des dangers d'une certaine "politisation" de la théologie à partir de Constantin (P.D.T.C. Ed. Seuil, 1970).

dogmatique catholique, a été imposé par un empereur païen"*(p. 12). Ainsi l'origine de la propriété territoriale et de la souveraineté temporelle du Pape serait née de la confusion.

Plus proche de nous, l'Episcopat féodal, fils et maître d'une époque troublée du haut Moyen Age, va s'intégrer à l'ordre établi. De cette situation va naître une nouvelle source de confusion entre la politique et le spirituel. La puissance et l'avidité du pontife romain n'a aucune limite sur la société civile, nous dit Garaudy : il "... commande aux rois et aux royaumes ; il exerce le principat sur tous les hommes" (p. 19).

Pour preuve : la bulle "Unam Sanctam" (1) du concile de Rome... 18 nov. 1302 : "toute créature humaine est soumise au pontife romain".

Encore plus près de nous, le XVIIIe siècle est dénoncé pour les avantages accordés à une classe qui use et abuse du couple "Dogme/ privilèges" ; mais une mutation se précise dans la société et le catholicisme va se trouver à contre courant de cette mutation. Il sera discrédité par la défaite naissante de la classe dominante. Les impératifs religieux étaient trop liés à cette dernière pour qu'il en fût autrement. C'est ce qui fait dire à Garaudy que : "Quand la religion est devenue l'âme principale du conservatisme, l'athéisme est devenu l'âme de la révolution"*(p. 28).

---

* "L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

(1) Cette bulle, fulminée pendant le conflit qui mit aux prises le pape Boniface VIII et le roi de France Philippe le Bel, expose d'abord les principes de la foi au sujet de l'Eglise : son unité, sa nécessité pour le salut, ainsi que le fondement de ces privilèges, le Christ, chef de l'Eglise. Les conséquences en sont surtout les pleins pouvoirs de l'Eglise, d'abord au spirituel, ensuite au temporel. Les éléments de politique ecclésiastique contenus en cette bulle, qui pousse à l'extrême la théorie hiérocratique, n'ont plus qu'un intérêt historique. Ils sont à interpréter dans le contexte de la chrétienté du Moyen Age, comme aussi la conclusion qui étend au Pontife romain l'adage "Hors de l'Eglise pas de salut". Cette définition, très dépendante des conditions historiques, prendra d'autres formes, plus spirituelles, au cours des temps. (La foi Catholique) Ed. de l'ORANTE.

Mais ce conservatisme institutionnel n'atteint pas tous les chrétiens.

En 1789 le bas clergé tient déjà à se démarquer des prises de position de la hiérarchie. Il vit avec le peuple, il est du peuple : "Le curé, nous dit Garaudy, partage avec ses ouailles, sans mettre en doute la survie après la mort, l'espoir d'une société plus juste sur la terre"*(p. 42).

Alors que le peuple, qui participe à la révolution, se donne les moyens et les règles d'une nouvelle société, le Pape se lamente sur le régime qui disparaît et déplore l'abolition de la royauté : "Le meilleur de tous les gouvernements". Pour Garaudy ce genre d'argument est des plus éloquents. La hiérarchie de l'Eglise se déclare pour la stabilité des systèmes qu'elle cautionne au nom de Dieu. D'ailleurs, la définition de la justice, dans l'Encyclique "Graves De Communi" de Léon XIII en témoigne : ..."garder à l'abri de toute atteinte le droit de propriété et de possession, maintenir la distinction des classes qui, sans contredit, est le propre d'un Etat bien constitué, enfin donner à la communauté humaine une forme et un caractère en harmonie avec ceux qu'a établis le Dieu créateur"*(p. 55-56).

Des thèses de ce genre ouvraient la porte à toutes les aberrations. Et Garaudy estime que ce n'est pas par hasard que le fascisme a fleuri en Italie. Au nom de l'ordre contre les vieilles idéologies tout devenait possible : "Dès lors, dit-il, la collusion intime du fascisme et de la papauté, suivie de la hiérarchie épiscopale ne se dément jamais"*(p. 71).

Les alliés changent avec le temps mais les méthodes demeurent.

En 1947 la papauté mène un combat anti-communiste et l'Amérique prend la relève du fascisme. Ainsi le pense Garaudy qui dénonce Truman pour avoir offert ses services à Pie XII afin de "réaliser l'union des forces pour l'ordre moral dans le monde"*(p. 136).

Mais Garaudy voit dans cette opération un subterfuge. Il est convaincu que Truman, buttant sur la résistance des peuples qui veulent demeurer libres, a sollicité la caution du Pape pour "imposer

---

*"L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949

aux nations une vassalité économique et politique"*(p. 136) par l'entremise du plan Marshall.

L'heure de la mystification est revenue alors que, dans le monde entier, "s'affrontent les forces de régression et de guerre de l'impérialisme et les forces de progrès et de paix de la démocratie". Non content d'avoir choisi son camp, Garaudy souligne que, le Pontife romain, à l'occasion des élections italiennes, prêche la croisade anticommuniste : "Lorsque l'Etat exclut Dieu... l'ordre de Dieu est bouleversé... et la guerre est l'inévitable résultat du bouleversement de l'ordre entre les peuples"*(p. 142-143).

Pour Garaudy, par cette intervention, le Pape ne condamne pas seulement l'Union Soviétique ou le socialisme, mais le principe même de l'Etat laïc. Dans le même ordre d'idée, la sainte alliance est entretenue dans le but de : "créer au coeur de l'Europe un grand Etat fasciste clérical pour servir de rempart contre le bolchévisme"* (p. 160).

Face à cette coalition des puissants, Garaudy précise : "que les communistes savent distinguer l'Eglise pourpre et violette... et les masses populaires catholiques... les humiliés les offensés de l'Evangile, qui n'ont cessé de lutter"*(p. 197).

C'est à ceux-là que Garaudy s'adresse, tout particulièrement dans la deuxième partie du livre. Il veut les convaincre du fait que le portrait négatif, qu'il vient de brosser de la société capitaliste, est en grande partie le résultat d'une ligne politique constante maintenue par le couple Eglise/Etat. Les chrétiens savent, grâce à ce livre, que la hiérarchie des Eglises a disqualifié les écrits. Les Saintes Ecritures, pédagogie du salut pour tous les peuples, sont récupérées et transformées en outils d'oppression au service des puissants.

A l'opposé de cette hiérarchie aux calculs mercantiles il y a des responsables qui, fidèles à la pensée de Marx, en matérialistes convaincus, se sont fixé la tâche de transformer ce monde d'injustice en espace de liberté.

---

*"L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

Il faut que les chrétiens, les auditeurs privilégiés de Garaudy, prennent conscience des implications néfastes du religieux dans la politique. Le temps est venu où tout chrétien avisé doit admettre qu'il n'est plus "possible de dépasser... la science... par la révélation"*(p. 205). Le marxisme, par une analyse scientifique, va s'efforcer de mettre en lumière "les racines sociales de la religion"*(p. 209), et poussant plus avant sa démonstration, il lui sera aisé de présenter la lutte des classes comme "moteur de l'évolution religieuse"*(p. 213).

Cette démonstration débouche sur deux idées capitales mises en évidence par Garaudy :

- L'évolution religieuse est déterminée par les modifications des rapports de classes.
- La religion, qui exprime les rapports de classes, tend à les perpétuer en apportant une consolation illusoire aux opprimés et une justification métaphysique aux oppresseurs. Elle constitue donc une force d'inertie que la révolution doit combattre comme telle.

L'intention de Garaudy est de renverser ce rapport des forces. La main tendue est l'occasion de transformer cette force d'inertie en dynamisme révolutionnaire. Son souci est de persuader les chrétiens qu'ils sont, eux aussi, une force "sociale" capable de participer au changement : "Le chrétien, dit-il, qui est comme nous (communistes) victime des désordres et des oppressions du capitalisme, peut et doit nous aider"*(p. 222).

Garaudy tente de faire vibrer la fibre nationaliste des chrétiens en les invitant à rivaliser, avec les communistes, en sacrifices et en générosité : ..."dans la construction d'une patrie libre et juste"*(p. 228).

L'image d'une démocratie populaire où les chrétiens se sentent libres c'est, nous dit-il, la "Pologne catholique" qui n'a jamais connu un aussi fort pourcentage de fréquentation dans ses Eglises.

---

*"L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

Les tensions qui peuvent exister entre l'épiscopat et le gouvernement polonais, il les impute aux pressions exercées par un Vatican pro-américain. Les prêtres polonais, victimes de cette propagande, n'ont pas hésité à verser dans le terrorisme armé : "Ces organisations... ont pour but le changement du régime par la terreur ou s'occupent d'espionnage. Les autorités administratives réagissent évidemment, tout en gardant une attitude très différente envers le clergé catholique"* (p. 236).

Cette prévenance pour le clergé et pour les chrétiens n'est pas le seul lot de la Pologne. C'est ce que Garaudy va s'efforcer de démontrer lorsqu'il nous parle de "la construction socialiste et les chrétiens".

Néanmoins, il sait que cette question pose problème. Ainsi, lorsqu'il aborde le chapitre - "l'U.R.S.S. et le christianisme" - il précise : "Nous arrivons maintenant à la question ultime : le régime que construisent les communistes lorsque leur Parti, comme cela est réalisé en U.R.S.S., a conquis, grâce à la confiance du peuple, la maîtrise complète de l'Etat, est-il compatible avec les exigences de la vie chrétienne ?"* (p. 249).

A cette question, Garaudy va répondre de façon formelle en s'appuyant sur des textes législatifs et sur la constitution soviétique en évitant toute situation réelle. Son but premier est de contredire les affirmations d'un "des plus brillants, sinon des plus intelligents anti-communistes", qui propage des idées erronées sur la société socialiste réalisée en déclarant que par cette société, "on nous prépare une nouvelle inquisition, avec son orthodoxie, son exégèse, ses dogmes, son index, son tribunal du Saint-Office et son Evangile selon saint Marx"*(p. 268).

Pour avancer de telles affirmations, il faut, dit Garaudy, "ne rien connaître ni du marxisme ni de l'Union Soviétique" (p. 268). Ce qu'il reproche à cet anti-communiste notoire, c'est en somme ce qu'il met en lumière dans "grammaire de la liberté", lorsqu'il dénon-

---

*"L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

ce une constitution (Américaine) qui permet aux "agences" de faire les faits, voire la politique, les orientations et les choix de cette politique. Une telle constitution sécrète une liberté directement proportionnelle au pouvoir financier des individus. A ce compte nous sommes loin du système socialiste qui fait confiance à l'homme. En toute liberté.

LIBERTE DU MENSONGE

Ce qui a incité Garaudy à écrire "Grammaire de la liberté", en 1950, ce sont les réactions d'incohérence, d'injustice et de mépris pour la liberté qui était devenue "un mot en caoutchouc". Devant tant de malentendus Garaudy estime qu'"une grammaire de la liberté peut nous aider à comprendre que la liberté n'est pas une manière de parler, mais une manière de vivre, et qu'il est urgent de ramener les discussions du ciel des idées à la terre des hommes"*(p. 24).

Fils et héritiers de la Révolution française, les pauvres sont victimes d'une illusion véhiculée par l'histoire. Garaudy refuse d'entretenir cette illusion et il tient à en dénoncer les bénéficiaires : "Un mensonge est au coeur de la culture bourgeoise et la tue : le mensonge de la liberté"*(p. 27).

Et il souligne que dès 1793 la constitution a élaboré une "liberté des possédants". Il relève que depuis cette date la propriété privée donne la liberté à ceux qui la possèdent et la refusent aux autres. Quant à l'Etat, il met ses "forces" au service des possédants. La collusion entre liberté individuelle et loi d'Etat donne naissance au couple parfait de domination de classe. Garaudy trouve ce monstre d'égoïsme digne de la "mythologie des classes" qui n'a rien à envier aux "démocraties antiques et esclavagistes"*(p. 34).

A son avis, aujourd'hui comme hier, la classe qui dispose du travail impose sa religion comme elle impose sa loi. En régime capitaliste, la liberté s'exprime par "l'accès sans entraves à un marché sans limites"*(p. 38).

Depuis un siècle et demi, depuis la loi Le Chapelier, l'individualisme et la liberté du marché sont les principaux moyens de contrainte et d'asservissement au service de la bourgeoisie.

---

*"Grammaire de la liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1950.

Garaudy tient à expliquer comment nous en sommes arrivés là. Il veut que le peuple sache comment la bourgeoisie, revendiquant pour tous, avant la Révolution, une liberté sans limite, a dénaturé ses propres réclamations le jour où les non-possédants, qui avaient fait la révolution, ont revendiqué eux aussi l'accès à la liberté.

Sentant une menace poindre sous ces revendications, la bourgeoisie de l'époque va nouer une alliance avec ses ennemis féodaux de la veille pour combattre ses alliés. "C'est le temps des Restaurations"*(p. 45).

L'Etat, devenu la propriété commune des bourgeois et des hobereaux, se transforme en machine de répression légale. La classe dirigeante s'appuie sur des lois taillées à sa mesure. La classe ouvrière naissante est contrainte à travailler pour un salaire de subsistance.

L'avènement de la machine suscite une nouvelle illusion. Le développement du machinisme et de l'industrie, sous la conduite de la bourgeoisie, doit assurer le bonheur de tous. La liberté est garantie à tous : "Tel est le mensonge fondamental de la bourgeoisie, dit Garaudy, elle parle de liberté en la revendiquant au nom de tous, et cette liberté sert à créer les conditions de l'asservissement du plus grand nombre (p. 49).

Pour la bourgeoisie... la liberté n'est pas la conscience de la nécessité"*(p. 50).

Cette expérience historiquement située doit servir pour l'avenir de la classe ouvrière. Elle doit en tirer la seule conclusion pouvant assurer sa propre mutation. Désormais : "Chaque classe ne peut garantir sa propre liberté qu'au détriment de la liberté de la classe antagoniste"*(p. 51).

En supprimant le régime féodal la bourgeoisie a créé les conditions de sa liberté. A son tour, la classe ouvière doit faire sa mutation et Garaudy lui montre le chemin : "La condition de la liberté pour la classe ouvrière, dans la société capitaliste, c'est la suppression du régime capitaliste"*(p. 51).

---

*"Grammaire de la liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1950.

Dans le système anarchique présent où la liberté du bourgeois se confond avec le "droit de propriété" alors que la liberté de l'ouvrier se résume au "droit de vivre" ; la seule issue, pour Garaudy qui cite Dezamy, c'est qu'"il n'est point d'autre issue que le changement de régime économique et social...

Cette solution c'est le communisme..." (p. 65).

Mais ni Dezamy ni Blanqui, qui lui aussi a médité sur les conceptions de la "liberté bourgeoise" cohabitant avec la "liberté des travailleurs", n'ont trouvé une issue positive aux exigences du prolétariat de l'époque.

Il fallut attendre "l'oeuvre décisive du marxisme".

"Le marxisme, dit Garaudy, est la philosophie de la libération humaine." Il définit les deux lois fondamentales de cette libération :

1 -"Dans toute société divisée en classes, la liberté d'une classe a pour condition la servitude des autres

2 - La véritable liberté sera le fait de la société sans classes"* (p. 70).

Pour Garaudy, avec le marxisme s'ouvre un âge nouveau de la liberté : "La liberté n'est plus simple absence de contrainte, elle est un pouvoir réel sur la nature, sur la vie sociale et sur soi-même"*(p. 71).

Dans de telles conditions on assiste à une rupture radicale par rapport à la vision d'un monde coupé en deux, tel que la pratique encore la philosophie bourgeoise. La société, elle-même, devient l'instrument par lequel les individus, s'associant, créeront les conditions de la liberté. Ce qui est en jeu, c'est la transformation de la société et le contrôle de ses relations sociales : "... le seul chemin de la liberté c'est... le contrôle conscient des relations sociales par la destruction... du régime capitaliste".

Ce qui fait toute la différence pour Garaudy, c'est qu'une : "... nationalisation faite dans le cadre de l'Etat bourgeois n'a rien

*"Grammaire de la liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1950.

à voir avec le socialisme. Le travailleur, devenu fonctionnaire, y demeure un salarié. Dans le socialisme, il est associé"*(p. 73).

Quant aux intellectuels de cette nouvelle société, leur rôle est bien défini, ils deviennent "les soldats de la classe ouvrière". Vivre la "liberté concrète" est, pour Garaudy, une manière de concevoir l'Etat. Convaincu que chaque forme d'Etat est une forme de dictature, il invite à éviter l'amalgame en la matière : "Dans le monde actuel (1950), on peut, en gros, distinguer ainsi deux types d'Etat : dans les uns la bourgeoisie joue le rôle dominant ; dans les autres la classe ouvrière. Ce sont deux dictatures : dictature du capitalisme ou dictature du prolétariat"*(p. 117).

La dictature du capitalisme est, pour Garaudy, la dictature du mensonge ; la démocratie n'y est qu'un mot et son but est de renforcer la machine d'Etat. Cette dictature engendre le "fascisme". Il est convaincu que la forme d'Etat la plus radicalement opposée à ce fascisme, c'est la dictature du prolétariat.

Pour preuve, il cite Staline : "Il n'y a que chez nous au pays des soviets, s'écriait Staline en 1933, qu'existe un gouvernement dressé comme un rempart pour défendre les ouvriers et les paysans kolkhoziens, pour défendre les travailleurs de la ville et de la campagne contre tous les riches et les exploiteurs"*(p. 122).

Cette citation de Staline met en lumière le couple, "soldats de la classe ouvrière" dressés comme un rempart et les "associés" que sont les travailleurs de la ville et de la campagne. Et c'est ce couple harmonieux, ce socialisme, porteur de l'espérance du monde, que n'a cessé de combattre le capitalisme anti-démocratique : "Trente années de conspiration anti-soviétique nous ont montré que les impérialistes ne pardonnèrent pas au "pays du socialisme" d'avoir donné un visage à l'espérance des hommes et d'avoir tracé la route à la liberté pour les travailleurs du monde entier (...) sur ces bases solides s'instaure la démocratie la plus complète"*(p. 125).

---

*"Grammaire de la liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1950.

Et pour montrer les progrès réalisés sur le plan du "pouvoir" dans cette démocratie, Garaudy rappelle l'article "3" de la constitution Stalinienne de 1936 : "Tout le pouvoir en U.R.S.S. appartient aux travailleurs de la ville et de la campagne représentés par les soviets des députés des travailleurs..."*(p. 125).

Ici, nous dit Garaudy, dans cette jeune démocratie, dans cette société porteuse d'avenir... "Les libertés ont pris chair..."* (p. 125).

C'est dans ce pays que Garaudy constate pour la première fois le droit au travail effectivement garanti et la liberté d'expression effectivement assurée au plus grand nombre. L'U.R.S.S. a brisé le carcan des trusts et elle met les journaux à la disposition de deux cents millions de travailleurs. Tout travailleur peut bénéficier d'un droit réel à l'instruction, tous ont la possibilité de poursuivre des études aussi loin qu'ils en sont capables.

Mais malgré tous ces progrès, l'Etat soviétique n'a pas passé le cap du dépérissement de l'Etat prévu par Marx. Et Garaudy s'en explique en citant, une fois encore, Staline (XVIIIe Congrès du Parti Bolchévik) : "L'Etat doit subsister si l'encerclement capitaliste n'est pas supprimé"*(p. 129).

Et à la tête de cet Etat Garaudy estime qu'un "parti unique" est aussi sûr garant de la démocratie qu'une multiplicité de partis. D'autant que ce "Parti guide" conquiert son rôle dirigeant de la classe ouvrière par son aptitude à convaincre les masses sur la base de leur propre expression. Ce Parti, véritable expression de la volonté populaire, ne peut être confondu avec tous ces partis condamnés par l'histoire... : ..."obligés de limiter la liberté de penser de leurs membres, d'empêcher la libre discussion, de brûler les livres comme le firent Hitler et ses admirateurs, de mettre à l'index comme le fait l'Eglise, ou encore d'exiger l'obéissance à des chefs "providentiels" qui ont "toujours raison", ou à des pontifes "infaillibles"*(p. 145).

---

*"Grammaire de la liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1950.

En face de ces pouvoirs condamnés se dresse la classe de l'avenir. Une classe qui ne connaît aucune limite à la liberté. C'est pourquoi l'U.R.S.S. impose un essor sans précédent à la culture nationale. C'est pourquoi aussi, avec le même souci d'efficacité, le Parti communiste français développe un effort gigantesque pour l'éducation de ses membres. Les hommes formés à cette école sont ainsi prêts à prendre leur place dans la société, avec la même lucidité qu'ils le font dans leur parti, comme nous le précise Garaudy : "La "ligne politique" étant fixée, tous les militants l'appliquent en bloc. Cette discipline de l'exécution est-elle une limitation de la liberté ? Elle n'est pas obéissance servile, mais discipline scientifique (...) Il ne peut pas y avoir de jeu de l'exécution. C'est la condition de l'efficacité"*(p. 149).

La pierre angulaire de cette société disciplinée et scientifique, c'est le marxisme : "Le marxisme, déclare Garaudy, est la doctrine qui nous met en possession des moyens de connaissance scientifique et des formes d'organisation sociale nous permettant de continuer l'histoire de l'homme avec le maximum de puissance, c'est-à-dire de liberté"*(p. 145).

---

*"Grammaire de la liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1950.

DE LA THEORIE DE LA CONNAISSANCE
... A LA THEORIE DE LA LIBERTE

En 1953 les mêmes thèmes sont développés dans sa thèse de Sorbonne sur "La théorie matérialiste de la connaissance"*. Toute son argumentation se fait en s'appuyant tour à tour sur Marx, Engels, Lénine, Staline, Jdanov, Lyssenko et Mitchourine, avec une préférence marquée pour Staline. Dès les premières pages il tient à rappeler que "la matière est la réalité première et l'esprit la donnée seconde". Et il invite à dépasser "l'absurdité de la création du monde par l'Esprit". Pour Garaudy il n'y a pas d'autre alternative que : "... d'aller, comme les matérialistes, de la matière à la conscience, ou bien s'enfermer dans sa propre conscience et n'en sortir que pour aller à Dieu"*(p. 22).

A la suite des maîtres du matérialisme moderne, qui ont dévoilé et surmonté les insuffisances du matérialisme antérieur, il est convaincu du lien nécessaire entre la théorie de la connaissance et la pratique, entendue comme action révolutionnaire, pour vaincre toutes les formes de l'idéalisme. La perspective proposée est ambitieuse : "Notre étude s'arrêtera au moment où la théorie de la connaissance débouche sur la théorie de la liberté"*(p. 46).

Garaudy va s'efforcer de nous montrer comment une société, qui sait que la conscience humaine ne reflète pas seulement le monde, mais le transforme, a su intégrer cette "théorie" dans une pratique révolutionnaire.

A l'école de Mitchourine les soviétiques ont appris que : "Nous ne pouvons attendre que la nature nous fasse des cadeaux, nous devons les lui arracher"*(p. 122).

---

*"La théorie matérialiste de la connaissance". R. GARAUDY. P.U.F. 1953.

Grâce à des hommes comme Mitchourine, qui a fondé la science de commander à la nature végétale et animale et expliqué le moteur de l'évolution historique des espèces vivantes, la société peut désormais agir sur son avenir : "La connaissance, dit Garaudy, n'est pas une sorte de contact métaphysique direct de "la chose en soi", mais un processus sans fin dans lequel le sujet passe de l'ignorance au savoir"*(p. 266).

La théorie de la connaissance amène au savoir et le savoir au pouvoir. Cette théorie n'est autre que celle que Marx a présentée comme "vérité objective". C'est, nous dit Garaudy, celle qu'applique Lénine : "L'humanité ne participe pas seulement à l'absolu par la connaissance théorique, mais encore par l'activité pratique, et toute activité humaine acquiert ainsi une dignité, une noblesse qui lui permet d'aller de pair avec la théorie à l'activité révolutionnaire"* (p. 301).

L'application de cette théorie matérialiste de la connaissance à l'échelle de tout un peuple permet des progrès tels qu'il est possible d'être à l'abri des crises qui sévissent dans d'autres sociétés.

L'exemple du "blé rameux" des mitchouriniens est une des découvertes qui permet à Garaudy de dire : que "le système socialiste exclut la possibilité même d'une crise économique, quel que soit le volume de production"*(p. 313).

La science soviétique, en 1953, a atteint le niveau qui va lui permettre de "créer la base technique du passage de l'économie socialiste à l'économie communiste "à chacun selon ses besoins""* (p. 314).

Cette science est, d'après Garaudy, le bien de tout un peuple et non pas d'une classe particulière.

Dans une telle société, le moteur de l'histoire a disparu avec l'extinction de la lutte des classes. Dans ces conditions, comment l'U.R.S.S. pouvait-elle continuer à faire prospérer la recherche ?

---

*"La théorie matérialiste de la connaissance". R. GARAUDY. P.U.F. 1953.

C'est une question qui n'a pas échappé à Staline : "Il est universellement reconnu, qu'il n'est de science qui puisse se développer et prospérer sans lutte d'opinion, sans liberté de critique".

La réponse fut, pour l'Union Soviétique, de remplacer la lutte des classes par la critique et l'autocritique : "La critique et l'autocritique ne peuvent devenir force motrice de l'histoire que dans un régime socialiste de propriété, c'est-à-dire dans un régime cù les rapports de production ne sont pas en contradiction, mais au contraire en accord avec les forces productives. Dans un tel régime, en Union Soviétique, il n'y a point de classe intéressée au maintien de ce qui est ancien, il n'y a plus de classes, ni de guerre civile, ni de révolution politique. Pour la première fois dans l'histoire, les intérêts de chacun coïncident avec les intérêts de tous. Les succès de la société dans son ensemble sont la condition du bonheur de chacun. Et cette harmonie est le stimulant le plus fort de l'activité créatrice de l'individu"*(p. 368).

L'U.R.S.S. est parvenue à ce niveau de développement en ouvrant les grands chantiers du communisme. Garaudy est persuadé que, si ce pays est arrivé à donner à la science une fonction nouvelle dans la société et dans l'histoire, c'est grâce à la mise en pratique du matérialisme dialectique de Marx et d'Engels auquel Lénine avait déjà, en son temps, fait accomplir des progrès décisifs. A présent, en 1953, sous l'impulsion de Staline et grâce à l'essor de la science sous l'époque stalinienne, Garaudy constate que le matérialisme dialectique entre dans une phase nouvelle de son développement créateur ; alors que, pendant ce temps, la théorie matérialiste de la connaissance inspire de plus en plus de craintes à d'autres sociétés : "Les classes décadentes redoutent les lois de la dialectique, parce que ces lois expriment avec une rigueur de fer la nécessité historique de la disparition du régime social existant, acheminé à sa perte par ses contradictions internes et externes, et l'avénement du prolétariat"* (p. 376).

---

*"La théorie matérialiste de la connaissance". R. GARAUDY. P.U.F. 1953.

Un prolétariat auquel est promis, comme en Union Soviétique, une société communiste de bonheur après avoir fait l'expérience du socialisme réel.

L'événement est proche, les soviétiques s'y préparent. Staline en sera le grand artisan. C'est ce que nous annonce Garaudy dans sa conclusion, lorsqu'il déclare que Staline, dans son dernier ouvrage (...) "Les problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S...." ... ouvre des routes inexplorées de l'histoire, et trace, pour la pratique humaine, des perspectives illimitées de grandeur et de bonheur : "... il montre, concrètement et pratiquement, les moyens du passage du socialisme au communisme, dès ses premières pages (il) résume l'enseignement de la théorie matérialiste dialectique de la connaissance : l'objectivité des lois de développement de la nature et de la société, leur reflet dans la pensée des hommes, et leur utilisation pratique pour passer, par la connaissance même de la nécessité, "du royaume de la nécessité au royaume de la liberté""*(p. 377).

---

*"La théorie matérialiste de la connaissance". R. GARAUDY. P.U.F. 1953.

LE ROYAUME DE LA LIBERTE

"La liberté"*

Tel est le titre du livre que Garaudy publie aux Editions Sociales en 1955. Cet ouvrage est la version française d'une thèse, sur "le problème de la liberté et de la nécessité à la lumière du marxisme", qu'il a soutenue, à Moscou, en Mai 1954.

Un des buts de ce livre est de faire tomber le masque dont s'affublent les pires ennemis de la liberté. C'est l'avertissement que développe Maurice Thorez dans la préface : "C'est le mérite de R. Garaudy d'avoir, dans ce livre, dénoncé tous les mensonges sur la liberté. Il a ainsi apporté une contribution précieuse à la lutte contre l'impérialisme, à la lutte pour la paix"*(p. 10).

Mais le but principal, l'objet qui nous intéresse plus particulièrement, c'est celui que se fixe l'auteur lorsqu'il étudie la nécessité historique de la dictature du prolétariat, en Union Soviétique, et l'immense développement économique et social qui s'en est suivi et qui a permis l'épanouissement de la vraie liberté. Il va argumenter sa thèse en faisant une étude comparée des libertés sécrétées par deux systèmes de sociétés qu'il oppose et que la fracture opérée par l'avènement du marxisme sépare sans espoir de conciliation. Pour Garaudy la société de l'avenir sera socialiste ou ne sera pas. Et il va tenter d'en faire la démonstration en quatre étapes.

La première étape l'amène à étudier, "l'histoire des notions de nécessité et de liberté avant Marx", à la lumière des travaux et recherches effectués par les savants soviétiques. Ce qui est déjà établi avec certitude par leurs recherches, dit Garaudy, c'est que l'on trouve, à des époques très reculées, les premières luttes de conceptions matérialistes contre la religion et l'idéalisme"*(p. 26).

---

*"La liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

Garaudy convient que toutes les civilisations ont conduit à la même impasse sur les rapports "esclavage/religion". La religion à toutes les époques est intervenue pour voler au secours du pouvoir traditionnel d'une classe. Chaque fois qu'une société s'est donné des pouvoirs plus grands sur la nature, ces pouvoirs ont été confisqués au bénéfice de la classe dominante. Il insiste sur ces situations et sur leurs conséquences car, dit-il : "Elles expliquent en particulier pourquoi il serait faux de considérer, comme le font les histoires non marxistes de la philosophie, que l'apparition du christianisme marque le début d'une époque dans l'histoire de la philosophie"*(p. 59).

L'étude des Pères de l'Eglise témoigne de la continuité du système. Rien n'a changé, l'idéalisme et l'éclectisme sont toujours les moyens utilisés pour aboutir aux mêmes fins, la défense des mêmes intérêts de classe. Devant ce constat d'échec des sociétés esclavagistes, féodales et pour finir capitalistes, Garaudy pose cette question : "Quel est le pouvoir de l'homme sur la nature, sur la société et sur lui-même, et comment ce pouvoir se reflète-t-il dans sa conception du monde, dans sa philosophie de la liberté ?"*(p. 14).

A une telle question, dit-il, "le marxisme seul pouvait fournir une méthode de recherche..."*(p. 14).

Dans sa deuxième étape, il va montrer, comment au milieu du XIXe siècle, se sont trouvé réalisées les conditions de ce changement radical de la philosophie : "Le marxisme, dit-il, se distingue de toutes les autres philosophies antérieures, car il a transformé radicalement les rapports entre la philosophie et les sciences et les rapports entre la philosophie et la vie sociale ; il a donné à la philosophie un autre objet et un autre rôle"*(p. 172).

Et pour appuyer sa propre thèse, il donne la parole à Lénine qui témoigne en terme d'efficacité du système : "Seul le matérialisme philosophique de Marx, notait Lénine, a montré au prolétariat la voie à suivre pour sortir de l'esclavage spirituel où végétaient jusque là toutes les classes opprimées"*(p. 174).

---

*"La liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

Devant les résultats performants du marxisme qui transforme l'objet et le rôle de la philosophie et surtout, du fait qu'il présente le double caractère d'être à la fois la seule philosophie devenue scientifique et la conception du monde du prolétariat, Garaudy convient de sa spécificité et de sa grandeur : "C'est pourquoi, dit-il, le marxisme a pu seul donner une solution sans mensonge des problèmes théoriques et pratiques de la liberté"*(p. 174).

Dans sa troisième étape consacrée à la démocratie bourgeoise, il va s'efforcer de montrer qu'il n'y a plus, dans la bourgeoisie, de philosophie créatrice du point de vue de la liberté. Cette philosophie bourgeoise de la liberté est présentée comme n'ayant plus d'autres issues que l'éclectisme ou la mythologie,et sa fonction ne peut être qu'une fonction de diversion ou une fonction de répression : "Tout le monde a, en principe, les mêmes droits, mais tout le monde n'a pas, en fait, les moyens d'en faire usage"*(p. 263).

Mais désormais ce combat est éclairé d'une philosophie de l'action : "Ainsi s'est dissipée la confusion fondamentale entre la liberté bourgeoise, nécessaire au développement du capitalisme, et la liberté des travailleurs qui exige la destruction du régime capitaliste lui-même..."*(p. 272).

Le problème est désormais posé en termes de classes et de lutte des classes. Le paysage social se transforme en passant du stade de la critique utopique à la constitution d'une classe sociale qui s'organise et se donne les moyens de conquérir sa liberté. Les masses conscientisées savent désormais qu'elles sont porteuses des remèdes de leurs propres souffrances, il suffisait que quelqu'un le leur révèle. "Ce fut l'oeuvre du marxisme proclamant "la libération des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes"".

Mais Marx n'a pas précisé qu'elle serait la pratique mise en oeuvre pour cette libération. Et pour répondre à cette question, Garaudy puise à d'autres sources quand il propose de passer de la connaissance à la pratique de la liberté de la classe ouvrière par la suppression du régime capitaliste.

---

*"La liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

"Le marxisme-léninisme, précise-t-il, philosophie concrète de la libération humaine, et organisation pratique de la lutte pour cette libération, en a défini les deux lois fondamentales :

1 - Dans toute société où sévit l'antagonisme des classes, toute spéculation sur la "liberté" en général est un mensonge qui sert à dissimuler la domination de la classe qui détient les moyens de production
2 - Une liberté authentique ne peut qu'être le fait de la société sans classe. L'Etat, dans tout régime de classe, a pour fonction essentielle de garantir la liberté d'action de la classe qui possède les moyens de production et de tenir en tutelle la classe exploitée"*(p. 273).

Garaudy, pour appuyer ses thèses léninistes, insiste sur le caractère fascisant des régimes de classes. Il dénonce les mystifications de la "démocratie bourgeoise" : "... à l'époque de l'impérialisme, apparaissent des caractères nouveaux de l'Etat bourgeois, car la forme de l'Etat est obligée de s'adapter au nouveau contenu économique, au "capitalisme pourrissant" de l'époque des monopoles, on assiste alors à la fascisation de l'Etat"*(p. 315).

Les maîtres du marxisme ont analysé les contradictions et les formes de cette transformation de l'Etat. A leur suite, Garaudy déclare, en 1954, que les américains dirigent tous les pays occidentaux. Pourquoi dit-il cela ?
Parce que : "Staline, dans "Les principes du léninisme" a exposé cette thèse dans toute sa généralité".
"Et au fond de toute cette thèse, dit Garaudy, il y a une vérité essentielle : le chemin de la liberté c'est la dictature du prolétariat".

Et c'est de cette vérité essentielle qu'il est question dans sa quatrième étape.

Elle est entièrement consacrée au problème de la liberté et de la démocratie en régime socialiste. Son but est de montrer comment en Union Soviétique l'utilisation pratique des lois de la nécessité objective de la nature et de l'histoire a permis de créer les

*"La liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

conditions d'une liberté sans mensonges.

Les conditions de cette liberté ont été assurées grâce à l'avènement de la "dictature du prolétariat". Son rôle est d'organiser les bases d'un Etat populaire libre dont les références sont puisées dans le Manifeste de Marx et Engels : "L'Etat, c'est-à-dire le prolétariat organisé en classe dominante"*(p. 371).

Mais il semble que dans les faits, dès 1917, les événements ont quelque peu bouleversé les projets du Manifeste. Lénine et Staline durent suppléer aux carences d'un prolétariat non préparé pour affronter les lourdes responsabilités imposées à un Etat en lutte. Les risques de guerre civile et le harcèlement des ennemis de l'extérieur ne firent qu'accroître les difficultés du gouvernement de l'Etat naissant. Garaudy se retranche derrière les écrits de Staline pour nous expliquer cette phase de la construction de l'Etat socialiste : "Diriger dans de telles conditions, explique Staline, c'est savoir convaincre les masses de la justesse de la politique du Parti ; c'est formuler et expliquer les mots d'ordre qui amènent les masses vers les positions du Parti et les aident à reconnaître par leur propre expérience la justesse de sa politique ; c'est élever les masses au niveau de la conscience du Parti, et s'assurer ainsi leur appui et leur volonté de lutter résolument"*(p. 383).

Tout comme Staline, Garaudy est convaincu que cette méthode de persuasion envers la classe ouvrière est une nécessité qui justifie les rapports qui s'instaurent entre la classe dans son ensemble et sa conscience. "Lorsqu'on parle de direction du Parti à l'égard de la classe ouvrière, il s'agit d'établir les justes rapports entre la classe dans son ensemble et son avant-garde organisée et consciente : ces rapports sont des rapports de confiance et de persuasion"* (p. 383).

Il n'est pas de preuve plus éclatante que la confiance dont jouit la politique communiste dans un régime qui ne rencontre plus aucune opposition intérieure.

---

*"La liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

C'est cela, dit Garaudy :"...la condition de la liberté la plus haute qu'une démocratie puisse s'assigner comme idéal, car elle donne à chaque citoyen toute initiative pour participer effectivement à la gestion de l'Etat"*(p. 387).

L'étape de la "dictature du prolétariat" est présentée par Garaudy comme une victoire politique de la classe ouvrière sur l'ennemi. Et après cette victoire, dans le cadre de l'industrialisation socialiste, une autre victoire s'imposait : "Il fallait battre le capitalisme sur le terrain économique"*(p. 385).

La ligne de conduite définie par Staline et adoptée contre l'opposition de Zinoviev et de Kamenev, au XIVe Congrès de 1925, a assuré les bases de ce développement industriel.

Dès cette époque, Garaudy estime que, des millions d'hommes participèrent consciemment à la direction de l'histoire. Pour lui, l'activité consciente de tout un peuple est devenue, dans la société soviétique, la forme de la manifestation historique de la nécessité.

Pour atteindre les buts fixés, pour respecter les programmes arrêtés, cette jeune démocratie a permis que naisse et s'affirme l'émulation entre individus dans les entreprises, et à l'occasion des samedis communistes, Garaudy est persuadé que : "Le "Stakhanovisme" a pu naître parce que l'exploitation de l'homme par l'homme n'existe plus en U.R.S.S...."*(p. 400).

Il est apparemment convaincu que cette forme d'élitisme porte en lui les conditions de l'avenir : "c'est le "Stakhanovisme" qui prépare et permet le passage du socialisme au communisme"*(p. 401).

Les mêmes efforts seront accomplis en ce qui concerne la modernisation et l'amélioration de la situation de la paysannerie. La solution adoptée par Staline est celle des Kolkhoz. Et la mise sur pied de cette politique agricole fait dire à Garaudy que : "Staline a été le fidèle exécuteur de ce que Lénine avait pensé en 1923"* (p. 412).

---

*"La liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

Les progrès réalisés par cette restructuration de l'agriculture poussent Garaudy à dire en 1952 : "L'agriculture est... en mesure de satisfaire les exigences de la loi fondamentale du socialisme"*(p. 420).

Il insiste sur le fait que : "Six baisses successives des prix depuis 1947 ont permis de faire baisser le niveau général des prix de 50 % en cinq ans. Tel est le rythme prodigieux du développement du socialisme depuis son triomphe en Union Soviétique"*(p. 422).

Tout ceci a été possible grâce, en particulier, à la Constitution soviétique de 1936 qui privilégie l'épanouissement de l'homme. Mais, fait remarquer Garaudy : "Cette constitution n'est pas celle d'une société "communiste" ayant atteint sa phase supérieure... c'est la constitution d'un pays socialiste où est appliqué le principe : "chacun selon ses capacités, à chacun selon son travail""*(p. 423).

Une nouvelle conscience professionnelle, de classe, habite les ouvriers soviétiques. Chez eux la concurrence a fait place au travail concerté fondé sur une aide mutuelle. Le grand tournant opéré dans le travail, c'est qu'il a perdu les caractères bourgeois de l'exploitation pour libérer l'élan créateur de l'ouvrier : "Dès les premières phases du communisme, à l'époque du socialisme, le travail commence à perdre ses caractères et à se transformer en un moyen de développement de la personnalité et en un besoin vital"*(p. 438).

Garaudy observe, qu'en Union Soviétique, cette création d'une vie sans entraves entraîne une nécessaire mutation des esprits. La lutte de classes, moteur de l'histoire, ayant disparu, une nouvelle forme de mouvement s'impose. La réponse est donnée par une citation de Jdanov qui présente ce mouvement sous : "... forme de critique et d'auto-critique véritable force motrice de notre développement, arme puissante aux mains du Parti. C'est là assurément une nouvelle forme de mouvement, un type nouveau de développement, une nouvelle loi dialectique"*(pp. 442/443).

---

*"La liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

Ce mouvement, déjà expérimenté en Union soviétique, sera indispensable dans toutes sociétés atteignant la phase du communisme. Dans la lutte entre le "nouveau et l'ancien" la critique et l'auto-critique permettent d'éliminer les survivances : "... certains restes de servilité à l'égard de l'occident bourgeois chez certains intellectuels"*(p. 443).

Emanation de la base, cette critique exprime l'initiative et l'activité créatrice de millions de travailleurs dont le seul souci est de consolider l'Etat socialiste.

Pour Garaudy le propre de la critique et de l'auto-critique : "C'est donc de développer l'activité créatrice, c'est-à-dire la liberté sous sa forme la plus haute"*(p. 444).

Dans sa conclusion, Garaudy enthousiaste, plaide pour le "communisme,seule solution de la vraie liberté".

On retrouve ici l'enthousiasme et la pertinence soulignés par M. Thorez, dans la préface de ce livre, lorsqu'il rappelait la réponse donnée par Garaudy à un journaliste du "Figaro" qui s'était étonné que Garaudy fut allé à Moscou pour défendre une thèse sur la liberté : "Devant le Jury de l'Académie des Sciences d'U.R.S.S., nous dit M. Thorez, R. Garaudy a répondu comme il fallait à cette impertinence : Le matérialisme dialectique, a-t-il dit, nous enseigne que le mieux, pour étudier un phénomène quelconque, c'est de l'étudier là où il existe et se développe (...) L'étude du problème de la liberté véritable ne pouvait être mieux faite que dans le pays où la liberté véritable s'épanouit pour la première fois dans l'histoire du monde"*(pp. 11/12).

Cette déclaration a été faite le 5 Juillet 1954 et M. Thorez l'introduit dans la version française éditée en 1955. Ce livre, tout comme la thèse "Théorie du matérialisme de la connaissance" est une apologie des faits et gestes des responsables soviétiques qui sont à l'origine de cette société de liberté qui, pour la première fois dans l'histoire du monde, permet l'épanouissement de l'homme. Et Staline, mort en mars 1953, est sans conteste le grand architecte de cette

*"La liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

oeuvre de liberté en tant qu'héritier et "fidèle continuateur de l'oeuvre de Lénine".

FACULTE DES LETTRES
BIBLIOTHEQUE
UNIVERSITE DE METZ

CHAPITRE II

L'HOMME DE L'AVENIR

DU BOLCHEVIK, CHEVALIER DES TEMPS MODERNES, À L'HOMME MAÎTRE DU MONDE

LES HOMMES D'"ANTEE"*

Chénier, le héros d'Antée, est décrit par le préfet comme "un homme dont le passé est dominé par... des idées généreuses..." Mais c'est aussi un homme qui refuse le marché inacceptable que lui propose le préfet. D'où, la rupture.

Cette rupture avec le pouvoir en place va d'ailleurs en entraîner une autre ; c'est ce que notre héros appelle : "le rêve détruit". Rêve dont le double symbole allégorique est représenté par l'Héraclès archer de Bourdelle figurant l'effort humain, l'efficacité terrestre pour laquelle Chénier lutte. Et, en face de cette puissance humaine, le Christ de Grünwald... "la pureté intérieure, l'humilité de la souffrance accueillie", symbolisant les valeurs auxquelles Milaine, sa femme, est attachée.

Les jeux étant faits, la décision est prise, sa décision ; il constate :

"De cette vie construite avec Milaine jusque dans le choix de ces allégories, je contemple avec angoisse l'écroulement" (pp. 13-14)*.

Les dés sont jetés, il se laisse "cueillir" par la police. Son aventure de prisonnier commence. Les luttes se succèdent. D'abord il faut se battre contre la vermine des cachots. Puis, pour éviter une certaine promiscuité, les prisonniers communistes décident de former un groupe de pression à l'intérieur des prisons et des camps afin de se démarquer des autres prisonniers et de bénéficier d'un statut spécifique :

---

* Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

"A force de batailler nous avons obtenu du commandement du camp un plat séparé pour les "droit communs" et un pour nous, les "politiques"" (p. 38)*.

Dans l'immédiat, le souci du militant est de préserver la spécificité des hommes du Parti. A long terme, il faudra galvaniser ces hommes et les préparer pour "l'heure rouge de la victoire". D'où l'importance de la mise en place des cours organisés dans le camp à l'initiative de Garaudy, alias Chénier. Pendant son séjour en Afrique, il met à profit les zones de liberté accordées par le régime carcéral pour juger l'oeuvre non accomplie par la France colonisatrice.

Sa visite au cimetière du lieu le renseigne sur une mortalité infantile anormale. Sa rencontre avec le jeune colon met en évidence la distance, voulue, qui existe entre indigènes et colonisateurs. La rencontre avec le jeune Mohammed le conforte dans ses certitudes. Il est l'allié de ceux que la France a rendu esclaves ; et comme eux il fait l'expérience de la liberté malgré l'aliénation.

La rencontre avec Elsa lui donne, d'une certaine manière, l'occasion de faire le choix de "la vraie liberté". Un instant sous le charme de cette femme, il déclare remporter la victoire de la raison sur le désir. Le choix n'a pas été facile mais il sait pourquoi il l'a fait :

"Je m'arrache enfin à cette torpeur énivrée... Et le soleil m'accueille, dans le bleu silence du ciel, pour regagner là-bas, le porche des captifs, agrandi comme une arche, où rutile, éclatante, ma foi" (p. 97)*.

Mais cet enthousiasme passager n'élimine pas le travail sourd de la raison. L'homme pense. Il lutte pied à pied avec l'événement et lorsqu'il est confronté au temps qui passe, il admet difficilement que l'histoire se fasse sans lui. Dans les instants de découragement, il a

---

* Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

le pressentiment que l'essentiel est déjà derrière lui et il se surprend à comptabiliser les actions passées en justifiant leur choix :

"Tout de même, c'est vite bâclée la jeunesse ! tant pis. Ce que j'ai fait de mieux, dans ma vie, c'est d'avoir, quelques fois, fait passer les intérêts des autres avant les miens. Ça, je le dois au Parti. Au fond, ça vaut bien d'être échangé contre sa jeunesse" (p. 97)*.

Cette décision, qu'il veut certitude, il éprouve le besoin de la vérifier en confrontant sa propre expérience à celle des codétenus communistes. Il aura l'occasion de le faire en organisant des soirées qu'il baptise curieusement : "soirées de confession".

Chacun des détenus est invité à raconter comment il est venu au Parti, quelles y furent ses découvertes, ses joies et la transformation qu'a opérée sur lui cette adhésion. Ces séances ont un double objectif : elles vont permettre aux détenus de se conforter les uns les autres en valorisant l'image du Parti.

Mais elles auront aussi pour rôle d'enrayer l'érosion que risque de provoquer "l'usure du climat de la paresseuse Afrique" et d'une manière plus personnelle, elles devraient permettre de lutter contre l'obsession de la jalousie de tous ces jeunes hommes, qui ont laissé une femme au pays.

Garaudy constate que les lettres de leur femme ont, souvent, le fâcheux inconvénient de les fragiliser et de les rendre moins aptes à analyser l'événement et à préparer l'avenir. D'autant qu'il y a distorsion entre la façon dont hommes et femmes vivent des événements chacun selon ses préoccupations. C'est ce que Garaudy tente de mettre en évidence après la lecture de la lettre de Milaine. A son avis :

"Elle n'a pas accordé son angoisse à l'angoisse du monde : sa plaintive cantilène m'apporte tout le désespoir de ceux qui ne comprennent pas... qui ne discernent pas une renaissance au-delà de cette apocalypse" (p. 98)*.

---

* Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-Ajourd'hui". 1946.

Garaudy est sûr de vivre un moment privilégié. Il est convaincu que notre époque porte en elle une "fracture de l'histoire" au travers de laquelle un monde nouveau se met en branle et pour y participer il faut s'armer de patience et de force. Il voudrait que sa femme comprenne cela :

"La force, dit-il, c'est d'avoir donné un sens à sa vie et de lui rester fidèle ; la jeunesse, c'est de n'avoir pas un destin tout fait. Je voudrais pouvoir lui faire aimer notre privilège d'avoir trente ans à une heure où le monde tourne" (p. 98)*.

Alors que Milaine rêve d'un bonheur à l'échelle du couple, Garaudy pense à la transformation du monde.

Ces discours parallèles portent en eux l'incompréhension et les germes de l'agressivité. C'est ce qui ressort des lettres de Milaine :

"Dans l'immense tourbillon des êtres qui disparaissent toi et moi perdons notre réalité. J'en arrive à prendre conscience de notre propre existence. Tes injures se perdent dans ce brouillard. Qui es-tu ? Je ne reconnais plus ta voix" (p. 99)*.

Si Garaudy cite ces lettres, c'est pour bien montrer que quelque chose a changé en lui. Il sait fort bien qu'on ne se connaît bien que par les autres. C'est comme si quelque chose d'irréversible venait de se produire. Milaine est le personnage qui nous informe sur la mutation du héros :

"Je me suis rappelé notre promenade à Luchon. Je revivais ces heures où tu étais un homme comme les autres, capable d'amour..." p. 99)*.

L'éloignement imposé par l'emprisonnement du héros facilite sans doute le "passage à l'acte" au niveau des sentiments. La solitu-

---

*Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

de permet à chacun de se réaliser avec, peut-être, plus de vérité :

"Tu t'es sclérosé, dit Milaine. Je m'en rends compte par tes reproches et ta rudesse..." (p. 101)*.

Et un peu plus loin, faisant la relecture de leur passé proche et commun, elle dénonce la démarche ambiguë et les sentiments mêlés du héros :

"En réalité tu me hais. Pour toi, je ne suis pas ta femme, mais la femme type, représentante d'une classe pourrie ; j'en ai les séductions, et cela a été la faiblesse de ta vie d'être homme pendant quelques jours et d'y succomber. Et maintenant tu te venges sur moi, non pas seulement des péchés de ma classe, mais de ce que tu considères en toi-même comme une trahison de ton idéal" (p. 101)*.

Sensible et perspicace, Milaine dévoile la véritable raison de leur relation conflictuelle : un idéal entièrement investi dans le Parti.

C'est d'ailleurs, de cela qu'il est question dans la deuxième partie du roman, consacrée à "la naissance des hommes" et dans laquelle les militants expliquent les "raisons" de leur adhésion au Parti.

Garaudy, convaincu de ses propres sentiments à l'égard du Parti, éprouve la nécessité de pratiquer la "confession" avec ses camarades de chambrée :

"Plus que jamais je sens que le Parti s'est installé au coeur de ma vie et lui donne son sens. Je voudrais voir à l'intérieur de ceux qui se tiennent droit ici..." (p. 121)*.

Il ne sera pas déçu par ces hommes car, comme lui, ils vivent une relation passionnelle avec leur Parti.

---

*Antée : R. GARAUDY. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

L'anarchiste converti témoigne d'une relation quasi-fusionnelle :

"Je me suis senti greffé sur une vie plus puissante que la mienne, la plus féconde et la plus vivante des vies : celle du travail. L'arbre pompait tout mon suc et le transformait... je ne connais pas de joie plus grande que de sentir en soi couler le sang de tous" (p. 126)*.

Pris dans ce courant le militant ne se pose aucune question sur les tourbillons, l'écume ou les ressacs ; il avance dans le sens de l'histoire :

"Quand on est greffé pour de bon sur un arbre comme celui-là, brindille ou maîtresse branche, on ne risque pas de s'en faire arracher par la bourrasque (...) La grêle et le vent peuvent emporter quelques rameaux vermoulus ou quelques bourgeons fragiles ; qu'importe ! les fruits qui resteront en deviendront plus beaux, et l'arbre reverdira avant que l'hiver finisse..." (p. 130)*.

Ainsi le Parti pratique, à sa façon, "une sélection naturelle" qui lui permet de reconnaître ses hommes à la manière consciencieuse d'accomplir leur tâche :

"Chaque fois que j'en vois un qui travaille avec cette conscience, je me dis : "c'est un bolchévick"... un homme qui fait ce qu'il a à faire... homme d'ordre et de discipline vingt-quatre heures par jour..." (p. 136)*.

Quand arrive son tour, Garaudy commence sa "propre confession" en mettant en valeur la similitude des démarches :

"Je trouve en moi le même itinéraire : au départ une révolte qui se métamorphose, grâce à l'intelligence vivante, militante, en une passion lucide" (p. 159)*.

---

* Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

Dans un souci pédagogique il tient à faire partager une expérience reliée à des événements historiques se réclamant d'une vocation universelle. Etudiant, déjà, il refusait d'amalgamer, dans la caricature religieuse acceptée par ses parents, la grandeur du christianisme qui lui faisait découvrir "que la nature et l'homme était les acteurs d'un drame unique qui orientait chacune de leurs actions et leur donnait sa valeur" (p. 160)*.

De même il refusait la création rapportée par la Genèse et arrêtée le 7e jour. Pour Garaudy la culture n'était pas la création à contempler.

"La culture, c'était l'homme s'emparant, fût-ce par la force, de la succession de Dieu..." (p. 160)*.

Plus proche de nous, la Renaissance l'enthousiasmait. L'homme de cette époque devenant la mesure de toute chose, Garaudy est séduit et adhère à ce que disait Pic de la Mirandole sur la vocation de l'humanisme :

"Nous ne t'avons donné, Adam, dit la nature, aucune place fixe sur la terre, mais des yeux pour la voir et des mains pour la pétrir, en sorte qu'il dépend de toi de t'abaisser au niveau inférieur des brutes ou de t'élever au niveau supérieur des êtres divins" (p. 161)*.

Garaudy reproche aux institutions, telles l'Eglise et l'Université, d'avoir "châtré" les géants qui avaient fécondé chaque époque de l'histoire.

Il dénonce Proust pour son snobisme mondain, Gide pour ses frénésies sans but et "les stupéfiants poétiques" de Verlaine, de Mallarmé ou des surréalistes. Ils appartiennent, dit-il, "au monde décadent où l'homme ne sait plus trouver un sens à sa vie en dehors de lui-même ou de sa classe" (p. 163)*.

---

* Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

Très vite dégoûté de cette "culture émasculée", Garaudy déclare avoir "franchi l'étape décisive" le jour où il a compris que cette décadence de la culture était liée à une décadence de classe.

Il venait de découvrir que la classe ouvrière seule menait le combat. Avec l'ouvrier il n'était plus question de "rêver à l'humanisme de la Renaissance, mais de travailler à la renaissance de l'humanisme" (p. 163)*.

La lecture de Marx lui permettra de rectifier ses erreurs de jeunesse. Avec Marx, l'homme prend une stature, convient-il :

"Les idées qu'il propose ne sont pas des bibelots de vitrines pour amateurs, mais des armes et des outils qui n'ont de sens qu'aux mains du soldat et de l'ouvrier" (p. 164)*.

Garaudy prend ainsi ccnscience que la révolution ouvrière renfermait en elle les germes vivants de l'humanisme nouveau :

"Chaque époque historique, chaque âge de l'homme, a été dominé et orienté par un type particulier du héros... Dans la répression même des camps, j'ai vu poindre le type nouveau du héros : le "bolchévik", dont le nom est russe parce que c'est en Russie que les modernes chevaliers ont... sculpté le nouveau visage de l'homme" (p. 164)*

Et ces chevaliers modernes, tout comme les héros du Moyen Age, ne pourront faire l'économie des rites de passage et d'un contrat d'allégeance. Le Parti, conscience du groupe, leur assigne place et rang dans la bataille... "et c'est notre collaboration au tout qui fait de nous un homme"... dit Garaudy, et il insiste sur les exigences de l'engagement :

"Se maintenir chaque jour dans cette passion suppose une discipline plus exigeante que l'humilité chrétienne" (p. 165)*.

---

* Antée : R. GARAUDY. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

L'homme nouveau ne donne pas libre cours à la spontanéité et il sait taire ses sentiments pour faire place à une action raisonnée, voire scientifique :

"...le sentiment, amour ou haine, n'est jamais un motif d'action pour nous. Nous n'agissons qu'avec la lucidité de Machiavel et la discipline de Loyola."

"Renoncer à ses attachements, renoncer à soi-même, à ses désirs, à ses orgueils, c'est le pain quotidien du militant, car on n'a jamais fini de devenir un bolchévik. Le bolchévik a rompu avec la confrérie chrétienne et idéaliste des absents" (p. 165)*.

Le drame de l'homme du Parti c'est de vivre, au dedans de lui-même et au dehors, "l'enfantement, d'un ordre humain sur la terre". Mais, précise Garaudy, "il trouve dans ce drame le sens de sa vie et le sens de sa mort" (p. 166)*.

---

* Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

LES HOMMES DU 8e JOUR

L'aventure des hommes dans "Le huitième jour de la création"* commence dans l'atmosphère de la libération :

"L'air était fracassé sans cesse par les mitraillages des Boches qui cherchaient à quitter la ville et des maquisards qui les tenaient à la gorge" (p. 7)*.

Alors que la ville se réjouit de sa liberté retrouvée et que la foule accueille les maquisards et les salue de "ses chants ou de ses larmes", Paul, sa femme Blanche et Serge leur ami vivent l'événement à leur manière dans "la tanière" de Blanche, une pièce sordide qui lui sert d'atelier de peinture.

Spéculant sur l'avenir, "Blanche parla longuement de Maurras, le maître magicien qui enseignait le secret de l'équilibre nouveau avec les fortes disciplines de la raison, de la beauté et de la mort" (p. 42)*.

Blanche croyait de toutes ses forces à un équilibre facile à restaurer. Il lui semblait que pour composer les harmonies prochaines de l'homme :

"il suffirait d'une élite d'humanistes pour imposer, comme un mors à un cheval sauvage, son ordre et sa beauté" (p. 42)*.

Cette perspective entraînait l'adhésion de Serge car ce discours réveillait "ce qui sommeillait en lui du mépris des hommes et ra-

---

* "Le huitième Jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

vivait le visage du surhomme qu'il sculptait et caressait dans ses rêves" (p. 42)*.

Mais Garaudy, alias Paul, lucide et critique, refuse de suivre sa femme dans cette perspective.

"Je ne suis pas sûr qu'aujourd'hui l'ordre soit venu d'en haut", dit-il... (p. 42)*.

Cette remarque a pour effet d'exciter Blanche qui lui rétorque avec haine :

"Tu es de ceux qui n'ont jamais su choisir et qui préfèrent suivre : longtemps tu m'as suivie, maintenant tu suis les autres".

Et Garaudy précise, comme pour mieux cerner la personnalité du héros et ce qui lui est reproché :

"Elle éclata d'un rire strident et lui jeta à la volée :
"Tu es une sphère qui court après son centre" (p. 43)*.

Paul reconnaît que... "c'est vrai : il n'avait pas encore su choisir. Mais déjà il n'était plus avec Blanche ni avec Serge" (p. 43)*. Réunis, "ils n'avaient de commun que d'être vaincus".

Ailleurs, dans la ville, d'autres hommes tenaient des veillées d'armes. Dans un autre foyer, après les émotions de la journée, la jeune veuve d'un lieutenant F.T.P.**, Pauline, partageait avec ses voisins le message que son mari instituteur destinait à un de ses anciens élèves.

Ceux là ont choisi, nous dit Garaudy, et en accord avec le lieutenant F.T.P., ils savent où sont leurs références et dénoncent ceux qui sont incapables de se poser la question :

---

* "Le huitième Jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

**"Franc-Tireur-Partisan".

"Qu'est-ce que j'ai à faire de ma vie ?

"Il y a (les) vieillards puérils (qui) ont vécu sous la poussée des routines familiales...

"...les hommes du torrent... emportés par le courant, comme des chiens crevés..."

"...les enfants vieillots qui croient y avoir répondu parce que leur Eglise ou leur clan y ont déjà répondu pour eux ou leur ont soufflé la réponse..." (p. 45)*.

Analysant la situation mondiale sur les plans économique et politique, le lieutenant F.T.P. insiste sur la différence de caractère des hommes que produisent deux types de sociétés rivales dans leur perspective sur l'homme.

"Au moment où le capitalisme était une jungle avec ses bêtes de proie... et que... vingt millions de chômeurs agonisaient... Il existait un peuple qui libérait ses colonies... il existait un pays capable (...) d'envoyer par millions ses jeunes se coucher et mourir pour le salut du monde" (p. 51)*.

Des hommes, des "prophètes" avaient annoncé ces "misères" et ces "servitudes", ils avaient aussi déclaré qu'un "ordre" était possible et qu'on "peut construire avec de la sueur et du génie d'homme". Mais les "maîtres du chaos" les avaient baillonnés.

En 1945, il n'était plus possible de cacher le témoignage des martyrs qui acceptaient de combattre et de mourir pour la vérité :

"...il existait une doctrine capable de faire de tels hommes, une doctrine capable de changer l'homme" (p. 50)*.

A côté de ces hommes de l'avenir, il y a les vaincus que Garaudy reconnaît dans les snobs de la petite ville et dans les jeunes désoeuvrés qui se promènent sans but.

---

* "Le huitième Jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

"Le matin, ils vont au travail avec le sentiment de marcher sur la terre qui s'effrite. Le soir, chacun va tristement vers son plaisir" (p. 58)*.

Garaudy dénonce également des oeuvres charitables en la personne de la jeune étudiante catholique. Lorsqu'il souligne que Serge prend plaisir à torturer Mademoiselle d'Auméry en comparant ses "oeuvres" au payement de la "rançon des fautes de sa classe". Il lui reproche de "panser la plaie au lieu de briser l'épée qui blesse..." (p. 63)*.

Enfin Garaudy s'en prend aux intellectuels qui, après s'être soulevés vers l'action pendant la guerre et dans la résistance, sont à présent victimes de "l'érosion des volontés".
Ils se sont démobilisés trop tôt au lendemain de la libération, et maintenant, déçus, ils prennent leur désertion pour un retour au fondamental alors que :

"Dans ces mois de l'été 1945 à parfum de cimetière, le christianisme rôde et guette ceux qui tombent. Derrière lui javèle et glane J.P. Sartre : il rallie quelques jeunes intellectuels dans l'impasse, auxquels il apporte un ersatz de religion et un ersatz d'aventure. Sa doctrine a ceci de commun avec celle des prêtres, qu'elle permet toutes sortes d'aventures spirituelles sans sortir de sa chambre" (p. 102)*.

Pour Paul, submergé de désespoir, après l'incarcération de Serge et le suicide de Blanche, les oeuvres des "existentialistes" furent une révélation au point de s'intoxiquer de cette littérature. Victime des illusions dues à son identification avec les héros de Sartre et de Camus, il pressentait néanmoins, en lui, un besoin de dépassement. Ce sentiment n'a pas échappé à son ami le pasteur Stirner qui, en mal de prosélytisme, lui propose d'opter pour Dieu :

---

* "Le huitième Jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

"Je vous demande beaucoup. Un saut dans l'inconnu, me direz-vous, soit, mais le parachute ne s'ouvre que lorsqu'on a sauté..." (p. 110)*.

Visiblement cette perspective de "salut" ne convient pas à Paul qui après une silencieuse réflexion lui jette d'une voix sourde et agressive...

- "Pourquoi abandonnerai-je l'appareil quand je ne crois pas à sa perdition ?" (p. 110)*

Cette réaction, chargée d'espérance et qui refuse la fatalité, va rejoindre en écho d'autres certitudes dénouées et encouragées par "l'appel de Thorez aux mineurs de Waziers".

L'encouragement au travail est tel qu'André, le syndicaliste membre du P.C., s'empresse de le mettre en pratique. Avec un camarade, il vient solliciter Paul qui, en sa qualité d'ingénieur, pourrait remettre la verrerie d'Albi en état de marche. Ce faisant, il donne à Paul une justification à ses raisons d'espérer : une vraie raison de vivre, un nouveau sens à sa vie.

"Paul Vérin sentit que quelque chose de sa vie était noué déjà à celle de ces hommes..." (p. 129)*.

Un instant hésitant, devant l'ampleur de la tâche, déjà il se sentait galvanisé par la détermination des hommes du Parti.

"Pour nous, communistes, le but de notre vie, c'est construire" (p. 130)*.

L'homme de doute, qui jusque là l'habitait, sentait qu'irrésistiblement s'amorçait une métamorphose qui le poussait à la réflexion :

---

* "Le huitième Jour de la Création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

..."Partagerait-il les certitudes de ces éclaireurs de l'avenir qui venaient vers lui pour l'entrainer à ramer, non à contre-courant, comme un aveugle et un fou, mais dans le sens ascendant de l'histoire, en pionnier, en défricheur ?" (p. 131)*

Insensiblement il se dépouillait des oripeaux du "héros aventurier" qui jusque-là avait motivé ses actions intempestives sources de tant de déceptions et d'amère solitude.

"...la présence de ses deux amis le rassura ; maintenant, dans la vie, la solitude était vaincue, et avec elle l'orgueil. Il serra dans sa main, de toutes ses forces, le dossier de la chaise, et se sentit presque guéri de la folie vaniteuse de l'idéalisme..." (p. 131)*.

Après quelques mois de lutte contre les structures têtues et les hommes bloqués dans leurs schémas d'hier, soutenu par les syndicalistes guidés par André, Paul est conscient du chemin parcouru et regarde avec courage et confiance la tâche qui reste à accomplir. Tous les obstacles ont été vaincus grâce à une chaîne de solidarité qui a vu se lever des hommes, des femmes et même des enfants de douze ans, qui se sont dépensés sans compter parce qu'ils avaient compris le sens de l'oeuvre commune. Le pasteur Stirner, railleur, trop préoccupé du salut pour l'autre monde n'a rien saisi de la "résurrection" qui s'opère, c'est ce que Paul tente de lui expliquer.

- "Pardonnez-moi, mon cher pasteur, de vous dire des choses dures : il y a une présence des hommes que vous ne connaissez pas et ne pouvez pas connaître" (p. 140)*.

Au monde "inhumain" proposé par le pasteur et construit d'artifices et de symboles pour la satisfaction des "intellectuels et des prêtres", Paul oppose et propose l'expérience des hommes de l'avenir. Il n'est pas question de devenir des "matérialistes mystiques" selon l'expression de Stirner :

---

* "Le huitième Jour de la Création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

"Il s'agit d'autre chose, dit-il, une certaine qualité de vie où tout est lié à la lutte pour un ordre humain. Là, voyez-vous, quelque chose change, pas seulement dans les choses mais dans l'homme" (p. 141)*.

Et pour répondre une fois de plus, mais de façon plus positive, au pasteur qui l'invitait à "faire le saut", il lui fait remarquer :

"...vos diversions sont des désertions. Je ne veux plus de vos échappatoires, ni religieuses ni autres..."

Diversions aussi les "ersatz" qu'il consommait en aveugle dans sa faim d'exister :

"L'existentialisme de Sartre n'est que cela : trouver une solution qui ne soit pas la révolution" (p. 141)*.

Ce que Paul reproche au pasteur, c'est de ne voir dans l'homme que son "passé et sa trace", sans se soucier de son "avenir et (de) sa création".

Paul a désormais conscience de participer en créateur à la construction de l'avenir de l'homme. C'est ce qui fait toute la différence avec le pasteur Stirner pour qui - c'est Paul qui le dit - "... la vie s'est jouée une fois pour toutes avec son drame en quatre actes : la création, la chute, la rédemption et le jugement dernier" (p. 144)*. Alors que pour nous, dit-il, "la création n'est pas finie... il s'agit d'apporter chaque jour quelque chose de neuf à la forme humaine" (p. 144)*

C'est ce qui se passait quotidiennement dans l'espace de la verrerie où "à travers l'ouvrier, l'homme ne cessait jamais de transparaître". Et où "cette frange d'humanité resplendissait autour des mains et des besognes de chacun comme dans les livres pieux, l'auréole lumineuse autour du visage des anges ou des saints" (p. 145)*.

---

* "Le huitième Jour de la Création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

Dans cette ambiance de "nouvelle création", Paul observait en la personne de Pauline Claverie, la veuve du lieutenant F.T.P., la germination de l'homme nouveau.

Intéressé et sans doute troublé par cette femme, Garaudy nous confie pudiquement son admiration et sa réserve, comme s'il voulait taire quelque sentiment.

"L'ingénieur ne voyait pas en Pauline Claverie la chair dont elle était pétrie, mais il redécouvrait en elle, palpitante et offerte dans les plus simples gestes du travail, cette part secrète de l'être que, chez les autres, il n'avait pu entrevoir qu'écrasée sous une chape de plomb" (p. 155)*.

On comprend mieux la distance qu'il s'impose à l'égard de cette femme, lorsqu'il nous apprend ce qu'elle représente pour la verrerie tout entière. Veuve et mère, humble et pauvre, courageuse et confiante dans l'avenir tout entier investi dans l'oeuvre de son Parti, elle pouvait, sans risques, faire l'admiration de tous.
Madone d'un nouvel humanisme :

"Elle était l'âme et la joie de toute la verrerie. Les ouvrières et les ouvriers l'adoraient. Les bâtiments s'animaient de sa vie ; elle donnait aux machines une respiration, un rythme humain" (p. 156)*.

Victime innocente, elle est le symbole de la résurrection qui s'opère, elle est communion dans cette "cathédrale des militants". C'est ce que Garaudy fait dire au père Mingaud, le plus vieux de l'usine :

"Chacun de nous ne compte que pour un, mais elle est nous tous" (p. 157)*.

Paul est attiré par tout ce qui irradie de cette femme "grêle et flexible", lui, "bloc, tout droit, aveugle et brutal".

---

* "Le huitième Jour de la Création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

Et Garaudy va tirer parti de la relation qui se tisse entre Pauline et Paul pour faire la démonstration de tout ce qui sépare deux cultures, deux formations, voire deux idéologies qu'il veut rivales.

Paul sensible à la présence de Pauline "avait besoin de sortir de lui-même" et pour des raisons qui nous échappent, Garaudy ajoute :

"Il fallait qu'il eût honte et qu'il s'humiliât devant quelqu'un". Et c'est pour satisfaire ce "besoin" que Garaudy lui fait dire :

- "Un confesseur, vous comprenez ce que ça peut représenter, et la chance qu'ils ont les catholiques ! ... chez vous autres, les communistes, vous n'avez pas ça... même pas des moralistes" (p. 163)*.

Et Garaudy oppose, sans transition, cette attitude voulue honteuse et humiliante, à la démarche raisonnée du militant que remplit Pauline :

"C'est vrai, dit Pauline en souriant, chez nous il y a tout au plus des philosophes, et nous appelons philosophes ceux qui nous donnent la meilleure explication des choses et le plus de prises sur elles" (p. 163)*.

Et, alors que Paul se débat avec lui-même et qu'il dénonce sa vie morcelée, Pauline lui rétorque :

"...qui vous oblige à vous mutiler et à n'être qu'un fanatique ?..." (p. 163)*

Il enviait Pauline, il voyait en elle une force de la nature, simple et saine. Grâce à elle, imperceptiblement, il entrevoyait "l'allégresse du pardon" qui le débarrasserait de la haine qu'il portait à un père "trompeur" et à une mère "dupe de son amour".

"Paul était en train de comprendre que le malheur ou le bonheur d'un homme, et la fécondité de sa vie, dépendent de la façon dont il dénoue le drame fondamental de son destin" (p. 168)*.

---

*"Le huitième Jour de la Création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

Tout cela il le devait à Pauline. Et le désir de partager sa vie avec cette femme allait lui donner le courage de lui écrire et de lui faire part des sentiments qu'il discernait à son égard :

"Je ne cherche auprès de vous aucune aventure, même spirituelle, lui écrit-il..."

Et pour valoriser Pauline et sa "classe", il n'hésite pas à dénigrer ses origines et sa culture qui fait obstacle à sa démarche :

"Ce que j'éprouve est difficile à traduire ; c'est une chose simple et forte. Peut-être est-ce à cause de la culture que l'on m'a donnée, ou les milieux que j'ai traversés, ou des expériences que j'ai vécues, mais tout est devenu trop complexe et trop raffiné, tout a perdu sa simplicité, sa force, sa pureté : les idées, les sentiments, la vie elle-même" (p. 180)*.

Puis, à l'opposé de ce que lui disait Blanche, sa première femme : "Tu es une sphère qui court après son centre", il déclare à Pauline :

"Auprès de vous je trouve un centre solide".

Et c'est en coupable, issu d'une autre classe, qu'il valorise la santé "toute humaine" de Pauline, qu'il oppose à "tous les ornements qui parasitent notre vie".

"La vie intellectuelle a été si longtemps le privilège et le monopole de la bourgeoisie, de la classe qui aujourd'hui descend et se décompose, qu'en absorbant la culture on absorbe avec elle bien des ferments empoisonnés de la classe dont elle était le luxe" (p. 181)*.

Il invite Pauline à l'aider à lutter contre cette classe et ses ferments empoisonnés.

"Vous me défendrez contre cela".

---

* "Le huitième Jour de la Création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

En choisissant Pauline il se "branche sur une vie véritable, humaine, vivante et saine... celle du peuple et de sa sève..." (p. 181)*.

Le type de relation qu'il lui propose aurait de quoi inquiéter :

"Pardonnez mon désordre et cet étrange aveu, mon amie, ma soeur, ma fiancée, ma camarade..."

... Mais il précise :

"Pour ma part, je souhaite de toute mon âme trouver en vous, par votre assentiment, la compagne que j'aimais avant de l'avoir rêvée, que j'ai rêvée avant de l'avoir connue" (p. 181)*.

Quelques jours après cet événement, alors qu'il se promenait en compagnie de Pauline, Paul racontait son enfance avec le souci de laver à jamais son passé. Il dénonçait le collège religieux et les révoltes qui y mûrissent, les murs du foyer clos de ses parents et les mensonges sur le monde extérieur qu'on lui cachait. Et il bénissait les jours de tempête..." la Résistance d'abord, puis les camarades du parti qui m'ont ouvert leur chantier, votre Parti et vous-même Pauline" (p. 183)*.

Après un moment de silence, il fait une déclaration qui surprend Pauline :

"...T'aimer, Pauline, c'est avoir discerné le premier jour ce que tu serais au bout de la trajectoire de notre vie" (p. 183)*.

Mais cette perspective ne trouve aucun écho chez Pauline qui y voit des sources de surprise et de peine. C'est pour éviter d'en arriver là, dit-elle, "que je ne veux pas que ton amour soit tyrannique".

Elle expliquait à Paul que la femme n'a pas à être construite par l'homme et elle l'invite à faire confiance à la vie :

---

* "Le huitième Jour de la Création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

"Ne sois pas jaloux de tout ce que la vie peut faire jaillir de ceux que tu aimes, même si tu en es déconcerté" (p. 184)*.

Après qu'il l'eût serrée dans ses bras en signe d'assentiment elle ajouta :

"L'homme veut être aimé pour son oeuvre, mais la femme pour elle-même. C'est sa façon à elle de souffrir, de rater sa vie et aussi d'enseigner aux hommes ce que c'est que l'homme" (p. 184)*.

---

* "Le huitième Jour de la Création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

A COTE DES HOMMES DU 8e JOUR...

... LES FOSSOYEURS...

Lorsque en 1947 Garaudy entreprend de critiquer des écrivains tels Sartre, Mauriac, Malraux ou Camus, il est dans la ligne du Parti qui, par la voix de Laurent Casanova, répétant les éléments du fameux discours de Jdanov** du 21 août 1946, enseigne aux stagiaires des écoles du Parti ce que doivent être les positions de classe en art et en littérature.

L'existentialisme de Sartre n'a effectivement aucun point commun avec les projets de Jdanov. C'est ce que dénonce Garaudy qui voit dans les "élucubrations" de Sartre "une pensée coupée du réel" qui "n'a aucune prise sur la classe ouvrière aujourd'hui gardienne de la règle d'or de la philosophie" (p. 23)*.

Localisant Sartre au "Café de Flore" ou dans les "Caves de Saint-Germain-dès-Près", Garaudy stigmatise l'homme et l'oeuvre en déclarant :

"L'existentialisme, sur l'expérience des épaves, construit la philosophie des ratés" (p. 29)*.

** Sous la direction d'Andréï Aleksandrovitch Jdanov (1896-1948), membre influent du Parti communiste d'Union Soviétique, responsable jusqu'en 1948 aux questions culturelles, un "réalisme socialiste" étriqué est imposé aux écrivains. "La Grande Encyclopédie Larousse", p. 12321.

* Une Littérature de Fossoyeurs. Ed. Editions Sociales, 1947.

Il se voudrait plus tendre avec François Mauriac. Presque protecteur, il confie :

"Nous voudrions être juste avec Mauriac qui nous a appris la révolte..."

Et, sur un ton de reproche, il poursuit :

"Pas la révolution, seulement la révolte".

Garaudy déplore particulièrement son "acceptation" et sa "dépendance" à l'égard du catholicisme ; il n'accepte pas que Mauriac puisse écrire, dans "Dieu et Mammon", ... "J'y suis né ; je ne l'ai pas choisie ; cette religion m'a été imposée dès ma naissance" (p. 25)*.

Amoureux de son terroir, évoluant dans un univers étriqué, Garaudy reproche à Mauriac "de ne savoir écrire que sur ce qu'il connaît". Son univers est habité "d'hommes et de femmes acharnés au gain" dans lesquels il arrive toujours à retrouver "sous le pharisien cuirassé d'égoïsme et de richesse la créature de Dieu" (p. 30)*. Et sa démarche s'arrête à l'élaboration du portrait de ceux qu'il dénonce.

Certes, nous dit Garaudy, "il a su dire non. Mais le drame de Mauriac, celui des hommes de sa classe, c'est de ne pouvoir aller au-delà de cette négation" (p. 31)*.

Lucide sur l'inhumanité d'un régime il est aveugle quant au choix d'une force capable de dépasser les contradictions de ce régime inhumain. Garaudy estime que les perspectives de Mauriac sont occultées par sa "haine pour les partis et les pays changeurs d'hommes" (p. 32)*. Attitude qu'il attribue à la "dépendance de l'écrivain à son milieu". L'éditorialiste "rageur et tremblant" du FIGARO a pris la place du "révolté". Mauriac retrouve les siens, nous dit Garaudy, il partage leur opinion "sur le communisme, la démocratie ou l'Union Soviétique" (p. 33)*.

---

* Une Littérature de Fossoyeurs. Ed. Editions Sociales, 1947.

Le reproche fondamental que Garaudy fait "aux fossoyeurs", qui ici l'intéressent, et qui, à son désespoir, intéressent la "jeunesse qui cherche sa voie", c'est de trouver "une solution qui ne soit pas la révolution".

Et Garaudy reconnaît que, dans cette catégorie d'écrivains :

"Le cas de Malraux est à cet égard particulièrement significatif" (p. 35)*.

Lucide et conscient des enjeux de sa démarche, Garaudy, par précaution, va pratiquer de la chirurgie intellectuelle afin d'essayer de diminuer Malraux par ablation.

"...je ne critique point l'art de l'écrivain, qui est incontestable et qui est grand, mais l'homme qui s'exprime à travers cet art ; c'est cet homme qui m'intéresse ; il m'intéresse parce qu'il porte témoignage d'une époque, d'une classe et de sa décadence dont il est la fine fleur..." (p. 38)*.

Ce que reproche Garaudy à Malraux, c'est sa réputation de "révolutionnaire", alors qu'il sait que l'idéologie de Malraux ne conduit "pas à la révolution". Ce "Rouge" est un "faux Rouge" aux yeux de Garaudy. Refusant l'ambiguïté il déclare :

"Ce "Rouge" est l'enfant chéri de la réaction" (p. 39)*.

Soucieux de l'avènement de l'"homme nouveau" et sûr des qualités dont il est porteur, Garaudy refuse l'homme "solitaire et éternel" dont parle la "métaphysique" des romans de Malraux. Il reproche à ce dernier son manque d'attention pour le peuple et ses combats, alors qu'il accorde une confiance aveugle à son "élite intellectuelle", "c'est-à-dire à la petite équipe de récitants et de répondants qu'il a constituée dans son oeuvre en se dédoublant lui-même" (p. 46)*.

---

* Une Littérature de Fossoyeurs. Ed. Editions Sociales, 1947.

Aventurier et mercenaire, Garaudy lui trouve des liens de parenté avec les personnages, âpres au gain, de Mauriac et il le classe, à la suite de Mauriac, parmi les "anticommunistes" qui méprisent le peuple. Garaudy pense que ce n'est pas le hasard qui en fait à la libération "un ministre du Général de Gaulle, toujours aux côtés non du peuple, mais de ceux qui le méprisent" (p. 58)*.

Certes, il reconnaît que l'oeuvre de Malraux porte témoignage de son époque. Mais, dit-il, "elle exprime la conscience de tout ce qui aujourd'hui est en train de se décomposer et de mourir" (p. 58)*.

Ce langage est commun à Camus, Sartre et Mauriac :

"Les uns et les autres donnent des contradictions du régime une transposition métaphysique. Chacun d'eux attribue à un homme éternel les contradictions qu'ils trouvent en eux et qui sont celles d'un régime et d'une classe" (p. 59)*.

Malraux, "Maurras du désordre" (et) "dieu du chaos" a son explication de la révolution. Pour lui, insiste Garaudy, elle "n'est pas la solution d'un problème, elle est occasion de gestes lyriques" (p. 59)*.

Toutes les explications avancées par Sartre, Koestler ou Malraux ne sont, au dire de Garaudy, "qu'alibi métaphysique,..., alchimie précieuse (et) prestidigitation", au service d'une classe au pouvoir. Le but de ces opérations est de "faire de la révolution un phénomène spirituel" que Malraux réduit à la "parabole biblique" dans : "la lutte avec l'ange" (p. 60)*.

Cette méthode d'approche des problèmes, adoptée par Malraux, dérange visiblement Garaudy car, vue sous cet angle, la révolution "ne menace plus ni les sécurités, ni les privilèges" (p. 60)*. Il reconnaît même que : "cette "spiritualité révolutionnaire" fournit une solide base à l'anticommunisme". Mais, sans doute que l'art et la recherche d'objectivité déployés par ces auteurs sont très signifiants

---

* Une Littérature de Fossoyeurs. Ed. Editions Sociales, 1947.

des réalités du moment, puisque Garaudy reconnaît qu'il "est gênant et d'ailleurs difficile d'attaquer leur politique nationale ou quelque autre aspect concret de leur action", et impuissant il ajoute, "alors bénis soient les Koestler, les Malraux ou les Sartre, qui se relayent pour fournir des motifs nobles, métaphysiques, spirituels, de mépriser et de haïr les communistes pour justifier le combat contre eux" (p. 60)*.

Mais il ne désarme pas et il s'emploie à dénoncer les convergences, voire les connivences, d'une "classe aux abois".

Tout le "zéro et l'infini" de Koestler, nous dit-il, "est déjà en miniature dans quelques lignes de "l'Espoir".
Il relève (page 147) la caricature agressive qu'un anarchiste fait de l'homme communiste : "Je dis que les communistes sont en train de devenir des curés. Etre révolutionnaire, pour nous, c'est être malins... vous êtes bouffés par le Parti. Bouffés par la discipline. Bouffés par la complicité. Pour celui qui n'est pas des vôtres, vous n'avez plus ni honnêteté, ni devoirs, ni rien... (p. 60)*.

Quand Malraux parle du communiste "pur" et Koestler des bolchéviks, il leur "suffit, précise Garaudy, de dresser un mannequin, un épouvantail et de faire peur (...) Qu'importe le choix des moyens, mêmes grossiers, pourvu que le communiste perde figure humaine" (pp. 61/62)*.

Koestler n'hésite pas, nous dit Garaudy, dans cette entreprise générale de mystification, il passe au "mensonge à l'état pur" ; sa façon de "reconstruire un procès de Moscou" est la preuve de sa mauvaise foi puisqu'il "pose au départ l'innocence de son héros" (p. 71)*. Pour défendre ce postulat "il est amené à tronquer les textes" nous dit Garaudy qui dénonce la manipulation de "la dernière déclaration de Boukharine "citée dans le "Zéro et l'infini".

---

*Une Littérature de Fossoyeurs. Ed. Editions Sociales, 1947.

Et Garaudy rapporte la "déclaration réelle de Boukharine", car dit-il, "cette déclaration éclaire admirablement le drame réel et lui donne tout son sens" (p. 73)*.

Nous ne retiendrons ici que le point central de l'aveu de Boukharine ; le moment ou il explique pourquoi il capitule devant le pouvoir judiciaire :

"Nous nous sommes dressés contre la joie de la vie nouvelle. Je rejette l'accusation d'avoir attenté à la vie de Wladimir Ilitch, mais nous avons tenté de tuer l'oeuvre de Lénine continuée par Staline avec un succès prodigieux" (p. 76)*.

L'accusé rejette l'intention du crime de sang qui lui est reproché, mais il avoue son "crime contre-révolutionnaire".

"Voilà le véritable drame de la conscience malheureuse" nous dit Garaudy :

"Ils se sont dressés contre la joie de la vie nouvelle" (p. 79)*.

Et il poursuit :

"...en face de ces angoisses vraies ou fausses, je tiens à apporter ce témoignage personnel et qui pourrait être celui de milliers et de milliers de camarades".

"JE SUIS COMMUNISTE SANS ANGOISSES"

"D'abord parce que je n'ai pas choisi d'être communiste

"Je ne l'ai pas choisi parce qu'il ne dépend pas de moi de nier la réalité des contradictions internes du capitalisme...

"Je suis là et je ne puis faire autrement" (p. 79)*.

Et pour répondre à Koestler, qui caricature l'homme communiste en mannequin servile inspirant l'épouvante et la peur, il déclare qu'en

---

* Une Littérature de Fossoyeurs. Ed. Editions Sociales, 1947.

aucune manière "il s'agit, pour nous, d'obéissance à un catéchisme et à un dogme qu'il serait interdit de remettre en question..." (p. 79)*.

Cet aspect de l'homme communiste, selon Garaudy, échappe à Koestler tant il est préoccupé et solidaire "de ce qui est en train de se corrompre et de mourir".

"Chaque classe a la littérature qu'elle mérite" précise Garaudy.

"La grande bourgeoisie se délecte avec les obsessions érotiques de Miller ou les fornications intellectuelles de Jean-Paul Sartre" (p. 89)*.

Pour l'évasion et l'aventure, les hommes de cette bourgeoisie se tournent vers ceux qui leur parlent d'autre chose. Le "secret du succès de François Mauriac" est de les transporter ailleurs, "dans le ciel, par exemple" (p. 90)*. Quant à Malraux, il leur donne l'illusion aventurière, "il court les révolutions (...) pour se révéler à lui-même..." (p. 91)*.

Le caractère commun de ces hommes, "c'est la panique devant le réel et, en même temps, le voeu profond de ne rien changer" (p. 91)*. Toute cette littérature porte la marque d'un régime de classe, nous dit Garaudy, et il regrette qu'il n'y ait pas une "littérature... de l'héroïsme du travail".

"L'expérience ouvrière et paysanne apparaît peu dans les oeuvres de l'art, dit-il, et sa grandeur n'est pas traduite" (p. 92)*.

Il invite les artistes à puiser dans ces richesses humaines et il donne au lecteur les "éléments pour juger d'un bon livre" qui, entre autres, doit être "un livre militant, qui aide à l'avènement de l'homme nouveau" (p. 93)*.

---

* Une Littérature de Fossoyeurs. Ed. Editions Sociales, 1947.

COMMUNISTES ET CHRETIENS

Lutter pour l'avènement de "l'homme nouveau" et y intéresser une "jeunesse qui cherche sa voie" est, en partie, le but que se fixe Garaudy dans "L'Eglise, le Communisme et les chrétiens"*.

Dans les années d'après guerre, de nombreux F.T.P. qui étaient des chrétiens fervents, se tournent vers le P.C. avec lequel ils sont prêts à collaborer sans pour autant y adhérer. Fidèle à Maurice Thorez qui, en 1936, tendait les mains aux "ouvriers chrétiens", Garaudy s'adresse, cette fois, à tous les chrétiens. Sa technique est simple. Il faut détacher le peuple chrétien de la hiérarchie de l'Eglise. Le couple "berger-troupeau" fausse, à ses yeux, ce qui est spécifiquement humain : l'autonomie de la personne et sa responsabilité.

Tout l'art de Garaudy va consister à faire la démonstration de la collaboration de classe qui existe, depuis Constantin, entre l'Eglise et les possédants au détriment des exploités auxquels le Parti propose la libération.

Pour convaincre son auditoire, Garaudy puise tout à loisir dans l'immense réservoir que représente la Bibliothèque du Vatican, et il en tire les textes qui conviennent le mieux à sa démonstration. Pour montrer ce que l'Eglise attend des pauvres, il lui suffit de citer Pie IX (Nostris et Nobiscum - 8/12/1849).

"...que nos pauvres se souviennent, d'après l'enseignement de Jésus Christ lui-même, qu'ils ne doivent point s'attrister de leur condition : car la pauvreté même leur a préparé pour le salut un chemin plus facile, pourvu toutefois qu'ils supportent patiemment leur indigence" (p. 56)*.

---

* L'Eglise, le Communisme et les Chrétiens. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1949.

Plus spécifique, à l'intention des travailleurs, il rapporte la "mise en garde des ouvriers chrétiens" de Léon XIII le (8/10/1898).

- "Tandis que, ailleurs, les questions sociales troublent et tourmentent les hommes du travail, vous gardez vos âmes dans la paix, en vous confiant à ces patrons chrétiens qui président avec tant de sagesse à vos laborieuses journées, qui pourvoient avec tant de justice et d'équité à votre salaire et, en même temps, vous instruisent de vos droits et devoirs en vous interprétant les grands et salutaires enseignements de l'Eglise et de son chef. Efforcez-vous, par votre esprit d'humilité, de discipline et d'amour du travail de vous montrer toujours, dignes de votre noble titre d'ouvriers chrétiens. Aimez vos patrons" (p. 56)*.

Sur un plan plus général, les encycliques sociales, dont "Léon XIII résume les doctrines", poussent jusqu'à la caricature de démonstration recherchée par Garaudy qui se plaît à le citer :

"Ces doctrines sont bien faites sans nul doute pour humilier l'âme hautaine du riche et le rendre plus condescendant, pour relever le courage de ceux qui souffrent et leur inspirer de la résignation" (p. 56)*.

Pour Garaudy, Léon XIII est le "père du corporatisme fasciste" qui prône le "paternalisme" et invoque les "principes féodaux" dans les relations entre "patrons généreux" et "ouvriers confiants".

Avec Pie XI et Pie XII l'anticommunisme de la papauté s'affirme dans des "attitudes sélectives". La papauté "ferme les yeux sur les actions fascistes", nous dit Garaudy, elle n'a de reproche que pour le communisme ; l'athéisme est devenu l'ennemi commun. Pour le combattre, on instaure une politique de solidarité que Garaudy dénonce comme étant "la collusion intime du fascisme et de la papauté". Cette entreprise de manipulation du peuple n'est pas pour déplaire à Mussolini : "Le

---

* L'Eglise, le Communisme et les Chrétiens. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1949.

duce fait confiance à l'Eglise pour former des sujets dociles" (p. 71)*.

Emportés dans cette mouvance, les Princes de l'Eglise allemande se font "complices de Hitler". Mais les choix de la hiérarchie n'entraînent pas l'adhésion automatique de la base. Ils ont même tendance à faire naître d'autres solidarités. Garaudy en veut pour preuve que dès l'avènement de Hitler "...de pauvres prêtres qui se voulaient fidèles à Jésus ouvrier... peuplèrent les camps de concentration, fraternellement mêlés avec des militants communistes..." (p. 72)*.

Mais ces solidarités, volontairement ignorées par la hiérarchie, n'auront aucune influence sur une papauté trop occupée à "signer des concordats".

Soucieuse de ses privilèges et consciente des avantages qui découlent de tels accords, la hiérarchie, en toutes occasions, cherche à assurer son hégémonie, et tout particulièrement sur la jeunesse.

A titre d'exemple, Garaudy souligne que :

"L'épiscopat essaye... après chaque défaite nationale... de remettre sur pieds la loi sur l'enseignement libre" (p. 109)*.

Pour sa part, il estime que cette lutte est un combat d'arrière garde et, soucieux de l'avenir des hommes de demain, il insiste sur les vertus de la laïcité qui élimine "l'enseignement religieux par respect pour l'enfant" (p. 117)*.

Ces vertus ont été poussées au degré le plus élevé dans "l'école soviétique". Là-bas, nous dit-il, des "enfants qui ne sont pas soumis à un dogme, et qui ne sont pas rabaissés au rôle de moyen, voient dévolopper et cultiver toutes leurs possibilités humaines" (p. 271)*.

Garaudy est convaincu que "l'éducation inspirée par l'humanisme marxiste brise les servitudes du dogmatisme et de la race ou de l'Etat, des régimes totalitaires (...) elle cultive dans le cerveau et

---

* L'Eglise, le Communisme et les Chrétiens. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1949.

le coeur de l'homme tout ce qui le libère et le grandit" (p. 271)*.

Et il nous invite à être très attentifs aux réalités et aux perspectives d'avenir contenues dans le dépassement des contradictions présentes.

"On va mieux le comprendre, dit-il, en approfondissant le caractère de cet humanisme marxiste, qui constitue le contenu de l'éducation soviétique et qui fait "l'homme communiste"" (p. 271)*.

Abordant la question de la "personne humaine" avec le but de convertir un auditoire chrétien, Garaudy choisit une politique de rapprochement :

"...nous voudrions d'abord définir "la personne humaine" avec tout ce que la pensée chrétienne lui a apporté" (p. 273)*.

Et soucieux de décrocher une partie du peuple chrétien de sa hiérarchie conservatrice, il va insister sur la "tâche non accomplie" et en analyser les causes.

"...le marxisme, loin de nier ou de détruire cette richesse, est capable de recueillir l'héritage de la spiritualité chrétienne, à la fois en dégageant la "personne humaine" de ses mystifications métaphysiques, en lui offrant les conditions sociales de sa réalisation, et en lui ôtant ses limitations historiques" (p. 273)*.

Ce faisant, Garaudy insiste sur le "communisme (comme)... retour de l'homme à lui-même". Marx lui permet cette affirmation, puisque "Marx est remonté à la source de la déshumanisation de l'homme moderne".

Garaudy le cite :

"La propriété privée matérielle, directement sensible, est l'expression matérielle et sensible de la vie humaine aliénée... La suppression réelle de la propriété privée (de type capitaliste) en

---

* L'Eglise, le Communisme et les Chrétiens. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1949

tant qu'appropriation de la vie humaine est donc la suppression réelle de toute aliénation, donc le retour de l'homme à son existence humaine" (p. 292)*.

Pour Garaudy il s'agit là de réintégrer à l'homme tout ce que le jeu d'un régime inhumain lui a volé... "Ce communisme est donc un humanisme ; c'est la véritable solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme... nous dit-il..." (p. 293)*.

A ce discours, matérialiste, Mounier oppose une dimension qui lui paraît essentielle et qui ne trouve pas place chez les communistes.

"...d'une poussée purement économique, il ne peut sortir, si on ne les y met pas, d'autres valeurs que le confort et la puissance (...) la domination des forces de la nature n'est ni le moyen infaillible, ni le moyen principal, pour l'homme, de réaliser, voire de dégager sa vocation (...). Nous affirmons, contre le marxisme, qu'il n'y a de civilisation et de culture que métaphysiquement orientées" (p. 294)*.

Ces réflexions agacent et poussent Garaudy à classer Mounier dans la catégorie des hommes... "qui ergotent ou ratiocinent dans l'abstrait ou au dedans d'eux-mêmes sur la personne humaine..."

Et à son tour il lui oppose les certitudes de ceux qui luttent et dans lesquels les chrétiens pourraient se reconnaître :

"...ce que nous savons, c'est que la lutte pour l'avènement du communisme suscite chez ceux qui se donnent à cette lutte (et non pas chez ceux qui dissertent et méditent sur elle) des dévouements et des sacrifices, des joies et des certitudes qui forment à ces hommes un visage et un coeur nouveaux. Dans ces batailles, un style de vie, et des qualités neuves de l'homme sont en train de naître, de se développer et de grandir" (p. 295)*.

---

* L'Eglise, le Communisme et les Chrétiens. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1949.

Pour Garaudy et pour ceux qui se battent à ses côtés, il n'est plus question d'utopie : de quelque chose qui serait à faire... "Ils savent, de science certaine, qu'un autre régime est possible où la jungle capitaliste ne sera plus qu'un souvenir maudit... Ils savent que cette réalité existe..."

Cette vérité, nous dit Garaudy...

"GORKI lui donnait déjà, dans "la Pravda" du 23 mai 1934, tout son sens :

Pour la première fois dans l'histoire, écrivait-il, le véritable amour de l'homme est organisé comme une force créatrice et se pose pour but l'émancipation de millions de travailleurs" (p. 298)*.

---

* L'Eglise, le Communisme et les Chrétiens. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1949.

L'HOMME DE LA LIBERTE

Dans "Grammaire de la liberté"* Garaudy nous fait remarquer qu'en 1950, en France, en pleine "jungle capitaliste", nous sommes loin de cette force créatrice. Il n'est effectivement pas question de "véritable amour de l'homme" dans l'organisation de la société qu'il décrit dans son avant-propos, très justement intitulé : "à tort et à travers".

Analysant la société par le fait divers, il nous livre ses impressions kaléidoscopiques sur les libertés possibles dans une "société décadente", où l'homme au chômage côtoie celui qui travaille, dans la plus parfaite indifférence.

La liberté d'un homme au chômage, dit-il : c'est de profiter de son "temps libre" pour se jeter "sous le métro" ; notre société l'a "broyé par la liberté" (p. 10)*.

L'homme au travail a la liberté de travailler, "mais dans de mauvaises conditions" nous dit Garaudy car "on lui a tout retiré et pourtant... (Et ici Garaudy dénonce le rôle néfaste qu'il discerne dans la pratique religieuse)... et pourtant, dit-il...

"En échange, il a une vie spirituelle, tous les dimanches, à huit heures, à la messe, on lui enseigne à remercier Dieu de lui avoir donné une âme, à pardonner les offenses à ceux qui sont en train de la lui enlever, et surtout à défendre, contre l'anticommunisme, sa liberté" (p. 11)*.

Mais dans ces années 50, il est des hommes qui refusent cette liberté là. L'exemple du choix courageux, que fait le "compositeur", témoigne de ces démarches et du prix à payer :

---

* Grammaire de la liberté. R. GARAUDY, Editions Sociales, 1950.

"Lorsque j'ai rompu avec l'idéologie des hommes de ma classe et que je suis entré au Parti communiste, j'ai connu alors une liberté supplémentaire : celle de me voir refuser toute place un peu officielle" (p. 12)*.

Ce n'est pas le cas de Jean-Paul, que cite Garaudy et qui ressemble fort à Sartre. "C'est un agrégé qui a choisi d'écrire, nous dit-il..."

Son drame est d'avoir choisi d'écrire sur des hommes morts du monde capitaliste, alors qu'ailleurs des vivants se lèvent. Garaudy voit plusieurs mobiles dans le choix de Jean-Paul, et en premier lieu, l'appât du gain sans scrupule :

"Il s'est très vite retrouvé avec les épaves. C'est un public qui pourrit son homme, mais qui le paye bien" (p. 13)*.

De plus, Garaudy dénonce des options politiques et des engagements moraux pris "sur commande".

"Son public et ses éditeurs demandèrent... à Jean-Paul de l'anticommunisme et de la pornographie : il leur a livré l'un et l'autre. Ils peuvent tout lui demander désormais, même de créer des partis fantômes ou des contre-congrès. Jean-Paul leur accordera tout ; il a choisi son chemin et lui a donné un nom : "Le chemin de la liberté" (p. 15)*.

Venu d'autres horizons, le héros de "l'affaire Kédrine" - qui n'est autre que l'ombre portée de "l'affaire Kravchenko"** - ... écrit : "J'ai choisi la liberté".

---

* Grammaire de la liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1950.

** Victor Andreïevitch KRAVCHENKO est un dissident soviétique des années 40. Emigré en Amérique, il publie un roman autobiographique "J'ai choisi la liberté" dans lequel il décrit - La vie publique et privée d'un haut fonctionnaire soviétique - Ed. SELF, 1947.

Cet ouvrier, fils d'ouvrier devenu ingénieur grâce à la révolution d'octobre, "âme faible (...) bassement ambitieuse", n'a pas supporté "les disciplines de tous ceux qui livrent contre les forces du passé la bataille de l'homme et de sa liberté" (p. 16)*.

Pendant des années "il a refoulé" ses haines contre le régime, et ses hiérarchies du sacrifice, qui lui demandaient de construire un monde à "coups d'héroïsme et de sacrifice". Devenu déserteur, découvrant l'Amérique, "il veut aujourd'hui enseigner la liberté".

A cela Garaudy rétorque :

"Quelle liberté ? Son rêve américain".

Pour Garaudy, Kedrine, par son choix, s'est rabaissé au rang des sous-hommes :

"Ces rancoeurs refoulées d'esclave poltron lui ont forgé une âme d'esclave" (p. 17)*.

A l'opposé de ce "déserteur prêt à toutes les besognes" Garaudy souligne le courage d'un Joliot-Curie ferme jusqu'à la révocation dans son refus de "faire la Bombe".

Pour contre, nous dit Garaudy, "Joliot-Curie évoquait les progrès décisifs... en médecine... (et) ... les futures centrales atomiques, génératrices d'un bonheur accru pour tous les hommes" (p. 23)*.

Mais ce bonheur, le monde capitaliste n'en a cure. Cette tendance marque tout particulièrement le milieu des Arts et des Sciences qui, pour manger à "la mangeoire d'or", se "prostitue" et se comporte en "fille publique (...) complice de (ses) souteneurs".

Garaudy reproche à tous ces hommes de perdre leur indépendance dans le silence et la honte :

"Personne n'ose dire ouvertement : oui, je suis le porte-parole de la bourgeoisie, le champion du capital..." (p. 78)*.

---

* Grammaire de la liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1950.

Alors que d'autres, chaque jour plus nombreux, ayant entendu le discours de Jdanov,... "proclamant avec fierté : nous sommes des soldats de la classe ouvrière. Dans le domaine qui nous est propre, nous livrons le même combat ; notre point de départ, c'est le sentiment de nos responsabilités envers la classe ouvrière et le peuple entier dont elle est le guide" (p. 79)*.

Cette dépendance de la classe et, en fait, au Parti ne saurait diminuer la liberté des savants et des intellectuels, nous dit Garaudy qui cite en exemple quelques sommités qui ont choisi leur camp :

"Demandez à Joliot-Curie... demandez à Aragon ou à Eluard, si le sentiment de responsabilité les a conduits à une impasse..." (p. 79)*.

A son avis, la voie est toute tracée pour les hommes conscients de leurs responsabilités : "l'intellectuel peut choisir sa liberté : devenir pour une classe décadente un bouffon capricieux et rampant, ou, dans les rangs de la classe qui bâtit les lendemains de l'homme, accepter avec fierté les disciplines viriles du défricheur, du libérateur..." (p. 79)*.

Se voulant convaincant, il ajoute : "Cette voie est celle des intellectuels soviétiques" (p. 79)*. Ce choix n'a rien d'un parti pris, nous dit Garaudy qui y voit l'action mûrement réfléchie d'un marxiste, pour qui la liberté est une possibilité réelle d'action et d'efficacité. Et il conclut ce discours sur la liberté de l'homme en déclarant que :

"Le marxisme est la doctrine qui nous met en possession des moyens de connaissance scientifique et des formes d'organisation sociales nous permettant de continuer l'histoire de l'homme avec le maximum de puissance, c'est-à-dire de liberté" (p. 149)*.

---

* Grammaire de la liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1950.

De ce fait, puisque le Parti se réclame du marxisme-léninisme, Garaudy n'hésite pas à dire :

"Le parti communiste fait de nous des hommes libres" (p. 150)*.

* Grammaire de la liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1950.

L'HOMME ET LA THEORIE MATERIALISTE

En 1953, dans "la théorie matérialiste de la connaissance"*, Garaudy, répétant Staline, réaffirme que des "perspectives illimitées de grandeur et de bonheur" s'ouvrent pour la pratique humaine.
Mais lorsqu'il se pose la question :

"Qu'est-ce que la pratique ?"

Il répond que, pour lui, "ce n'est pas simplement l'action de l'homme individuel. La pratique, dit-il, c'est, essentiellement, la production et la lutte de classe" (p. 292)*.
Et il oppose cette pratique, qu'il veut scientifique, à des méthodes empiriques prisonnières de leurs propres contradictions :

"En face de l'empirisme impuissant des politiciens (...) seule une politique fondée sur la connaissance des lois objectives du devenir social peut surmonter les contradictions (crises, chômage, guerre) et faire servir ces lois à l'épanouissement de l'homme" (p. 296)*.

Se réclamant de Marx, Garaudy entend s'attaquer au mal par excellence : l'aliénation. Or, dans cette perspective, parler de l'aliénation revient à parler des "qualités de l'homme aliénées en Dieu" (p. 320)*.

Rendu autre par la religion, l'homme aliéné est sensé pouvoir faire un retour à "l'homme originel" selon le processus marxiste que cite Garaudy :

"Le communisme, dit-il, a conscience d'être la réintégration ou le retour de l'homme à lui-même, la suppression de l'aliénation de l'homme" (p. 323)*.

---

* La théorie matérialiste de la connaissance. R. GARAUDY, P.U.F., 1953.

Le communisme, se plait-il à répéter, "ce n'est que l'énigme résolue de l'histoire qui apparaît comme étant cette solution" (p. 323)*.

L'efficacité du pouvoir marxiste, il la puise dans les affirmations de Staline : "Le marxisme est la science des lois du développement de la nature et de la société, la science de la révolution des masses opprimées et exploitées, la science de la victoire du socialisme dans tous les pays, la science de l'édification de la société communiste" (p. 323)*.

Grâce à Staline, fidèle continuateur de Lénine, cette science, mise en pratique, a produit des résultats tels, nous dit Garaudy, qu'en "Union Soviétique (...) Pour la première fois dans l'histoire, les intérêts de chacun coïncident avec les intérêts de tous". Dans cette société où la lutte des classes a disparu apparaît une "forme nouvelle de développement qui est fondée sur l'émulation socialiste" (p. 368)*.

La critique et l'autocritique deviennent ainsi le "nouveau moteur" de l'histoire et "l'épanouissement de (cette) critique et de (cette) autocritique est lié à l'apparition d'un nouveau visage moral chez l'homme soviétique" (p. 368)*.

Pour arriver à ce but, le pouvoir soviétique a pris des mesures particulières envers les intellectuels et les artistes, et Garaudy s'en explique :

"Les critiques faites aux philosophes, aux historiens, aux économistes, aux musiciens, aux écrivains soviétiques à différentes reprises, n'ont pas d'autres sens :

..."rappeler à chacun ses responsabilités devant un peuple créant dans le travail de chaque jour une vie nouvelle, lui demander de hausser sa conscience au niveau de la réalité en train de naître..." (p. 369)*.

---

* La théorie matérialiste de la connaissance. R. GARAUDY, P.U.F., 1953.

On comprend que les intellectuels et les artistes aient manifesté quelque réticence à collaborer à "la réalité en train de naître" lorsque, à la page suivante, Garaudy, pour règler les problèmes de conscience et d'existence, cite Marx :

..."ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur existence, c'est au contraire leur existence qui détermine leur conscience" (p. 370)**

En 1953, Garaudy croit encore fermement qu'il suffit de changer les "structures" pour qu'émerge l'homme nouveau. Lénine et Staline, tous deux se réclamant de Marx, sont pour lui les grands artisans de cette "nouvelle création" :

"Le matérialisme dialectique de Marx et de Engels auquel Lénine avait déjà fait accomplir des progrès décisifs entre aujourd'hui, sous l'impulsion de Staline, et grâce à l'essor de la science sous l'époque stalinienne, dans une phase nouvelle de son développement créateur" (p. 375)*.

Saluant les succès et les espoirs que fait naître "la théorie de Mitchourine, enrichie par Lyssenko" (p. 124)* ; Garaudy nous fait remarquer qu'en Union Soviétique, grâce à ces chercheurs, la biologie a fait un bond prodigieux.

"Le passage de la matière non vivante à la matière vivante n'est pas encore effectué de main d'homme, encore que les résultats déjà atteints mettent dès maintenant cette solution à notre portée" (p. 375)*.

Sur un autre plan, mais toujours grâce à cet essor de la science "la pensée a cessé d'être un mystère", nous dit Garaudy. Et, ce fai-

---

** Karl MARX - Contribution à la critique de l'économie politique, in Etudes philosophiques, p. 69. (Ed. Sociales), 1947 - Cité par Garaudy.

* La théorie matérialiste de la connaissance. R. GARAUDY, P.U.F., 1953.

sant, il estime que "les travaux de l'école pavlovienne, et le trait de lumière apporté par Staline sur les rapports du langage et de la pensée, mettent les chercheurs sur la voie d'une étude scientifique des conditions physiologiques et des conditions sociales de la pensée" (p. 375)*.

Cette perspective ouverte par Staline l'incite à dire :

"... nous sommes à l'aube d'un développement scientifique sans limite auquel le passage du socialisme au communisme donne toute sa signification historique" (p. 375)*.

Dans cette perspective le rôle de la science est de permettre d'accéder à la "connaissance objective" qui, dans une démarche matérialiste, devient l'antichambre du pouvoir sur toutes choses. D'ailleurs, Garaudy est sans ambiguïté à ce sujet :

"Par la connaissance objective l'homme devient le maître du monde" (p. 377)*.

Mais à cette maîtrise il accole une dimension morale afin d'en humaniser le terme "...car, dit-il, la conscience humaine (...) ne reflète pas seulement le monde objectif, elle le transforme, parvenue à son terme, la théorie de la connaissance débouche sur la théorie de la liberté" (p. 377)*.

---

* La théorie matérialiste de la connaissance. R. GARAUDY, P.U.F., 1953.

LA SOLUTION DE LA LIBERTE

Cette certitude galvanise Garaudy et le renforce dans ses convictions de marxiste-léniniste ; sûr du bien-fondé de sa mission dans la défense des droits de l'homme, il se rend à Moscou, où il trouve les matériaux nécessaires pour réaliser sa thèse sur la liberté. Son but est de "démasquer les mensonges sur la liberté..."

Pour lui, le temps n'est plus de se poser la question : "l'homme est-il libre ou non ?"

Son objectif est de résoudre le problème :

"Qu'est-il possible de faire, et que faut-il faire pour que les hommes deviennent plus libres ?..." (p. 15)*

Rendu sur place, s'appuyant sur les recherches faites par les savants soviétiques, il s'autorise une réponse préliminaire : "Ce problème, le marxisme-léninisme l'a résolu sous son double aspect à la fois gnoséologique et sociologique" (p. 15)*.

A la suite des savants soviétiques, il reconnaît et dénonce les "rapports esclave-religion" qui ont marqué toutes les civilisations antiques et il insiste sur le fait qu'on peut avancer avec certitude "qu'on trouve, à des époques très reculées, les premières luttes de conception matérialiste contre la religion et l'idéalisme" (p. 26)*.

Ces luttes et leur naissance s'expliqueraient comme une réaction de défense contre la collusion des hiérarchies religieuses et politiques, qui exercent leur hégémonie sur les peuples. Garaudy dénonce

---

* La Liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1955.

tout particulièrement : "Le religieux (qui n'hésite jamais à voler) au secours du pouvoir traditionnel d'une classe" (p. 37)*. Mais il souligne que les prérogatives de cette classe s'effritent dès que le peuple possède la connaissance :

"Chaque progrès de la civilisation, en donnant à l'homme un pouvoir plus grand sur la nature, a constitué un progrès de la liberté" (p. 59)*.

Mais il en dénonce aussi les pièges en rappelant les faux espoirs que fit naître le progrès du capitalisme à l'égard des serfs qui, libérés de toute dépendance personnelle, devenus "juridiquement libres" par les conquêtes de 1789, furent les victimes d'un transfert de dépendance. Libérés de l'exploitation féodale d'hier ils tombaient, aujourd'hui, sous le joug des nouveaux seigneurs.

Interpelé par ce qu'il appelle le bilan catastrophique des conquêtes de 1789 qui avaient soulevé tant d'espoir, Garaudy, s'interroge :

"Comment la libération des contraintes extra-économiques a-t-elle pu conduire à l'étroite dépendance des millions de travailleurs ou de producteurs parcellaires à l'égard de quelques monopoles ?" (p. 81)*.

Question qui, dans une démarche dialectique, devient :

"...quelle aveugle nécessité a rendu l'homme esclave en régime capitaliste ?" (p. 82)*

La réponse est apportée par le génie de Marx qui a découvert "dans LE CAPITAL la source du nouvel esclavage et la dialectique de l'aveugle nécessité dans le développement même du régime capitaliste" (p. 82)*.

La Liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1955.

Ce régime, nous dit-on, est tout entier tourné contre l'homme car il donne naissance à un marché qui n'a "pas de liens conscients entre la production et les besoins".

Insistant sur l'inhumanité de ce régime,Garaudy déclare que : "Pour ne pas mourir de faim, l'ouvrier est donc obligé de vendre sa force de travail au capitaliste" (p. 85)*. Dans un tel système... "le niveau de vie des ouvriers n'est donc ni garanti ni limité..." et il ajoute : "Il est, selon l'expression de Marx, (...) le résultat d'une guerre civile longue, opiniâtre et plus ou moins dissimulée, entre la classe capitaliste et la classe ouvrière..." (p. 86)*.

Pour Garaudy, c'est par ce nouvel esclavage, "l'aliénation", que s'exprime la servitude pratique et théorique de l'homme en régime capitaliste.

Ce régime est à ses yeux un "régime de jungle" dans lequel la concurrence, entre capitalistes, entre ouvriers et patrons, et entre les ouvriers eux-mêmes, devient la règle et le "moteur" du système. Garaudy ironise sur la planification de ce système égoïste qui, incapable "d'organiser la production en fonction des besoins de la société", oriente toute son action en vue "d'obtenir le profit maximum" (p. 97)*.

Devant ce spectacle humiliant, perpétré par des propriétaires opprimeurs tirant profit d'une situation qu'ils croyaient irréversible, le mérite de Marx, nous dit Garaudy, est d'avoir décelé "l'existence d'une classe capable de mettre fin à toutes les formes d'exploitation" (p. 149)*.

Avec Marx, le socialisme devenant scientifique, "l'avènement du socialisme devient la nécessité consciente de l'histoire. La nécessité devient liberté" (p. 152)*.

La tâche des marxistes est donc d'en convaincre les hommes. Garaudy s'y emploie :

---

* La Liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1955.

"Le marxisme (...) prend appui sur le mouvement même des plus larges masses. Il généralise l'expérience de leurs luttes, et il en dégage les perspectives prochaines et lointaines. Sa tâche de libération de millions d'hommes et de femmes exploités et opprimés, il ne peut l'accomplir sans que cette science de la lutte libératrice pénètre dans la conscience de millions de gens, ... il n'est tout-puissant que parce qu'il est vrai, mais encore faut-il que cette vérité scientifique pénètre les masses (...) leur montre les fins et les moyens de la victoire, pour qu'elle devienne une force réelle, et le moteur décisif de l'histoire" (p. 173)*.

Par cette affirmation Garaudy se veut marxiste mais il est surtout dans le sillage de Lénine qu'il cite comme précurseur en la matière :

"Seul le matérialisme philosophique de Marx (...) a montré au prolétariat la voie à suivre pour sortir de l'esclavage spirituel où végétaient jusque là toutes les classes opprimées" (p. 174)*.

A la suite de Lénine, Garaudy nous laisse entrevoir, par négation, l'émergence de l'homme nouveau :

"La marxisme nous donne une conception de l'homme et de sa liberté qui ne fait de lui ni le robot des matérialistes métaphysiciens, ni le faiseur de miracles de l'idéalisme subjectif" (p. 182)*.

Et grâce à sa recherche, sur les lieux où se vérifie la toute-puissance du marxisme, Garaudy, sûr de lui, affirme :

"...en Union Soviétique, pour la première fois dans la vie sociale sur une partie du globe : les hommes y ont conquis la possibilité de prévoir les résultats de leur activité sociale, c'est-à-dire d'êtres libres" (p. 189)*.

---

* La Liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1955.

Pour Garaudy le passage au socialisme, par la dictature du prolétariat, constitue le "bond du règne de la nécessité au règne de la liberté" (p. 395)*.

Une liberté qui permet à des millions d'hommes de "participer consciemment à la direction de l'histoire" (p. 397)*.

Garaudy est persuadé que les soviétiques ont très bien compris l'importance et les enjeux de cette participation, il croit pouvoir nous en faire la démonstration en soulignant "l'importance et la signification historique des "samedis communistes"". Journées pendant lesquelles les citoyens sont "invités" à travailler gratuitement pour la collectivité. De plus, la lutte de classe, moteur de l'histoire, ayant disparu, les héros, à l'image d'Alexis Stakhanov**, prennent le relais pour assurer l'émulation nécessaire à une saine concurrence dépourvue de tout intérêt mercantile, précise Garaudy qui s'explique sur ce phénomène :

"Le "Stakhanovisme"*** a pu naître parce que l'exploitation de l'homme par l'homme n'existe plus en U.R.S.S. L'ouvrier a conscience que son travail n'est pas destiné à enrichir un exploiteur parasite, mais toute la société et lui-même" (p. 400)*.

Pour être plus convaincant Garaudy cite Staline qui avance des arguments sur les conditions du développement du mouvement et sur les conditions de la naissance du Stakhanovisme :

---

* La Liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1955.

** A. STAKHANOV : personnage qui avait donné son nom à une méthode d'organisation du travail ayant eu cours en U.R.S.S. du début des années trente à la fin des années cinquante.

*** STAKHANOVISME : forme officielle de l'organisation du travail. Un tel mouvement favorisait particulièrement les buts des dirigeants soviétiques, dont la préoccupation majeure était l'augmentation des rendements industriels.
Malgré la propagande et l'encouragement donnés par le pouvoir, le mouvement rencontra l'hostilité des syndicats.

"Ici, l'homme qui travaille est à l'honneur.

... Ici l'homme qui travaille ne se sent pas abandonné et solitaire... S'il travaille bien et donne à la société ce qu'il peut donner, c'est un héros du travail, il est environné de gloire" (p. 437)*.

Dans une telle ambiance survalorisante s'opère une mutation que Garaudy appelle le "grand tournant" dans le travail ; ce dernier perd les caractères aliénants qui lui sont familiers en régime capitaliste pour devenir source de vie en Union Soviétique :

"Dès la première phase du communisme, à l'époque du socialisme, le travail commence à perdre ces caractères et à se transformer en un moyen de développement de la personnalité et en un besoin vital" (p. 438)*.

Le travail communiste devient "initiative et activité créatrice" de la part de "millions de travailleurs" dont le seul souci est "de consolider l'Etat soviétique". Un Etat qui a changé les structures d'une société devenue et maintenue "lisse" grâce à une nouvelle loi dialectique : "La critique et l'autocritique". Cette "nouvelle force motrice de développement", exigeante et efficace, a entraîné une telle adhésion de la conscience politique que Garaudy n'hésite pas à relever, qu'actuellement :

"En Union Soviétique aucune opposition au régime et à la direction politique du Parti communiste ne peut avoir une base de masse à l'intérieur du pays ; toute opposition ne peut être le fait que d'individus isolés, devenus les instruments d'une lutte de classe menée de l'extérieur par l'entourage capitaliste..." (p. 445)*.

C'est dans cette société que Garaudy relève et donne des exemples, "d'ouvriers heureux", qui valent pour tous les temps.
Pour lui, la solution de la liberté c'est le communisme dans le sillage de l'Union Soviétique.

---

* La Liberté. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1955.

CHAPITRE III

DIEU DANS LA REVOLUTION
DE JÉSUS À PROMÉTHÉE

LE DIEU D'ANTEE

Lorsque Garaudy écrit "Antée", en 1945, il a déjà des idées bien arrêtées sur Dieu, Jésus-Christ et la foi chrétienne. Son expérience et ses exigences d'étudiant chrétien l'ont, en effet, amené à faire un choix pour répondre à une contradiction inhérente à ses origines et à ses études. Cette difficulté d'être et de partager avec les autres, Garaudy l'attribue à "la contradiction de (...) deux mondes, celui de la vie quotidienne des miens et celui de la culture" (p. 10)*. Il pensait résoudre cette contradiction et lui trouver une réponse "dans la théologie de Karl Barth" (1), mais l'expérience lui

---

* Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY, Ed. Grasset, 1968.

(1) Karl BARTH : Théologien calviniste suisse, il est avec F. Schleiermacher le plus grand nom de la théologie protestante depuis Luther et Calvin. Après avoir expliqué que l'on disait de la Théologie de Barth qu'elle était une "théologie de la crise" et une "théologie dialectique", l'auteur de l'article de la "Grande Encyclopédie Larousse" conclut : "Etre chrétien ce n'est donc pas s'évader dans l'espérance du Royaume de Dieu, c'est s'enraciner activement dans le présent et l'avenir de ce monde en transformation. Ainsi Barth, a-t-il, sans le savoir lui-même, ouvert la voie aux théologies contemporaines de l'herméneutique, de la sécularisation et de la révolution" (Grande Encyclopédie Larousse, 1493-1494).

"A tous égards écrit le Pasteur Casalis (B.I.P. 10 décembre 1968) K. Barth apparaît comme un théologien exceptionnel, un de ceux qui auront le plus certainement contribué à rendre à l'Eglise universelle le sens de la théologie "en situation" et de ses nécessaires prolongements dans les domaines culturel, social et politique"

(Documentation Catholique
19 janvier 1969 - n° 1532).

révéla que la solution n'était que partielle, individuelle, voire personnaliste :

"La contradiction, explique-t-il, était transformée en termes de transcendance. Elle n'était pas surmontée. Au contraire : elle devint pour moi plus insupportable encore lorsque j'essayai de témoigner, dans ma famille, de ce que je venais d'entrevoir. Je dus me rendre à cette évidence brutale : la vision chrétienne du monde m'excluait des miens, de la classe ouvrière" (p. 10)*.

Son erreur avait été de croire que la classe ouvrière n'était que "la classe qui souffre. Très vite il comprit qu'elle portait en elle la "négation vivante" et qu'elle était capable de créer ses propres valeurs de pensée et d'action :

"... J'ai eu ensuite l'expérience des luttes ouvrières, déclare-t-il, ce sont elles qui m'ont orienté vers les réponses et les solutions.

C'est ce qui me conduisit, en 1933, à adhérer au Parti communiste... J'étais encore, à Marseille, un militant chrétien et j'entendais le rester lorsque je me suis présenté au siège du Parti communiste" (p. 11)*.

Quelque douze années plus tard, Garaudy nous renseigne sur son évolution, de militant chrétien, lorsqu'il rappelle la correspondance qu'il entretenait avec Tarnat, le militant exemplaire, qui l'avait pris sous sa protection après son rite de passage, subi à Marseille, en 1933 :

"... j'appris, à mon retour des camps, qu'à sa mort (Tarnat) avait demandé que l'on mette dans son cercueil ma dernière lettre, où je lui expliquais (...) qu'ayant perdu la foi chrétienne, je ne renonçais pourtant pas à penser que le communisme intègre et doit intégrer ce qu'il y a de meilleur dans les valeurs chrétiennes" (p. 11)*.

C'est ce que Garaudy appela son souci de "tenir les deux bouts de la chaîne", qui ne l'a pas quitté depuis qu'à l'âge de vingt-trois

---

* Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1968.

ans, consultant Romain Rolland pour le manuscrit de son premier roman, il confiait à l'écrivain combien son oeuvre avait été pour lui plus que de la littérature : "une sorte de direction de conscience", avec une admiration particulière pour "Jean-Christophe" qui devenait, pour Garaudy, le héros à imiter.

Emu par la confession et l'admiration que lui témoignait un jeune militant de cette année 1937, dans la mouvance du Front Populaire, Romain Rolland s'empressa d'encourager la vocation naissante de Garaudy :

"Je suis heureux, lui écrit-il, que vous repreniez la mission de Jean-Christophe, qui est de relier entre elles les grandes forces de vie. Et cette mission n'est nulle part plus souhaitable qu'entre les forces religieuses de foi et d'amour agissant, et les forces de foi et d'action sociale" (p. 12)*.

Garaudy n'a certainement jamais oublié cette recommandation et nous voulons croire à son réel souci de désirer, à tout prix, tenir les deux bouts de la chaîne.
Nous venons de voir ce que fut son engagement pour l'émergence et la défense des forces de foi et d'action sociale. Il nous reste à voir ce que furent ses sentiments et ses options à l'égard des forces religieuses de foi et d'amour agissant.

"J'ai "perdu la foi chrétienne" écrivait-il à Tarnat dans les années 40. Et nous avons pu vérifier qu'une foi révolutionnaire l'anime lorsque, en 1945, il écrit sont roman "Antée"**, dans lequel l'Héraclès de Bourdelle l'emporte sur le Christ souffrant de Grünwald.

Antée est choisi à dessein pour montrer que des hommes, scientifiquement éclairés, sont capables d'assumer un destin qui, jusque là,

---

*Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1968.

**Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-aujourd'hui", 1946.

était laissé à l'initiative des dieux.

Garaudy refuse la fatalité et trouve intolérable que des hommes pétris de religieux, les juifs qu'il rencontre dans les camps, acceptent leur sort avec résignation : "Dieu l'a voulu" (p. 33)**.

Il dénonce la morosité et la soumission des pratiques entretenues par les religions judéo-chrétiennes et il souligne le contraste qu'il constate, pendant son séjour en Afrique, entre les célébrations religieuses "de chez nous" et la "cérémonie des marabouts", dont le souci est de favoriser l'harmonie, entre la communauté et la nature, par la participation de tous :

..."c'est une espèce de farandole religieuse (...) Cela ressemble à un hymne au soleil et à la joie de vivre" (p. 88)**.

Sur un plan plus personnel, les cours du soir et les séances de confession, organisés par Garaudy, donneront aux prisonniers communistes, d'une part, l'occasion de vérifier le bien-fondé d'un certain élitisme et plus particulièrement, d'autre part, de mettre en cause l'image d'un Dieu tout puissant qui interviendrait directement dans le destin des hommes. Ce travail en commun va favoriser une certaine démystification par le témoignage :

"...je crois, dit l'un des prisonniers, que c'est plus difficile d'être un bolchévik que d'être un saint, parce qu'on n'a pas le bon Dieu pour soi et qu'on ne peut pas compter sur les miracles" (p. 136)**

Garaudy rejette l'image de ce Dieu, faiseur de miracles, que propose une culture qui fait appel à des causes surnaturelles. La représentation qu'il se fait de Dieu et de la création est d'un autre ordre :

"... pour moi, écrit-il, la culture, c'était l'homme s'emparant, fût-ce par la force, de la succession de ce Dieu satisfait..." (p. 160)**

**Antée : R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui", 1946.

Et c'est à ce travail de succession que Garaudy s'emploie dans "Le huitième jour de la création".

LE DIEU DU HUITIEME JOUR

En 1946, dans "Le huitième jour de la création"*, c'est encore Héraclès qui l'emporte sur le Christ dans la représentation symbolique peinte par Blanche.

En donnant au Crucifié les muscles d'Héraclès, Blanche opérait, sur sa toile, une métamorphose. Le sujet passait "de la douleur et du désespoir à la tension, à la force et à la joie" (p. 32)*

Un moment troublée par "cet art qui blasphémait son Dieu" (p. 32), Blanche comprend subitement que : "Tout va de nous à Dieu !" (p. 32)*. Son oeuvre de création participait à sa propre réalisation. Contemplant l'Héraclès relevant le défi de la croix, "la vérité se révélait à elle : elle avait perdu la foi" (p. 33)*. Elle venait de comprendre que l'homme devait assurer la relève de Dieu.

Cette image d'un Dieu de souffrance, que l'homme est appelé à remplacer, est également développée lors de la polémique entre Gisèle et Serge.
Pour Gisèle, catholique pratiquante et fille de famille aisée, "tout a un sens, et la souffrance même n'est plus qu'un moyen pour faire jaillir l'amour, ou pour nous donner le sens de ce rapport avec Dieu qui est la foi" (p. 66)*. Ce langage est, par contre, irrecevable pour Serge qui refuse de cautionner et de justifier la douleur et la misère au nom d'un "Dieu cruel" qui présiderait à tout cela.

---

* "Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

A la mort de sa fille Denise, alors que pour toute explication Gisèle souffle : "Dieu l'a voulu ainsi" (p. 68)*, Serge s'insurge et, dénonçant la misère sécrétée par un système qui affame et condamne les plus faibles, il reproche et réfute les explications de Gisèle qu'il agresse verbalement : "La colère de Dieu... Toujours Dieu derrière toutes les saloperies anonymes du régime" (p. 69)*.

Lorsque, devenu criminel par vengeance, contre une société qui lui arrachait son enfant, Serge éprouve le besoin de se dire à quelqu'un, c'est à Blanche qu'il s'adresse, bien qu'il sache qu'il n'y a jamais eu de "communion réelle" entre eux, mais c'est en lui rappelant ce qu'ils partageaient en commun : "...nous portions en nous la même fatalité, le même besoin d'évasion" (p. 73)*, qu'il trouve le courage de lui confier le fol espoir qu'avait fait naître sa rencontre avec cette fille (Gisèle) qui lui avait fait croire un instant, "qu'elle crevait l'horizon de tous (ses) possibles" ; alors qu'elle ne lui parlait que "de leur Dieu séducteur, de leur Christ qui rôde autour de toutes les âmes qui se défont..." (p. 73)*.

Serge explique à Blanche qu'il a repoussé cette "religion de corbeaux" et il lui fait part de sa réflexion sur Dieu : "Je ne sais si Dieu a fait l'homme à son image ou si l'homme a fait à la sienne les dieux..." (p. 74)*. Mais ce dont il est sûr, à présent, c'est que : "Les dieux sont morts. Et moi, dit-il, je crois que l'homme est leur héritier... il est le conquérant des royaumes qu'ils ont laissés sans maîtres" (p. 74)*.

Blanche et Serge, empruntant des chemins différents, arrivaient au même constat : l'homme, libéré de la dépendance de Dieu, devenait le conquérant de l'avenir. Mais eux, ces "vaincus de la libération", incapables de faire face, fuyaient la situation. Blanche, choisissant le suicide alors que Serge sombrait dans la folie.

Après une courte période de flottement, Paul, sollicité et soutenu par les camarades du Parti, décidait d'assurer, avec eux, la re-

---

* "Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui. 1946.

lève du "Dieu fatigué". De ce Dieu que même le pasteur Stirner avait bien du mal à défendre tant il convenait qu'il trouvait paradoxal qu'un homme puisse parler de Dieu :

"... comment voulez-vous que je parle de Dieu ? avec nos paroles d'homme, nous parlerons toujours d'autre chose..." confiait-il à Paul.

Et Garaudy exploite ce désarroi de Stirner, pour lui faire dire ce qui fait l'objet de sa propre difficulté sur la filiation divine :

"... le Christ, dans notre bouche, ne sera jamais qu'un homme divinisé et non Dieu incarné" (pp. 108-109)*.

Se rappelant l'aveu d'impuissance que lui faisait Stirner, Paul mesurait le chemin parcouru depuis le jour où le pasteur lui avait demandé de faire le "saut dans l'inconnu". Et il se félicitait, à présent, d'avoir refusé cette voie d'abandon au profit de l'effort proposé par "les camarades" qui entraînaient avec eux les hommes et les femmes de la verrerie ouvrière, au-delà de "l'enthousiasme".:

"Un sortilège s'emparait de tous ceux qui travaillaient là. Paul, écrit Garaudy, se sentait enraciné dans une humanité qu'il n'aurait pas cru possible" (p. 139)*.

Bien plus qu'un symbole, la résurrection de la verrerie ouvrière donnait des raisons de vivre et de grandir à tous ces hommes qui puisaient leurs forces dans la lutte pour leur souveraineté.

Le pasteur, témoin de ce combat où chacun avait le sentiment de tenir sa place, surpris par cet univers dans lequel il n'arrivait plus à se situer, dépassé par l'événement, il s'ingéniait à dénigrer ce qui se créait sans lui :

---

* "Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

"Ils sont en état de grâce" raillait-il à l'adresse de Paul qui relevait le défi en lui rétorquant :

"Exactement,... Ils participent à un tout que vous appelez Dieu et qui n'est que l'homme en marche, l'homme en train de se créer lui-même" (p. 140)*.

* "Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. "Hier-Aujourd'hui". 1946.

DE L'IDEE DE DIEU AU CHRIST

En 1949, dans "L'Eglise, le communisme et les chrétiens"*, Garaudy explique au "chrétien, (son) frère, qu'elle est "l'attitude marxiste de la religion". Bien que "matérialistes et athées", les communistes tendent une main loyale aux chrétiens, ils estiment que croyants et non croyants, victimes des mêmes injustices et aspirant à un égal bonheur, ont à faire un effort commun pour "reconstruire la France". Soucieux de vérité, les communistes, par la voix de Garaudy, ont tenu à préciser à leur "frère chrétien", quelle a été "l'attitude des Eglises hiérarchiques à l'égard du communisme" (p. 325)*. Soucieux d'efficacité, ils invitent les chrétiens à collaborer en portant un effort particulier, contre la hiérarchie, en ne permettant pas "qu'au nom d'un Dieu d'amour on prêche contre (eux) la violence et la haine" (p. 326)*. Ils dénoncent la félonie qui couvre "du manteau du Christ" l'antisovietisme et l'anticommunisme, faisant de l'un et de l'autre l'âme d'un fascisme qui triomphe grâce aux divisions que les hiérarchies suscitent.

Garaudy tient à dire son étonnement et son incompréhension dans l'attitude des "princes de l'Eglise" (1) qui ont, il n'y a pas très longtemps, "encouragé la collaboration avec le fascisme qui relevait d'une philosophie et d'une conception de l'homme plus éloignées encore du christianisme que peut l'être le marxisme..." (p. 199)*. Son objectif immédiat est de prouver que la divergence philosophique,

---

* "L'Eglise, le communisme et les chrétiens" R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

(1) Garaudy fait allusion à une collaboration qui aurait été orchestrée par le souverain pontife en faveur des nazis, dans un but antisoviétique, pendant la dernière guerre.

entre le spiritualisme catholique et le matérialisme marxiste, n'exclut aucunement la possibilité d'un travail commun sur "le plan économique, social, politique, national."

La résistance qu'oppose la hiérarchie à ces propositions, Garaudy peut l'expliquer aux chrétiens puisque, dit-il, cette attitude est "une ligne constante observée par la hiérarchie". Fort de ses références, se réclamant de Engels, Lénine et Staline, il estime pouvoir affirmer : "Actuellement on sait que la pratique (de la hiérarchie) a disqualifié les écrits" (p. 203)*.

Remontant aux sources du christianisme et faisant une lecture matérialiste des événements, Garaudy déclare, en préambule, à l'intention des chrétiens de la base :

"Nous ne croyons... pas à la possibilité de dépasser... la science... par la révélation" (pp. 205-206)*.

La matière étant, pour un matérialiste, la "réalité première", le monde, en toute logique, existait donc avant qu'un esprit ne le pense. Dans cette perspective, il est impossible qu'un matérialiste accepte la définition : "au commencement était le verbe", comme l'exige le christianisme. C'est d'ailleurs, pour Garaudy, "la définition de l'idéalisme". Suite logique à cette démarche, puisque "le verbe était Dieu" devient "le verbe était idée", que devient le Fils ?

Garaudy s'en explique :

"Si le "Dieu des philosophes et des savants", c'est-à-dire l'idée de Dieu est détruite par la critique dialectique du matérialisme "le Dieu fait chair", la réalité divine de Jésus, est dissoute par la critique historique du matérialisme" (p. 207)*.

En toute logique, pour les matérialistes, il n'existe "ni "commencements éternels de la conscience", ni "idées éternelles de la

---

* "L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

vérité et de la justice"" (p. 207)*.

Conséquences de cette logique :

- "La conscience est un moment de l'action..."
- "La vérité est historique et historiquement conditionnée" (p. 207)*.

Ce qui amène Garaudy à expliquer, à "son frère" chrétien, comment s'est structurée la religion à partir de ses "racines sociales".

S'il est vrai, rappelle-t-il, que "la souffrance et la peur font naître et vivre les religions", force est de reconnaître que "l'idéologie religieuse évolue et se transforme avec les rapports sociaux" (p. 212)*.

Cette affirmation, il la fonde sur le fait que : "les premiers dieux naquirent de la personnification des puissances naturelles", et qu'un transfert de la divinité s'opéra en même temps que les structures des sociétés dans lesquelles, "les causes naturelles de la religion (cédèrent) le pas aux causes sociales". Ces dernières prenaient, à leur tour, "un aspect magique, surnaturel" (p. 212)*.

Pour Garaudy, l'avènement du Christ s'inscrit dans cette chronologie.
Au premier siècle de notre ère, alors que le monde romain se corrompt, Garaudy discerne dans la "lutte des classes" de l'époque, "le moteur de l'évolution religieuse" (p. 213)*.

"Dans cette atmosphère apocalyptique du merveilleux" tout lui paraît possible... "l'idée d'un dieu devenu homme est désormais aussi banale que celle du miracle de la résurrection..." (p. 215)*.

Tel est, dit-il, "le climat moral de la naissance du christianisme".
La seule question qui pourrait faire problème dans cette analyse, c'est la percée et la durée d'un phénomène qui, exposé à des rivalités multi-

---

*"L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

ples, a su vaincre et s'imposer. Cette victoire, Garaudy l'explique en l'attribuant à "l'Apôtre Paul" qui a su répondre... "aux besoins des masses" (p. 216)*.

Puisque Rome faisait de l'empereur tout puissant son Dieu, en face de lui, l'espérance des misérables faisait de Dieu un homme vaincu, crucifié : voilà, nous dit Garaudy, "l'acte de foi auquel Paul invite "les humiliés et les offensés" de l'Empire romain" (p. 218)*.

Le génie de Paul, selon Garaudy, résiderait dans l'invitation au renoncement, qu'il lance aux chrétiens, par delà les siècles, afin qu'ils se rendent dignes d'un "royaume qui n'est pas de ce monde".

Et pour étayer cette déclaration, Garaudy fait sienne l'analyse du christianisme que Engels donne de ces événements, dans sa "contribution à l'histoire du christianisme primitif" (p. 834) :

"Il lui fallait, écrit Engels, l'espoir d'une récompense dans l'au-delà pour arriver à élever le renoncement au monde et l'ascétisme à la hauteur du principe moral d'une nouvelle religion universelle capable d'entraîner les masses opprimées" (p. 218)*.

C'est avec cette conception du phénomène chrétien que Garaudy aborde le chapitre qu'il consacre à "la politique de la main tendue". Conscient de la puissance et de l'influence que détient et qu'exerce la hiérarchie sur la masse des chrétiens, son but est de renverser les rapports de forces.

Pour atteindre ses objectifs, Garaudy développe deux idées, qu'il estime, capitales et susceptibles d'amener les chrétiens, prisonniers de l'ambiguïté religieuse, à une prise de conscience salutaire.

Dans un premier temps, il insiste, à nouveau et avec force, sur le phénomène de l'évolution religieuse dont il souhaite que les

---

*"L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

chrétiens comprennent qu'il n'est que le fruit des "modifications des rapports de classe".

Dans un deuxième temps, il dénonce la religion dans son rôle de canalisateur des rapports de forces au service d'un pouvoir, pour le maintien duquel elle apporterait "une consolation illusoire aux opprimés et une justification métaphysique aux oppresseurs" (p. 222)*.

En résumé, il faut que les chrétiens comprennent que la religion "constitue... une force d'inertie que le révolutionnaire doit combattre comme telle" (p. 222)*.

Pour toutes ces raisons, Garaudy, mandaté par le Parti communiste, estime qu'il est de son devoir d'inviter les chrétiens à s'élever contre les compromissions de la hiérarchie parce que, dit-il :

"Lutter contre la religion, c'est lutter contre ses racines sociales, c'est-à-dire contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation qui écrasent l'homme..." (p. 227)*.

---

*"L'Eglise, le communisme et les chrétiens". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1949.

NEGATION DE DIEU ET RETOUR DE L'HOMME

"La théorie matérialiste de la connaissance"*, thèse soutenue en 1953, est écrite dans l'esprit du "réalisme socialiste" cher à Jdanov. Conscient de la portée politique de son oeuvre, respectant la discipline du parti, Garaudy s'y engage totalement au service de l'idéal socialiste. Il s'y exprime avec l'exigence de l'écrivain qui adhère à la doctrine marxiste qu'il reconnaît comme la science même de l'histoire dans son mouvement révolutionnaire.

Réfléchissant sur les origines du monde et de l'homme, s'appuyant sur les affirmations des chercheurs soviétiques, il déclare que "la formule théologique de la Création du monde par l'Esprit" (p. 22)* est une absurdité. Il convient, certes, que la pensée et la matière existent et que "l'esprit est le produit supérieur de la matière" (p. 23)*. Mais il tient à rappeler que les sciences nous enseignent que l'homme est arrivé très tard sur la terre, et, avec lui, la pensée.

Donc, affirmer que la poésie préexistait à la matière, c'est affirmer qu'il existe un esprit autre que celui de l'homme. Pour Garaudy, cet idéalisme est le fruit de la théologie. Il refuse cet "esprit pur créant la matière" (p. 24)* défendu par des théologiens qui, incapables de concevoir quelque chose qui ait toujours existé, décident que "la matière n'a pas toujours existé ; elle a été créée par un Dieu... qui a toujours existé" (p. 24)*.

C'est d'ailleurs cette conception de Dieu qui est dénoncée et attaquée par Feuerbach dans sa critique de la religion que Garaudy

---

* La théorie matérialiste de la connaissance : R. GARAUDY. Ed. P.U.F. 1953.

nous rappelle ici : "ce n'est pas Dieu qui a créé l'homme à son image, ce sont les hommes qui ont créé leurs dieux à leur image et qui se sont subordonnés à cette projection d'eux-mêmes" (p. 320)*.

Dans cette analyse de Feuerbach, Garaudy déclare que tout se passe sur le plan idéologique ; alors que Marx, dans une démarche scientifique "dégage d'abord les racines de l'aliénation religieuse, et ne voit en elle qu'un cas particulier de l'aliénation de l'homme..." (p. 310)*.

Et Garaudy convient du bien-fondé du marxisme pour lutter contre toutes les formes d'aliénation. Le communisme, déclare-t-il, à la suite de Marx, "a conscience d'être la réintégration ou le retour de l'homme à lui-même..." (p. 323)*.

---

* La théorie matérialiste de la connaissance. R. GARAUDY. Ed. P.U.F. 1953.

DIEU DE LIBERTE ? LIBERTE DE DIEU ?

"La liberté"*, autre thèse de Garaudy, est écrite dans le même esprit que "la théorie matérialiste de la connaissance", mais, peut-être, avec encore plus de conviction militante.

Le marxisme-léninisme a apporté, dit-il, "pour la première fois, au problème de la liberté une solution à la fois théorique et pratique" (p. 15)*.

Consacrant la première partie de sa thèse à l'"histoire et préhistoire de la liberté", il est amené à traiter de l'impact du religieux dans les sociétés esclavagistes et féodales ; et c'est à partir des travaux réalisés par des savants soviétiques, sur l'Orient antique, qu'il entreprend une critique des implications de la religion dans la politique. Ce que ces savants ont déjà établi avec certitude, dit-il, "c'est que l'on trouve à des époques très reculées, les premières luttes de conceptions matérialistes contre la religion et l'idéalisme" (p. 26)*.

Dans toutes les civilisations antiques, les chercheurs sont arrivés aux mêmes conclusions sur les "rapports esclave-religion". Sans affirmer que la religion sécrète inévitablement l'esclavage, Garaudy souligne que le religieux s'est toujours porté au secours du pouvoir traditionnel d'une classe. Avec le temps, les progrès de la civilisation donnant à l'homme des pouvoirs plus grands sur la nature, il était légitime d'espérer que ces progrès se traduisent par une plus

---

*"La Liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

grande liberté pour tous. Or, l'histoire nous apprend qu'il n'en fut rien ; car ces pouvoirs sur la nature ont toujours été confisqués au bénéfice des seules classes dominantes. Ce qui fait dire à Garaudy que la conquête de la liberté passe par la "société sans classe". Et pour y parvenir, encore faut-il que les hommes deviennent "les maîtres conscients de leurs relations sociales" (p. 59)*.

Or, un des objectifs de Garaudy est de montrer que, jusqu'à ce jour, aucune religion ne s'est soucié d'améliorer les relations sociales entre les hommes.
C'est ce qu'il précise lorsque ramenant le discours à une dimension plus spécifique il affirme :

"il serait faux de considérer, comme le font les histoires non marxistes de la philosophie, que l'apparition du christianisme marque le début d'une époque dans l'histoire de la philosophie" (p. 59)*.

Il en veut pour preuve le comportement des Pères de l'Eglise, sous la conduite desquels, au cours de toute l'histoire du christianisme, rien ne change. Les moyens mis en oeuvre sont toujours les mêmes : "idéalisme et éclectisme". Quant aux fins, leur objectif constant a été la défense des mêmes intérêts de classe.

Garaudy en conclut "que la doctrine de l'Eglise, à toutes les époques, a servi à justifier et à renforcer toutes les dominations de classe" (p. 59)*.

D'ailleurs il est convaincu que les théologies se multiplient pour donner une justification métaphysique de l'ordre établi et elles n'hésitent pas à enseigner "que Dieu a, de toute éternité, créé le monde tel qu'il est" (p. 61)*.

Un tel enseignement donnait libre cours à tous les excès au point que Garaudy, après avoir donné quelques exemples, fait remarquer que :

---

*"La Liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

"Le rôle politique et social de l'Eglise au Moyen Age... est si étroitement et intimement uni avec la classe dominante... que toute révolte contre ce régime est considérée comme une hérésie" (p. 64)*.

Garaudy affirme avec assurance que la philosophie de saint Thomas d'Aquin est le "complèment spirituel de l'inquisition" qui a largement contribué aux abus du pouvoir. Saint Thomas lui-même est présenté comme "le théoricien de la dictature théocratique". Garaudy justifie d'ailleurs cette définition en soulignant qu'au XIXe siècle, Léon XIII n'hésitat pas, pour endiguer la montée des forces progressistes, à proclamer le système de saint Thomas : "seule philosophie véritable" (1).

Plus près de nous, Garaudy insiste sur l'imprudence du pape Pie X formulant la thèse fondamentale de la "doctrine sociale" de l'Eglise le 18 décembre 1903 :

"La société humaine, telle que Dieu l'a établie, est composée d'éléments inégaux... il est conforme à l'ordre établi par Dieu qu'il y ait dans la société humaine des princes et des sujets..." (p. 78)*.

Garaudy ne peut pas, ne pas utiliser une telle déclaration. Un demi siècle plus tard, avec le recul du temps et l'expérience de l'histoire, il peut se permettre d'être cinglant :

---

*"La Liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

(1) La liberté, p. 73. Garaudy déclare : "La doctrine politique de l'Eglise a été définie par Léon XIII à partir de l'enseignement de saint Thomas en deux encycliques :
celle du 20 juin 1881 "Sur l'origine du pouvoir" et celle du 1er novembre 1885 "Sur la constitution chrétienne des Etats".
Il rappelle à cette occasion les fondements théologiques de la politique.
L'enseignement fondamental du christianisme constitue, pour tous les régimes d'oppression de classe, la meilleure arme spirituelle contre le peuple."

"L'inégalité sociale est d'institution divine, de droit divin".

Et, conscient du bénéfice politique qu'il peut tirer de cette "doctrine", il ajoute :

"Tel est le principe de base formulé par la papauté au moment où se posait la question des partis "démocrates-chrétiens" (p. 78)*.

* "La Liberté". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1955.

BILAN I

DIX ANNÉES DE COMBAT

Dans cette première partie qui nous mène de 1946 à 1955 d'"Antée" à "La liberté", Garaudy, ayant repensé sa propre culture à travers son expérience des prisons et des camps, devenu permanent du Parti communiste français en 1944 et parlementaire en 1945, produit une littérature qui, quel qu'en soit le style, traduit les diverses formes et l'évolution d'un combat dont le Parti décide du bien-fondé, à partir des analyses qu'il fait des événements politiques. Les livres écrits pendant cette période témoignent et s'inscrivent dans la démarche et la fonction de propagandiste qu'a joué et que joue Garaudy dans ces années d'après guerre.

"Antée" est un plaidoyer pour la construction d'une nouvelle société. Garaudy y dénonce les méfaits du capitalisme qui a engendré un conflit mondial dont il attribue la responsabilité à des hommes sans avenir qui essaient, encore aujourd'hui, d'assurer leur hégémonie en spéculant sur un pouvoir politico-religieux qui se réclame du Dieu satisfait du 7e jour, tel que le représentent les "écritures". A cette société d'un autre âge, il oppose et propose la jeunesse et le dynamisme du socialisme soviétique.

Depuis les années 20, la Révolution bolchévique montre le chemin de l'avenir. Elle s'est donné, en 1936, la Constitution la plus démocratique du monde. En Union soviétique, la démocratisation à tous les niveaux donne un sens à la vie de chacun et permet la naissance de l'homme nouveau : le bolchevik. Dans cette civilisation des temps modernes, le Parti, conscience du peuple, est appelé à assurer la relève d'un Dieu fatigué.

C'est de ce type de relève qu'il est question dans "Le huitième jour de la création" qui est, pour Garaudy, l'occasion de s'intéresser plus particulièrement aux hommes dont les comportements sont, pour lui, le reflet et la traduction de la société qu'ils défendent.

Dans la France de 1946, la lutte pour le pouvoir se joue, en partie, entre communistes et croyants. Une partie de ces derniers sont

présentés comme, les hommes des vieilles cathédrales, les hommes du passé, les vaincus de la dernière guerre, sensibles au fatalisme ambiant.

Les communistes, optimistes, reconstruisent leurs usines, leurs cathédrales du XXe siècle. Ces bâtisseurs connaissent une doctrine capable de changer l'homme. Ils sont les hommes de l'avenir. Garaudy discerne là le choc de deux cultures. Il dénonce la culture décadente des croyants inspirée par un Dieu fatigué et lui oppose une culture militante, celle où Dieu n'est autre que l'homme en marche, l'homme en train de se créer lui-même.

Pénétré de cette doctrine et de la volonté de changer l'homme, Garaudy succombant au dogmatisme Jdanovien, tourne délibérément le dos à l'esthétique et à la création artistique. Il rédige "Une littérature de fossoyeur", sous la forme violente du pamphlet, contre des écrivains non conformes au "réalisme socialiste" cher aux compagnons de routes fidèles et disciplinés.

Dans un tout autre domaine, son expérience de la condition ouvrière, vécue sur le terrain à l'occasion des grèves de Carmaux, l'incite à ouvrir une enquête sur l'Eglise.

"Choisir la personne humaine, dit-il, c'est d'abord choisir sa place et son camp."

Les conclusions de son enquête aboutissent à la publication de "l'Eglise, le communisme et les chrétiens" ; il y fait une analyse économique et politique de l'Eglise, suivie d'une réflexion sur la "personne humaine" émaillée d'une polémique contre le personnalisme d'Emmanuel Mounier. Son but est de permettre aux chrétiens de choisir leur camp après leur avoir montré que la hiérarchie et ses acolytes tronquent et exploitent les "écritures" à leurs dépens.

De septembre à novembre 1949, il parcourt quatorze pays d'Amérique latine. L'expérience de ces trois mois lui ayant permis de "mieux voir les pièges de la liberté", il décide d'écrire "Grammaire de la liberté" qu'il présente comme des "variations sur le mensonge majeur de notre époque".

Ce faisant, il concourt, en compagnie de l'intelligentsia des "mal entendants", au musellement de l'auteur de "J'ai choisi la liberté" (1). En cette période de paix fragile, les ennemis du communisme sont renvoyés à 1793 ; la violence révolutionnaire leur rappelle-t-on : la France ne l'a-t-elle pas connue avant de se réconcilier ?

Les outrages que le système soviétique fait subir temporairement sont autant de promesses d'avenir. Garaudy en est convaincu. Il y pense et il y travaille pour en diffuser les bienfaits. Partisan du système, le 25 juin 1953, il soutient sa thèse, "théorie matérialiste de la connaissance", dans laquelle il présente les victoires de l'U.R.S.S. qui, à court terme, va passer du socialisme au communisme. Tous ces progrès sont attribués au génie de Staline, grâce à qui l'U.R.S.S. a donné une fonction nouvelle à la science et dont les réussites inspirent de la crainte aux autres nations ; celles où les classes décadentes refusent le changement et le progrès. L'homme soviétique s'apprête à maîtriser un monde duquel l'idée même de Dieu a disparu. Garaudy compte en particulier sur le marxisme pour dégager les "racines de l'aliénation religieuse" et permettre un retour à l'homme "originel".

Après cet hymne à la victoire du socialisme, Garaudy éprouve le besoin de "faire l'expérience de l'autre monde". D'octobre 1953 à août 1954, il va vivre en Union soviétique avec sa famille. Pendant son séjour il décide de se brancher sur la réalité en voyageant, "de la mer Noire à la Baltique, du Pamir aux Carpathes, de l'Oural au Caucase". Eclairé par cette expérience vécue sur le terrain, il rédige et soutient une thèse sur "La liberté", dans laquelle il souligne que toutes les civilisations ont conduit à la même impasse sociale et que le christianisme, malgré ses promesses, n'a rien changé dans le rapport entre les hommes.

---

(1) "J'ai choisi la liberté". V.A. KRAVCHENKO. Ed. SELF, 1947.

Seul le marxisme, déclare-t-il, a montré la voie à suivre pour sortir de l'esclavage spirituel. Et par sa mise en pratique, l'U.R.S.S. a créé les conditions d'une liberté sans mensonges.

Grâce à l'U.R.S.S., affirme-t-il, pour la première fois dans la vie sociale sur une partie du globe : des hommes ont conquis la possibilité d'être libres.

A quelques mois de là, Khrouchtchev et le XXe Congrès brisaient "l'anneau magique".

DEUXIÈME PARTIE

LE TEMPS DE LA VÉRITÉ RELATIVE ET DE LA DISCIPLINE LES YEUX OUVERTS

Cette deuxième partie s'ouvre sur les débris de la sphère de cristal dans laquelle les communistes s'étaient "orgueilleusement enfermés" depuis 1920.

Les terribles révélations de Khrouchtchev, au XXe Congrès du P.C.U.S., l'ont fait éclater en brisant du même coup le dogme de la "Vérité absolue". Pour Garaudy, ce drame est l'occasion d'une crise intellectuelle forcée qui l'amène à repenser fondamentalement toutes ses certitudes. Il retourne aux sources avec la volonté de retrouver ce qui était fondamental chez Marx et Lénine. Acculé à pratiquer l'ouverture et à favoriser le dialogue, il reconnaît qu'il est urgent "d'apprendre les lois d'une assimilation critique de ce que les non-marxistes apportaient à la construction commune."

Hier, farouche partisan du Parti unique, il plaide désormais pour le pluralisme. Il s'engage dans une recherche systématique sur les fondements philosophiques de la politique révolutionnaire et oriente dans ce sens le Centre d'Etude et de Recherche Marxiste qu'il dirige.

"Perspective de l'homme" est également pour lui l'occasion d'engager le dialogue avec tous les courants de la pensée contemporaine. L'affrontement le plus constant aura lieu avec la pensée chrétienne que l'on opposera à un marxisme que Garaudy s'efforce de déstaliniser.

Le livre qui ouvre cette deuxième partie, "Humanisme marxiste", témoigne de cette volonté.

CHAPITRE I

SOCIALISME ET SOCIÉTÉ
DE LA PATRIE DU SOCIALISME AU SOCIALISME NATIONAL

HUMANISME MARXISTE...
QUESTION OU REPONSE ?

En 1957 Garaudy publie "Humanisme marxiste"*. Deux événements importants, les révélations du XXe Congrès du P.C.U.S. et l'invasion de la Hongrie en 1956, ne sont certainement pas étrangers à la démarche qu'opère Garaudy dans ce livre.

S'il est vrai que M. Thorez était dans le secret de la tentative de "déstalinisation" voulue, dès 1953, par une tendance des nouveaux maîtres du Kremlin, les deux thèses de Garaudy, leur ton et leur forme, témoigneraient plutôt de l'ignorance de leur auteur au sujet de cet événement.

Ainsi, "Humanisme marxiste" se veut à la fois explication et réponse pour surmonter les difficultés et les déchirements provoqués par les événements de 1956.

Dans son introduction autobiographique, à la fois pathétique et dramatique, Garaudy revient une fois de plus sur son itinéraire de militant qui, du lycée, l'a conduit au parti communiste après qu'il ait été tenté, à 20 ans, par une expérience chrétienne décevante. De cette expérience, il nous rappelle l'illusion de l'indépendance de la pensée qu'il avait cru y acquérir. Mais cette indépendance lui apparut rapidement sous son vrai jour : une aliénation, une trahison à l'égard des siens et de sa classe. Ce constat lui permit de changer de perspective : "C'est donc à mon terreau natal que je suis revenu, c'est là que j'ai puisé de nouvelles forces et découvert le commencement de la vérité" (p. 12)*.

Désormais il lui fallait passer du monde des idées : le christianisme - à la terre des hommes : le communisme. Cela voulait dire que la philosophie ne se suffisait plus à elle-même. Changer les idées que l'on se faisait du monde ne suffisait effectivement plus ; il fallait changer le monde lui-même. Là était pour lui, la

---

* "Humanisme marxiste". R. GARAUDY, Ed. Sociales 1957.

vérité et il était urgent de faire son choix : "Le chemin de la liberté passait par la dictature du prolétariat et mon adhésion au Parti de la classe ouvrière était le commencement de ma liberté"* (p. 13).

Et pour donner plus de force à l'acte qu'il rappelle dans "Humanisme marxiste", il fait siennes les paroles qu'il mettait dans la bouche de ses compagnons de chambrée dans "Antée". Il marque ainsi, l'irréversibilité de sa démarche : "Désormais (...) le bond était fait : quelles qu'en soient les oscillations ultérieures, j'avais trouvé les coordonnées de ma philosophie (...) je connaissais l'arbre de vie et je m'étais greffé sur lui sans retour, corps et âme"*(p. 13).

Rappeler ceci en 1957, après les événements que l'on sait, revient à dire que sa fidélité au Parti est intacte. C'est son explication et c'est sa réponse à l'interrogation que provoquent les événements de 1956. Mais tous n'ont pas la conviction de Garaudy ; bien des esprits sont ébranlés, même dans le Parti. Il faut persuader, rassurer et convaincre à la fois les militants, les sympathisants et même les détracteurs. C'est la tâche à laquelle il va se consacrer dans les autres chapitres de son livre.

En premier lieu, il tient à rappeler ce qu'est réellement l'aliénation de l'homme. Des exemples abondants sont puisés chez Engels dans la description des conditions de travail des années 1830/40.

Puis, plus scientifique, il cite Marx qui : "ne considère pas l'aliénation (...) comme une catégorie éternelle : c'est, pour lui, un phénomène historique"*(p. 53).

L'aliénation est le fruit du capitalisme. Elle fait partie de ce que Marx appelle les "catégories de l'économie bourgeoise". Et pour Garaudy, Marx nous a donné non seulement la possibilité de déceler et de dénoncer l'aliénation, mais aussi et surtout la possibilité de l'éliminer : "Les catégories de l'économie bourgeoise sont

---

*"Humanisme marxiste". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1957.

les formes de l'intellect qui ont une vérité objective, en tant qu'elles reflètent les rapports sociaux réels ; mais ces rapports n'appartiennent qu'à cette époque historique déterminée, où la production marchande est le mode de production social. Si donc nous envisageons d'autres modes de production, nous verrons disparaître aussitôt tout ce mysticisme qui obscurcit les produits du travail dans la période actuelle"*(p. 53).

Envisager d'autres modes de production implique, pour Garaudy, un changement de société, c'est-à-dire, la révolution. Et il précise à cette occasion que : "La révolution n'est pas une revendication morale, c'est une nécessité historique"*(p. 53).

Ainsi la révolution, nécessité historique, devient le remède à l'aliénation,fruit du capitalisme condamné par l'histoire, selon le schéma marxiste que Garaudy refuse de mettre en question. Tout comme il refuse la thèse de Sartre, dans le chapitre "Dialectique et liberté", selon laquelle : "Le marxisme se serait sclérosé au moment même où il triomphait avec la Révolution d'Octobre"*(p. 165).

Remarque d'autant moins recevable, pour Garaudy, qu'elle porterait l'opprobre, non seulement sur la période stalinienne, mais jusqu'aux origines de la Révolution soviétique. Irrecevable également, ce que Garaudy appelle, la "très mauvaise analyse" de Sartre sur les événements de Hongrie en 1956.

Pour Garaudy, une fois de plus, Sartre n'a rien compris. Il reste sourd et aveugle en face d'une affaire : ..."qui prend tout son sens à la lumière des manoeuvres anciennes du cardinal Mindszenty en direction du Vatican, des Ambassades occidentales et du Département d'Etat en faveur d'une intervention armée en Hongrie..."*(p. 186).

L'attitude anticommuniste des manifestants assiégeant l'immeuble du Comité central au soir du 4 novembre est, pour Garaudy, le désaveu des analyses de Sartre.

Il se réjouit de la justesse d'analyse des communistes français qui ont su "situer" l'événement et adopter la seule attitude qui

---

* "Humanisme marxiste". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1957.

convenait. Sans hésiter ils ont su adopter le point de vue qui est celui de Marx et de Lénine : "Le point de vue marxiste, c'est celui de la découverte des contradictions de classes dans l'action de la société et de l'Etat"*(p. 186).

Et pour clore le débat, en signe de fin de non recevoir, Garaudy ajoute : "Avec eux (Marx et Lénine) tout le Parti a pensé, sans se laisser émouvoir par le point de vue existentialiste de Sartre et comme Lénine face à l'émeute de Cronstadt : "Les narcisses bavardent, les gardes-blancs agissent""*(p. 187).

Visiblement, l'action de Sartre, par l'intermédiaire de sa revue "Les Temps Modernes", agace Garaudy qui supporte très mal le libéralisme permissif des démocraties bourgeoises. Il n'a pas oublié les conseils de Lénine : ""Il faut soustraire à l'influence du libéralisme... les masses... les petits bourgeois des villes et les petits bourgeois des campagnes..."*(p. 224).

Garaudy est conscient des luttes d'influence que nourrit chaque "Parti". Et sans doute qu'en cette année 1956 la lutte se fait plus âpre, grâce ou à cause des événements qui ont ébranlé bon nombre de militants ou de sympathisants du Parti. Aucun argument ne doit être négligé dans ce combat et l'histoire des origines peut aider à dépasser les difficultés présentes : "Les fractions les plus éclairées de la bourgeoisie (...) font un gros effort pour détruire la conception même du Parti d'un type nouveau créé au lendemain de la première guerre mondiale sous l'impulsion de Lénine, et pour ramener ces "Partis", sous prétexte de "libéralisme", de "déstalinisation", au vieil opportunisme qui a conduit le mouvement ouvrier à la faillite en 1920"*(p. 225).

Visiblement Garaudy se bat contre tous ceux qui dénoncent la faillite du socialisme soviétique qui reste la référence des partis communistes et tout particulièrement du P.C.F. Il est et reste farouchement contre la construction d'un socialisme indépendamment d'un Parti de la classe ouvrière et sans dictature du prolétariat.

---

* "Humanisme marxiste". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1957.

Pour lui cette perspective est inacceptable et surtout contraire au "marxisme-léninisme", en théorie et en pratique, et pour toutes ces raisons il en dénonce les risques : "Il est clair que si les masses ne sont pas éclairées et guidées par un Parti communiste capable de leur apporter le marxisme-léninisme, la spontanéité jouera nécessairement au profit des courants bourgeois"*(p. 228).

Garaudy est, à sa façon, le porte-parole du Parti au service d'une politique de dédramatisation de la situation, que les événements du XXe Congrès du P.C.U.S. ont créée. Sartre et d'autres, que Garaudy range du côté du fascisme, entendent tirer parti de cette situation qui affaiblit momentanément les mouvements communistes de tendance soviétique. Pour défendre sa forteresse, son Parti, il oppose les propositions d'un socialisme utopiste et éculé avancées par ses détracteurs,à la seule voie possible parce que "scientifique" :

"Dès lors, ce que l'on appelle les "voies nouvelles" d'un socialisme qui ne serait plus construit "par le haut", risque fort d'être les voies très anciennes, à la fois périmées et impossibles, d'un retour aux utopies prémarxistes fondées sur la "spontanéité" et ignorant le socialisme scientifique dont la connaissance est apportée... par un Parti communiste qui est la fusion du mouvement ouvrier et du socialisme scientifique"*(p. 229).

S'il y a eu des erreurs, puisque c'est ainsi que sont présentées les choses, ces erreurs ne peuvent en aucun cas être imputées au Parti. Or, Garaudy sait parfaitement, qu'en cette année 1956 les attaques sont, tout à la fois, contre l'U.R.S.S., contre le socialisme soviétique et de ce fait, contre le Parti.

Lié "corps et âme" à ce Parti, désireux de mettre en lumière ce qui est essentiel par rapport à ce qu'il considère comme accessoire au cours de ces 50 années de mouvement révolutionnaire, il éprouve le besoin de dire qui il est en disant ce "qu'est le Parti". C'est ce qu'il développe dans le dernier chapitre.

---

* "Humanisme marxiste". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1957.

Il va nous rappeler que des intellectuels sont à l'origine de ce mouvement prolétarien. Mais, comme le disait Marx et comme le rappelle Garaudy : il faut que les intellectuels "fassent leurs sans réserve, les conceptions prolétariennes...". En réalité, ce Parti, Marx ne l'a jamais connu. Garaudy nous dit qu'il "s'est créé en Russie sous l'impulsion de Lénine et... (qu'il)... est devenu le modèle de tous les Partis communistes dans le monde"*(p. 287).

Il "...est né de la nécessité d'adapter la stratégie, la tactique et l'organisation du parti ouvrier aux possibilités révolutionnaires ouvertes par le pourrissement du capitalisme, par l'impérialisme"*(p. 287).

Garaudy souligne que ce Parti est un Parti d'un type nouveau, autre que ce qu'avait pensé Marx lui-même : "...Lénine compare souvent son organisation à celle d'une armée, qui implique une volonté unique et une stratégie constamment adaptée à la situation"*(p. 288).

Pour Lénine, Garaudy nous le rappelle : "Notre Parti est l'interprète conscient d'un processus inconscient".

Et quand on se pose la question du rôle de la conscience dans ce processus, Garaudy répond : "Elle joue un rôle actif, un rôle dirigeant"*(p. 297).

Cette conscience est, d'après Garaudy, nécessaire pour lutter contre les idées de la classe dominante en pays capitaliste. Ce qui explique que la conscience socialiste ne peut être apportée à la classe ouvrière que du dehors".

Le Parti ne peut jouer ce rôle dirigeant que dans la mesure où il est armé par la science du marxisme-léninisme. Dans ces conditions le Parti est, pour Garaudy : "un système, un tout, un organisme vivant"*(p. 298).

Et pour plus d'efficacité, cet organisme vivant est régi par le "principe du centralisme démocratique", principe fort décrié en ces temps de contradiction. A l'adresse des contradicteurs Garaudy

---

* "Humanisme marxiste". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1957.

souligne que le : "centralisme naît... du consentement ou plutôt du choix personnel de la voie du combat"*(p. 307).

La référence ultime, à laquelle il adhère, il la prend chez Lénine pour qui : "le principe du centralisme démocratique et de l'autonomie des organisations locales signifie précisément, liberté de critique pleine et entière, pourvu qu'elle ne rompe pas l'unité d'une action déterminée ; toute critique est inadmissible lorsqu'elle met en cause ou rend difficile la réalisation d'une action décidée par le Parti"*(p. 311).

C'est sur cette discipline reconnue pour la grandeur du Parti, fer de lance de la société socialiste, que Garaudy termine son livre en 1957.

Quelques mois plus tôt, le 20 novembre 1956, au Comité central d'Ivry, M. Thorez exaltait la nécessité de l'unité de la cohésion du mouvement communiste "sous la conduite de l'Union soviétique".

RECHERCHE DU DIALOGUE

En 1965, les hésitations et les tâtonnements de la direction du P.C.F. ne sont, certainement pas étrangers à la réflexion que s'impose et que nous propose Garaudy dans "De l'anathème au dialogue"**

"Thorez, après 1956, nous dit Robrieux, avance prudemment dans la voie des modifications et des ajustements de la ligne du Parti" (1).

La théorie de la paupérisation absolue est discrètement abandonnée. En 1960, les dernières références à Staline sont également

---

* "Humanisme marxiste". R. GARAUDY. Ed. Sociales. 1957.

** "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

(1) Histoire intérieure du Parti communiste (T. II). P. ROBRIEUX (p. 369) Ed. Fayard. 1981.

abandonnées et les intellectuels communistes se voient autoriser quelques initiatives. C'est dans cette mouvance que Garaudy est encouragé dans sa politique d'ouverture en direction des milieux chrétiens. Et pour la petite histoire, il nous semble intéressant, afin d'éclairer le débat, de rappeler qu'en 1962, Thorez, appelé à arbitrer un différent entre L. Sève et Garaudy... "a tancé ce dernier qui a utilisé le terme de "convergence" en parlant du christianisme et du marxisme" (1).

Encouragements d'une part, mise au pas d'autre part, c'est par ce chemin de crêtes que Garaudy aborde les avenues ouvertes par Vatican II. Et c'est avec prudence que Garaudy va répondre au problème du dialogue de l'Eglise avec le monde, posé par Vatican II.

Dès la préface il insiste sur la responsabilité engagée par l'Eglise : "Des millions d'hommes et de femmes, croyants et incroyants, regardent vers Rome (...) chacun de nous est concerné par les décisions qui seront prises et dont, pour une part, dépend l'avenir de nos pays et du monde"*(p. 9).

En face de cette Eglise, à laquelle il attribue tant de puissance, Garaudy n'engage que lui : "Il n'est donc pas outrecuidant, pour un marxiste, de répondre fraternellement à un appel fraternellement adressé à tous, et de s'interroger pour son propre compte sur les possibilités, sur les limites et sur les perspectives de ce dialogue, afin d'apporter sa contribution à la réflexion commune"*(p. 10).

Après quoi, il pose un postulat de départ qui, pour arbitraire qu'il puisse paraître, a l'avantage de simplifier le débat en privilégiant la théorie des deux mondes chère aux communistes.

---

(1) Histoire intérieure du Parti communiste (T. II). P. ROBRIEUX (p. 606). Ed. Fayard. 1981.

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

Pour Garaudy... "deux grandes conceptions du monde animent les hommes : des centaines de millions d'entre eux trouvent dans les croyances religieuses le sens de leur vie et de leur mort, le sens même de notre histoire humaine, et, pour des centaines de millions d'hommes et de femmes, le communisme donne un visage aux espérances de la terre, un sens aussi à notre histoire. C'est donc une donnée irrécusable de ce siècle : l'avenir de l'Homme ne pourra être construit ni contre les croyants, ni même sans eux ; l'avenir de l'homme ne pourra être construit ni contre les communistes, ni même sans eux"*(p. 12).

C'est donc à partir de sa prudence dans l'engagement et de ce constat, qu'il déclare irrécusable, que nous suivrons Garaudy dans son analyse de la société.

Abordant le thème du "chrétien, la société et son avenir", Garaudy déclare significatif que, dans le préambule de "Pacem in terris", "le Pape Jean XXIII insiste non sur le néant de l'homme mais sur son pouvoir"*(p. 42).

Pour Garaudy c'est un signe : "En mettant ainsi l'accent sur l'initiative humaine, le retour au fondamental est, pour beaucoup de chrétiens, un retour au christianisme primitif"*(p. 42).

"Toute l'histoire de l'Eglise, dit-il, est traversée par une dialectique interne"*(p. 43).

Et il dénonce la tradition "constantinienne" toute dévouée à la cause des classes dominantes, au profit de la tradition "apocalyptique" du christianisme primitif.

Le fait que : "La tradition apocalyptique est, (à son avis) celle qui animait les rebellions de Jean Huss"*(p. 43)... l'amène à s'interroger : "Peut-être le sens profond du mouvement de "l'aggiornamento" est-il que, sous la poussée des transformations des conditions d'existence des hommes du XXe siècle, le pôle apocalyptique gagne du terrain sur le pôle constantinien"*(p. 43).

---

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

Garaudy estime que l'Eglise n'a plus intérêt à jouer la carte de la tradition constantinienne. A son avis : "Lorsque l'Eglise se transforme en machine à fabriquer des bien-pensants et des résignés, elle fabrique plus efficacement encore à notre époque, de l'athéisme et de la colère"*(p. 51).

Il en veut pour preuve l'exemple donné par le R.P. Ségundo évoquant l'avenir du christianisme en Amérique latine en 1962 : "Au moment où, en Amérique latine, s'est arrêtée cette machine à faire des chrétiens qu'était la pression sociale des milieux chrétiens fermés, des écoles chrétiennes, etc., il n'y a plus rien eu... les chrétiens du Brésil sont devenus des adeptes du spiritisme parce qu'ils étaient une chrétienté faite par cette machine à faire des chrétiens"*(p. 52).

Ce bilan négatif est, pour Garaudy, à mettre à l'actif d'une "théologie liée à la justification du désordre établi, aux classes dominantes et à leurs privilèges... c'est une théologie... qui rend également impossible le dialogue"*(p. 51).

Il lui oppose, et il encourage, les tentatives des théologiens qui, participant au colloque de Salzbourg sur "Marxisme et chrétiens aujourd'hui" le 1er mai 1965, "montrent qu'il peut exister d'autres mots et qu'à la parole de l'autorité, de l'anathème et de la contrainte, peut succèder une pastorale du témoignage et du dialogue"*(p. 53).

Le langage de ces théologiens peut parvenir jusqu'aux communistes, il peut contraindre à se poser des questions, il peut promouvoir une émulation spirituelle et un enrichissement réciproque, et... "rendre possible non seulement un dialogue mais une coopération pour la nécessaire construction d'un avenir commun"*(p. 53).

A côté de cette aile progressiste, Garaudy dénonce les sirènes de malheur, les intégristes. Pour eux la voie du dialogue risque surtout d'être un marché de dupes : "... les communistes, disent-ils, acceptent le dialogue quand ils ne sont pas au pouvoir et le refusent lorsqu'ils y sont. Pourquoi les chrétiens passeraient-ils de l'ana-

---

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

thème au dialogue, si leur complaisance même permet aux communistes de passer du dialogue à la persécution ?"*(p. 53).

Cette question que Garaudy estime mal posée et fallacieuse, mérite une réponse. Car la dimension religieuse est utilisée, à son avis, comme une arme antisoviétique et anticommuniste.

Pour ces raisons, il tient à rétablir trois vérités historiques sur la religion en Union soviétique :

I - "Avant la révolution socialiste d'octobre, il existait en Russie une religion d'Etat, celle de l'Eglise orthodoxe, étroitement liée au régime féodal... l'Eglise était un aspect de l'Etat. En Russie, cela s'accompagnait de la persécution de toutes les autres églises et religions".

II - "Au cours des premières années de la Révolution l'ancienne Eglise officielle domestiquée par la monarchie et les privilégiés, apporta, dans sa masse, un appui politique et souvent militaire à la contre-révolution et l'on ne saurait considérer comme martyrs de la foi ceux qui tombaient dans les rangs des armées féodales ou des complices de l'intervention étrangère"*(p. 54).

III - "A l'heure actuelle, si l'on sait faire la part des exagérations, voire des mensonges purs et simples, d'une propagande qui poursuit, sous le couvert de la religion, des fins politiques de croisade antisoviétique, l'on peut résumer la situation ainsi : il ne semble pas que le problème religieux soit résolu de façon satisfaisante, ni pour les chrétiens, ni pour les marxistes. (Mais). Il est faux qu'il y ait "persécution" à l'égard des croyants...

Pour être tout à fait objectif, il faut ajouter d'une part que l'activité proprement politique de certaines sectes, (comme par exemple les "témoins de Jéhovah"), conduit à un sabotage qui rend légitime une certaine vigilance, et, d'autre part que, sur le plan théorique même, la correction des outrances et des erreurs se poursuit"*(p. 55).

---

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

Garaudy, conscient de l'insatisfaction légitime que traduit son exemple Russe, rappelle que l'U.R.S.S. n'est pas le seul pays socialiste où peuvent se vérifier les conditions d'expression de la foi religieuse : "Une autre expérience historique peut d'ailleurs offrir aux catholiques matière à réflexion sur l'avenir de leur Eglise dans un régime socialiste : c'est l'expérience polonaise"*(p. 56).

Satisfait de cette indiscutable réalité, qui porte sur la fréquentation des églises et qu'il appelle "l'expérience" polonaise, Garaudy provoque les intégristes, toutes tendances confondues : "Qui osera parler honnêtement de persécution ou de "chrétienté du silence ?"*(p. 56)

Sûr de sa démonstration, il poursuit : "Tout se passe au contraire comme si le socialisme avait "dynamisé" le catholicisme ?"* (p. 57).

Et il avance son explication qui, d'ailleurs, attribue cette réussite au régime socialiste qui se mettait en place : "Il s'est produit un phénomène sociologique simple : les liens de l'Eglise catholique de Pologne, avant-guerre, avec l'Etat et les classes possédantes étaient très étroits ; en rendant impossibles ces compromissions le régime socialiste a extirpé une cause essentielle de discrédit et de désaffection à l'égard de l'Eglise. C'est la contre-épreuve de l'expérience historique évoquée par le Père Segundo en Amérique latine"*(p. 57).

Ainsi, opposant l'expérience polonaise à l'expérience d'Amérique latine, Garaudy termine le chapitre II, "La prise de conscience du fondamental chez les chrétiens", par ces mots : "La réflexion sur ces expériences chemine aujourd'hui dans la conscience chrétienne"* (p. 57).

Il se réjouit que cette prise de conscience ait permis au R.P. Gonzales Ruiz S.J., intervenant au Concile sur "la liberté religieuse dans le Nouveau Testament", de déclarer : ..."qu'une Eglise compromise avec l'Etat (...) limite sa liberté religieuse et son pouvoir de dénonciation prophétique"*(p. 58).

---

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

"Ces observations préjudicielles écartées, dit Garaudy, il devient possible de procéder à l'égard des marxistes comme à l'égard des chrétiens"*(p. 58).

Et les marxistes sont invités à une prise de conscience du fondamental à partir d'un recul de dix années, qui paraît bien maigre comparé au bilan de 20 siècles mis en cause du côté chrétien. Mais Garaudy justifie ce recul en mettant en lumière, avec une infinie délicatesse, les révélations du XXe Congrès du P.C.U.S. et en les présentant comme un support positif pour le débat : "grâce à l'examen de conscience que suscitait le XXe Congrès du Parti Communiste de l'Union Soviétique, à la fois par la perspective d'avenir qu'il ouvrait, et par les révélations douloureuses sur le passé dont il faisait juges les communistes du monde entier, à repenser leur conception du monde et leurs méthodes pour se hausser au niveau des problèmes posés par notre temps ?"*(p. 58)

Dès le début du chapitre, consacré à "la prise de conscience du fondamental chez les marxistes", Garaudy souligne : "Il est remarquable que le retour au fondamental ait commencé, pour les philosophes marxistes comme pour les chrétiens, par une étude nouvelle des sources pour découvrir ce qui était spécifiquement marxiste dans le matérialisme de leur doctrine, ce que Marx avait apporté de radicalement nouveau en philosophie"*(p. 59).

Garaudy dénonce, sans les nommer, ceux qu'il appelle "des disciples superficiels ou des adversaires trop hâtifs ou mal intentionnés (qui) ont souvent méconnu ce qui fait l'originalité du matérialisme de Marx"*(p. 62).

Poursuivant sa démonstration en faisant la chasse aux disciples superficiels qui ramenaient le marxisme à un scientisme, il leur oppose un Lénine qui : "... au début du siècle, combattait "l'économisme", se soumettant à la "spontanéité" du mouvement et croyant à l'intégration automatique du socialisme dans le capitalisme..."*(p. 63).

---

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

Plus près de nous, Thorez est donné en exemple, car sa lutte contre le dogmatisme fataliste fut la constante de son oeuvre. Et à présent, nous dit Garaudy : "Trois événements majeurs de notre temps ont conduit les marxistes à une réflexion systématique sur les fondements de leur doctrine :

- le développement étonnamment rapide des sciences et des techniques,
- la construction du socialisme sur un tiers du globe,
- l'essor des mouvements de libération nationale en Asie, en Afrique, en Amérique latine" :

Le premier événement, "le développement des sciences et des techniques", va demander un "très grand développement" à Garaudy dont le seul but est de faire admettre que ce qui s'est dit jusqu'à présent sur le "modèle", doit désormais être saisi en tant que "modèle cybernétique" lorsqu'on parle du socialisme.

Il termine sa démonstration en affirmant que : "La conception du "modèle" permet aux marxistes de penser avec clarté la dialectique de la vérité relative et de la vérité absolue évoquée par Lénine dans "matérialisme et empirico-criticisme" en montrant les rapports internes de continuité et de rupture entre le mythe et la science, entre les illusions idéologiques et les théories scientifiques, entre le vécu et l'objectif"*(p. 73).

Quant au deuxième événement : "la construction du socialisme", elle a posé, nous dit Garaudy, des problèmes analogues : "D'abord elle a mis en évidence, après la critique fondamentale exigée par les révélations du XXe Congrès du P.C.U.S., la possibilité et la nécessité d'une "pluralité des modèles du socialisme". Le problème central de la construction du socialisme, à l'heure actuelle, est celui de l'articulation entre la planification centrale et l'initiative d'en bas"* (p. 73).

Soucieux de ménager Lénine tout en exposant Staline, il exalte, dénonce et propose : "Après le renouveau social et moral de la Révolution d'Octobre, qui est le plus grand événement spirituel de notre siècle, après un quart de siècle de sclérose marxiste, les pro-

---

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

blèmes de la subjectivité, du choix et de la responsabilité personnelle réapparaissent avec force (...) Dans la mesure où les marxistes ont laissé ces questions sans réponse suffisante, les jeunes ont cherché ailleurs cette réponse qu'il nous appartient aujourd'hui de chercher, sinon encore de découvrir pleinement"*(p. 74).

Enfin ! le troisième événement, "l'essor des mouvements de libération nationale", en Asie, en Afrique, en Amérique latine, ne laisse pas les marxistes indifférents. Conscients des changements et de l'évolution qui ont suivi la décolonisation. Garaudy souligne que, "l'Occident - c'est-à-dire l'Europe et l'Amérique du Nord - n'est plus le seul centre d'initiative historique, le seul créateur de valeurs"*(p. 75).

Désormais, ces peuples, libérés de l'emprise étrangère qui, par sa domination avait négligé les valeurs propres à chacune de ces cultures au profit de la culture dominante, méritent encouragements et soutien dans la reconnaissance de leurs valeurs réelles et de leur propre histoire.

Garaudy estime que dans ce mouvement, de caractère humaniste, le marxisme a un rôle à jouer : "Le marxisme, qui se veut héritier de toute la culture du passé, ne saurait réduire cette culture aux traditions strictement occidentales. Convaincu de l'universalisme du marxisme Garaudy, précise : "Il est de sa vocation universelle de s'enraciner dans la culture de tous les peuples"*(p. 76).

Et, à ces civilisations et à ces cultures dont la religiosité oblige les marxistes à réfléchir sur leur prise de position fondamentale, Garaudy proposera, comme il a proposé aux vieilles civilisations occidentales, les perspectives promettant l'émergence de "l'homme pleinement épanoui de la société sans classes."

Avec le communisme, dit-il, commencera l'Histoire spécifiquement humaine... Alors... s'épanouiront les dialectiques interminables de la liberté identifiée avec la création"*(p. 85).

---

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

Et comme il l'avait déjà dit dans son "Karl Marx" (1), il rappelle que : "Cette création aura les caractères d'une création esthétique, c'est-à-dire d'abord d'une création qui n'est commandée par aucun autre besoin que le besoin spécifiquement humain de créer et de se créer soi-même"** (p. 85).

Mais pour Garaudy tout ceci ne sera possible sans un sain développement du dialogue. Cela implique d'une part, que les croyants participent à la lutte contre l'aliénation pour le triomphe du socialisme, et d'autre part, que les marxistes revendiquent l'héritage des valeurs religieuses insérées dans l'histoire humaine.

Conscient des difficultés que pose une telle conversion, Garaudy déclare : "Ayons clairement conscience que nous en sommes encore qu'au début d'un grand tournant dans l'époque humaine. Le grand tournant ne sera réalisé vraiment que lorsqu'on passera de la rencontre de quelques éclaireurs isolés, et parfois suspects à leurs communautés respectives, au dialogue véritable des communautés elles-mêmes"** (p. 122).

LES MODELES DU SOCIALISME

En 1967, R. Garaudy est amené à parler d'un événement qu'il appelle "Le problème chinois"*. La Chine qui est, depuis 1949, un grand pays du bloc communiste semble, dans les années qui ont suivi le XXe Congrès du P.C.U.S., poser problème à d'autres pays communistes, voire à d'autres partis communistes. Garaudy juge nécessaire de sensibiliser l'opinion et de l'éclairer sur les causes et les enjeux de cet événement.

La première phrase de la préface de son livre aurait tendance à nous faire penser à une querelle de pure orthodoxie : "La scission chinoise est le plus grand drame qu'ait connu le mouvement communiste international"*(p. 7).

---

(1) "Karl Marx", R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1964.

** "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

* "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

Querelle d'Eglise serions-nous effectivement tentés de dire en relâchant notre attention. Mais dix lignes plus loin, Garaudy interpelle tous les hommes, toutes tendances confondues, sur un ton volontairement inquiétant et à connotation morale : "La grande contestation nous concerne tous : elle met aux prises deux conceptions du socialisme, deux conceptions de l'homme"*(p. 7).

Ce qui se passe en Chine ne peut pas nous laisser indifférents et l'importance des enjeux ne nous permet pas de porter un jugement, sans un essai de compréhension préalable, sur des résultats aussi surprenants que contradictoires : "La révolution chinoise, dans sa forme actuelle, suscite des sympathies suspectes. Parfois aussi des excommunications sommaires"*(p. 7).

Conscient de l'ambiguité de l'événement et des retombées qu'il risque de provoquer, tant de la part des détracteurs du socialisme que de l'immense masse des militants, Garaudy va essayer de comprendre et d'apprendre. Mais une fois de plus, prudent, il le fait pour son propre compte :""Tel est l'esprit dans lequel nous avons abordé cette réflexion, qui n'engage que son auteur"*(p. 8).

Puisque la Chine se donne comme modèle du socialisme, Garaudy estime primordial d'analyser les conditions objectives de la spécificité du modèle chinois de construction du socialisme.

Sans s'attarder sur les problèmes théoriques, à savoir si le passage de la Chine au socialisme répond au schéma des "cinq stades", familiers au mouvement des sociétés européennes, ou s'il tient de manière plus spécifique au "mode de production asiatique", Garaudy nous invite à reconnaître que, compte-tenu de la structure économique et de l'histoire de la Chine, "le passage au socialisme, en Chine, n'a pas été en quelque sorte "porté" par le jeu interne des contradictions du capitalisme, et il a fallu brûler l'étape du capitalisme pour passer d'un mode de production (...) précapitaliste, directement au socialisme"*(p. 16).

Ayant fait ce constat, il s'interroge : "Est-ce à dire qu'une révolution réalisée dans ces conditions ne peut pas être une révolu-

* "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

tion marxiste ?"* (p. 16).

La question n'est pas nouvelle, elle s'est posée à l'occasion d'autres événements révolutionnaires. Et les arguments, qui ont déjà été utilisés pour légitimer la démarche de Lénine, sont repris contre ceux qui ne reconnaîtraient pas, dans la révolution chinoise, une révolution marxiste.

Pour Garaudy, ceux qui raisonnent ainsi identifient "le marxisme soit avec la conception dogmatique de Kautsky (...) accusant Lénine d'avoir voulu faire une révolution quand les "conditions objectives" n'en étaient pas réalisées, soit avec la théorisation dogmatique sur les "cinq stades""* (p. 16).

Or, pour Garaudy, "Marx n'a jamais posé le problème de cette façon". Et il rappelle que, Marx lui-même, pour écarter toute interprétation dogmatique a tenu à préciser dans "L'Idéologie allemande" : "Ces abstractions, prises en soi, détachées de l'histoire réelle, n'ont absolument aucune valeur. Elles peuvent, tout au plus, servir à classer plus aisément le matériel historique... mais elles ne donnent en aucune façon comme la philosophie, une recette, un schéma, selon lequel on peut accommoder les époques historiques"*(p. 17).

Dans le cadre du "problème chinois", le rappel de cette mise en garde de Marx, faite il y a plus d'un siècle, est particulièrement précieux pour Garaudy qui constate que les marxistes, dans leur marche révolutionnaire, ont effectivement à tenir compte et à prendre en charge les nouveaux matériaux mis à jour à la fois en ethnologie, en archéologie et en histoire : "Ce problème est devenu d'autant plus actuel, dit-il, que la libération des peuples depuis longtemps colonisés, en Asie et en Afrique, a suscité de nouvelles recherches sur les lois historiques de développement de ces sociétés, qui ne correspondaient pas au schéma stalinien"*(p. 17).

Ce serait donc bien la période post-stalinienne qui aurait, d'une certaine manière, sécrété le problème chinois ; à un moment où les marxistes envisageaient les possibilités de la socialisation des pays récemment décolonisés : "Dans les années "60" de notre XXe siècle,

---

* "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

se posait le problème pratique de la construction du socialisme dans des pays d'Asie et d'Afrique dont le développement historique et les structures économiques et sociales étaient profondément différentes de celles des pays "occidentaux" à partir desquels Marx et Engels avaient dégagé les lois fondamentales de la dialectique du capital et la nécessité historique de l'avènement du socialisme"*(p. 17/18).

Compte-tenu du stade de développement, très bas, de ces pays d'Asie et d'Afrique et de l'intérêt que les marxistes accordent à leur devenir social, ces derniers sont amenés à se poser une fois de plus la question : "Peut-on passer d'une société précapitaliste au socialisme en sautant l'étape capitaliste ?"

Et une fois de plus, à cette question d'actualité, Garaudy répond en citant Lénine qui, dit-il, y a répondu en 1920 lors du IIe Congrès de l'Internationale communiste. En 1920, la révolution d'Octobre est réalisée et des sections de l'Internationale communiste naissent de par le monde. C'est sans doute à ces changements qu'il faut attribuer le ton plus léniniste que marxiste de la citation : "L'Internationale communiste doit établir et justifier, sur le plan théorique, ce principe qu'avec l'aide du prolétariat des pays avancés, les paysanneries peuvent parvenir au régime soviétique et, en passant par certains stades de développement, au communisme, en évitant le stade capitaliste"* (p. 55-56).

Mao Tsé-Toung a entendu la leçon, il ne l'oubliera plus. Dans un premier temps, il va l'utiliser pour son propre compte. Dès 1927, il engage le mouvement chinois dans une voie nouvelle qui allait marquer profondément la marche au socialisme et déterminer ensuite la spécificité du modèle chinois.

Devant l'impossibilité de s'appuyer sur un prolétariat urbain, qui satisfait aux tâches imposées par des villes côtières où se trouve le gros des forces de l'impérialisme, Mao Tsé-Toung choisit de déplacer le centre des luttes en s'orientant vers la paysannerie. L'élément nouveau de cette décision, c'est que le mouvement paysan devient une force autonome et décisive dans le mouvement révolutionnaire. Mais conscient de la nécessité de bien distinguer ce mouvement des

---

* "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

"historiques jacqueries paysannes", Mao Tsé-Toung ne parlera de ce mouvement qu'en terme de "Révolution prolétarienne" : "C'est seulement en se plaçant du point de vue de classe du prolétariat, c'est-à-dire en dépassant l'horizon du capitalisme, que l'on peut définir les perspectives d'un socialisme qui ne soit pas utopique (...) mais scientifique"*(p. 97).

Dans cette nouvelle forme de combat, Mao Tsé-Toung aura à faire face aux attaques à la fois de l'intérieur et de l'extérieur du Parti à l'encontre de la lutte révolutionnaire de la paysannerie ; Mao Tsé-Toung n'en a cure. Pour lui "le problème n'est pas "d'éveiller" les campagnes, mais de chevaucher ce mouvement déjà lancé par les paysans, en en prenant la direction pour lui ouvrir les perspectives du socialisme"*(p. 100).

La perspective de Mao Tsé-Toung est simple. A partir de ce mouvement, étendu à l'intérieur de tout le pays, il devient possible ..."d'encercler les villes par les campagnes, puis de prendre les villes".

Cette nouveauté dans le mouvement révolutionnaire chinois, qui n'avait pas soulevé d'objection au moment ou s'instaurait le pouvoir communiste en Chine, est relevée, à présent, par Garaudy qui y voit l'origine d'un changement d'attitude politique : "Une telle conception du parti et des méthodes a profondément marqué le Parti communiste et le modèle chinois de la construction du socialisme, dans sa politique intérieure et sa politique extérieure"*(p. 100).

C'est apparemment ce qui inquiète Garaudy. Pour lui, que la Chine ait élaboré son propre modèle de construction du socialisme, à partir de sa révolution, cela lui semble légitime ; quant à y voir un modèle d'exportation, là, Garaudy devient réticent.

Et il le sera d'autant plus à partir du 3 septembre 1965, après le discours du maréchal Lin-Piao : "Ainsi la théorie du camarade Mao Tsé-Toung sur l'établissement de bases révolutionnaires dans les régions rurales et l'encerclement des villes par les campagnes

---

* "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

attire-t-elle de plus en plus l'attention des peuples de ces continents. Si l'on prend le monde dans son ensemble, l'Amérique du Nord et l'Europe occidentale peuvent être tenues pour les "villes" et l'Asie, l'Afrique et l'Amérique latine en seraient la "campagne" (...) Finalement c'est de la lutte révolutionnaire des peuples d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine (...) que dépend la cause révolutionnaire mondiale"*(p. 100/101).

Cette conception marxiste du socialisme est conjuguée avec les espérances "millénaristes" propres au passé de la paysannerie chinoise. Ce comportement messianique est, aux yeux de Garaudy, lourd d'illusions et facteur de déceptions.

Pour lui, dans une telle entreprise : "Réaliser le socialisme non pas sur la nécessité historique de surmonter les contradictions d'un capitalisme pleinement développé, mais sur le dynamisme d'un mouvement paysan antiféodal et national, le moment politique prend largement le pas sur le moment économique et explique le rôle capital de l'armée"*(p. 102).

Cette remarque voudrait expliquer les raisons de la longue lutte des partisans, qui a duré près de vingt ans et justifierait la triple mission d'une armée qui mène à la fois la guerre des partisans, la révolution agraire et l'organisation politique des régions occupées. C'est dans cette forme de combat que Garaudy relève ce qu'il appelle : "Passage direct d'un régime féodal au socialisme, fusion de la lutte de classes et du nationalisme, de la guerre de partisans et de la révolution agraire, tout cela permet de comprendre la spécificité du "modèle" chinois et amènera Mao Tsé-Toung à parler de "sinisation" du marxisme"*(p. 104).

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Pour Mao Tsé-Toung "sinisation" du marxisme veut dire plus qu'une simple adaptation du marxisme aux conditions particulières de la Chine. Et Garaudy insiste sur ce point qui lui paraît capital : "Ce que Mao Tsé-Toung appelle la "sinisation" du marxisme ne semble donc pas découler des conditions objectives dans lesquelles le socialisme a été instauré en Chine, mais des aspects

---

* "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

subjectifs de la construction du socialisme, du développement d'une théorisation spécifiquement chinoise, de la volonté de donner au "modèle" chinois d'abord une valeur générale pour tous les peuples d'Asie, ensuite pour tous les pays autrefois colonisés ou semi-coloniaux d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, et, finalement une valeur universelle avec les propositions en vingt cinq points du 14 juin 1963, "concernant la ligne générale du mouvement communiste international"*(p. 105).

Ces vingt cinq thèses constituent un plan de stratégie révolutionnaire mondiale. Garaudy y trouve un exemple éclatant de "déplacement" de la contradiction principale. Pour les Chinois la lutte de classe du travail contre le capital, la lutte entre le socialisme et le capitalisme est dépassée en tant que telle. Le facteur décisif qui assurera la victoire du socialisme à notre époque, c'est la lutte nationale des pays du tiers monde contre l'impérialisme. Garaudy déclare que les propositions faites dans ce plan de stratégie révolutionnaire, par le Parti communiste chinois,sont la garantie certaine d'une tentative de scission dans les partis communistes du monde. Il en veut pour preuve les termes même du document qui met en demeure et condamne tout à la fois "la ligne proposée par le Parti communiste chinois comme les critiques qu'il adresse à d'autres partis découlant rigoureusement de cette inversion de perspective".

Un examen attentif de cette thèse majeure et de ses conséquences est d'autant plus important que le même document excommunie comme n'étant pas "révolutionnaire" tout Parti communiste qui n'adopte pas ce point de vue : "un tel parti est alors incapable de diriger le prolétariat et les larges masses populaires dans la lutte révolutionnaire, de remporter la victoire dans la révolution et d'accomplir la grande mission de prolétariat".

Cette condamnation ne reste pas platonique, elle est assortie d'une sommation : "Si le groupe dirigeant du parti adopte une ligne non révolutionnaire et fait de celui-ci un parti opportuniste, alors les marxistes-léninistes, au sein et au dehors du parti prendront sa place pour mener le peuple à faire la révolution"* (p. 204).

---

* "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

Avec le temps le conflit va s'enfler en se précisant. Les agressions vont se faire nettement antisoviétiques. Et plus particulièrement meurtrières au sujet du Vietnam où, d'après Garaudy, le refus du front uni fait le jeu de l'agresseur. Garaudy n'est pas d'accord avec ces méthodes et il le fait savoir en se faisant le défenseur de l'Union soviétique qu'il estime injustement attaquée.

Il ne sera pas d'accord, non plus, avec les thèses chinoises des voies de passage au socialisme. Pour les Chinois, la théorie de la possibilité du passage pacifique est un simple thème de propagande utilisé par les Partis communistes des pays capitalistes. Quant à la thèse chinoise, formulée avec netteté dans le "Quotidien du Peuple" du 24 juin 1964, elle a l'avantage d'être sans ambiguité : "La prise du pouvoir, l'indépendance et l'égalité peuvent être conquises par la force armée, et par la force armée seulement, ce fut et c'est la loi universelle de la lutte des classes"*(p. 221).

Et lorsque les Chinois déclarent dans les "propositions concernant la ligne générale du mouvement communiste international" : "Il n'existe pas de précédent historique du passage pacifique du capitalisme au socialisme"...

Garaudy leur oppose comme seule réponse : "mais avant qu'un régime socialiste ne soit instauré dans le monde, il n'existait pas de "précédent historique". Est-ce une raison pour en nier la possibilité ?"*(p. 221).

En conclusion : provoqué par la logique du Parti communiste chinois, Garaudy, sûr de la "conception du "modèle" (qui) permet au marxisme de penser avec clarté la dialectique de la vérité relative et de la vérité absolue..."**, prend position contre le modèle chinois : "Le modèle chinois de construction du socialisme, la conception même du socialisme qui l'inspire, et qui s'écarte fondamentalement de l'hu-

---

* "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

** "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965 (p. 73).

manisme marxiste ne répond ni aux problèmes posés par notre histoire, ni aux exigences nées des structures de nos pays"** (p. 243).

LE BON CHOIX IMPOSE

En 1968 Garaudy se pose la question : "Peut-on être communiste aujourd'hui ?"* Et il y répond par une autre question mais, à l'adresse de tous : "comment peut-on ne pas être communiste ?".

Nous comprenons d'autant mieux cette question lorsqu'il explique que le communisme n'a pas été, pour lui, un choix. Les événements ont fait que le communisme s'est imposé, à lui, comme une nécessité de plus en plus "contraignante". Mais ce mot ne semble pas le gêner puisqu'il déclare que, "sa joie la plus fondamentale est d'être resté, à cinquante-cinq ans, fidèle à ce choix de ses vingt ans."

C'est dans cet état d'esprit que Garaudy nous propose une "Réflexion sur les formes actuelles du socialisme"*(p. 111).

Pour éclairer le débat il estime nécessaire de remonter aux sources et de rappeler ce que Marx entendait par communisme : c'est "une réunion d'hommes libres travaillant avec des moyens de production communs, et dépensant, d'après un plan concerté, leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de travail social"*(p. 115).

Fort de cette affirmation prospective de Marx, Garaudy éprouve le besoin d'insister sur son caractère positif : "Le communisme ne se définit donc pas comme une "négation" : il est au contraire "l'affirmation" la plus pleine de l'homme"*(p. 115).

Et pour bien montrer que rien n'est plus élevé que le communisme, il cite Marx à qui n'a pas échappé, dès les origines, les caractéristiques spécifiques de liberté de conscience et de maîtrise nécessaires à l'homme.

** "Le problème chinois". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1967.

* "Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

Le communisme "sera l'oeuvre d'hommes librement associés, agissant consciemment et maîtres de leur propre développement social"*(p. 117).

Marx qui pense le communisme, souhaite que ces hommes libres accèdent à un type de travail qui ne serait plus aliéné au propriétaire des moyens de production. Il envisage même que, dans ce nouvel environnement, le travail devienne "le premier besoin vital". Marx, réaliste, insiste sur le fait que : "Le royaume de la liberté commence seulement là où l'on cesse de travailler par nécessité imposée de l'extérieur ... c'est au-delà que commence le développement des forces humaines comme fin en soi, le véritable royaume de la liberté"* (p. 117).

Ayant rappelé le bien-fondé du communisme selon Marx, Garaudy, dramatiquement sensibilisé par un demi siècle de socialisme, à l'occasion du XXe Congrès du P.C.U.S., prend la précaution d'avertir : "Tel est le but final : le communisme qui définit le socialisme scientifique et qui est commun à tous les marxistes. Il ne faut pas le confondre avec le programme immédiat, qui dépend, en chaque moment, du développement historique, des conditions propres à chaque peuple, et qui énumère, à partir de toutes ces contingences et du rapport des forces, les mesures pratiques et stratégiques propres à se rapprocher du tout final, ni avec le régime de transition, le socialisme, dont la structure sociale, l'histoire de chaque pays, et la conjoncture, déterminent non seulement les voies de passage mais les méthodes et les formes de réalisation"*(p. 117).

Après cette mise au point dictée par les expériences passées et nécessaires pour l'explicitation des pratiques en cours, Garaudy nous propose de "réfléchir" sur ce qui s'est réalisé "en Union soviétique". Et sans préciser quels étaient les rapports de forces en présence en octobre 1917, il nous rappelle le coup de force de Lénine : "Lorsque, entre février et octobre 1917, la situation est caractérisée par une dualité des pouvoirs : d'un côté le gouvernment provisoire, à prétention parlementaire, et de l'autre, les soviets d'ouvriers et de soldats, Lénine lance le mot d'ordre : tout le pouvoir aux soviets !"* (p. 122).

---

* "Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

Pour justifier cette prise du pouvoir par la force, Garaudy cite encore Lénine pour qui : "Les soviets (...) sont plus démocratiques que la république parlementaire parce qu'ils "sauront mieux que la république mettre en oeuvre l'initiative de la masse du peuple""*(p. 122).

Pour être plus convaincant, faute d'arguments tangibles, les affirmations fonderont leurs justifications sur des "contrôles" déjà efficacement assurés, localement, sur le terrain : "Le soviet n'est pas seulement une assemblée délibérante, mais une organisation agissante. Elle est agissante (...) parce qu'elle fait régner la démocratie déjà au niveau de l'entreprise, où les travailleurs exercent leur contrôle effectif sur la gestion et y participent"*(p. 123).

Pour Garaudy la démocratie socialiste mise en place en U.R.S.S. n'est pas "formelle" elle est réelle : "elle ne s'arrête pas à la porte de l'usine"*(p. 123).

Mais ne pouvant négliger ce qui s'est passé en Union Soviétique, il précise qu'il convient de distinguer clairement ce qui découle des principes de ce qui est le résultat des conditions particulières de la construction du socialisme : "Contrairement, dit-il, à ce qui était devenu un dogme dans le mouvement communiste pendant un quart de siècle, il ne découle nullement des principes du marxisme :

- ni que l'existence d'un parti unique soit la condition de la construction du socialisme,
- ni que la dictature du prolétariat doive nécessairement être exercée par le Parti communiste,
- ni que la révolution socialiste implique nécessairement la négation de tout droit politique pour la bourgeoisie déchue de ses privilèges économiques"*(p. 123).

Mais comme rien de ceci ne se vérifie en Union soviétique, Garaudy s'empresse de rappeler que ce n'est pas pour des raisons de principe qu'il en est ainsi, mais uniquement pour des raisons historiques propres à la Russie.

---

* "Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

Et pour préserver Lénine, il ajoute : "Canoniser ces lois comme nécessaires et universelles, c'est substituer la pensée de Staline à celle de Lénine"*(p. 123).

Mais ne nous y trompons pas, Staline reste pour lui la grande figure du socialisme. Pour justifier sa personnalisation du pouvoir, Garaudy fait siennes les affirmations d'Aragon qui note "qu'elle fut largement favorisée par les luttes de fractions qui firent de Staline la figure de proue, notamment dans les batailles contre l'opposition de Trotsky". Garaudy n'hésite pas à argumenter "qu'en la personne de Staline s'incarnent toutes les victoires du socialisme. Et il invite à reconnaître que, "même dans cette perversion du socialisme, où le pouvoir était exercé sinon par le peuple du moins pour le peuple, les succès remportés furent immenses"*(p. 131).

Pour obtenir ces succès, sous la direction de Staline, Garaudy est amené à rappeler qu'il fut instauré, en U.R.S.S., "une sorte de communisme de guerre se perpétuant en temps de paix". On ne peut plus cacher que dans cette atmosphère de lutte, des sacrifices ont été imposés aux travailleurs sans qu'ils puissent les consentir librement et participer à l'élaboration des décisions. La distorsion bureaucratique, qui a permis cette disfonction de la démocratie ne peut se réduire, c'est l'avis de Garaudy, au seul "culte" de la personnalité de Staline. Elle y a joué un rôle, mais, nullement essentiel.

Et force est de reconnaître que pendant toute cette période le marxisme servit comme moyen de justification et d'apologétique : "La déformation bureaucratique exerça ses ravages dans les domaines de la culture comme chez les paysans et les ouvriers. La publication en 1938, de "Matérialisme dialectique et matérialisme historique" de Staline, fit régresser le marxisme au niveau du matérialisme du XVIIIe siècle, et lui donna forme de catéchisme. Cet ersatz des vieilles théologies devint le lit de Procuste où furent mutilées la recherche et la création. Avec les controverses sur la génétique en biologie se révéla la malfaisance de cette perversion dogmatique du marxisme qui conduisait à juger de la valeur d'une théorie scientifique non pas en fonction de son aptitude à rendre compte de l'expérience et à suggérer de

---

* "Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

nouvelles hypothèses, mais en fonction de sa concordance ou de sa non concordance avec les lois déjà connues de la dialectique. La même attitude fut exprimée en philosophie et dans les arts par Jdanov, la recherche et la création furent brimées pendant des années au nom d'une conception étroitement utilitaire et mécaniste de la littérature, de la philosophie et des arts"*(p. 139).

Ce triste bilan doit être mis à l'actif du développement des méthodes bureaucratiques coercitives qui rendirent possible "l'application de l'étrange "loi" historique par laquelle Staline justifiait une terreur toujours accrue"*(p. 138).

Mais Garaudy, tout en dénonçant les tyrannies, sources de tant de drames humains, nous invite à un effort de compréhension : "Tout examen de ces déformations pour être objectif, doit tenir compte de deux faits fondamentaux". Et il nous rappelle :

1 - "La situation en Russie, avant la révolution, présentait les caractères essentiels de ce que l'on appelle aujourd'hui le "sous développement".

Un sous développement disparate allant de "l'industrialisation insuffisante et déséquilibrée" de zones urbaines, à des "territoires dont les populations vivant de pêche, de chasse et d'élevage nomadisant sortaient à peine du néolithique"*(p. 139/140).

C'est avec une prise en compte de ces réalités qu'il faut, nous dit Garaudy, mesurer l'importance des problèmes qui se posaient, en dehors même du problème de la construction du socialisme.

2 - "Il serait donc fondamentalement erroné d'examiner la situation actuelle en dehors de cette perspective historique et de mettre unilatéralement l'accent sur l'inachevé et non sur le sens et le rythme des progrès réalisés" (p. 140).

Et c'est à partir de cette plateforme de progrès que Garaudy nous invite à lutter "pour un type français du socialisme"*(p. 315).

Pour analyser la spécificité de chaque méthode d'accès au socialisme, il convient de distinguer, dit Garaudy, la pluralité des mo-

---

* "Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

dèles, des voies et des formes du passage au socialisme.

Démontant un à un les obstacles que pourraient dresser d'éventuels contradicteurs de la pluralité des "modèles", Garaudy affirme que cette pluralité "découle seulement de la diversité des degrés de développement économique et social atteint par chaque peuple au moment où il aborde la construction du socialisme"*(p. 320).

Quant à la pluralité des voies de passage au socialisme, compte-tenu des expériences, Garaudy observe qu'elle "ne découle pas de la structure antérieure, mais de la conjoncture intérieure et extérieure au moment où s'effectue le passage. Que cette voie soit violente ou pacifique, cela dépend, dans une très large mesure, du rapport des forces"*(p. 322).

Enfin, parlant de la pluralité des formes du socialisme, il nous dit qu'elle ne sera pas liée seulement à la structure antérieure et à la conjoncture intérieure ou extérieure, "mais aux traditions historiques nationales, politiques et spirituelles, de chaque peuple"* (p. 323).

Conscient de la nécessité de se faire rassurant, Garaudy précise : "il est évident que dans des pays de vieille tradition représentative, comme l'Angleterre ou la France, le Parlement et le régime des Partis pourront, sous des formes nouvelles, jouer un rôle qu'ils ne pouvaient évidemment pas jouer dans des pays comme la Russie ou la Chine"*(p. 323).

Et pour que ce projet prenne forme, soucieux du rôle des rapports de forces dans l'avenir, Garaudy, une fois de plus et au nom du Parti communiste, tend la main aux chrétiens de France. Il les invite à se convertir au socialisme à la française.

---

* "Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

IL EST ENCORE TEMPS D'ETRE COMMUNISTE

A la fin de l'année 1968, deux événements d'importance mondiale, les mouvements de la jeunesse à l'échelon de la planète et le drame tchécoslovaque, vont imposer à Garaudy, un nouvel effort de réflexion critique du socialisme. Ce sera l'occasion pour lui de faire une réédition, actualisée, de "Peut-on être communiste aujourd'hui ?" qui paraîtra sous le titre : "Pour un modèle français du socialisme"*.

La révolte des jeunes, et plus particulièrement les événements de mai 1968 en France, seront pour lui une excellente occasion pour expliciter les besoins de changement qui s'imposent chez nous. Par le biais de ces événements il s'efforcera de montrer le rôle moteur qui revient au Parti communiste français pour assurer le passage au socialisme. Rôle que les vieux régimes parlementaires sont, d'après Garaudy, incapables d'assumer, comme ils sont incapables d'assurer les responsabilités et les nécessités d'adaptation de la société, aux besoins du moment.

Garaudy est très à l'aise dans cette démarche critique et spéculative sur les changements souhaités pour la France. Son discours est plus difficile, et sa lutte est plus laborieuse, lorsqu'il aborde le sujet qui nous intéresse plus directement, lorsqu'il est amené à parler du socialisme et des événements de Tchécoslovaquie, qui lui imposent une remise en cause de ses récentes affirmations.

A la lumière des événements de Prague, Garaudy éprouve le besoin de refaire une analyse de ce qu'il appelle "le modèle soviétique", mais son analyse, partant de présupposés intouchables, tourne court. "La déformation bureaucratique et le "culte de la personnalité" ne découlent ni de l'essence du socialisme ni des travers personnels de Staline, mais avant tout des conditions historiques particulières dans lesquelles le socialisme a du se construire en Russie"*(p. 132).

---

*"Pour un modèle français du socialisme". R. GARAUDY, Edit. Gallimard, 1968.

Les conditions historiques particulières qui porteraient la responsablité des dispositions du système sont tout particulièrement : ..."sa structure économique et sociale, (le) bas niveau culturel des masses, (la) conjoncture internationale"* (p. 132).

Dès l'origine la nécessité de surmonter le sous-développement imposa : "des pressions bureaucratiques brutales (...) exercées sur les paysans, puis sur les ouvriers"*(p. 132).

Et cette répression se serait amplifiée avec le temps. Garaudy nous dit que la révolution avait ouvert des voies nouvelles pour échapper à la logique des systèmes anciens. Un âge d'or était promis à ceux que l'on tirait de la misère du passé : "mais après la mort de Lénine la déformation bureaucratique devint un trait permanent du régime soviétique. Avec Staline, mais aussi avec ses successeurs"*(p. 147).

Garaudy est confondu par la dégénérescence dogmatique du marxisme transformé en idéologie de justification dans la patrie du socialisme.

A sa grande déception il découvre "que la "théorie" servit constamment à fausser l'analyse objective de la réalité pour faire croire que l'on avait franchi des étapes du développement social qu'en fait l'on était loin d'avoir atteint".

Se rappelant ce qu'il soutenait en 1954 dans sa thèse sur la liberté, traitant de "nécessité et liberté dans le passage du socialisme au communisme", Garaudy reconnaît avoir été victime d'un système qui, dès le XVIIIe Congrès de 1939, par la voix de Staline, soutenait la thèse "selon laquelle le socialisme était, en U.R.S.S., complètement réalisé et que l'on allait vers le communisme"*(p. 147).

Les successeurs de Staline ne furent pas en reste dans le domaine du mensonge. Dans les années 50, N.S. Khrouchtchev échafaudait à la hâte la "théorie" de l'Etat du peuple tout entier, dont le concept est impossible, nous dit Garaudy, dans une perspective marxiste et dont la réalité historique est démentie par la situation de l'U.R.S.S.

---

* "Pour un modèle français du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1968.

FACULTE DES LETTRES
BIBLIOTHEQUE
UNIVERSITE DE METZ

où, (avoue Garaudy), "le peuple, dans son ensemble est tenu dans l'ignorance absolue des événements et (où) les organisations de base du Parti n'ont qu'un rôle d'exécution des directives d'en haut et aucune part à l'élaboration de la politique et des options fondamentales de la direction"*(p. 147).

Garaudy attribue toutes ces séquelles et ces rechutes du stalinisme à une direction du P.C.U.S., qui a voulu tourner trop vite la page du XXe Congrès. Leur hâte les a entraînés dans des "gesticulations" dont la plus regrettable, pour tout le mouvement communiste, est l'événement de Prague : "La manifestation de loin la plus grave de la dégénérescence théorique et politique de la direction du Parti communiste, de l'U.R.S.S., fut l'intervention militaire en Tchécoslovaquie, qui n'est pas une "erreur" ou une "folie", mais la conséquence nécessaire d'une conception systématique"*(p. 148).

Et c'est cette conception du système qui révolte et inquiète Garaudy. Le sort réservé à la Tchécoslovaquie est inacceptable, il le dit. Mais ce qui l'inquiète encore plus, c'est la mise en cause de la "thèse pluraliste" dont il s'est fait le défenseur depuis le XXe Congrès. L'intervention armée, c'est la traduction visible de l'enfermement dogmatique destructeur et mortel pour le socialisme, qu'il s'estime en droit de dénoncer nommément : ..."à partir du moment où les dirigeants soviétiques étaient dogmatiquement enfermés dans le schéma stalinien identifiant le socialisme avec le seul modèle historiquement réalisé en Union soviétique, ils étaient amenés à considérer comme une menace pour le socialisme toute tentative d'adapter les formes de construction du socialisme aux conditions par exemple, d'un pays déjà hautement industrialisé avant la révolution".

Curieusement, la logique soviétique, qu'il dénonce, ne semble pas entamer les espérances de Garaudy. Et nous sommes amenés à nous demander si c'est par naïveté ou par volontarisme qu'il nous propose de dépasser le réel, visible, en imaginant ce que Dubcek appelait la "renaissance du socialisme" : "Il y a là, nous dit-il, un mouvement irréversible et l'entreprise tchécoslovaque, bien que dangereusement compromise et exposée par l'intervention militaire, a montré à tous

---

* "Pour un modèle français du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1968.

les peuples le beau visage humain du socialisme"* (p. 149).

Cet événement marque un tournant dans l'attitude de Garaudy envers les citoyens opprimés des pays de l'Est qui, périodiquement, se dressent contre l'hégémonie soviétique. Aveugle et partial lors des événements de Hongrie et de Pologne dans les années cinquante, il semble à présent reconnaître que ces mouvements sont légitimes et que le socialisme n'est pas visé par un agresseur "fasciste occidental" potentiel. L'échec du socialisme tchécoslovaque ne doit, en effet, rien aux "ennemis" occidentaux.

C'est une union sacrée des représentants du socialisme qui opérera pour sauver le "socialisme" en Tchécoslovaquie : "L'intervention politique puis militaire des actuels dirigeants de l'Union Soviétique et de quelques-uns de leurs partenaires du Pacte de Varsovie a tué cette espérance"* (p. 177).

Au cours de cette année 1968, Garaudy accumule les désillusions et enregistre les crimes de l'Union Soviétique. Mais, surprise ! il estime encore et toujours que : "nous avons à apprendre beaucoup de l'Union Soviétique en ce qui concerne l'application des lois universelles de la construction du socialisme"* (p. 307).

Répétant mot pour mot ce qu'il disait avant l'événement tchécoslovaque dans "Peut-on être communiste aujourd'hui ?", comme si rien ne s'était passé, couvrant le masque hideux du socialisme "réel" par le "beau visage du socialisme" projeté en Tchécoslovaquie, il lance un appel national : "Il importe maintenant que le socialisme, en France, ne perde pas sa chance. Car nous sommes dans une situation privilégiée. (La France fait partie de ces pays où) existe un Parti communiste puissant, jouissant de la confiance des grandes masses ouvrières et où, en même temps, s'opèrent une mutation et une rapide prise de conscience, chez les étudiants et les intellectuels en général"* (p. 41).

Pour terminer et selon ce qui est devenu, presque, une habitude, il invite les chrétiens à se joindre au mouvement des masses, derrière les communistes. Toujours désireux de convaincre, l'invitation est faite avec une résonance volontairement morale : "Il appar-

---

* "Pour un modèle français du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1968

tient donc aux chrétiens eux-mêmes de faire la démonstration pratique, par leur action, que leur foi n'est pas pour eux un opium mais un ferment du développement humain"**(p. 378).

QUE LES BOUCHES S'OUVRENT !

En 1969. "Le grand tournant du socialisme"* nous apprend que Garaudy a atteint la limite du supportable dans la complicité tactique du silence imposée par le Parti : "Il n'est plus possible de se taire"*(p. 7). C'est par cette phrase, par ce cri, qu'il commence son introduction.

Le mouvement communiste international est en crise. Le problème chinois, le drame tchécoslovaque et la dégénérescence généralisée de la théorie marxiste du communisme mondial attestent que le problème se pose à l'échelle planétaire. Sûr du bien-fondé du marxisme et convaincu de la nécessité du communisme, et de leur aptitude pour l'analyse et le règlement des problèmes qui se posent à notre XXe siècle finissant, Garaudy estime que nous sommes tous concernés par cette crise : "ce n'est pas l'affaire des seuls communistes"*(p. 7).

Pourquoi cette insistance ? Pourquoi faire jouer la co-responsabilité, communiste/non-communiste ? Pourquoi cette volonté de sensibiliser l'opinion sur les dernières impasses du mouvement socialiste ? Sans doute parce que d'autres forces commencent à prendre rang dans le mouvement révolutionnaire : "Dans de vastes zones, alors qu'il y a quelques années encore les forces révolutionnaires étaient moins nombreuses, les partis communistes en étaient le pôle essentiel d'attraction. Aujourd'hui ces forces ont grandi et, très souvent, elles "contournent" les partis communistes : elles se développent en dehors d'eux, sans eux, et parfois contre eux"*(p. 9).

** "Pour un modèle français du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1968.

* "Le grand tournant du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1969.

Garaudy est très attentif à ces phénomènes mais nullement inquiet en ce qui concerne la mission de son Parti. Et il tient à préciser, à tous ceux qu'il interpelle, que sérieusement et tout compte fait : "on ne peut rien faire de valable en France sans le Parti communiste"*(p. 9).

Cependant, il tient à avertir son Parti des risques qu'il court en se laissant abuser par le "triomphalisme" qui inspire maints passages du "Document issu de la dernière conférence de Moscou". Il invite ses camarades à "aborder les problèmes réels, non seulement en reconnaissant et en analysant, dans leurs causes profondes, les contradictions existant entre pays socialistes, mais aussi en recherchant les raisons pour lesquelles tant de forces révolutionnaires "contournent" les Partis communistes"*(p. 10).

Une "révision déchirante" est désormais nécessaire, nous dit Garaudy, lorsqu'il pense aux efforts indispensables pour adapter les rapports humains à la formidable mutation imposée par la nouvelle révolution scientifique et technique.

Le développement, conséquence de cette révolution, sécrète des contradictions nouvelles. Il impose une nouvelle analyse aux forces révolutionnaires progressistes, pour fonder les nouvelles stratégies qui s'imposent. C'est en particulier l'absence de ces analyses de "ce qui est fondamental" que Garaudy dénonce dans les carences du "Document issu de la Conférence de Moscou". Et c'est, sans saucun doute, aux responsables de ces "carences" qu'il pense lorsqu'il déclare : ..."contre les somnambules de tous bords, errants dans leurs rêves d'hier, l'objet de ce livre est de poser trois questions :

- Quelles mutations sont en train de s'accomplir et à quelles contradictions nouvelles donnent-elles naissance ?
- Quelles initiatives sont nécessaires pour adapter l'ensemble des rapports humains à cette mutation ?
- Qui prendra conscience des contradictions nouvelles et qui prendra les initiatives nécessaires à leur dépassement ? (p. 13)

---

* "Le grand tournant du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1969.

Ce qui préoccupe plus particulièrement Garaudy, c'est cette prise de conscience de la mutation fondamentale en cours : "nous sommes, dit-il, en présence d'une transformation de la science elle-même : la cybernétique a supplanté la mécanique comme science pilote"*(p. 24).

Le champ d'application de cette science ouvre, au possible humain, des perspectives nouvelles et la nécessité d'une mutation sans précédent. Porteuse de promesses, cette mutation n'est pas à l'abri d'aberrations dues à la spontanéité ou aux automatismes. C'est ce qui explique la prudence de Garaudy : "Pour faire face aux problèmes sans précédent posés par cette mutation, il convient d'éliminer un certain nombre d'illusions et de mythes"*(p. 38).

- "Par exemple, dans le monde capitaliste le mythe selon lequel le seul développement des forces productives permettrait de résoudre les problèmes posés par la nouvelle révolution scientifique et technique sans un changement radical des rapports de production
- Dans les pays socialistes, l'illusion symétriquement inverse selon laquelle le seul changement des rapports de production résoudrait les problèmes une fois pour toutes et engendrerait automatiquement l'homme nouveau..."*(p. 38).

Ces illusions qui ont, dans le passé, parfois freiné, voire perverti, la construction du socialisme, n'ont rien de commun avec la conception marxiste du matérialisme historique. C'est ce que Garaudy tente de faire comprendre à ceux qui ont à saisir la chance offerte par cette mutation. Car "dans les conditions nouvelles créées par la nouvelle révolution scientifique et technique, le beau modèle humain du socialisme conçu par Marx et Lénine trouve des conditions de réalisation plus favorables qu'à aucun moment du passé, mais ce modèle est encore à réaliser"*(p. 48/49).

Convaincu que les sociétés économiques et techniciennes les plus développées sont des sociétés sans finalités, Garaudy estime que : "Le socialisme seul peut offrir une alternative : créer le modèle humain d'une civilisation technicienne"*(p. 49).

---

* "Le grand tournant du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1969.

Et Garaudy nous invite à observer les prémisses de cette civilisation technicienne, "dans les pays socialistes à la recherche d'un modèle fondé, sur "l'auto-gestion", par les collectifs de travailleurs"*(p. 180). La Yougoslavie, excommuniée par Staline et le "Kominform" en 1948, nous est, ici, donnée en modèle : "Le modèle yougoslave tend à une intégration d'un type nouveau. Au lieu que l'unification soit de type mécanique, à partir d'un centre unique irrigant tout le système de ses directives, l'on cherche, en Yougoslavie, à procéder, à partir d'unités autonomes, à des concertations permettant de créer des ensembles plus vastes, s'auto-régulant réciproquement, en un mot une unité non mécanique mais cybernétique"* (p. 201).

Les conditions de réussite de ce socialisme autogéré reposent sur les chances que l'on se donne pour surmonter "une double contradiction" : il faut d'une part stimuler les initiatives créatrices de masses et d'autre part assurer une planification scientifique à long terme.

C'est dans la résolution de ces contradictions que Garaudy discerne les nouvelles tâches auxquelles le Parti doit se préparer : "Le rôle du Parti communiste est donc, dans un tel système, plus important qu'il ne le fut jamais : sa tâche essentielle est d'être un facteur d'intégration et de synthèse"*(p. 203).

Et lorsque Garaudy parle, chapitre V, des "Perspectives et initiatives pour un avenir socialiste de la France", il constate, en premier lieu, le bilan négatif du gouvernement d'alors qui, dans le domaine des initiatives propres à la France, s'est disqualifié par une orientation régressive. Par contre, dans l'opposition, une force porteuse d'espoir est prête pour assurer le changement : "Le Parti communiste français, lui seul, aujourd'hui, par le poids qu'il a dans la classe ouvrière, a le pouvoir de prendre les initiatives qui peuvent faire sortir de l'impasse l'opposition et le pays lui-même"*(p. 235).

Le problème de la mutation semble plus complexe à Garaudy lorsque, chapitre VI, il aborde "la nouvelle révolution scientifique et technique et les relations internationales".

---

* "Le grand tournant du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1969.

La grande mutation scientifique et technique apparaît tout d'abord sous ses aspects négatifs, dans des pays où l'héritage du passé, sous sa forme industrielle ou coloniale, est tel, que la nouvelle révolution scientifique et technique a pour premier effet, d'accroître les inégalités. A ce sujet Garaudy rappelle que : "L'encyclique "Populorum progressio" soulignait, avec juste raison, qu'avec le système actuel les peuples riches deviennent plus riches et les peuples pauvres deviennent plus pauvres"*(p. 290).

Cet écart croissant crée une tension fondamentale qui s'ajoute à la tension endémique nourrie par les deux blocs, capitaliste et socialiste. Prise dans un cycle infernal, la nouvelle révolution scientifique, contrairement aux espoirs qu'elle avait suscités, aggrave profondément les disparités dans la distribution des richesses. Le monde est coupé en plusieurs tronçons entre lesquels les distances ne cessent de grandir. Les tensions augmentant, les chances de paix étant inversement proportionnelles à la valeur des écarts, Garaudy estime que le problème est planétaire et que nous sommes tous concernés : "le problème fondamental des relations internationales, en ce dernier tiers du siècle, c'est de réduire ces écarts pour diminuer les tensions"*(p. 292).

Garaudy pense que la résolution de ce problème n'a rien d'utopique et qu'il ne s'agit nullement d'un problème moral. L'intérêt de tous est en jeu car, "le sous-développement d'une partie du monde freine ou déforme le développement de tous les autres"*(p. 292).

Plaidant pour les possibilités inédites de développement dans les pays dont la population croît beaucoup plus vite que celle de l'Occident, et où les conceptions du monde et de l'homme sont différentes des nôtres, Garaudy nous invite à un "véritable dialogue des civilisations".

Il est persuadé qu'une confrontation, où chacun est convaincu au départ qu'il a quelque chose à apprendre de l'autre, porte en elle les possibilités objectives de régler les tensions.

---

* "Le grand tournant du socialisme". R. GARAUDY. Ed. Gallimard. 1969.

De même, il est convaincu que la nouvelle révolution scientifique et technique porte en elle les solutions permettant de résoudre en l'an 2000, même avec une population de 5 milliards, "les problèmes non seulement d'alimentation, mais aussi d'équipement économique de tous les pays du monde".

Mais : ..."cette solution implique que l'on renonce à une politique des blocs qui est une survivance du passé, de "l'âge industriel""* (p. 294).

Et Garaudy invite les blocs à vaincre une hégémonie pour construire le monde "post-industriel", chacun selon sa vocation. Il estime, en effet, que la vocation des Etats-Unis "n'est pas dans le "désengagement" mais dans une forme radicalement nouvelle d'engagement, fondée sur la diffusion, sans contre-partie politique, (de ses) connaissances scientifiques et techniques..."*(p. 297).

Quant à la vocation propre des pays socialistes, c'est "la création d'un modèle nouveau de civilisation, offrant une alternative réelle à un système capitaliste (...)" (p. 299), incapable de s'assigner une finalité proprement humaine.

Garaudy ne précise pas s'il faut attendre que le modèle socialiste soit créé avant de proposer aux Etats-Unis de diffuser leurs découvertes.

---

*"Toute la vérité". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1970.

CHAPITRE II

DU CULTE DE LA PERSONNE
AU REGARD VERS LES AUTRES

MARXISME ET HUMANISME

En 1957, "Humanisme marxiste"* n'est pas un fruit du hasard. Il est la contribution fidèle, que Garaudy apporte à Maurice Thorez dans la défense d'un Parti menacé par les révélations du rapport de Khrouchtchev. Le but que se fixe Garaudy est double ; d'une part, il faut de toute urgence colmater l'hémorragie déclarée dans les rangs du Parti, et que Marcel Servin évalue, en février 1957, à "environ 25 pour 100 des effectifs"** ; d'autre part, la meilleure façon de protéger Staline recommande de porter Marx et Lénine sur le devant de la scène politique.

Pour toutes ces raisons, après les révélations du XXe Congrès du Parti communiste d'Union soviétique, Garaudy décide de s'expliquer, sous forme "d'essais polémiques", et il tente de démontrer que l'erreur stalinienne, si erreur il y a, ne saurait occulter les progrès décisifs réalisés dans le sillage de Lénine en se réclamant de Marx et de Engels.

Par nécessité personnelle, l'homme Garaudy, éprouve le besoin de s'expliquer sur ses choix fondamentaux ; il le fait dans son introduction en répondant à sa propre interrogation :

"Pourquoi je suis marxiste ?"

Parce que, nous dit-il, "la vision chrétienne du monde m'excluait des miens, de la classe ouvrière" (p. 10)*.

Parce que, partagé entre deux mondes : celui du quotidien et celui de la culture, il ne lui était plus possible de supporter que "la contra-

---

* Humanisme marxiste. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1975.

** Histoire intérieure du Parti communiste français. P. ROBRIEUX. Editions Fayard, 1981, p. 480.

diction (engendrée par ces deux mondes) ... (soit) ... transposée en termes de transcendance" (p. 9)*.

Parce que, enfin, la lecture de Marx venait de lui apprendre que la classe ouvrière portait ses propres valeurs de pensée et d'action, et que les plus hautes de ses valeurs naissaient de son combat lui-même. Ainsi, Marx lui permettait de comprendre que les hommes "ne sont pas révolutionnaires par rancune, mais par besoin de plénitude" (p. 11)*.

Dès lors, nous dit-il, "le premier devoir de l'esprit était de lutter pour créer les conditions de la victoire de la spiritualité ; le premier devoir était de prendre sa place et son rang dans la lutte de classe" (p. 13)*.

Fidèle aux arguments qu'il défendait dans sa thèse sur la liberté, il reformule et proclame :

"Le chemin de la liberté passait par la dictature du prolétariat. Et mon adhésion au parti de la classe ouvrière était le commencement de ma liberté" (p. 13)*.

Rebuté par les exigences de l'enseignement chrétien, il adhère totalement à la philosophie de Marx dans laquelle s'accomplit "l'unité de la pensée et de l'action, du philosophe et du militant" (p. 14)*. Cette philosophie lui convient car elle lui apporte une méthode pour surmonter ses propres contradictions : "non pas seulement dans la pensée, mais dans la vie" (p. 14)*.

Ce qui intéresse tout particulièrement Garaudy dans cette philosophie, c'est qu'elle opère une critique radicale et que le point de départ de cette critique "c'est l'homme". Mais, précise-t-il, "non pas l'homme des métaphysiques traditionnelles : la situation de l'homme, hic et nunc, dans le monde régi par l'économie capitaliste" (p. 14)*.

---

* Humanisme marxiste. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1957.

Ce postulat étant posé, la situation de l'homme en régime socialiste mise à l'abri de la philosophie critique de Marx, Garaudy se propose de parler de "l'aliénation fruit du capitalisme".

L'homme, constate-t-il, est victime d'une situation contradictoire qui engendre à la fois sa destruction et "sa subordination à la logique inhumaine des forces qu'il a créées et qui le régissent" (p. 20)*. Le mérite de l'analyse marxiste, c'est de permettre de discerner, nous dit-il, que la "dialectique immanente crée les conditions de dépassement de cette situation" (p. 20)*.

Agissant comme s'il pouvait compter sur une expérience positive, ignorant avec superbe les révélations du XXe Congrès et ses échecs, Garaudy ébauche une perspective de la philosophie marxiste permettant : "les conditions d'un retour à l'homme lui-même : réintégrant toutes ses forces aliénées et dispersées par le capitalisme. Cet homme, l'homme total, pourra dominer le monde économique au lieu d'être écrasé par lui, et accèdera à la libre création de soi par soi" (p. 20)*.

Quand il se pose la question... "comment changer le signe des choses ?" Il convient que, pour mettre fin à l'aliénation, "il ne suffit pas (...) de changer notre manière de voir les choses, il faut changer l'ordre même des choses"... et ceci, ajoute-t-il, ..." c'est l'affaire de la révolution" (p. 60)*.

Or la révolution c'est l'affaire du marxisme-léninisme puisque : "seul le marxisme-léninisme nous permet, précise Garaudy, de saisir tous les aspects du problème de la liberté et de l'individu, et de participer à la construction de l'homme total" (p. 201)*.

Cette déclaration n'a rien de fortuit et on en pénètre mieux les enjeux, en cette année 1957, lorsque Garaudy explique que :

"Les fractions les plus éclairées de la bourgeoisie... font un gros effort pour détruire la conception même du parti d'un type nouveau

---

* Humanisme marxiste. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1957.

créé au lendemain de la première guerre mondiale sous l'impulsion de Lénine, et pour ramener ces partis, sous prétexte de "libéralisme" de "déstabilisation", au vieil opportunisme qui a conduit le mouvement ouvrier à la faillite en 1920" (p. 225)*.

Cette déclaration est une opposition à une éventuelle construction d'un socialisme indépendant d'un parti de la classe ouvrière et "sans dictature du prolétariat".

L'intention est à peine voilée. Le but de Garaudy est d'ébranler les consciences des militants qui, troublés par la révélation du XXe Congrès du P.C.U.S., seraient tentés de quitter le Parti de la classe ouvrière.

Doctrinaire, il ajoute, "ceci est contraire au marxisme-léninisme... en théorie et en pratique" (p. 227)*.

Optimiste, il évoque la grande attirance du Parti dans les milieux intellectuels et souligne que : "La création récente de l'Union des étudiants communistes montre quelle attirance exerce le communisme sur la jeunesse intellectuelle" (p. 244)*.

Garaudy explique cette attirance et ces adhésions d'intellectuels par leur prise de conscience : ..." une certitude de plus en plus profonde chemine chez l'intellectuel qui veut courageusement rompre avec les servitudes spirituelles de la bourgeoisie décadente : c'est qu'aucun développement authentique de la culture et de la nation n'est désormais possible sans la classe ouvrière et contre elle..." (p. 248)*.

Garaudy insiste sur le choix courageux des intellectuels, car la société qu'ils dénoncent ne les a pas préparés à cette douloureuse mais salvatrice mutation : ..."pour échapper à la faillite de la bourgeoisie qui les a formés, ils sont amenés à faire leur un point de vue qui contredit fondamentalement l'abstraction et l'individualisme qui sont l'héritage le plus tenace de leur formation bourgeoise" (p. 249)*.

---

* Humanisme Marxiste. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1957.

A l'intention des intellectuels, Garaudy rappelle une déclaration de Lénine qui a le mérite de les informer sur leur perspective d'action dans le parti : "le matérialisme implique... la position de classe..." (p. 254)*.

Et pour être encore plus précis, il souligne que : "la première exigence du matérialisme dialectique... s'identifie avec le "point de vue" du prolétariat" (p. 254)*.

Afin que les intellectuels sachent où sont leurs lieux et places, il ajoute :

"Le "point de vue de la classe" c'est se placer au dehors du système capitaliste" (p. 267)*.

Garaudy estime que c'est en ralliant la base, hors du système, que l'on peut prendre conscience des réalités objectives nouvelles et des problèmes historiques nouveaux qui se posent ; mais il est convaincu que le règlement de ces problèmes nécessite une tutelle avertie, puisqu'il précise : "Quant à la solution de ces problèmes, elle ne jaillit pas "spontanément" du "point de vue" de la classe ouvrière : elle ne peut (comme le dit Lénine) ... qu'être apportée à la classe ouvrière du dehors... en faisant appel à toutes les connaissances..." (p. 267)*.

Pour justifier cette prise de position de Lénine, Garaudy invoque Marx qui, dans "La sainte famille", écrivait qu'"il ne s'agit pas... de savoir ce que tel ou tel prolétaire, ou même le prolétariat tout entier, se propose momentanément comme but. Il s'agit de savoir ce que le prolétariat est et ce qu'il doit historiquement faire conformément à son être" (p. 267)*.

Or, ce savoir, seule une élite cooptée au sein du Parti le détient. Et c'est cette élite qui est chargée de "l'élaboration scientifique de la doctrine qui apportera la conscience au mouvement" (p. 267)*.

---

* Humanisme marxiste. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1957.

Pour en persuader les hommes, Garaudy cite le "Père fondateur" :

"Notre parti, dit Lénine, est l'interprète conscient d'un processus inconscient" (p. 297)*.

L'humanisme marxiste c'est, en somme, l'assurance du développement des qualités de l'homme par conscience interposée, aidé en cela par "la discipline du parti... fondée sur une connaissance scientifique : le marxisme-léninisme" (p. 288)*.

---

* Humanisme marxiste. R. GARAUDY. Editions Sociales, 1957.

CHRETIEN ET MARXISME

Dans... "De l'anathème au dialogue..."* Garaudy se présente en homme de bonne volonté qui, intéressé par l'adresse lancée par le pape à "tous les hommes de bonne volonté", s'adresse, à son tour, au Concile.

Surpris par le dynamisme et le courage de la hiérarchie catholique qu'il avait combattue en 1947 en lui reprochant son immobilisme et ses collusions avec le pouvoir, c'est en marxiste prudent et quelque peu solitaire, qu'en 1965 il s'interroge pour son propre compte sur les limites et les perspectives ouvertes par Jean XXIII.

Partisan du dialogue, qu'il considère comme "une nécessité objective", il met immédiatement en valeur les raisons qui, à son avis, ne peuvent que renforcer le rapprochement, qu'il souhaite, entre chrétiens et communistes.

"La nécessité absolue du dialogue et de la coopération entre chrétiens et communistes découle de deux faits irrécusables" : (p. 11)*

I - Face au péril atomique qui risque d'anéantir toute vie civilisée sur la terre, il compte sur les chrétiens et les communistes pour le choix ultime qui exige... "le front commun de tous ceux qui croient que l'univers avance encore, et que nous sommes chargés de le faire avancer" (p. 12)*.

II - Le deuxième fait c'est que, sur cette terre soumise à de multiples tensions, selon l'analyse de Garaudy... "deux grandes conceptions du monde animent les hommes"... en cette fin du XXe siècle.

---

* De l'anathème au dialogue. R. GARAUDY. Ed. Plon, 1965.

Partant de ce constat il tient à mettre en évidence que "des centaines de millions d'entre eux trouvent dans des croyances religieuses le sens de leur vie et de leur mort, le sens même de notre histoire humaine et, pour des centaines de millions d'hommes et de femmes, le communisme donne un visage aux espérances de la terre, un sens aussi de notre histoire" (p. 12)*.

Cette donnée, qu'il évalue en rapport de force, l'incite à déclarer que : "l'avenir de l'homme ne pourra être construit ni contre les croyants, ni même sans eux ; l'avenir de l'homme ne pourra être construit ni contre les communistes, ni même sans eux" (p. 12)*.

Dans cette visée prospective de l'avenir, nous remarquons que les hommes qui intéressent Garaudy sont des hommes de foi, dont les conceptions du monde et de l'homme ne se recouvrent pas. C'est à partir de cette prise en compte qu'il va s'efforcer de montrer, que ce qui aurait tendance à séparer ces hommes est moins important, que ce qui est appelé à les rassembler sur ce qui lui paraît fondamental.

Pour ce faire, Chrétiens et Marxistes sont invités à une "prise de conscience du fondamental" selon Garaudy. Optimiste, il observe que certains chrétiens, confrontés au "développement vertigineux des sciences et des techniques", et affrontés à "de nouveaux centres d'initiative historique... révélant d'autres sources de valeurs humaines que les traditions occidentales", ont été amenés à discerner plus clairement dans leur foi, "ce qui tenait aux conditions historiques de la naissance du développement du christianisme et ce qui était essentiel" (pp. 21-22)*. Il apprécie l'effort accompli par ces chrétiens pour repenser leur foi dans les perspectives du monde moderne. Garaudy voit dans ces chrétiens, plutôt progressistes, des disciples du Père Teilhard de Chardin auquel il prête qu'"...il semble que science et religion soient deux lectures complémentaires du monde" (p. 37)*.

Nourrissant l'espoir de voir même des chrétiens frileux rejoindre ces chrétiens de progrès, il les invite à méditer ce que disait le

---

* De l'anathème au dialogue. R. GARAUDY. Ed. Plon, 1965.

Père Teilhard de Chardin inspiré par le souci de "réajuster l'Eglise au monde nouveau" (p. 36)*.

"Adorer, autrefois, c'était préférer Dieu aux choses en lui référant et en lui sacrifiant. Adorer, maintenant, cela devient se vouer corps et âme à l'acte créateur en s'associant à lui pour achever le monde par l'effort et la recherche" (p. 37)*.

Pour montrer le rôle commun que chrétiens et marxistes sont susceptibles de jouer dans l'acte de création continuée, Garaudy cite Marx :

"Pour l'homme socialiste, dit-il, tout ce qu'on appelle l'histoire universelle n'est rien d'autre que l'engendrement de l'homme par le travail humain" (p. 61)* (**).

Et pour concrétiser, Garaudy ajoute :

"Pour un marxiste, exister c'est créer"...

Mais comme il est appelé à introduire des valeurs jusque là peu usitées dans le discours marxiste, il précise :

"Le moment de la création, et, avec lui le moment de la subjectivité et celui de la transcendance, du dépassement du donné, sont donc essentiels dans le marxisme (même) s'ils n'ont pas toujours été mis à leur juste place par des interprètes superficiels ou malveillants de Marx" (p. 63)*.

Dans cette création continuée, ajoute-t-il, "notre tâche de communiste, c'est de rapprocher l'homme de ses rêves les plus beaux et de ses espoirs les plus grands : de l'en rapprocher réellement et pratiquement, afin que les chrétiens eux-mêmes trouvent sur notre terre un commencement de leur ciel" (p. 79)*.

---

* De l'anathème au dialogue. R. GARAUDY. Ed. Plon, 1965.

** Karl MARX - "Bibliothèque de la pléiade" nrf Gallimard, Ed. 1972, oeuvres T. II, p. 89.

Pour participer à cette tâche, qui demande une attitude révolutionnaire, les chrétiens, nous dit Garaudy, ne pourront pas faire l'économie "des méthodes (marxistes) de pensée, d'action et d'organisation (permettant) une insertion réelle et efficace de leur foi dans l'histoire" (p. 117)*.

Quant aux communistes, il les invite à se préparer à ces actions communes et pour faciliter le rapprochement, il tient à les sensibiliser sur le fait que "le marxisme s'appauvrirait si... (comme le rappelait déjà Aragon dans "Le fou d'Elsa")... saint Paul et saint Augustin, si sainte Thérèse d'Avila, Pascal et Claudel, si le sens chrétien de la transcendance et de l'amour lui devenaient étrangers" (p. 82)*.

Pour que s'instaure ce dialogue, dit Garaudy, "nous ne demandons à personne de cesser d'être ce qu'il est mais au contraire de l'être plus et de l'être mieux" (p. 24).

Mais, pour faciliter ce dialogue, il énumère un certain nombre de changements qu'il estime bénéfiques pour la mutation nécessaire des chrétiens.

---

* De l'anathème au dialogue. R. GARAUDY. Ed. Plon, 1965.

HUMANISME ET PROBLEME CHINOIS

En 1967, au terme de ce qu'il appelle une "controverse tragique" et qu'il intitule "Le problème chinois"*, Garaudy tient à marquer non seulement son désaccord sur la construction et la conception chinoise du socialisme, mais encore, et tout particulièrement, son refus de l'humanisme développé par Mao Tsé-Toung.
Pour défendre Marx, et ce qui est pour lui l'humanisme marxiste, il n'hésite pas à s'opposer à Mao Tsé-Toung qui, à son avis, commet une erreur grave lorsqu'il déclare :

"Dans la société de classe, il n'existe qu'une essence humaine revêtant un caractère de classe déterminé et non une essence humaine extérieure aux classes. Nous sommes pour l'essence prolétarienne, pour l'essence humaine de la grande masse du peuple..." (p. 232)*.

Mao Tsé-Toung marque ainsi son opposition radicale aux propriétaires fonciers et à la bourgeoisie pour lesquels, dit-il, "l'essence humaine... n'est rien d'autre... que l'individualisme bourgeois" (p. 232)*

Garaudy, dogmatique et pointilleux, reconnaît dans ces quelques lignes de Mao Tsé-Toung, "un résumé... de tous les contresens sur l'humanisme fondés :

1 - sur une théorie mécaniste du reflet
2 - sur la réduction de l'homme aux rapports de production
3 - sur la confusion de l'humanisme marxiste avec l'individualisme bourgeois" (p. 232)*.

---

* Le problème chinois. R. GARAUDY. Ed. Seghers, 1967.

Il refuse une telle conception de l'humanisme, qui conduit à un "nihilisme à l'égard du passé culturel", et dans lequel, pour forger l'homme de notre temps, il faudrait, dit-il, "proscrire...Homère ou Shaekespeare, ou même Beethoven... comme porteurs nocifs des valeurs d'un passé périmé" (p. 233)*.

Il est convaincu que le socialisme et son humanisme ne sont pas acculés "à ces conséquences ruineuses" et qu'il n'y a pas lieu de se "raccrocher à la conception métaphysique d'une "nature humaine" ou d'une "essence humaine" abstraite et immuable, caractéristique de l'humanisme bourgeois".

Cette certitude, il la puise dans "Le Capital". Marx y "définit l'essence de l'homme". C'est-à-dire ce qui distingue l'homme de toutes les autres espèces animales, non pas par un rapport de l'homme avec les autres hommes et à la société, mais d'abord par son rapport avec la nature... par l'acte par lequel il transforme la nature... le travail" (pp. 233/234)*.

Garaudy y voit le commencement de "l'histoire proprement humaine", et il relève une première distinction radicale, "entre la conception marxiste et la conception métaphysique de l'essence humaine : "l'essence humaine", définie chez Marx par le travail précédé de la conscience de son but est historique" (p. 234)*.

Cette conception convient à Garaudy parce que : ..."au lieu des "essences humaines" successives et étrangères les unes aux autres : féodale, bourgeoise, prolétarienne, définie en fonction des seuls rapports de production",... Marx distingue une essence humaine qui "s'enrichit constamment par le développement, grâce au travail des forces productives (c'est-à-dire des techniques et de l'homme qui les met en oeuvre)" (p. 234)*.

---

* Le problème chinois. R. GARAUDY. Ed. Seghers, 1967.

Mais comme il n'existe pas de travail qui ne soit engagé dans des rapports de production, les rapports qui s'établiront risquent d'être conditionnés.
C'est pourquoi, après Marx, Garaudy insiste sur "la distinction de principe, entre l'individu et la classe à laquelle il appartient : Les individus... trouvent leurs conditions de vie établies d'avance, reçoivent de leur classe leur position dans la vie...". Et puisque le problème de Marx est de libérer chaque homme des rapports de classe qui l'oppriment, il ajoute : ... "ce phénomène ne peut être supprimé que si on supprime la propriété privée". Alors dit-il, ..., "les individus participent (à la société) en tant qu'individus" (p. 236)*.

Ce qui caractérise l'humanisme de Marx, analysé par Garaudy, c'est "la nécessité historique de remplacer l'individu morcelé, porte-douleur, d'une fonction productive de détail par l'individu intégral". Alors que l'antihumanisme de Mao Tsé-Toung se fonde sur "la réduction de tous les rapports sociaux aux seuls rapports de production, aux rapports de classe, et la réduction de l'individu à un reflet de ces rapports" (p. 237)*. Au-delà de ces confusions idéologiques Garaudy met à jour un problème dont les conséquences pratiques sont particulièrement graves.

Il écrit : "s'il est vrai que l'individu n'a de réalité et de valeur que dans la perspective des classes et de leur lutte, et qu'en fonction des fins nationales, l'ennemi de la nation ou de la classe (ou celui qui est défini comme tel) perd sa qualité d'homme" (p. 239)*.

De ce fait, il lui semble acceptable que Mao Tsé-Toung, évoquant les "défilés en grands bonnets" (1) des Touhao et des Le Chen, dise : "celui qui a ainsi défilé, ne fût-ce qu'une seule fois, affublé de son grand bonnet, n'a plus droit à aucun respect et on cesse même de le considérer comme un être humain" (p. 240)*.

---

* Le Problème Chinois. R. GARAUDY. Ed. Seghers, 1967.

(1) Rite Fribal, punitif, destiné à marginaliser, voire à exclure un membre d'une "tribu". Cette pratique a été reprise et développée par les "gardes rouges" pendant la "révolution culturelle" lancée par Mao Tsé-toung.

Ce qui lui paraît plus difficilement acceptable c'est que : "Aujourd'hui, avec la "révolution culturelle", ce sont même de vieux militants vétérans de la "Longue Marche" qui défilent parfois avec "les grands bonnets", perdant, eux aussi, comme "révisionnistes", leur caractère d'être humain..." (p. 240)*.

Garaudy relève ici l'opposition radicale avec l'enseignement de Marx disant : "que le capitaliste même ne cesse pas d'être une personne, même si sa personnalité est conditionnée par les rapports de classe" (p. 240)*.

---

* Le Problème chinois. R. GARAUDY. Ed. Seghers, 1967.

LENINE ... ET STALINE

LES HOMMES DU SOCIALISME

La mansuétude que Marx manifeste à l'intention du pire ennemi du socialisme : le capitaliste, Garaudy l'accordera à Staline en 1968 lorsqu'il écrit son livre, "Lénine"*, dans lequel il s'efforce de décaper le léninisme de quarante années d'interprétation stalinienne.

Staline, ex coryphée de la science des années 1950, mis à l'honneur dans "Théorie matérialiste de la connaissance" en 1954, combattu après 1956, refait surface et résiste de mieux en mieux aux attaques après la période Khrouchtchévienne.

La Chine se garde bien de le coiffer du "grand bonnet". Quant à Garaudy, il s'efforce de redorer le blason de Lénine, par un retour aux sources, sans trop ternir l'homme Staline, un moment abhorré, qu'il va préserver, comme nous l'avons déjà vu, en dénonçant certes ses tyrannies, sources de tant de drames humains, mais en nous invitant à un effort de compréhension. Il nous fera d'ailleurs la confidence de sa propre démarche de compréhension, qu'il développe dans "Peut-on être communiste aujourd'hui?"**, qui paraît en 1968 et dont la réponse, à l'intention du contradicteur potentiel, serait quelque peu provocatrice :

---

* Lénine. R. GARAUDY. P.U.F., 1968.

** Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1968.

"Comment peut-on ne pas être communiste ?"... déclare-t-il en faisant remarquer que :

"en Union soviétique, en dépit des difficultés... (de toutes sortes)... les problèmes du développement ont été résolus tout en élevant très sensiblement le niveau de vie et les conditions de vie de l'ensemble des travailleurs" (p. 132)*.

Pour bien montrer que les retombées négatives du XXe Congrès sont mineures comparées aux résultats acquis, il souligne le côté positif d'un système qui semble répondre à l'espérance des hommes :

"Le prestige aujourd'hui mondial de l'Union soviétique est lié à cette première victoire irrécusable : le socialisme apparaît comme le système le plus propre à vaincre le sous-développement et à conquérir une véritable indépendance" (p. 132)*.

Comment peut-on ne pas être communiste ? insiste-t-il, quand "le premier mérite de la politique extérieure soviétique est de se fonder sur... la coexistence pacifique... seule alternative possible à l'extermination nucléaire..." (p. 133)*.

Pour souligner le côté humanitaire et unilatéral de cette décision, il précise :

"C'est une chance pour l'humanité tout entière que l'une des deux plus grandes puissances du monde ait fait de cette loi objective de notre siècle le principe de sa politique étrangère, alors que l'autre grande puissance rêve encore de croisade et d'hégémonie" (p. 136)*.

L'image valorisante du progressisme pacifique soviétique, comparée à l'archaïsme belliciste américain, donne à Garaudy la marge nécessaire pour appréhender l'aspect négatif du socialisme dont il se réclame. Et pour la première fois il ose reconnaître la misère sovié-

---

* Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1968.

tique : "... la déformation bureaucratique exerça ses ravages dans les domaines de la culture comme chez les paysans et les ouvriers" (p. 139)*.

Le développement des méthodes bureaucratiques coercitives, dues à Jdanov et Staline, fournit un terrain de choix, nous dit Garaudy... "pour l'application de l'étrange "loi" historique par laquelle Staline justifiait une terreur toujours accrue : la lutte des classes devient de plus en plus aiguë à proportion même de la construction du socialisme" (p. 139)*.

Et à son tour, après 30 années de négation, Garaudy reconnaît que :

"Cette "loi" servit de justification à une répression féroce dans le Parti bolchévik lui-même, et dans l'ensemble du peuple soviétique. Cela coûta à ce peuple et à ce parti des millions de victimes dont les témoignages émouvants, de Soljénitsyne... à Evguenia Guinsbourg... nous retracent le calvaire" (p. 139)*.

Une fois de plus, faisant appel à la compréhension du lecteur, il estime que tout examen de ces déformations, pour être objectif, doit tenir compte de deux faits fondamentaux :

"1 - La situation de la Russie, avant la Révolution...
2 - ... le sens et le rythme des progrès réalisés".

Convaincu qu'un examen honnête de cette situation ne peut aboutir qu'à un bilan positif, il précise :

"Si nous savons ne pas oublier ces deux données essentielles ce qui demeure (...) c'est que le système d'économie socialiste est le premier système économique consciemment construit par l'homme. Pour la première fois dans l'histoire, des hommes prenaient cette initiative

---

* Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1968.

sans commune mesure avec toutes les autres initiatives antérieures : fonder la maîtrise consciente de l'homme sur toute son activité sociale, à partir d'une gestion planifiée de l'économie" (p. 140)*.

Certes, Garaudy regrette que l'extraordinaire bouillonnement d'initiatives créatrices libéré, dans tous les domaines, au lendemain de la Révolution d'octobre, "pendant les inoubliables "années vingt"", se soit terminé avec la disparition de Lénine. Mais les décisions prises, en 1965 par les responsables soviétiques, le rassurent et l'incitent à déclarer :

qu'"...Au-delà de la grande léthargie, et du commencement de réveil que constitua le XXe Congrès, les décisions... sur les problèmes économiques et les formes nouvelles de planification, créent les conditions matérielles permettant de reprendre les problèmes de la culture dans l'esprit des années vingt..." (p. 148)*.

Ces décisions lui faisant l'effet d'un bain régénérateur, Garaudy optimiste, convaincu que ce socialisme est porteur d'un humanisme sans précédent, déclare :

"Quels que soient donc les drames de cette construction héroïque, quels que puissent être les vestiges qui demeurent encore des erreurs passées, le bilan de la construction du socialisme en U.R.S.S. est tel que la brèche ouverte dans le système plusieurs fois millénaire de l'exploitation de l'homme par l'homme a fait de la révolution d'octobre la plus grande rupture historique de tous les temps, et le plus grand événement spirituel de notre siècle" (p. 148)*.

On reste confondu devant cet enthousiasme partisan qui aurait tendance à contredire l'appel à la prudence que Garaudy invoquait dès 1956 et dont il nous informait en 1967 dans "Marxisme du XXe siècle", et qu'il rappelle, ici en 1968, dans "Peut-on être communiste aujourd'hui ?".

---

* Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1968.

Prudent, il évoquait "ce début de prise de conscience, tragique mais vivifiant, (que furent pour les communistes)... les révélations... du XXe Congrès du Parti communiste de l'U.R.S.S." (p. 42)*.

Interpellé par ses camarades ébranlés dans leur foi de militants, Garaudy explique ce que furent leurs premières réactions et leur décision d'être plus exigeants et lucides dans l'avenir :

"C'est au-delà de ce "tournant des rêves" que nous sommes partis à la reconquête de nos certitudes. Non pas en sceptiques et en désabusés. Non pas décidés à ne plus croire, mais décidés à ne plus croire que les yeux ouverts" (p. 42)*.

La situation nouvelle, créée par l'événement, appelait à plus de réalisme :

"La sphère de cristal dans laquelle nous nous étions orgueilleusement enfermés était brisée. L'anneau magique était rompu".

Sans transiger, toutefois, sur la supériorité reconnue au marxisme car Garaudy estimait que, seule la méthode d'approche des problèmes demandait une adaptation :

"Nous savions désormais que la supériorité du marxisme ne pouvait pas être décrétée, mais gagnée dans une bataille de chaque jour..." (p. 42)*.

Et cette prise de conscience révélait la nécessité d'une conversion susceptible de rendre les communistes plus attentifs aux discours d'autrui :

"Nous avions cessé de nous croire les seuls dépositaires de la vérité absolue. Nous ne pouvions plus avoir à l'égard des autres, une attitude simplement pédagogique. Il fallait entrer en dialogue... Apprendre les lois d'une assimilation critique de ce que les non-marxistes apportaient à la construction commune" (p. 42)*.

---

* Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1968.

Garaudy était certainement désireux de tenir compte de ces résolutions formulées en 1956 ; mais à douze années d'intervalle la passion du militant semble l'emporter sur les sentiments de l'homme. Nous en voulons pour exemple l'attitude et les certitudes qui se dégagent de la perspective que Garaudy propose aux chrétiens dans le chapitre "le dialogue et le christianisme du XXe siècle".

"La présence et la participation d'un grand nombre de chrétiens à l'oeuvre commune créera les conditions de plus en plus favorables à cette nécessaire intégration" (p. 385)*.

Ceci, c'est l'attitude pédagogique qui incite les chrétiens à évoluer à l'égard du marxisme-léninisme, auquel on recommande d'intégrer certaines hautes valeurs chrétiennes dans son héritage culturel. Et sûr de ce que doit produire l'avenir, il ajoute :

"Car le communisme ne sera pas seulement ce que rêvent les seuls communistes : il portera l'empreinte de tous ceux qui auront participé à sa construction" (p. 385)*.

---

* Peut-on être communiste aujourd'hui ? R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1968.

LE NOUVEAU MODELE *

... LE NÔTRE

A la fin de l'année 1968 le drame tchécoslovaque surprend Garaudy qui apprend, à ses dépens, qu'il ne suffit pas de "ne plus croire que les yeux ouverts", mais qu'il faut, en plus, tenir compte de l'effet déformant du prisme idéologique.

Mis en confiance par les nouveaux maîtres du Kremlin qui, à ses yeux, créaient en 1965 "les conditions matérielles permettant de reprendre les problèmes de la culture dans l'esprit des années vingt", Garaudy savait, au début de 1968, quelles étaient les places et conditions des chrétiens dans le cadre de la pluralité des "modèles" du socialisme. Intéressé par l'expérience tchèque, il adhérait entièrement à la recherche entreprise par le Parti communiste tchécoslovaque qui faisait figure de pionnier en la matière.

Encore abasourdi, par "l'intervention décidée par les actuels dirigeants soviétiques (qui) est venue barrer le chemin à cette grande espérance", Garaudy médite sur le projet avorté :

"Tel est le beau visage humain du socialisme que les communistes tchécoslovaques avaient entrepris de donner au monde" (p. 40)*.

Trompé, il refuse de cautionner les desseins ambigus et mortifères des responsables soviétiques. Piégé, il décide néanmoins de continuer, car pour lui... "cette espérance (...) ne doit pas être détruite" (p. 40)*.

---

* Pour un modèle français du Socialisme. R. GARAUDY. Ed. Gallimard, 1968.

Et, sans plus s'attarder sur le drame calculé dont sont victimes les Tchèques, il envisage de tenter en France, au nom du socialisme, ce que les dirigeants de la "Patrie socialiste" refusent dans les démocraties socialistes.

Pour Garaudy le projet est viable, il sait que des hommes sont prêts pour le réaliser et les événements de mai 1968 témoignent d'une conjoncture favorable pour tenter l'entreprise.

La préface de "Pour un modèle français du socialisme"* est, en somme, son programme d'action et c'est pratiquement les seules nouveautés qu'il apporte, après les événements de Tchécoslovaquie, à la réédition de "Peut-on être communiste aujourd'hui ?" qui, pour les besoins de la cause, change de titre.

Mis en porte à faux par l'intervention indéfendable des soviétiques, Garaudy crée la diversion en soulignant la révolte des étudiants, des intellectuels et de tous les travailleurs qui protestent" contre cette logique du capitalisme soumise à la loi du profit" (p. 16)*.

S'appuyant sur ces protestations, il analyse "le mouvement ouvrier et le mouvement des étudiants et des intellectuels (comme étant les mêmes) moments d'une même totalité" (p. 19)*.

Pour lui, les temps sont arrivés : "Il appartient aux communistes de ne pas laisser échapper la chance historique qui est aujourd'hui celle de l'avenir du socialisme en France" (p. 19)*.
Et pour couper court à toute critique émanant de ceux qui s'étonneraient d'entendre que le Parti communiste puisse réaliser, ici, ce qu'il combat, là-bas, dans les pays de l'Est, Garaudy explique et argumente à partir de deux réalités historiques :

"D'abord le Parti communiste est la classe ouvrière, parvenue, par le marxisme, à la conscience d'elle-même et de sa mission historique" (p. 22)*.

---

* Pour un modèle français du Socialisme. R. GARAUDY. Ed. Gallimard, 1968.

Le Parti communiste, est, à son avis, le seul parti capable de regrouper les nouvelles forces vives de la nation qui formeront, au sein du "concept de classe ouvrière", ce que Gramsci (1) appelait "un nouveau bloc historique".

- "Le deuxième fondement de principe du rôle dirigeant du Parti communiste c'est, ... aussi de se fonder sur une théorie scientifique... : le marxisme-léninisme" (p. 22)*.

Comme nous le voyons, l'enseignement que Garaudy tire de l'échec tchécoslovaque, c'est que le Parti n'a pas à être mis en cause. Mais alors qui ? ... les Hommes ?

---

(1) Gramsci : théoricien du Parti communiste italien.

* Pour un modèle français du Socialisme. R. GARAUDY. Ed. Gallimard, 1968.

LE GRAND ... "CONTOURNEMENT" ... DU SOCIALISME

"Il n'est plus possible de se taire"

C'est par cette phrase que Garaudy introduit "Le grand tournant du socialisme"* en 1969. Ainsi, après avoir dénoncé la cécité partielle dont "souffraient" les militants communistes avant 1956, Garaudy reconnaît que le mutisme est également une qualité du militant et qu'il l'a défendu jusqu'en 1969.

Depuis 1956, Garaudy est sensé regarder et voir le monde par ses propres yeux, et le décalage qu'il constate, entre les événements internationaux et les analyses critiques de son parti, l'amène, en 1969, à rompre la discipline d'usage en choisissant, en conscience, de prendre la parole.

Ce faisant, il prend des risques, il est prévenu :

"L'on n'a cessé de me dire, au cours de ces dernières années : tu as toute liberté pour exprimer ton point de vue, à condition que ce soit "à l'intérieur du Parti"" (p. 15)*.

Mais ce que Garaudy a vu, de ses yeux, et que ni le Bureau Politique, ni le Comité central ne veulent voir, il tient à en avertir "la base". Cette base dont il reconnaît à présent que, par "défiance" ou "mépris", "on ne la fait jamais juge des discussions. Elle est considérée comme mineure, incapable de séparer le bon grain de l'ivraie" (p. 15)*.

---

* Le grand tournant du socialisme. R. GARAUDY. NRF Gallimard, 1970.

Il décide que cette base doit savoir que d'autres forces révolutionnaires se lèvent de par le monde et que le Parti communiste n'en est plus "le pôle essentiel d'attraction". Ces forces révolutionnaires "contournent les partis communistes : elles se développent en dehors d'eux, sans eux, et parfois contre eux" (p. 9)*.
Garaudy est certes partisan de la libération des opprimés, mais il regrette que l'initiative de cette libération échappe aux partis communistes :

..."de grandes forces sociales s'éveillent à la révolution, et les partis communistes n'en sont qu'une composante, pas toujours la plus dynamique" (p. 9)*.

Luttant contre le ""triomphalisme" qui inspire maints passages du "Document" issu de la Conférence de Moscou"**, son intention est de forcer les responsables des Partis en informant la base.

En communiste convaincu, il regrette qu'"il n'y (ait) pratiquement pas de parti marxiste... en Afrique noire (dans) les mouvements nationaux anticolonialistes..." (p. 10)*.

Il constate avec déception que : "Dans le monde musulman le mouvement national et même socialiste "contourne" aussi les partis communistes" (p. 10)*.

Quant à l'Asie, l'hégémonie du Parti communiste chinois, et les divisions internes des autres partis y engendrent des problèmes qui "prennent une forme particulièrement dramatique" (p. 10)*.

Mesurant ce qu'il appelle "une crise du mouvement international communiste", Garaudy s'inquiète :

---

* Le grand tournant du socialisme. R. GARAUDY. NRF Gallimard, 1970.

** Cette Conférence s'est tenue en juin 1969 : ..."c'est de cette époque que date le changement de ligne stratégique des dirigeants soviétiques, l'adoption d'une politique misant sur l'effritement de l'impérialisme et sur la possibilité de gagner au camp du mouvement communiste international de nouveaux pays et de nouveaux bastions". in "Histoire intérieure du Parti communiste". P. ROBRIEUX, t. 1, p. 649. Ed. Fayard, 1981.

"Dans les pays développés d'Europe et d'Amérique, peut-on raisonnablement espérer que... la classe ouvrière dans sa masse et les autres forces révolutionnaires soient gagnées par les partis communistes actuellement existants ?" (p. 10)*.

Il en doute. Et attribuant ce doute aux actuelles contradictions existant entre pays socialistes, il va s'employer à polariser toutes les forces de progrès sur une nécessité majeure : une ""révision déchirante" est désormais nécessaire. Pour les communistes, comme pour les non-communistes, et pour les anticommunistes" (p. 10)*.

Son intention est de montrer qu'aucun homme, d'aucun pays, et sous aucun régime n'échappera aux mutations que va imposer la nouvelle révolution scientifique et technique. Et cette perspective le réjouit, car il pressent que "dans les conditions nouvelles créées par la nouvelle révolution scientifique et technique, le beau modèle humain du socialisme conçu par Marx et par Lénine trouve des conditions de réalisation plus favorables qu'à aucun moment du passé, mais ce modèle est encore à réaliser" (p. 49)*.

Et cette tâche délicate exige des compétences particulières. La création d'un modèle humain ne saurait être confiée au capitalisme dont "l'un des caractères aujourd'hui les plus apparents... c'est d'être une société sans finalité", nous dit Garaudy, qui estime que "le socialisme seul peut offrir une alternative : créer le modèle humain d'une civilisation technicienne... en actualisant ses possibilités immanentes" (p. 49)*.

Garaudy montre ainsi qu'il y a des qualités spécifiques à l'être communiste. Mais il compte néanmoins sur le concours d'autres hommes également sensibles à la spécificité humaine. Il attend beaucoup des chrétiens, convaincu qu'"un dialogue exigeant avec le marxisme les a aidés à redonner à leur foi sa dimension historique et sociale, sa dimension active, militante" (p. 53)*.

Le grand tournant du socialisme. R. GARAUDY. NRF Gallimard, 1970.

Et, dans une visée prospective, planétaire, il insiste sur la nécessité de prendre en compte, les possibilités inédites de développement des sociétés qui ont "d'autres conceptions du monde et de l'homme".

Pour lui : "le dialogue des civilisations ne fait que commencer" (p. 294)*.

* Le grand tournant du socialisme. R. GARAUDY. NRF Gallimard, 1970.

CHAPITRE III

DE LA NEGATION DE DIEU
A L'ÉVOCATION DU CHRIST

UNE NOUVELLE IMAGE DE DIEU

"De l'anathème au dialogue"*, publié en 1965, est directement inspiré par le souffle du Concile de Vatican II et par l'esprit de l'Encyclique "Pacem in terris" qui posent le problème du dialogue de l'Eglise avec le monde.

Garaudy saisit l'occasion que lui offre l'Eglise et, fidèle à sa réputation de battant, avant que les Pères conciliaires présentent leurs conclusions, il s'autorise à faire allusion aux "limites canoniques (qui) seront imposées" au dialogue entre croyants et incroyants.

Profitant de la mise à jour que tente l'Eglise, il répond à l'appel lancé par le pape en apportant "sa contribution à la réflexion commune" ; mais son souci sera surtout de centrer le débat sur un rapprochement entre chrétiens et marxistes et plus particulièrement entre catholiques et communistes, son objectif étant de passer de "l'anathème au dialogue".

Convaincu de la nécessité de ce dialogue, il estime que celui-ci ne sera possible qu'au prix d'une réelle prise de conscience du fondamental, à la fois chez les chrétiens et chez les marxistes.

Toujours traumatisé par les perversions révélées au XXe Congrès du P.C.U.S., Garaudy suggère que la prise de conscience des marxistes porte surtout sur un "retour aux sources". Désireux de faire l'impasse sur les "erreurs de parcours", il insiste volontairement sur ce qu'il

---

* "De l'anathème au dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

estime essentiel dans le marxisme ; à savoir : "Le moment de la création, et, avec lui, le moment de la subjectivité et celui de la transcendance du dépassement du donné..." (p. 65)*.

Conscient du décalage, dont témoigne le marxisme réel, entre le discours et la réalité, il précise que ces critères "n'ont pas toujours été mis à leur juste place par des interprètes superficiels ou malveillants de Marx..." (p. 65)*.

Ce retour aux sources, dans le sillage du maître, devrait rendre le disciple "attentif aux conditions qui donnent à cette subjectivité et à (la) liberté leur efficacité la plus grande..." (p. 65)

De plus, fidèle à son objectif initial de militant, soucieux de tenir "les deux bouts de la chaîne" et désireux de convaincre les chrétiens, Garaudy rappelle opportunément : "...que le marxisme s'appauvrirait... si le sens chrétien de la transcendance et de l'amour lui devenaient étrangers" (p. 82)*.

Comme nous pouvons le constater, la prise de conscience du fondamental chez les marxistes ne leur impose pas une mutation radicale. Garaudy dénonce, avec modération, les "perversions" d'un marxisme interprété momentanément comme une idéologie de justification et il en précise les remèdes. Enfin, soucieux d'un nécessaire rapprochement avec les chrétiens, il invite les marxistes à faire une sélection dans l'héritage des valeurs chrétiennes.

Modéré à l'égard des marxistes, Garaudy s'affirme par contre très exigeant envers les chrétiens, auxquels il propose une nouvelle image de Dieu.

Cette remise en cause est, à son avis, pratiquement imposée par des événements tels que le développement des sciences et des techniques, les progrès des révolutions socialistes et l'irrésistible mou-

---

*"De l'anathème au Dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

vement de libération nationale des peuples jusqu'ici colonisés, qui "agrandissent prodigieusement l'horizon humain."

Garaudy souligne que "certains chrétiens" ont très bien analysé le phénomène et cela leur a d'ailleurs permis de "discerner plus clairement, dans leur foi, ce qui tenait aux conditions historiques de la naissance et du développement du christianisme et ce qui était essentiel" (p. 22)*.

Il invite donc la masse des chrétiens à rejoindre ces chrétiens progressistes qui "se sont efforcés de repenser et de vivre leur foi dans les perspectives du monde moderne" (p. 22)*.

C'est ce qui amène Garaudy à parler du problème de la "démythisation" du message chrétien. Et, sans prendre directement parti, il rapporte et interprète les résultats auxquels sont parvenus les théologiens d'avant garde ayant réfléchi sur les implications du mythe et du religieux.

Il cite Bultmann (1) qui, dit-il, "ne prétend pas éliminer le

---

*"De l'anathème au Dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

(1) Rudolf BULTMANN. Exégète et théologien protestant, de nationalité allemande (1884-1976). "Il faut distinguer en Bultmann l'historien et le théologien", précise l'Encyclopédie universelle. "Il est sans doute l'exégète moderne le plus éminent du N.T., il est en tout cas le plus radical... son immense labeur scientifique débouche sur un résultat essentiel : tout l'élément miraculeux des Evangiles est tardif et légendaire... (il) n'est que mythologique. Il faut donc, non pas le démythifier (ce qui serait le supprimer, c'est-à-dire l'interpréter... le mythe ne détruit pas mais altère la foi. Comme le dit Bultmann, "il objective l'Au-delà en un en-deça", la démythologisation n'est donc pas seulement une expérience de l'homme moderne... c'est avant tout une exigence de l'homme moderne... c'est avant tout une exigence de la foi elle-même" (Encyclopédie universelle - 1977 - pp. 470-471).

La Documentation Catholique du 3 octobre 1976 (n° 1 705) précise : "exégète, historien, philosophe, théologien, il a en effet publié en 1941 "Nouveau Testament et mythologie" qui a lancé le thème de la démythologisation du christianisme et qui a été une des sources de ceux qu'on appelle les "théologiens de la mort de Dieu".

mythologique, mais donner une interprétation existentielle du mythe" (p. 24)*.

Garaudy estime que le message biblique et évangélique, selon Bultmann, n'a rien d'idéologique : "Il est strictement personnel, comme un dialogue intime entre l'appel de Dieu et la réponse de l'homme" (p. 24)*.

Cette personnalisation par le consentement de sortir de soi, pour répondre à la sommation de Dieu à travers l'interpellation du prochain, incite Garaudy à dire que : "L'apologétique de Bultmann tend à rendre l'événement de Dieu acceptable à l'homme moderne" (p. 27)*.

Ensuite, c'est l'évêque anglican Robinson (2) qui retient l'attention de Garaudy.

Pour l'évêque Robinson, nous dit-il, "le problème est (...) d'évacuer du message chrétien le mythe, c'est-à-dire tout ce qui n'a de sens qu'en fonction d'une conception du monde insuffisamment rationalisée" (p. 29)*.

---

*"De l'anathème au Dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

(2) John A.T. ROBINSON - Soucieux de présenter à l'homme moderne un christianisme qui soit à sa mesure, il bouscule vigoureusement la théologie traditionnelle, n'hésitant pas à se dire athée avec les athées et agnostique avec les agnostiques. L'"amour inconditionnel" résume à ses yeux l'essentiel du message évangélique, le reste n'étant ou risquant de n'être que superstition et "mythologie". Telle est une partie de la présentation de cet évêque anglican de Woolwich, précédemment professeur à Cambridge, sur la jaquette de la traduction française de son livre "Dieu sans Dieu" (Nouvelles Editions Latines 1964). "Cet ouvrage publié en mars 1963 s'affirmait en quelques mois un best-seller mondial".

- Dès la parution de ce livre, Garaudy y voit "un exemple extrême des mutations en cours... (quelque chose de nouveau)... dans la conscience de millions de chrétiens". Il en conseille la lecture à Maurice Thorez qui, à son tour, presse ses camarades :
"...il faut le lire pour voir ce qui est en train de se passer".

("Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968 - pp. 14-15).

Garaudy estime que la conception des rapports entre Dieu et le monde, telle que l'expose l'évêque Robinson, répond aux aspirations de millions de croyants d'aujourd'hui, pour lesquels, à la suite de l'évêque Robinson et comme lui : "L'au-delà est au centre de notre vie, le sacré dans le profane" (p. 29)*.

Ce qui permet à Garaudy de préciser qu'avec cette nouvelle conception théologique : "le rapport entre Dieu et le monde n'est plus un rapport alternatif : Dieu ou le monde, mais un rapport dialectique : Dieu dans le monde" (p. 29)*.

Cette image de Dieu convient à Garaudy qui s'efforce de déceler, chez le Père Teilhard de Chardin, des arguments qui plaideraient pour la "conversion de l'Eglise aux espérances de la terre" (p. 38)*.

Le Père Teilhard, dit-il, "n'oppose jamais la foi en l'au-delà au combat terrestre" (p. 39)*. Et pour encourager les chrétiens à entrer dans ce "combat terrestre", dont la victoire, à son avis, nécessite les forces conjuguées de la foi chrétienne et de la foi dans le monde, il n'hésite pas à utiliser les écrits de Teilhard qui peuvent témoigner en faveur de son projet :

"La synthèse du Dieu (chrétien) de l'En-Haut, et du Dieu (marxiste) de l'En-Avant : voilà le seul Dieu que nous puissions désormais adorer en esprit et en vérité" (p. 39)*.

Si cette formule semble convenir à Garaudy lorsqu'il s'adresse aux chrétiens, force est de reconnaître qu'il n'y adhère qu'en partie et il s'en explique lorsque, parlant de la prise de conscience des marxistes, il est amené à traiter de cette présence de Dieu dans le monde :

---

*"De l'anathème au Dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

"Si nous refusons le nom même de Dieu, dit-il, c'est qu'il implique une présence, une réalité, alors que nous (athées) ne vivons qu'une exigence..." (p. 89)*.

Et il insiste sur cette exigence en développant une hiérarchie des valeurs qui ne devrait pas laisser les chrétiens indifférents :

"Je crois, précise Garaudy, que l'athéisme marxiste retire seulement à l'homme l'illusion d'une certitude et que la dialectique marxiste vécue dans sa plénitude est finalement plus riche d'infini et plus exigeante que la transcendance chrétienne" (p. 91)*.

*"De l'anathème au Dialogue". R. GARAUDY. Ed. Plon. 1965.

NEGATION DE DIEU ET AFFIRMATION DE L'HOMME

En 1966, dans "marxisme du XXe siècle", Garaudy nous invite à porter un regard neuf sur l'athéisme.

L'athéisme de Marx est "essentiellement humaniste", nous dit-il. Ce qui est important chez Marx, ce n'est pas la négation de Dieu, c'est l'affirmation de l'homme :

"...de l'autonomie de l'homme, et (cet athéisme) a pour conséquence de rejeter toute tentative privant l'homme de son pouvoir créateur et autocréateur" (p. 117)*.

Mais Garaudy reconnaît, néanmoins, que l'athéisme de Marx est l'héritier de l'humanisme de Fichte, Hegel et Feuerbach, que Marx résume dans l'avant-propos de sa thèse de doctorat, en 1841 :

"La philosophie fait sienne la profession de foi de Prométhée : Je hais tous les dieux ! Cette devise l'oppose à tous les dieux du ciel et de la terre, qui ne reconnaissent pas la conscience humaine comme la divinité suprême. Elle ne souffre pas de rival" (p. 117)*.

Et lorsque Marx, qui "ne considère pas la religion simplement comme un mensonge" (p. 117)*, résume dans une formule lapidaire :

"La religion, c'est l'opium du peuple" (p. 118)*.

Garaudy s'empresse d'expliquer que, dans cette expression, Marx ne se prononce que pour condamner une Eglise qui a "constamment

---

*"Marxisme du XXe siècle". R. GARAUDY. Ed. La Palatine. 1966.

sanctifié, comme voulues par Dieu, toutes les dominations de classes" (p. 118)*.

Et, soucieux de réconforter la masse des chrétiens, il s'emploie à leur expliquer que les marxistes n'ont pas pour habitude de traiter le problème religieux "...en général". C'est en historiens et en matérialistes responsables qu'inlassablement "ils cherchent comment, dans des conditions historiques qu'il convient d'analyser scientifiquement en chaque cas, la foi peut jouer un rôle positif et progressif" (p. 119)*.

Les premiers résultats issus de ce type de recherche permettent, à Garaudy, de rejeter la thèse selon laquelle la religion aurait, en tous temps et en tous lieux, détourné l'homme, et plus particulièrement les chrétiens, de l'action, du travail et de la lutte.

Il en veut pour preuve, les résultats auxquels ont abouti les recherches et les analyses de Engels, qui fait la démonstration du rôle historique joué par la foi, en soulignant avec force, comment le christianisme primitif s'est affirmé comme ferment révolutionnaire.

A la suite de Engels, interprétant les comportements et l'imagination collective des premiers chrétiens, Garaudy reconnaît et souligne dans le personnage du Christ "...un aspect révolutionnaire indéniable" (p. 121)*.

Désireux de faire la lumière sur les luttes de tendances qui s'expriment dans le christianisme primitif, son intention est de montrer que, dès les origines, l'ambiguïté et les enjeux divisent la tendance judéo-chrétienne, "d'inspiration révolutionnaire" et la tendance helléno-chrétienne, qui exprime "un désir d'évasion du monde et de salut individuel garanti par la foi dans le Christ" (p. 122)*.

---

*"Marxisme du XXe siècle". R. GARAUDY. Ed. La Palatine. 1966.

Ce que Garaudy désire surtout mettre, ici, en évidence, c'est qu'il y a toujours eu, dans l'Eglise, ce qu'il appellera un peu plus tard, une rivalité entre les tendances "prophétique" et "constantinienne".

Pour Garaudy, seuls sont fidèles au Christ ceux qui, comme Thomas Munzer, luttent pour faire : "La volonté de Dieu, "sur la terre comme au ciel"" (p. 122)*.

Il voit dans Thomas Munzer le premier théologien de la révolution qui, au service des plus pauvres enseignait que : "Le ciel (...) n'est pas quelque chose de l'au-delà, c'est dans notre vie même qu'il faut le chercher ; et la tâche des croyants est précisément d'établir le royaume de Dieu sur la terre" (p. 123)*.

Ce thème, nous dit Garaudy, a été repris et défendu avec conviction par Maurice Thorez dont il rappelle le célèbre appel "de la main tendue" aux chrétiens.

Et c'est encore à ces chrétiens que Garaudy s'adresse (aujourd'hui) en 1966. Il essaie d'éveiller leur indulgence à l'égard des communistes héritiers du XXe Congrès du P.C.U.S., en leur rappelant la grande bienveillance de Maurice Thorez à l'égard des chrétiens des années 30. Alors que les sectaires anticléricaux criaient aux communistes : "l'unité mais sans les curés", Garaudy nous rappelle que le secrétaire général du Parti s'efforçait de dégager "des crimes de l'institution (catholique) et des mystifications idéologiques, ce qu'il peut y avoir, dans des conditions historiques déterminées, d'ardeur généreuse dans la foi..." (p. 124)*.

A cette même occasion, nous dit Garaudy, Maurice Thorez évoquera "le rôle progressif du christianisme" en soulignant deux aspects de son histoire passée :

---

*"Marxisme du XXe siècle". R. GARAUDY. Ed. La Palatine. 1966.

"- rôle progressif de ses rapports à la lutte pour rendre plus justes et plus pacifiques les rapports entre les hommes ;
- rôle progressif par ses rapports à la culture et aux arts" (p. 124)*.

Soucieux de démontrer que le Parti Communiste français est demeuré fidèle à cette orientation, Garaudy avance pour preuve, la définition du sectarisme que donnait Waldeck Rochet, le 13 mars 1966 en conclusion des travaux du Comité Central consacrés à ces problèmes :

"Nous rejetons, dit-il, toute interprétation sectaire et bornée du fait religieux ...nous ne nous représentons pas la pensée religieuse d'une manière unilatérale en ne voyant en elle que l'aspect par lequel elle est un frein et un obstacle au progrès humain" (p. 125)*.

A la lecture de cette conclusion, formulée par négation, nous comprenons que le fait religieux pose toujours problème aux responsables communistes.

---

*"Marxisme du XXe siècle". R. GARAUDY. Ed. La Palatine. 1966.

JE SUIS FILS DE DIEU...
C'EST-A-DIRE PLEINEMENT HOMME !

Dans "Peut-on être communiste aujourd'hui ?", paru en 1968, Garaudy, provoqué par les événements sociaux et religieux féconds en bouleversements, estime que le moment est venu pour stimuler et élargir le rapprochement avec les chrétiens.

Il profite de l'occasion qui lui est donnée, pour souligner ce qu'il appelle : l'évolution historique de "la politique dite de "la main tendue aux catholiques" (p. 357)*, inaugurée par Maurice Thorez en 1935.

Garaudy satisfait fera remarquer qu'il aura fallu un quart de siècle, pour que l'ouverture pratiquée par les communistes, en direction des chrétiens, reçoive une réponse à l'occasion de la publication de l'encyclique "Pacem in terris" du pape Jean XXIII.

Pour les communistes l'événement était d'importance. Il récompensait des années d'efforts et ouvrait des perspectives jusque là bloquées. On comprend la joie de Garaudy déclarant :

"Depuis lors le dialogue a pris une grande ampleur" (p. 358)*.

Ce dialogue a évolué par phases successives et Garaudy, soucieux d'efficacité, dénonce la progression trop lente, à son avis, de la première phase pendant laquelle les intéressés auraient eu tendance "à situer les problèmes trop uniquement sur le plan théorique" (p. 358)*.

---

*"Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

Néanmoins, il reconnaît que cette approche, bien que lente, a permis à chacun, chrétien et marxiste, de comprendre "qu'il avait quelque chose à apprendre de l'autre" (p. 358)*.

Les marxistes, d'après Garaudy, ont apparemment compris "Que s'ils sous-estimaient, dans l'héritage culturel du passé, le moment chrétien, leur humanisme risquerait de devenir un humanisme clos..." (p. 358)*.

C'est dans cette seule prise de conscience que réside, en somme, l'évolution des marxistes à l'égard des chrétiens.

Quant aux chrétiens, Garaudy estime qu'ils ne se sentent pas tous concernés par la nécessité du dialogue. Mais, optimiste, il souligne qu'ils sont "de plus en plus nombreux à prendre conscience que s'ils ne savaient pas intégrer les leçons du marxisme (...) leur christianisme risquerait fort de s'évaporer en une pure piété personnelle oublieuse des responsabilités sociales du chrétien dans la construction de l'avenir de l'homme" (p. 358)*.

Malgré le manque d'empressement qui se manifeste dans la grande masse des chrétiens, Garaudy est convaincu que cette première période du dialogue fut féconde, grâce aux prises de conscience qu'elle permit dans les deux camps. Mais, ce qui le préoccupe, au-delà de l'urgence du dialogue, c'est que naisse la coopération pratique à tous les niveaux.

Une préoccupation, d'ailleurs, en partie satisfaite lors de la deuxième phase du dialogue qui permit à des chrétiens et des marxistes de se réunir, "sur le plan international, à Genève, en avril 1968, pour étudier en commun des problèmes concrets" (p. 360)*. Mais, alors qu'il souligne l'avantage de "l'impulsion nouvelle" donnée "au dialogue théorique et à la coopération pratique", il dénonce, ici, comme il l'avait déjà fait sur le plan politique, le caractère "provincial" que risque

---

*"Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

de prendre ce dialogue entre chrétiens et marxistes, s'il se cantonne dans les pays d'Europe et d'Amérique du Nord. Son objectif est de l'ouvrir pour qu'il devienne également, "un dialogue des civilisations" en l'étendant à l'Asie, l'Afrique, l'Amérique latine.

C'est là son projet pour la troisième étape du dialogue qui, à son avis, doit aborder tous ces problèmes en même temps, car, dit-il, "un décalage trop grand mettrait en cause le principe même du dialogue, qui est à la fois reconnaissance du pluralisme et nécessité de la fécondation réciproque..." (p. 361)*.

Garaudy laisse entendre qu'il attache une importance capitale au succès de ces rencontres humaines. Il souligne la nécessité impérative pour chacun de "reconnaître et de comprendre l'autre dans sa spécificité fondamentale...". Il parle de cette nécessité en témoin averti puisque, dit-il, "ce style nouveau de travail, qui tend de plus en plus à se généraliser dans le Parti communiste français transforme fondamentalement la nature" (p. 361)* des rapports de ce dernier avec ses alliés.

C'est par cette ouverture et cet accueil que le Parti, en la personne de Garaudy, se propose de rassembler les forces vives et tout particulièrement les chrétiens. Accueillant, le Parti se donne le droit d'être également exigeant et critique à l'égard d'un christianisme qui, en France, en 1968, se révèle extrêmement complexe ; un christianisme où se mêlent "le passé et l'avenir, le meilleur et le pire".

Investi d'une véritable mission, Garaudy estime qu'il appartient aux marxistes de déchiffrer la réalité des "contradictions présentes", mais aussi, de sensibiliser les chrétiens réticents en valorisant ce qui est en train "de naître et de se développer". Il dénonce une fois encore, les séquelles d'un double héritage féodal et bourgeois. Pèle mèle il reproche :

---

*"Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

"- l'accent mis unilatéralement sur la piété personnelle au détriment des responsabilités sociales,
- la conception d'un Dieu et de ses mystères chargée de combler les lacunes provisoires d'une science en pleine expansion,
- la liaison des Eglises avec les états "nationaux",
- une "doctrine sociale" fondée sur l'idée que "la propriété privée (...) est la meilleure garantie de la dignité de la personne humaine" (p. 363)*.

Mais il reconnaît, par ailleurs, que les communistes sont sensibles à la naissance du nouveau et des "transformations profondes qui s'opèrent dans les masses chrétiennes". Garaudy est vivement intéressé par l'impact décisif du discours de certains "grands théologiens" qui permettent et stimulent une mutation à laquelle participe une "fraction du clergé" encouragée par "certaines prises de position des papes" (p. 363)*.

Dans ce mouvement, protestants et catholiques se retrouvent ; mais Garaudy reconnaît que le renouvellement de la pensée de la vie religieuse, chez les protestants, a été poussé à un point tel, "qu'on a pu parler d'une nouvelle réforme" (p. 364)*.

Karl Barth est pour lui le véritable précurseur de ce renouveau théologique ; celui dont Garaudy rappelle, à l'adresse des chrétiens, l'affirmation du "principe même de la pensée critique, au sens Kantien du terme, appliquée à la théologie : tout ce que je dis de Dieu c'est un homme qui le dit" (p. 364)*.

Garaudy insiste sur l'inflexion qu'a opérée l'oeuvre de Karl Barth dans la pensée et la vie religieuse du XXe siècle. Pour sensibiliser les chrétiens, sur l'importance et la permanence du mouvement, il n'hésite pas à revenir sur "l'entreprise méthodique de "démythologisation" poursuivie par Bultmann.

---

*"Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

Ce qui occupe et préoccupe Garaudy, c'est le débat "foi et religion" et il dévoile tout l'intérêt qu'il y porte, lorsqu'il rappelle "l'examen de conscience" du pasteur Dietrich Bonhoeffer (3) pour qui, dit-il :

"Il ne s'agit pas seulement de démythologiser la foi mais de la désidéologiser, de la dégager de la "religion", de l'idéologie qui reflète une société ou une époque" (p. 365)*.

Nous sommes là au centre du débat. L'objectif est de sensibiliser les chrétiens et de les persuader de la nécessité de rechercher leur autonomie dans un monde devenu adulte. C'est-à-dire, leur rappelle Garaudy, un monde règlant ses problèmes scientifiques, politiques, moraux sans faire appel à "l'hypothèse Dieu". En clair, les chrétiens sont invités à pratiquer un "christianisme sans religion". Cette perspective rejoint "une réflexion du même ordre (...) poursuivie à Prague, par le pasteur Hromadka", précise Garaudy, dont le souci est de faire

---

*"Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

(3) Dietrich BONHOEFFER : "Théologien protestant allemand né en 1906 mort au camp de concentration de FLOSSENBURG en 1945.
Après ses études, vicaire d'une paroisse d'un quartier ouvrier de Berlin, il découvre l'ampleur et le tragique du problème social. Il rejoint les rangs de ceux qui, à la suite de Barth et de Martin Niemöller, organisent la résistance spirituelle au nazisme. Ceci le mènera à la clandestinité qui devient le mode normal de ceux qui se savent commis au service du monde.
... (Il) s'y découvre aussi pauvre et démuni que quiconque, et fait l'expérience bouleversante que cette pauvreté et cette faiblesse sont les modes mêmes de l'existence dans le monde du Dieu de J.-Christ. Ce dernier vient à l'aide de l'homme, non parce qu'il serait tout-puissant, mais parce qu'il est lui-même présent au coeur des pires abandons et agonies. Faire l'expérience d'un total dénuement, c'est donc faire l'expérience du Christ, et ce dans un monde désormais "majeur", c'est-à-dire qui rejette délibérément et fortement les formules dogmatiques classiques, les arguments de l'apologétique et le discours religieux".

(Grande Encyclopédie Larousse : pp. 1828-1829).

partager l'interprétation et la pratique révolutionnaire de Hromadka (4) aux chrétiens de France :

"Le problème de Hromadka, qui naît de sa présence même dans un mouvement révolutionnaire qu'il accepte, est non de la freiner, mais au contraire de l'aider à demeurer "ouvert" sans se satisfaire trop tôt d'un humanisme clos" (p. 365)*.

Enfin, Garaudy rappelle qu'un esprit semblable anime l'évêque Robinson et le théologien Harvey Cox. Leur théologie, dit-il, commence au-delà de "la théologie de la mort de Dieu". L'un et l'autre renoncent au "Dieu des trous" et au "Dieu des compensations" :

"Pour que l'homme vive et grandisse un tel Dieu doit mourir" (p. 366)*. C'est ce que dit Robinson et que Garaudy se fait un devoir de rappeler aux chrétiens.

Harvey Cox (5) n'est pas moins intéressant pour les projets de Garaudy à qui n'a pas échappé le développement des bases d'une théolo-

---

*"Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset.1968.

(4) Joseph LUKL HROMADKA. Théologien protestant tchèque né le 8 juin 1889. Alors qu'après 1918 l'on assiste à l'effondrement de la tendance "libérale" du protestantisme tchèque, déjà son influence donne lieu à un renouveau biblique. Ensuite, après 1948, il tente d'ouvrir dans son Eglise des brèches vers des tâches d'églises nouvelles, en cette fin de l'ère constantinienne.
Il était membre du comité exécutif du Conseil Oecuménique des Eglises, vice président de l'Alliance Réformée mondiale, et membre du présidium du Conseil mondial de la Paix.
(Notes prises dans le Weltkirchen Lexicon, Handbuch der Oekumene. Kreutzverlag, Stuttgart 1960).

(5) Harvey COX."né en 1929, ministre de l'Eglise baptiste, et écrivain américain.
Il a été rendu célèbre par le succès mondial de "La cité séculière" (Casterman 1968) parue aux U.S.A. en 1965.
Contrairement aux approximations abusives qui l'assimilent au groupe de la "mort de Dieu", il développe sa pensée dans le sens d'une théologie séculière qui parle de Dieu et des hommes en utilisant le langage de la politique et de l'engagement concret du chrétien au milieu du monde," est-il écrit dans la présentation de "Responsables de la révolution de Dieu" (Epi - 1969), autre ouvrage de l'auteur.

gie de la révolution s'appuyant sur un Dieu, principe de liberté, qu'il opposerait à un traditionnel principe d'ordre ; d'où, un déplacement de la manifestation de Dieu :

"L'action révolutionnaire de Dieu ne se manifeste pas, aujourd'hui, dans les Eglises, mais dans les mouvements qui sont nés sans elle et parfois contre elle" (p. 366)*.

Garaudy, mettant à profit l'appel du pape, invite les chrétiens à scruter et à analyser les signes des temps :

"Le problème, dit-il, est de déchiffrer dans les événements la parole de Dieu qui ne se révèle que dans les événements historiques" (p. 366)*.

Jouant sur les échelles de valeur, Garaudy n'hésite pas à redéfinir la notion de péché :

"Le péché n'est plus alors l'orgueil et la révolte, c'est de ne pas faire ce que nous avons à faire dans cette révolution, de déserter la tâche créatrice" (p. 366)*.

La révolution devenant la référence ultime, Garaudy saisit tous les arguments, susceptibles de sensibiliser les chrétiens sur leurs possibilités d'autonomie, pour "la transformation et l'humanisation du monde."

La théologie du travail du Père Chenu arrive bien à propos pour justifier sa thèse :

"Le travail continue l'oeuvre du créateur, et, par les travailleurs, Dieu continue à être présent au monde en le transformant" (p. 371)*.

Poursuivant sa réflexion en citant et en interprétant le livre, "l'Avenir de la foi" (1), du philosophe catholique, Leslie Dewart, il

---

*"Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

(1) "L'Avenir de la foi". L. DEWART. Ed. Aubier Montaigne (présence et pensée) 1968.

s'interroge :

"...si Dieu appelle les hommes à travers les événements de la transformation sociale, alors ne peut-on pas dire que Dieu est partout où quelque chose de neuf est en train de naître, partout où une grandeur nouvelle est apportée à la forme humaine... ?" (p. 372)*.

Sous jacente à cette question, nous percevons la volonté de provoquer une réflexion sur un certain monopole de l'annonce et de la présence de Dieu. Harvey Cox lui donnera d'ailleurs la possibilité d'en faire la démonstration. Garaudy le cite :

"Il n'est pas exclu que Dieu soit du côté de ceux mêmes qui le nient. Que ce soient eux qui contribuent à réaliser dans le monde la révolution de Dieu" (p. 373)*.

Ainsi provoqué, le chrétien n'a plus qu'à choisir son camp. Et si d'aventure il hésitait encore dans sa détermination et dans sa possibilité de reconnaître le Christ en fonction des nouveaux repères, s'il était amené, dans un dialogue intime, à poser la question :

"A quoi puis-je reconnaître que tu es Dieu ?". Garaudy lui souffle la réponse bouleversante qui affleure, dit-il, chez "certains théologiens" :

"Tu reconnaîtras que je suis Fils de Dieu à ceci simplement que je suis pleinement homme, une vie humaine-type, c'est-à-dire transcendante" (p. 387)*.

---

*"Peut-on être communiste aujourd'hui ?". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1968.

BILAN II

DOUZE ANNÉES DE RESTAURATION

Commencée dans un climat de doute, cette deuxième partie s'ouvre avec une oeuvre didactique qui montre que Garaudy a su très vite évaluer les risques et prévoir les remèdes qu'imposait le traumatisme causé par les révélations du XXe Congrès.

Après "un instant" de vraie peur, ayant cru perdre ses raisons de vivre, il se ressaisit et s'efforce de démontrer et de faire la différence entre ce qui, dans ce drame, tient du marxisme et ce qui découle de ses perversions.

Sa foi de communiste est intacte, il reste "greffé", corps et âme, sur l'arbre de vie qu'est pour lui le Parti. Dans un réflexe de défense, son premier objectif est d'enrayer l'hémorragie ouverte par les déçus de l'intérieur déboussolés :

"Ecoeurés, abasourdis, les militants expérimentés, des dirigeants de sections aux membres du C.C., oscillaient entre la colère, le dégoût, l'effondrement et l'hésitation" (1).

La création de l'Union des étudiants communistes destinée à une certaine clientèle va compenser, en partie, les pertes d'effectifs. Cette initiative est une des réponses apportées aux luttes d'influences que se livrent les partis et les hommes.

Garaudy est intraitable à l'égard du parti socialiste qui, en cette période défavorable au parti communiste, tente de récupérer les déçus du socialisme soviétique. A son adresse, il rappelle que seul le parti de Lénine est révolutionnaire et qu'il reste le modèle de tous les partis pour la construction du socialisme.

Par ailleurs, l'affaire hongroise (2) ayant perturbé ses efforts de rapprochement en direction de Sartre, comme au temps des "fossoyeurs",

---

(1) "Histoire intérieure du P.C.F." 1945-1972. P. ROBRIEUX. Ed. Fayard, 1981, p. 458.

(2) Invasion de la Hongrie par l'armée Rouge en 1956.

il fustige ce dernier qui, par ses écrits dans "Les Temps Modernes" se révèle à nouveau être l'ennemi de classe. Il lui rappelle, ainsi qu'à d'autres, que la culture est l'affaire du parti de la classe ouvrière au sein duquel, des intellectuels courageux et responsables font leur "le point de vue" de la classe. Le Parti communiste français assume effectivement cette responsabilité sous la haute direction de M. Thorez qui, inquiet et opposé à la politique de Khrouchtchev :

"...pousse constamment un Fajon, un Guyot ou un Billoux à entreprendre des opérations qui relèvent de la "tradition", tandis qu'il encourage Daix, Aragon ou Garaudy à frayer les sentiers nouveaux" (1).

Pour P. Robrieux, de 1957 à 1964 Garaudy pratique l'ouverture sous surveillance. Pendant cette période, dans une ambiance de liberté apparente, il va s'efforcer de démontrer que le marxisme est capable d'intégrer, sans éclectisme, les apports les plus vivants de notre époque à la conception de l'homme. Provoquant une critique interne de la pensée contemporaine il poursuit deux objectifs majeurs dans sa lutte pour le socialisme. Son premier objectif est de démontrer que les "solutions qui s'affrontent" ont surtout la vertu de montrer que les problèmes posés par la vie sont communs à tous les hommes. Le second objectif est de faire la démonstration de la supériorité du marxisme en engageant et en gagnant une bataille au contact avec les autres courants de la pensée. Il est convaincu qu'un marxisme, capable d'exprimer correctement le mouvement de l'histoire en train de se faire, devrait s'enrichir de toutes les créations de la pensée et de l'expérience de toutes les luttes humaines.

C'est dans cet esprit qu'il aborde les questions et tente de répondre aux problèmes soulevés dans "De l'anathème au dialogue". Après avoir souligné l'existence de certaines "convergences" entre les

---

(1)"Histoire intérieure du P.C.F. 1945-1972". P. ROBRIEUX. Ed. Fayard. 1981, p. 598.

perspectives communistes, "qui donnent un visage à l'espérance des hommes" et le message chrétien, "qui donne un sens à la vie et à la mort", Garaudy invite les chrétiens à rejoindre les communistes dans leur effort créateur.

Par cette proposition il crée un clivage, sans doute calculé, entre chrétiens progressistes qui se réclameraient d'une théologie de la tradition apocalyptique et chrétiens intégristes attachés à une théologie de tradition constantinienne. Seuls les "hommes de bonne volonté" l'intéressent ; les chrétiens, convaincus de la nécessité du dialogue, doivent devenir les alliés des communistes pour faire "avancer le monde".

La tâche de reconstruction du monde, réservée aux seuls militants du "Huitième jour de la création" en 1946, est devenue en 1966 l'oeuvre commune des croyants et des militants. Mais cette alliance suppose une mutation des croyants qui, pour mener à bien leur tâche, ne pourront pas faire l'économie "des méthodes marxistes de pensée, d'action et d'organisation s'ils veulent une insertion réelle et efficace de leur foi dans l'histoire".

Garaudy est persuadé que cette mutation est inscrite dans les événements et en particulier dans les changements opérés dans la théologie elle-même. Une nouvelle image de Dieu habite le discours de grands théologiens d'avant-garde dont les thèses, qui tentent de démontrer que "l'au-delà est dans notre vie et le sacré dans le profane", intéressent les communistes au premier chef.

De son côté Garaudy s'applique à jeter un regard neuf sur l'athéisme. Dans son "Marxisme du XXe siècle", partant de la thèse selon laquelle l'athéisme de Marx est "essentiellement" humaniste, il cherche à prouver que ce qui est important chez Marx, ce n'est pas tant la négation de Dieu, mais bien plus l'affirmation de l'homme.

L'affirmation du chrétien, par exemple, auquel les marxistes tentent d'expliquer comment sa foi peut jouer un rôle positif, progressif, voire révolutionnaire, à l'image du christianisme primitif révélé dans la fidèlité au Christ d'un Thomas Munzer. C'est dans cet-

te ambiance des années 1960, alors que le P.C.F. marque des points dans son rapprochement en direction des chrétiens, qu'éclate "Le problème chinois". Garaudy juge durement les dirigeants de Pekin qui, depuis la mort de Staline, cherchent à jouer le rôle de guides du mouvement communiste et n'hésitent plus à se donner comme modèle, au risque de provoquer une scission du mouvement international.

Garaudy s'est déclaré partisan du pluralisme, il est pour un socialisme national, mais à l'ombre du "Parti guide" de l'Union soviétique. Or, l'initiative chinoise, d'après l'analyse qu'en fait Garaudy, n'est qu'une démonstration regrettable d'antisoviétisme. Cette affaire est d'autant plus regrettable qu'elle est orchestrée au moment de l'éviction de Khrouchtchev, alors que les nouveaux maîtres du Kremlin tentent, d'après lui, de restaurer les libertés et le dynamisme impulsés par Lénine dans les années vingt.

Ce renouveau qu'il discerne dans la bonne volonté des dirigeants soviétiques l'encourage à lancer un défi au futur.
Envisageant une victoire des communistes en France, il n'hésite pas à définir, dans "Peut-on être communiste aujourd'hui ?", ce que pourrait être un modèle spécifiquement français du socialisme. Mis en confiance par les déclarations de Brejnev, qui est sensé mettre de l'ordre dans ce qui pendant cinquante ans a été appelé le "marxisme scientifique", alors qu'il n'était qu'un moyen de justification idéologique, Garaudy se permet un examen critique des modèles du socialisme.

Douze ans après 1956 il dénonce, de façon explicite, les ravages de Staline, les perversions dues à Jdanov et la grande terreur des années 30 qui a emporté des millions de victimes.

Mais tout de suite il tient à en souligner le côté positif. Staline reste, pour lui, celui qui incarne le socialisme. Il y a eu perversion du socialisme mais, insiste Garaudy, les succès remportés furent immenses.

Et lorsqu'il appelle les chrétiens de France à se convertir au socialisme aux couleurs du Pays, bien qu'il propose que les voies de passage du socialisme découlent de la conjoncture et du moment où s'ef-

fectue le passage, sans hésitation, il recommande les expériences du "socialisme réel".

C'est dans ces conditions qu'il tend la main aux chrétiens de 1968 dont la mutation est estimée déterminante pour l'avenir politique de la France. La vocation du marxisme est de sensibiliser les chrétiens encore réticents à l'idée de changement.

Les perspectives ouvertes par les théologiens d'avant-garde devraient y aider. Garaudy exploite ce terrain en invitant les chrétiens à désidéologiser leur foi, à régler leurs problèmes scientifiques, politiques et moraux sans faire appel à l'hypothèse Dieu. La perspective, à peine voilée, d'un christianisme sans religion, se précise dans les propositions que fait Garaudy pour construire un socialisme à la française sous la conduite du Parti communiste. Les choses en sont là lorsque, le 21 août, la Tchécoslovaquie s'effondre sous la poussée des tanks des armées du pacte de Varsovie, emportant avec elle l'espérance du printemps de Prague et les illusions qui fondent la trame de "Peut-on être communiste aujourd'hui ?".

Garaudy condamne l'initiative soviétique et cette décision lui vaut d'être isolé au sein du Bureau politique du 6 septembre. A partir de ce moment quelque chose bascule dans sa vie, la fidélité au choix de ses vingt ans est mise à dure épreuve. L'affaire tchécoslovaque vient d'élever la perversion du marxisme au niveau du système soviétique. La patrie du socialisme, qui est à l'origine de cette agression perd, de facto, ses attributs de guide du mouvement. C'est ce que Garaudy, dans un réflexe communiste, essaie de faire admettre à son Parti lorsqu'il lui demande de refuser les complicités tactiques inhérentes au mouvement.

"Le grand tournant du socialisme", qui nous rapporte ces faits, est le livre d'un militant partagé. Pour l'honneur du communisme, Garaudy y dénonce pêle-mêle la crise du mouvement mondial, la dégénérescence du marxisme et le "mépris" des dirigeants pour "la base"; mais il continue à faire confiance à ce Parti pour lequel il prévoit un rôle de plus en plus important lorsqu'il spécule sur l'avenir et le "beau modèle humain", conçu par Marx et Lénine, qui reste à réaliser. De

même, il refuse d'admettre qu'il puisse exister des mouvements révolutionnaires indépendants des partis communistes et rappelle que seul un socialisme d'obédience communiste est capable de créer le modèle humain d'une civilisation technicienne. Pour l'avenir, après les avatars du "socialisme réel", le "socialisme autogestionnaire" expérimenté par les Yougoslaves est donné en exemple. Embrassant pour la première fois les problèmes à l'échelon planétaire, il appelle à un "dialogue des civilisations". Il estime que la révolution scientifique et technique de notre temps, porte en elle les solutions de l'an 2000, mais cette perspective encourageante suppose, à son avis, le renoncement et la fin de la politique hégémonique des deux superpuissances. Il leur propose de conjuguer leurs possibles pour la construction de la civilisation postindustrielle. Garaudy estime qu'il serait juste que l'Amérique fasse don de ses connaissances scientifiques et techniques. En contrepartie, les pays socialistes dont la vocation est de créer un modèle nouveau de civilisation, offriraient une alternative à un système capitaliste sans finalités humaines.

Mais, alors que Garaudy spécule sur les mutations qui, à l'échelle planétaire, portent en elles les possibilités de réaliser le "beau visage humain" du socialisme, ses camarades s'emploient à lui rappeler que "les hommes du Parti sont libres de s'exprimer... (mais) ... à l'intérieur du Parti."

Ce rappel fraternel est une invite directe. Garaudy a compris. Il prépare son propre tournant, il le négociera devant ses camarades lors du XIXe Congrès.

TROISIÈME PARTIE

LE TEMPS DES AVEUX
ET DE LA PROSPECTIVE

Cette dernière étape commence à Gennevilliers, le 6 février 1970, dans la salle du XIXe Congrès du Parti communiste, à l'instant précis où Garaudy, terminant son intervention, est désavoué par deux mille camarades, obéissants et serviles, qui accueillent ses dernières paroles dans un silence de mort.

Quittant la tribune, Garaudy commence sa descente aux enfers. Après la séance un cordon sanitaire se met en place, le lèpreux est poussé hors les murs.

Ayant perdu sa raison de vivre : son Parti, l'image qu'il en avait, il est tenté de se suicider. Et c'est à ce moment, alors qu'il se croyait abandonné de tous, que le "miracle" se produit. "Miracle d'amour" dira-t-il, en évoquant la transfiguration qu'a opérée sur lui la "dimension divine" de l'ouverture à l'autre révélée dans l'accueil que lui fait sa première femme ; cette attente d'un seul être rachetait "les abandons de milliers d'autres". Comme les lépreux de l'Evangile, guéri, il pouvait, animé d'une foi nouvelle, affronter les "grands prêtres".

Mais, marqué par cette expérience dramatique, Garaudy décide de reprendre sa lutte avec le souci de favoriser le bon usage de l'amour dans la révolution. Il rejoint en cela les conseils que lui donnait Don Helder Camara :

"Et pour vous, Roger, le prochain pas à accomplir c'est de montrer que la révolution n'est pas liée d'un lien essentiel, mais seulement historique, avec le matérialisme philosophique et l'athéisme, et qu'elle est au contraire consubstantielle au christianisme"* (p. 118).

Don Helder Camara pensait en priorité au bouillonnement révolutionnaire de l'Amérique latine. Mais Garaudy est préoccupé du devenir planétaire.

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1975.

C'est ce qui explique l'effort entrepris pour penser les conditions du développement en fonction des autres cultures. Non pas la culture comme ornement, mais comme l'ensemble des règles qui nous disent comment se tenir devant la nature, devant les autres, devant Dieu et notre avenir.

Il regarde au-delà de l'Europe, vers des hommes comme Gandhi. Il sait désormais que rien ne se fera sans l'autre homme, l'homme non occidental.

C'est la raison pour laquelle il va nous conduire de la "Reconquête de l'espoir" jusqu'à "Qui dites-vous que je suis ?", dans l'espace des "mutants".

CHAPITRE I

SOCIALISME ET SOCIÉTÉ

DU SOCIALISME PLANÉTAIRE À LA SOCIÉTÉ INSULAIRE

SOCIALISME ET VERITE

Après le XIXe Congrès de Gennevilliers, le 4 février 1970, où son intervention lui a valu la désapprobation de ses camarades et son élimination du B.P. (1), Garaudy publie, le 18 mars 1970, six semaines plus tard un livre intitulé "Toute la vérité"*.

Dès la première page, il s'insurge contre "une publicité tapageuse et parfois malsaine (...) faite autour de (ses) divergences avec la direction du P.C.F.

Pour lui l'essentiel, issu du XIXe Congrès, c'est que, au-delà des polémiques, le débat a permis de dégager le vrai problème. C'est ce qui fait l'objet du livre : ..."Cet ouvrage a pour objet de montrer qu'au-delà de ce que l'on a faussement appelé l'"affaire Garaudy" (...) une question fondamentale est posée à tous ceux qui s'interrogent sur l'avenir de notre pays : celle de l'analyse du mouvement de la société actuelle et des perspectives du socialisme en France"*(p. 7).

Après la lecture des lettres et documents qui composent l'essentiel de ce livre, force est de reconnaître que les perspectives du socialisme en France et dans le monde ne nous poussent pas à l'optimisme.

Garaudy nous y apprend que le Parti communiste a refusé une remise en cause fondamentale de sa stratégie révolutionnaire mise en échec à l'occasion de deux événements politiques d'importance capitale :

- Echec national lors des événements de Mai 68 où le Parti a été pris à contre-pied

---

(1) Bureau Politique.

*"Toute la vérité". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1970.

- Echec international signé par l'intervention des troupes soviétiques en Tchécoslovaquie où le Parti a été incapable d'adopter une position politique responsable et autonome.

Enfermé dans cette incapacité fondamentale de se remettre en cause, le Parti refuse de changer ses méthodes de pensée et d'action. Figé dans des attitudes relevant du passé il fait le jeu de ceux qui, comme Khrouchtchev, ont "tout mis en oeuvre pour "tourner la page", et sauvegarder l'essentiel des conceptions théoriques du stalinisme et préserver à tout prix le dogme du modèle unique du socialisme"*(p. 10).

Il se fait complice d'une politique qui "conduit peu à peu à couvrir n'importe quel crime d'Etat pourvu que le système ne soit pas mis en question"*(p. 10).

Et tous les camarades se font sourds lorsque Garaudy leur démontre, preuve à l'appui que : "L'entreprise a pris une ampleur telle que, pour assurer leur hégémonie fondée sur le dogme du modèle unique, les dirigeants soviétiques, comme les dirigeants chinois, se sont engagés dans une politique fractionnelle à l'échelle mondiale..."*(p. 10).

Paradoxalement, la défense du socialisme se fait par la destruction du socialisme au nom du "modèle".

Tout se passe, nous dit Garaudy, "comme si, pour les dirigeants soviétiques, le danger principal était la victoire d'un socialisme au visage trop humain dont on craindrait, comme hier à Prague, la contamination"*(p. 11).

C'est pour engager une réflexion sur ce problème d'importance fondamentale, qu'il interpellait les camarades du Parti. Mais devant leur refus et leur manque d'audace, il s'est décidé à écrire ce livre qui "démonte le mécanisme de cette entreprise internationale"*(p. 11).

La presse du Parti ayant systématiquement déformé ses conceptions du socialisme, il s'explique et justifie ce que fut son cheminement et son combat pendant deux années : "Je me suis efforcé, pen-

---

*"Toute la vérité". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1970.

dant des années, comme les lettres et documents ici en témoignent, de travailler, à l'intérieur de la direction du Parti, et par les seules voies statutaires, pour qu'un redressement s'opère et pour que mon Parti ne cautionne pas cette politique des dirigeants soviétiques et n'y participe pas"* (p. 11).

Désespéré, il avoue : "mes efforts ont été vains car les mécanismes internes du Parti sont tels que ma protestation n'a pu briser le huis clos du Bureau politique et du Comité central"* (p. 11).

---

*"Toute la vérité". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1970.

L'AUTRE SOCIALISME

Suite à "toute la vérité", Garaudy publie en janvier 1971, "La reconquête de l'espoir"*. Son livre commence par un cri : "Le socialisme ce n'est pas cela !".

Après avoir dénoncé, une fois de plus, l'escalade de la violence et des mensonges perpétrée dans les pays socialistes, Garaudy, découragé par le silence du Parti communiste français et de ses dirigeants, nous propose de débloquer, tous ensemble, une situation qui ne saurait être laissée à la seule initiative des partis.

Son livre, cri de révolte, se veut aussi appel d'espoir. Garaudy nous trace une perspective réelle de lutte contre le capitalisme tout en proposant l'élaboration d'un modèle de démocratie socialiste : "Nous appelons tous ceux, dit-il, qui veulent cet avenir socialiste à nous adresser leurs critiques et leurs suggestions"* (p. 35).

De ces propositions de la base et des travaux qui en découleraient, pourrait émerger une élaboration collective débouchant sur une définition claire de la grande alternative aujourd'hui nécessaire pour ouvrir les voies à une démocratie socialiste.

La première tâche de cette alternative est pour Garaudy de définir clairement l'ennemi principal : le capitalisme.

L'adversaire à vaincre, "c'est le capitalisme du dernier tiers du XXe siècle : le siècle des ordinateurs et des missiles intercontinentaux"*(p. 39).

Garaudy dénonce les carences de ce capitalisme qui a été incapable de surmonter ses contradictions de classes : même dans le pays capitaliste le plus riche du monde.

---

* La reconquête de l'espoir - R. GARAUDY, Ed. Grasset, 1971.

Il a de même été impuissant à surmonter cette contradiction qui rend le chômage indispensable pour faire pression sur les salaires.

Et, chose plus grave, Garaudy, citant Jaurès, souligne que "le capitalisme porte en lui la guerre"*(p. 42).

Puis, il rappelle les contradictions nouvelles, nées, "comme le prévoyait Marx, du développement des forces productives, des techniques et des sciences"*(p. 42).

Ces contradictions se développent effectivement à un rythme accéléré dans la mouvance des sciences et des techniques nouvelles, et Garaudy met l'accent sur le décalage qui se fait de plus en plus sensible entre le possible et le réel. A titre d'exemple, il dénonce :

- le décalage et la contradiction entre les possibilités offertes par le progrès technique et le gaspillage...
- la contradiction entre la satisfaction des besoins privés des privilégiés et l'insatisfaction des besoins sociaux...
- la contradiction dans l'entreprise capitaliste où le propriétaire des moyens de production conserve le privilège de fixer les buts de l'entreprise, sans rechercher la satisfaction des besoins de toute la société, tout en prélevant la plus-value sur le travail des autres.

Mais la contradiction la plus profonde c'est, au moment où le développement de la science et des techniques exige une augmentation massive du nombre des travailleurs intellectuels, de subordonner leur formation aux seuls besoins à court terme du capital.

C'est en particulier cette contradiction, mais aussi cette prise de conscience qui, d'après Garaudy, a permis de déceler, dans les mouvements de mai 1968, un dénominateur commun dans les revendications des ouvriers et les aspirations des étudiants et des intellectuels.

---

* "La reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1971.

Il en déduit qu'"une unité d'un type nouveau s'est révélée possible : celle qui ne rassemblerait pas seulement les exclus de la consommation, mais les exclus de la décision"*(p. 45).

Garaudy analyse que cette unité des forces du travail et de la culture exprime les mêmes exigences sous des formes différentes : "Ils refusent d'être intégrés, sous prétexte de participation, au système qui les exploite"*(p. 45).

Mais le consensus qui s'établit au niveau national permet un éclairage et une analyse nouvelle des conditions que le système impose : "l'exploitation capitaliste est à la fois exploitation du travail manuel et intellectuel"*(p. 46).

L'analyse de Garaudy démontre qu'au niveau de l'enseignement la culture se réduit à :

- développer les forces productives
- maintenir les rapports hiérarchiques de production
- manipuler (...) les hommes.

Dans cette triple aliénation, Garaudy relève le dénominateur commun de toutes les luttes, dans tous les pays développés : "Nous devons en avoir clairement conscience, dit-il, pour définir les forces révolutionnaires nouvelles, les forces de l'avenir socialiste"* (p. 54).

Etudiant les conséquences dues au développement scientifique et technique, Garaudy remarque que l'antagonisme fondamental entre capital et travail n'a pas changé dans les rapports de classes. Pour lui, ceci veut dire que "la lutte de classe et le rôle dirigeant de la classe ouvrière ne sauraient être mis en cause"* (p. 55).

Ce qui a changé c'est la notion de "force productive". Garaudy voit dans cette "masse en mouvement", manuels et intellectuels confondus, ce qu'il appelle un "bloc historique" nouveau.

L'histoire, et plus particulièrement les événements de mai 1968, ayant dénoncé le jeu électoraliste des Partis, Garaudy, par-dessus les

---

* "La reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1971.

FACULTÉ DES LETTRES
BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ DE METZ

Partis, invite toute la population active à se préparer pour la "future levée".

Prudent, il ouvre néanmoins des perspectives permettant des bases d'accord pour l'avenir : "nous ne mettons en accusation aucun Parti de gauche. Nous nous réjouissons lorsque leurs dirigeants discutent et cherchent un accord au lieu de s'invectiver et de s'excommunier mutuellement"*(p. 95).

Mais nous constatons :

"1 - Qu'actuellement, la majorité des Français ne s'exprime pas politiquement à travers des Partis

2 - Qu'aucun Parti ne peut aujourd'hui contenir toutes les forces révolutionnaires

3 - Qu'un véritable programme commun sera l'aboutissement non de compromis entre des états-majors, mais d'une ligne d'action qui prendra ses racines à la base : dans les entreprises, les universités, les administrations, les quartiers"*(p. 95).

Partant de ces constats et de cette perspective, Garaudy, "sans vouloir opposer la démocratie directe à la nécessité d'une avant-garde politique", estime qu'une avant-garde, n'ayant pas la prétention du pouvoir absolu, devrait pouvoir élaborer, dans une situation inédite, une stratégie efficace de lutte pour le socialisme et réaliser sa construction.

Le bloc historique, ses organisations agissant à chaque niveau, aurait son rôle à jouer pour la démocratisation du pays ; "comme les soviets en 1917", nous dit Garaudy, qui est convaincu que, désormais, pour assurer la démocratisation, "le parti ou les partis n'y suffisent plus"*(p. 96).

Et, désireux de voir de plus en plus de chrétiens prendre part à la construction du socialisme en France, Garaudy leur consacre un chapitre : "Signification humaine du socialisme", où marxisme et christianisme sont une fois de plus confrontés en vue d'un rapproche-

---

* "La reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1971.

ment ; joute qui se veut fraternelle et qui l'amène à conclure qu'"il est à la fois nécessaire et possible que nous unissions nos efforts pour une tâche qui n'est rien moins que réorienter l'histoire humaine"*(p. 146).

DE L'ESTHETIQUE A LA REVOLUTION ...

Quelques mois après avoir lancé son cri de révolte et après sa croisade amorcée dans "la reconquête de l'espoir", Garaudy nous propose "Esthétique et invention du futur"**.

A première vue, un tel titre a de quoi surprendre. Annonce-t-il l'amorce d'un tournant ?

L'importance accordée par Garaudy à l'esthétique traduit-elle une fuite, une manière de prendre des distances avec la politique ?

Rien ne nous permet de le soutenir, d'autant plus que son intérêt pour l'esthétique n'est pas une nouveauté.

En effet, après une longue période parlementaire, Garaudy a démissioné de son siège de sénateur et il est retourné dans l'enseignement supérieur en 1962. On le retrouve successivement à l'Université de Clermont-Ferrand, puis de Poitiers où il se spécialise dans l'enseignement de l'esthétique.

Enfin, dès les premières lignes de son livre, nous apprenons que l'esthétique dont parle Garaudy est autre chose que cette science qui traite du beau en général et du sentiment qu'il fait naître en nous.

Pour Garaudy, "l'esthétique c'est beaucoup plus que l'esthétique : c'est ce qui nous apprend à revivre, à travers les oeuvres

---

* "La reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1971

** "Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Poche 10/18. 1971.

d'art, l'art spécifiquement humain de l'homme..."*(p. 7).

Garaudy, portant un nouveau regard sur l'esthétique, impose à cette science un retournement du même type que celui opéré en philosophie avec l'avènement de la philosophie marxiste (Avant Marx le rôle de la philosophie était d'expliquer le monde, avec Marx son rôle est de le transformer) : "L'esthétique, c'est la science et l'art de faire saisir cette émergence du nouveau. Elle ressuscite les moments où l'homme, par la rébellion ou la prière, par l'héroïsme ou la création, franchit un seuil nouveau de l'humanité"*(p. 7).

Parlant d'expérience, puisqu'il s'est consacré à l'enseignement de cette discipline, il ne fait pas mystère des possibilités qu'il accorde à cette science : "Par son enseignement chacun de nous peut être habité par la révolte... par l'épopée... par l'amour... par la passion... par la foi militante..."*(p. 7).

L'esthétique est action ! Et Garaudy souligne son côté positif dans la prise de conscience pour l'organisation de la cité : "C'est pourquoi l'esthétique, cette pédagogie de la création, n'est pas seulement au principe de l'éducation intellectuelle mais de l'éducation politique de l'enfant et de l'homme"*(p. 20).

Toute création, toute oeuvre d'art a un impact sur l'homme et sur son environnement, et Garaudy insiste sur l'urgence d'en prendre conscience et d'en calculer les risques : "L'homme est aujourd'hui aliéné par les institutions et les choses qu'il a créées"* (p. 20).

Et il dénonce le côté négatif que l'art peut être amené à jouer lorsqu'il est récupéré par le monde des pouvoirs existants. "Dans un tel monde l'art risque d'être intégré à la série des moyens mis en oeuvre pour ligoter l'homme à un ordre donné"*(p. 20).

Et Garaudy, faisant un retour au politique, ici et maintenant, désigne les lieux et formes de manipulations les plus immédiats : "Dans les pays capitalistes par la commercialisation de l'art qui l'intégre aux circuits de l'ordre existant, dans les pays socia-

---

* "Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Poche 10/18. 1971.

listes par une conception utilitaire et propagandiste, prétendant réduire la société et l'homme à un modèle unique déjà réalisé..."* (p. 20/21).

Il est clair que pour Garaudy, ni le capitalisme, ni les pays du socialisme, dit réalisé, ne sont capables de s'ouvrir à : "cet art qui rend présent l'absent, qui rend visible l'invisible comme un ferment de transcendance et de dépassement de ce qui est, cet art qui ne chante pas des paradis perdus mais qui rend les aliénations présentes plus insupportables par la conscience de l'aliénation, par les espérances inoubliables qu'il est capable de susciter..."*(p. 21).

Et ici, Garaudy dévoile l'"espace" ouvert à cet art qui "constitue pour l'homme un appel à un dépassement, un incessant rappel de sa propre transcendance"

"Seul un régime capable d'accepter pleinement l'exercice de cette fonction prophétique, est digne du beau nom de socialisme..."* (p. 21).

Ainsi Garaudy démontre qu'il n'a pas renoncé à sa quête.

Sa lutte se confond avec celle des peintres, témoins de leur temps et créateurs d'avenir, qu'il cite en exemple dans son livre.

Comme eux, il livre le combat du réalisme contre les pièges du dogmatisme sous toutes ses formes.

Le témoignage d'Aragon traduit la dimension tragique de la démarche de l'auteur, et il en souligne l'audace et les promesses d'avenir qu'elle recèle : "Je tiens ce livre pour un événement, par ce qu'il dit et pour l'homme qui le dit. Pour le moment où il paraît et comme gage de l'avenir, comme aboutissement et comme point de départ. Pour ce qu'il brise et ce qu'il permet. Le refus et l'ouverture"*(p. 217).

Le refus, c'est avant tout le refus des déviations du marxisme. Et Aragon fait d'ailleurs remarquer qu'"il ne s'agit pas ici d'une révision du marxisme, mais au contraire de sa restitution".

---

* "Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Poche 10/18. 1971.

Refus ensuite de tous les dogmatismes qui étouffent la création et l'épanouissement des créateurs comme en témoignent les choix et cheminements des artistes cités par Garaudy.

Quant à l'ouverture : l'esthétique devenant la pierre de touche de l'interprétation du marxisme, Garaudy nous invite à dépasser Hegel : "Pour un marxiste, l'histoire de l'art n'est pas l'histoire de la conscience de soi (...) mais l'histoire de la création de soi"* (p. 429).

Une autre façon de dire que : "L'art constitue pour l'homme un appel à son dépassement, un incessant rappel à sa propre transcendance"*(p. 21).

Arrivé à ce terme, souhaitant un pluralisme fécond des styles, des écoles, Garaudy est convaincu que : "c'est à partir de ce grand mouvement esthétique que peut commencer à s'élaborer une esthétique marxiste, non pour exiger de l'artiste l'illustration de mots d'ordre à court terme, d'une réalité préfigurée ou d'une morale déjà sacralisée, mais pour l'appeler, à partir d'une conscience lucide des lois de développement de l'histoire à notre époque et d'une conscience aiguë de sa responsabilité personnelle à l'égard de ce développement, à partir aussi d'une claire conscience de ce qui est fondamentalement le socialisme, à participer à la construction de l'avenir de l'homme. Au-delà du moment négatif de la lutte des classes, où il se définit par opposition au passé, le socialisme est le régime capable de faire de chaque homme un homme, c'est-à-dire un créateur à tous les niveaux"* (p. 429).

Et Garaudy conclut : "Donner à l'artiste cette conscience, c'est l'aider à jouer son rôle qui est d'éveiller les hommes à la conscience de leur qualité d'homme, c'est-à-dire de créateur"*(p. 429).

---

* "Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Poche 10/18. 1971.

DE LA GREVE NATIONALE AU POUVOIR ...

Dans "l'alternative"* publié en 1972, le sous-titre nous met d'emblée au coeur du problème : "changer le monde et la vie". Et, dès l'introduction, nous sommes prévenus. L'indifférence n'est plus de mise : "Notre société est en train de se désintégrer, une transformation fondamentale est nécessaire"*(p. 11).

L'ampleur de la crise est telle, que Garaudy est persuadé qu'une révolution n'en viendra pas à bout. La solution qu'il préconise, pratiquement irrecevable, c'est une mutation radicale à tous les niveaux.

Faisant surtout confiance à la jeunesse, promesse d'avenir, Garaudy nous place devant la véritable, la seule alternative : ..."subir un destin ou construire une histoire".

"Ce livre, dit-il, est bâti sur ce choix.
Il n'est pas un programme, mais un projet de civilisation.
Il ne tend pas à créer un parti, mais un esprit.
Il ne propose pas une utopie, mais un cheminement concret pour une pensée et une action à l'échelle des problèmes de notre temps"*(p. 12).

Pour Garaudy le concept de politique lui-même est mis en question. L'heure n'est plus ni à la démocratie parlementaire, ni au système des partis.

Le temps des délégations est révolu. La disqualification du "modèle prêt à porter" exige de tous un effort d'imagination créatrice pour inventer le futur. Dans les changements à réaliser, Garaudy est déterminé ; il précise au chapitre II :

"un changement des structures :
- ni capitalisme
- ni technobureaucratie stalinienne"*(p. 47).

---

* L'Alternative - R. GAURAUDY. Ed. Laffont, 1976.

Le capitalisme est condamné dans son essence. Sans le nommer, le socialisme est préservé, voire sauvé, par la seule condamnation de ses perversions.

C'est là une formulation raisonnée, le temps presse, et pour Garaudy le salut de tous passe par le socialisme : "La nécessité du socialisme n'est pas seulement une nécessité économique : elle découle de la nécessité de mettre fin à un système qui est entré en contradiction avec les fins élémentaires d'une vie sociale organisée et qui conduit à la désintégration de la vie non pas à une échéance lointaine, mais d'ici trente ans"*(p. 75).

Devant cette nécessité et l'urgence de l'échéance, Garaudy se pose la question "des voies de passage".

Profondément marqué par les illusions de la constitution soviétique de 1936, il refuse la voie empruntée par la révolution de type soviétique. Le simple changement de régime de propriété, le transfert des pouvoirs à un parti, délégation s'identifiant à la classe ouvrière, n'a rien changé au dualisme "oppresseurs-opprimés". La voie que Garaudy propose est celle déjà échafaudée dans "La reconquête de l'espoir" : "La structure nouvelle à créer est celle du socialisme d'autogestion"*(p. 84).

Combattant les opposants de cette voie, ceux qu'il appelle "les hommes tournés vers le passé qui ne peuvent concevoir l'autogestion qu'à travers Proudhon (et) le socialisme qu'à travers Staline ; puis s'efforçant de rallier le plus grand nombre à son projet il n'hésite pas à rapprocher Marx et Jean XXIII par leur visée prospective : "Il s'agit pourtant d'une vérité simple, qui est devenue le bien de tous : "La libération des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes", disait Marx. Et Jean XXIII, un siècle après : "Les intéressés doivent être les principaux agents de leur propre promotion""* (p. 85).

Ce rapprochement n'est pas fortuit, Garaudy constate que ni le christianisme ni le marxisme ne sont parvenus à réaliser leurs

---

* "L'alternative". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1976.

promesses. Mais il est convaincu que des possibilités nouvelles naissent aujourd'hui d'une double crise - "de signe éminemment positif" - du christianisme et du marxisme. D'où l'espérance qu'il met dans leurs efforts conjugués pour passer du "déclin de l'occident" à une nouvelle ère de civilisation.

Ce projet est devenu possible depuis que les prétentions à l'hégémonie mondiale, tant américaine que soviétique, ont été mises en échec.

Dès lors, "Deux forces peuvent (...) peser d'un plus grand poids et ouvrir les perspectives d'avenir : le Japon et la Chine"* (p. 101).

Dans le contexte actuel, Garaudy compte sur une opposition interne hostile à la politique de servilité des dirigeants japonais à l'égard des Etats-Unis, pour favoriser la reconversion nécessaire et orienter le Japon vers un rapprochement profond avec la Chine : "S'il en était ainsi, dit Garaudy, nous serions au tournant du siècle : le dynamisme économique japonais, s'articulant avec la révolution chinoise qui, en dépit de ses soubresauts, présente la seule alternative globale à notre actuelle crise de civilisation, conduirait avant la fin du siècle à une expansion politique et culturelle sans précédent historique de l'ensemble sino-japonais, entraînant avec lui le "tiers monde" de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique latine"*(p. 101).

Cette perspective implique l'exigence d'un nécessaire "dialogue des civilisations" et par là même un profond changement de conscience, Garaudy invite à nous y préparer. Et tout particulièrement en faisant notre révolution.

A la question : qui la fera ? Garaudy répond : "Le bloc historique nouveau, mais avec l'impératif de se fixer pour objectif un socialisme d'autogestion (...) pour que les moyens employés ne soient pas en contradiction avec les fins poursuivies, une révolution majoritaire, consciencieusement voulue par la majorité de la nation".

---

* "L'alternative". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1976.

Par précaution, marqué par l'expérience et les erreurs historiques, Garaudy reste vague sur la voie de passage à emprunter : "cela ne signifie nullement qu'une telle révolution exclut a priori toute violence, mais simplement qu'elle n'est pas intrinsèquement liée à la violence..."*(p. 173).

Ce qui nous amène à la question : comment faire ?

Et Garaudy propose une méthode allant "du conseil ouvrier à la grève nationale". Cette méthode doit tenir compte du fait que "l'autogestion est, par définition, impossible en régime capitaliste"*(p. 198).

Cette constatation pose donc, en France, le problème du passage du capitalisme au socialisme.

Garaudy, n'étant pas partisan d'une "révolution au bout du fusil" et n'ayant plus confiance dans les coalitions de partis et leur délégation parlementaire, place ses espérances dans l'action organisée des travailleurs manuels et intellectuels capables de mener le combat jusqu'au bout. Jusqu'à la grève nationale : "Pour réussir cette grève nationale il faut que le "bloc historique" ait pris conscience de lui-même et de son rôle (...) que le travailleur (...) se considère comme personnellement responsable de la gestion du "conseil ouvrier" qui sera (...) l'élément moteur de la grève, et, après la victoire, deviendra responsable de l'autogestion"* (p. 200).

"Tels sont les trois moments caractéristiques de cette montée vers le socialisme d'autogestion :

a - dans les luttes quotidiennes, créer les formes nouvelles de lutte et élaborer le type de revendications qui conduit à la formation du "conseil ouvrier" ;

b - préparer ainsi les conditions d'une "grève nationale" victorieuse lorsque le mouvement aura atteint une suffisante maturité ;

c - toutes ces phases préparatoires étant orientées, dans leurs méthodes et leurs moyens, par le but qui leur donne un sens : le "socialisme d'autogestion"* (p. 200).

---

* "L'alternative". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1976.

Arrivé à ce terme, Garaudy, s'appuyant sur les pères du socialisme tient à affirmer, qu'"un socialisme, authentique ne peut être fait pour le peuple, mais seulement par le peuple. Il ne peut donc être qu'un socialisme d'autogestion"*(p. 222).

Nous sommes alors tentés de poser la question : Qu'est-ce que l'autogestion ?

Et Garaudy répond : "Pour éviter dans cet examen, toute abstraction et toute utopie nous ne définirons pas une autogestion (idéale). Nous l'étudierons seulement à travers son insertion dans l'histoire" (p. 222).

DE LA DANSE AU "DIALOGUE DES CIVILISATIONS"

Quand en 1973 Garaudy invite à "Danser sa vie"**, il ne nous propose pas un divertissement mondain.

Lorsqu'il nous avertit sur le sens de la racine du mot "danse" qui signifie "tension", il précise que : "Danser, c'est éprouver et exprimer avec le maximum d'intensité le rapport de l'homme avec la nature, avec la société, avec l'avenir et ses dieux..."** (p. 14).

En nous résonne encore ce qu'il disait de l'esthétique et nous sommes tentés de l'appliquer à la danse : "La danse... c'est plus que la danse !".
C'est d'ailleurs ce qu'il laisse entendre quand il rappelle que : "Dès l'origine des sociétés, c'est par des danses et des chants que l'homme s'affirme comme membre d'une communauté qui le dépasse"** (p. 19).

Par la danse s'affirme et se constitue l'unité de l'homme ; Garaudy en est persuadé, il est convaincu qu'à toutes les époques et

---

* "L'alternative". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1976.

** "Danser sa vie". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1973.

dans tous les peuples, la danse a été enracinée dans toutes les expériences vitales des sociétés et des hommes : "sauf pendant les 2000 ans de l'histoire occidentale"*(p. 29).

Il attribue cette regrettable éclipse, en premier lieu, à la puissance romaine, qui n'a vécu que d'emprunts et qui a avili et dégradé tout ce qu'elle a touché ; et en second lieu, au christianisme qui, triomphant d'un monde corrompu condamna tout ce que ce monde avait faussé jusqu'à la violence et à l'obscénité.

Pour s'en tenir à la danse, Garaudy rappelle que : "Les Pères de l'Eglise, saint Augustin, condamnent "cette folie, appelée danse, affaire du diable""*(p. 30).

Il souligne la contamination de la pensée biblique par le dualisme grec qui conduit "saint Paul à opposer l'esprit aux sens et à mépriser le corps". C'est au nom de cette "perversion dualiste chrétienne" que "Dès le IVe siècle, avec les empereurs dits "chrétiens", le théâtre et la danse sont condamnés..."*(p. 30).

Après 1 000 ans de silence, le souffle de la Renaissance va permettre, à nouveau, d'oser. Mais la danse ne sort du ghetto que pour être codifiée. Et il faudra, pour exprimer ses sentiments au XXe siècle, remettre en cause les postulats esthétiques de la Renaissance : "La danse moderne connaîtra un cheminement semblable... (à ce que nous avons observé dans l'art de la peinture) : elle commencera aussi, par des négations : la révolte contre les académismes et les artifices du ballet classique. Elle aussi cherchera un nouveau rapport de l'art avec la vie réelle (...) Après les libérations accomplies par les pionniers (...) la danse moderne, à partir des années 30, nous enseigne (...), que le possible fait partie du réel..."*(p. 46).

Pour Garaudy, la signification de la danse moderne est liée au contexte historique dans lequel elle est née.

Le début du siècle est un moment de fracture dans l'histoire du monde occidental. Les découvertes en physique : la relativité de l'espace et du temps oblige à un réveil des consciences et contraint

---

* "Danser sa vie". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1973.

l'homme à renoncer à la conception d'un univers fini. Garaudy y voit un signe capable de dynamiser les forces d'avenir. Dans ce monde toujours en naissance et en croissance il décèle la place de l'homme de notre temps : "cette aventure moderne de la création continuée de l'homme et du monde par l'homme nous donne une vertigineuse responsabilité, que n'avait connu jusqu'ici aucun âge de l'histoire. L'acte de création artistique semble de plus en plus devenir le symbole et le modèle de l'acte de vivre. Cet acte de vivre se déploie dans un milieu physique et social nouveau"*(p. 50).

Garaudy est persuadé, qu'en son temps, la Révolution d'Octobre créa les conditions exceptionnelles d'un renouveau profond. Le ministre de la culture de Lénine, nous dit-il, "rêvait de confier à Isadora Duncan (1) des festivals populaires de danse comme ceux de la Grèce antique". Mais l'avènement de Staline ruina tous les projets.

La révolution, se pétrifiant à l'Est, se refusa à toute création. Mais les créateurs, les vrais, continuèrent et ils continuent leur chemin, souvent, dans la solitude. Car ils savaient et actuellement encore, ils savent, tout comme Garaudy pressent jusqu'au palpable que : ... "la création d'un nouvel âge de l'homme et de son art sera l'oeuvre non de révoltés ou de nihilistes, ou simplement de paresseux, mais de révolutionnaires, c'est-à-dire d'hommes et de femmes habités par toute la culture de l'humanité, par toutes les créations antérieures, et qui, ne considérant aucune de ces créations comme un terme acceptable, sont animés par une passion si violente de l'avenir qu'ils sont prêts à mourir pour la faire vivre"*(p. 167).

Garaudy reconnaît dans Maurice Bejart un de ces créateurs. Il dit de sa danse, qu'elle est "prospective". Il définit ainsi "l'action de l'homme lorsqu'elle n'est pas seulement adaptation au passé, mais invention du futur"*(p. 171).

L'artiste, arrivé à ce niveau, ne se donne pas à voir, il propose à "l'autre" où se reconnaître dans "des mouvements et des formes qui ont une haute charge d'émotion". Le but du ballet : demander la plus grande participation du spectateur.

---

* "Danser sa vie". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1973.

(1) Isodora DUNCAN. danseuse américaine, "pionnier" de la chorégraphie moderne du XXe siècle.

Pour Garaudy : "C'est la participation majeure d'un artiste à la nécessaire "révolution culturelle", c'est-à-dire à une mutation qui ne commence pas seulement dans les institutions et les pouvoirs, mais aussi dans les esprits"*(p. 183).

Garaudy souligne le mérite historique de Béjart d'avoir re-sacralisé la danse : ..."de l'avoir rendue, dans les conditions spécifiques de notre siècle, à son rôle social"*(p. 184).

Il en veut pour preuve et témoignage sa "Messe pour le temps présent", "qui est en effet une messe : offrande, consécration divine et communion, un "office chorégraphique" où le théâtre devient lieu d'une célébration populaire, où se nouent, dans un véritable "dialogue des civilisations", l'Orient et l'Occident... langage qui nous appelle à la création des lendemains"*(p. 184).

RENDRE VISIBLE L'INVISIBLE

C'est ce que nous invite à faire Garaudy dans "60 oeuvres qui annoncèrent le futur**. En 1971, ce livre voudrait répondre à un besoin. Un besoin qui, d'après Garaudy, s'est exprimé dans les explosions de la jeunesse en 1968 sur lesquelles il revient pour analyser le besoin fondamental qui, de par le monde, affleure dans ces événements : "la création d'un nouveau projet de civilisation".

Ces jeunes refusent une société déshumanisée qui témoigne de la faillite des espérances de la Renaissance, des promesses de Descartes et du rêve de Faust. Bref ! pour Garaudy, ils refusent une société sans "finalité humaine".

Dans la mouvance de cette jeunesse, il éprouve, comme elle, le besoin de vivre des "rapports nouveaux entre les hommes et la na-

---

* "Danser sa vie". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1973.

** "60 oeuvres qui annoncèrent le futur". R. GARAUDY. Ed. Skira. 1974.

ture". Il aspire à des "rapports nouveaux avec la connaissance". Il souhaite avoir des "rapports nouveaux entre les hommes et la société". Et il espère des "rapports nouveaux entre le travail, l'art et la foi" vécus dans l'harmonie indispensable à l'acte d'une création continuée de l'homme par l'homme.

Pour Garaudy, "la réponse à un tel problème ne peut être que planétaire"*(p. 5). Et une fois de plus, appelant à une prise de conscience urgente, il répète, avec le désir d'être entendu et surtout de convaincre, car le temps presse : "L'occident ne peut plus conserver l'illusion d'être le seul centre d'initiative historique et le seul créateur de valeurs"*(p. 5).

Malgré ces avertissements, Garaudy ne désespère pas de l'avenir, mais il invite à renoncer à notre individualisme mortel. Pour lui, l'avenir de tous sera l'oeuvre de tous "mais pas à n'importe quelles conditions".

"La construction exige un véritable dialogue des civilisations pour retrouver toutes les dimensions perdues des hommes, toutes les occasions perdues de l'histoire"*(p. 5).

C'est dans ce but que l'analyse des "oeuvres" de Cimabue à Picasso prend toute son importance.

L'enseignement majeur de cette étude est la mise en évidence de deux grandes "inversions fondamentales" de la peinture : "celle de la Renaissance et celle du XXe siècle"*(p. 289).

Garaudy ne voudrait retenir que ce qui lui paraît essentiel dans le divorce libérateur de ces oeuvres, qui ouvrent la voie à de nouveaux possibles : "Cette rupture n'exprime pas seulement une mise en question de la réalité objective, mais une mise en cause de toutes les valeurs, non seulement celles du sacré et de son expression, mais celles de la vérité"*(p. 290).

Arrivé à ce terme, l'art ne peut plus être initiation ou reconstruction d'un monde donné. La conception moderne de cet art s'affirme, désormais, à partir de l'autonomie de l'homme dans la création

---

* "60 oeuvres qui annoncèrent le futur". R. GARAUDY. Ed. Skira. 1974

d'un monde possible.

Cette conception de l'art, pierre de touche de l'esthétique moderne, amène Garaudy à parler de la fonction de "modèle" que joue l'oeuvre et d'où il déduit la fonction "prophétique" de l'artiste : "Le tableau au terme de cette évolution devient un "modèle", au sens que les cybernéticiens donnent à ce terme, des rapports entre l'homme et le monde. Un "modèle" qui, d'ailleurs, lorsqu'il s'agit de grandes oeuvres, ne nous renvoie pas au monde actuel mais à un monde possible, à un monde à venir"*(p. 292).

C'est là l'enseignement fondamental que Garaudy retire d'une étude des oeuvres majeures, qui expriment et traduisent l'évolution et les révolutions dans l'art occidental entre le XIIIe et le XXe siècle : "Telle est la trajectoire de l'art européen au cours des sept derniers siècles : après avoir tenté d'évoquer un ordre divin, après avoir exploré l'ordre naturel, l'art s'efforce aujourd'hui de préfigurer un ordre futur, un ordre du possible"*(p. 293).

Garaudy est convaincu que ce mouvement interne de l'art européen n'a été possible que grâce à l'apport des cultures et des civilisations non occidentales. A son avis la mutation des arts préfigure la grande mutation, commune à tous les peuples, qu'impose l'évolution des sciences et des techniques. Comme pour les arts, cette mutation ne pourra se satisfaire du seul "humanisme européen". L'heure est à une prise de conscience globale qui ne saurait faire l'économie de l'héritage culturel et spirituel de l'humanité : "cette prise de conscience, en notre siècle, du "dialogue des civilisations" et de sa fécondité n'a pas seulement un intérêt "historique", elle joue un rôle "prospectif" pour l'invention du futur"*(p. 296).

Pour Garaudy, apprendre les langages de la peinture, c'est apprendre à "faire pousser les branches nouvelles sur l'arbre de la réalité"*(p. 297).

---

* "60 oeuvres qui annoncèrent le futur". R. GARAUDY. Ed. Skira. 1974.

JE SUIS CHRETIEN

"Parole d'homme"*, que Garaudy termine en décembre 1974 et qui paraîtra en 1975, est le premier livre d'une collection qui, comme le fait remarquer Max Gallo, "se propose de faire dire ce qu'on ne dit pas : "c'est-à-dire ce que l'on pense de l'essentiel !"

Garaudy, oeuvre accomplie, avertit et précise : "mon propos, dans tout ce livre, comme dans la vie qu'il questionne, était l'amour"* (p. 263).

Notre propos sera de repérer, à quel moment émerge plus particulièrement cette dimension et de souligner ce que l'amour, chez Garaudy, a fait surgir de neuf dans la perspective d'avenir qu'il propose.

Dans son "autoportrait", relatant sa terrible expérience de "rejeté" lors du XIXe Congrès du P.C.F. le 6 janvier 1970, Garaudy nous fait part de son désespoir et de la tentation suicidaire qui ce jour là et à cet instant là émerge de son puits de solitude.

Ce qui le désespère, ce n'est pas tout ce qui lui arrive, mais bien plus la révélation fulgurante d'un système jusqu'à ce jour occulté par une cécité partisane. Victime d'une structure, par la discipline qu'elle impose à ses membres pour assurer la cohésion du groupe, Garaudy, pour la première fois depuis 37 ans, porte un regard extérieur sur ces 2 000 représentants qui se réclament de la base du mouvement.

Il est "crucifié". Atteint dans sa propre chair, la leçon a porté : "je sais désormais qu'un parti, quel qu'il soit, est une machine à confisquer les initiatives à la base"*(p. 22).

Que son Parti, réputé capable de créer des hommes nouveaux, créateurs, en soit arrivé là, voilà qui lui donnait le désir de mou-

---

*"Parole d'Homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont, 1975.

rir, "puisque s'effondrait ce à quoi (il croyait) par-dessus tout".

Rejeté par ses camarades d'hier, désireux d'épargner sa famille de cette "écrasante tristesse", il arrive en somnambule chez sa première femme qui l'accueille sans étonnement et lui propose de passer à table. Pendant le repas, pris en silence, il médite sur les deux reproductions qui lui font face et qu'il avait peintes trente trois ans plus tôt, aux premiers temps de leur mariage pour rappeler naïvement, par ces symboles, les deux pôles de leurs vies, opposées et complémentaires : le Christ et la dimension divine d'une part et l'Héraclès archer de Bourdelle représentant l'efficacité et la puissance humaine d'autre part.

A cet instant, Garaudy prenait conscience de tout ce qui manquait à la puissance d'Héraclès : "C'est sans doute ce qui m'avait poussé, à mon insu, jusqu'à cette porte : la certitude obscure mais invincible que le socialisme avait besoin, pour être lui-même, de cette dimension divine de l'homme"*(p. 24).

La dimension divine qu'il discerne dans l'accueil de son ex-femme, l'amène à nous confier : "Quand je suis reparti, une heure après, ayant baisé le front de cette femme, tout était transfiguré : le miracle d'amour de cette attente, d'une lucidité mystérieuse et exacte au tournant de la vie de l'autre, à ce rendez-vous du destin, c'était le triomphe de la vie sur la mort"*(p. 24).

Marqué par cette expérience, Garaudy parle autrement de la révolution. Il y introduit une dimension nouvelle : "Il n'y a pas de révolution sans amour, nous dit-il. Mais l'un et l'autre existent. Ils ont peut être la même source : le refus de s'en tenir à ce qu'on est et de croire l'autre figé dans une forme acquise. J'ai foi en leur rencontre. Ma vie continuera à avoir un sens"*(p. 24).

En 1974, cette dimension fondamentale de l'homme est réaffirmée à l'occasion de la lecture du "Théâtre roman" d'Aragon. Garaudy est pris d'angoisse devant la désespérance de son personnage allant jusqu'à adjurer l'amour. Inquiet, il interpelle Aragon : "Louis est-ce toi qui parle ?"

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1975.

Il ne pourrait se faire à l'idée qu'Aragon soit perdu pour l'espérance. Une partie de lui-même le serait de ce fait car désormais il sait que : "Sans amour un homme ou une société peuvent fonctionner, mais pas exister. Une révolution socialiste ne sera pas le triomphe de la science mais de l'amour"*(p. 37).

Pénétré de cette certitude, il va dénoncer un certain conservatisme condamné à faire l'apologétique d'un "socialisme scientifique", dont le seul but est de faire obstacle à une utopie concrète capable de surmonter les contradictions présentes.

Il est convaincu que "le premier devoir que nous impose la politique est cet effort créateur, imaginatif, pour concevoir les fins globales de la société et pour les concevoir autrement qu'à l'image et à la ressemblance du passé et du présent..."*(p. 188).

Mais, toujours hanté par le rendez-vous manqué de la base et sa créativité dans la Révolution d'Octobre, Garaudy sait que "le problème fondamental, à notre époque (...) c'est d'inverser ce courant cinq fois millénaire de l'histoire : ne plus prétendre apporter d'en haut et imposer d'en haut les fins de la société et le sens de la vie..."*(p. 189).

Son grand projet est de passer de l'idéologie des maîtres à l'esprit prophétique de la base. L'idéologie des patrons et des bureaucrates du socialisme "se rejoignent pour traiter l'autogestion d'utopie malfaisante et de bavarde"* (p. 195). Alors que pour Garaudy, l'autogestion est, plus que jamais, l'avenir d'une véritable démocratie socialiste. A son avis, l'autogestion est la seule solution pour éviter la confiscation des initiatives de la base par les hiérarchies et les appareils. Le temps n'est plus aux délégations de pouvoir, l'histoire en témoigne : "L'expérience a prouvé que les révolutions qui se font par le haut (...) ne mettent pas fin aux aliénations, mais au contraire les perpétuent"* (p. 200).

Et Garaudy constate, en 1974, que les mass media et notamment la télévision, qui devraient favoriser un dialogue des civilisations, contribuent, sous des masques démocratiques, à conditionner les esprits

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1975.

tant à l'Ouest qu'à l'Est.

Rejetant tout pessimisme, il compte sur une prise de conscience et sur un usage nouveau de ces "instruments terrifiants". Son objectif serait d'opérer un retournement : "d'un moyen de manipulation faire un moyen d'éducation critique et créatrice"*(p. 201).

Ce retournement, que Garaudy appelle de ses voeux, annoncerait l'amorce d'une mutation politique radicale porteuse d'avenir et capable de faire naître un régime politique inédit. Pour Garaudy, il est désormais impossible de penser révolution sans les masses : "une révolution aujourd'hui, c'est d'abord l'acte par lequel les masses prennent en main leurs propres affaires, leur propre avenir"*(p. 204).

Après les échecs et les répressions perpétrés dans les démocraties issues des modèles de la IIe puis de la IIIe Internationale, Garaudy voit, dans les conseils ouvriers et le socialisme autogestionnaire, une troisième étape de la lutte du mouvement ouvrier pour le socialisme. Il est, dit-il, "la visée même du socialisme" (p. 212). Le socialisme étant un "projet" qui tente de "mettre les pouvoirs qui naissent du travail commun des hommes au service non de quelques-uns mais de toute la communauté"*(p. 212).

L'autogestion : "ensemble des méthodes visant à stimuler l'initiative créatrice des masses", doit s'étendre à tous les niveaux de l'activité sociale là où s'élabore une nouvelle manière de vivre individuellement et de s'organiser socialement. Garaudy prévoit, non seulement des conseils ouvriers au niveau de la production ; il imagine des communautés de base attachées au niveau de la consommation et enfin, la culture serait confiée à des centres d'initiatives et de création.

C'est, à son avis, la seule issue pour faire face "aux crises convulsives de plus en plus profondes de l'économie, de la politique et de la culture du capitalisme"*(p. 229).

Il serait vain de compter sur des transferts de pouvoir, d'avoir et de savoir pour espérer remédier aux dérives suicidaires

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1975.

du monde capitaliste. En réponse à ce courant de l'histoire, "le socialisme demeure, pour Garaudy, le seul projet capable d'assurer non seulement la nécessaire mutation de notre monde, mais la survie des hommes".

Mais, précise-t-il : "Ce projet reste à inventer et à réaliser"*(p. 229).

Ce socialisme de l'avenir, Garaudy en connaît les exigences. Il sera scientifique dans les moyens mis en oeuvre ou ne sera pas. Quant à l'homme, le révolutionnaire, le "mutant", il sera amené à accepter, "si nécessaire, de mourir afin que naisse (ce) socialisme". "Le point de départ est un choix, une foi"*(p. 230).

Une foi qu'il présente, dans "parole d'homme", sous des aspects plus dynamisants qu'il ne l'a jamais fait. Le couple "foi-socialisme" est désormais, pour lui, indispensable pour une libération historique permanente : "Le problème des rapports entre la foi et le socialisme est un problème de fécondation réciproque : la foi apportant au socialisme sa dimension transcendante, prophétique, l'empêchant de s'enfermer dans la suffisance (...) le socialisme apportant à la foi sa dimension historique, militante, l'empêchant de s'évader du monde des luttes humaines..."*(p. 254).

Arrivé à ce terme, alors que foi et socialisme deviennent la base d'une nouvelle création pour celui qui n'hésite plus à écrire, "je suis chrétien", nous sommes amenés à poser la question : "Quelle foi ? pour quel socialisme ? Une foi qui est refus du repliement individualiste sur soi. Une foi inséparable du don d'aimer, une foi qui est acte..."*(p. 255).

Garaudy nous invite à "vivre selon la loi fondamentale de l'être : l'amour"*(p. 265).

Pour réaliser le socialisme et le communisme qui, "de Thomas Münzer à Karl Marx et de Che Guevara à Mao Tsé-Toung ont donné un visage à l'espérance des hommes"*(p. 265).

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1975.

ESPERANCE D'UN PROJET
PROJET D'UNE ESPERANCE ?

Dans son "projet espérance"*, en 1976, Garaudy dénonce les "modèles" pour mieux annoncer son projet.

Il dénonce, une fois de plus, un monde sans but, qui met en cause "la survie de la planète". Le pillage et le gaspillage des matières premières, pour assurer les bénéfices d'une minorité de privilégiés, ne le laissent pas indifférent.

Le culte rendu à la croissance impose réflexion. Il n'est pas question, pour Garaudy, d'arrêter cette croissance, mais le temps est venu de l'orienter en vue de l'épanouissement de tous. Rappelant que la majorité des habitants de la terre sont victimes de la triple aliénation de l'avoir, du pouvoir et du savoir, il dénonce les économies dévoyées, les politiques qui confisquent les initiatives à la base, la culture et l'enseignement mis au service de ces types d'économies et ces systèmes politiques. Et il déplore que cette forme de développement ait fait école là-même où l'on s'était juré de la combattre : "Les pays dits "socialistes" (à l'exception de la Chine) ont adopté le même modèle de croissance, la même conception individualiste de l'homme, la même coupure entre dirigeants et dirigés"*(p. 207).

Dans un tel univers de jungle des milliards d'hommes, autrefois colonisés, sont aujourd'hui exploités et menacés par la faim. Et la prétendue "aide au tiers monde" orchestrée par les pays industrialisés n'a pas favorisé un véritable "dialogue des civilisations".

Ces occasions manquées font dire à Garaudy qu'un nouveau modèle de développement, dont le critère ne sera pas seulement économique mais humain, s'impose : "le socialisme ne peut naître qu'avec un nouveau modèle de croissance, un projet de civilisation"*(p. 52).

---

* "Le projet espérance". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1976.

Le changement radical que propose Garaudy, s'élabore au niveau d'une "recréation" du tissu social à partir d'un projet communautaire. Il insiste sur l'importance et la nécessité des conseils ouvriers, des communautés de base et des centres d'initiatives garants d'une véritable autogestion dont il précise, qu'elle "n'est pas seulement une certaine manière de gérer les entreprises, c'est, dans tous les domaines de la vie sociale, l'exigence de résoudre les problèmes là où ils se posent"*(p. 125).

La nouvelle communauté, capable de faire émerger "la socialisation par la base de la politique et de l'Etat", serait fondée sur la participation créatrice proprement humaine de chaque membre à une société dont le fonctionnement cesserait de lui être extérieur et opaque. Ici Garaudy met en cause les délégations de pouvoir accordées à des défenseurs d'idéologie globale : "La première mesure radicale à prendre pour assainir le système représentatif (...), c'est de substituer à la représentation des secteurs territoriaux, (...), une représentation des activités sociales"*(p. 136).

A l'exemple des centres d'initiatives garants d'une "socialisation par la base de la culture et de l'éducation" selon les perspectives que Garaudy propose : l'heure est à l'imagination à l'échelle de la planète : "La fonction première de l'éducation n'est plus d'adapter l'enfant à un ordre existant (...) (mais de) le rendre capable de créer le futur et d'inventer des possibles inédits"*(p. 154).

Convaincu qu'une "réforme de l'enseignement" n'a aucune chance de réussir cette mutation, Garaudy, fort de l'expérience chinoise, n'hésite pas à proposer une "révolution culturelle" pour mettre en question les "fins" de notre société et orienter, par la recherche et la découverte, un nouveau projet de civilisation.

Il voit également dans la "formation permanente" une pédagogie de l'avenir : "L'éducation permanente crée les conditions subjectives du recul de l'aliénation des hommes..."*(p. 165).

Il ne désespère pas de voir "s'opérer le passage du monopole de la manipulation télévisuelle (...) à une vidéo communautaire" au

---

* "Le projet espérance". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1976.

service d'une éducation permanente capable de "défataliser le futur" : "jamais, dit-il, la tragédie existentielle (...) n'a eu l'occasion historique de se réaliser à l'école d'une telle "agora électronique"* (p. 173).

C'est la technique au service d'un "dialogue des civilisations". Pour réaliser tout cela, l'objet de son livre était de nous convaincre "qu'il est encore temps de vivre"*(p. 201).

LES CLEFS DE GARAUDY...

En 1977, Garaudy part en guerre contre tous "ceux qui espèrent toujours le retour d'un "marxisme universitaire", inoffensif... néo-stalinien, propre à raviver les couleurs de l'épouvantail anti-communiste"** (p. 195-196).

Son propos est de montrer à ces "soi-disant marxistes" que la pensée de Marx est l'envers de leurs affirmations et qu'elle "constitue un levain nécessaire à toute réflexion sur nos problèmes"** (p. 28). Son souhait est de nous ouvrir à cette pensée critique ; mais, à la suite et aidés par l'expérience vécue d'authentiques marxistes.

Marx ayant posé les fondements réels d'une philosophie de l'acte, Garaudy nous rappelle, dans "Clefs pour le marxisme"*, les deux thèses fondamentales du matérialisme historique de ce dernier :

- "La conscience et la pensée de l'homme ne sont pas en dehors de l'histoire, mais dedans. L'existence des hommes conditionne leur conscience."
- "Cette conscience et cette pensée ne sont pas reflet passif de l'existence de l'homme et de son histoire, mais un moment de la

---

* "Le projet espérance". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1976.
** "Clefs pour le marxisme". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1977.

totalité de l'existence et de l'histoire, le moment actif, le ferment et le projet de l'avenir."

Pour Garaudy, le génie de Marx, "c'est de les avoir saisies dans leur unité".

Et le malheur du marxisme, "c'est de les avoir souvent séparées"*(p. 5).

Partant de ces deux remarques, Garaudy porte un jugement sur les oeuvres et les projets qui se réclament du marxisme. Clefs en main, il nous explique que ceux qui ne retiennent que la première thèse transforment la pensée de Marx en déterminisme historique. C'est ce qui s'est passé de Kautsky à nos jours. Mais ces interprétations n'étonnent nullement Garaudy qui sait "qu'il a fallu à Marx toute une vie... pour réaliser cette synthèse"*(p. 8).

D'ailleurs, précise Garaudy : "Après Marx cette difficile synthèse ne s'est jamais réalisée pleinement sur le plan théorique, philosophique, mais seulement en liaison avec une pratique"*(p. 8).

Rosa Luxembourg fut la première à saisir l'articulation théorique entre les deux pôles de la pensée de Marx, et Garaudy en souligne l'intérêt : "Elle montra que les contradictions du capitalisme ne conduisent pas inéluctablement au socialisme. Elles circonscrivent un champ de possibles : ces contradictions ne peuvent être surmontées que par le socialisme ; mais d'autres possibles existent..."*(p. 10).

Pour Garaudy l'alternative est simple : "Au vingtième siècle, socialisme ou barbarie sont les deux possibilités d'avenir découlant de la nécessité historique. Il appartient à une initiative révolutionnaire de faire triompher l'un de ces possibles"*(p. 10).

En Allemagne, Rosa Luxembourg, assassinée, n'a pas pu mener à terme et vérifier l'efficacité de la méthode de Marx dans un pays hautement développé.

En Russie, Lénine tentera sa prise du pouvoir dans un pays sous-développé où les conditions économiques et sociales ne corres-

---

* "Clefs pour le marxisme". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1977.

pondaient nullement au schéma de Marx.

Devant ce choix apparemment paradoxal, Garaudy tient à justifier la démarche de Lénine. Il était fidèle à la méthode de Marx, nous dit-il, puisqu'"il n'hésita pas à bousculer le dogme et à inverser le schéma de Marx"*(p. 10).

Cette justification il la fonde sur une affirmation de Lénine, écrite dans "Sur notre révolution" en janvier 1923. C'est-à-dire 5 années après la prise du pouvoir, que Lénine lui-même justifie en déclarant que : "...Si pour créer le socialisme il faut aussi avoir atteint un niveau de culture déterminé (...) Pourquoi ne commencerions-nous pas d'abord par conquérir révolutionnairement les conditions préalables de ce niveau déterminé, pour, ensuite, forts d'un pouvoir ouvrier et paysan et du régime soviétique nous mettre en mouvement et rejoindre les autres peuples"*(p. 10/11).

C'est cette capacité d'inversion du schéma de Marx qui fait de Lénine un marxiste. Parce que "précisément, nous dit Garaudy, il ne se contente pas de répéter les formules de Marx dans un contexte historique où elles ont cessé d'être valables et applicables"*(p. 11).

Poursuivant cette analyse il salue le marxisme de Mao Tsé-Toung et condamne le dogmatisme de Staline et les erreurs de la IIIe Internationale.

Après Staline, nous dit Garaudy, "la difficulté est de retrouver l'inspiration primitive de Marx en décapant le marxisme d'un demi-siècle de stalinisme qui l'a non seulement ossifié mais transformé en son contraire"*(p. 17).

Dans ce travail de décapage Garaudy redécouvre que les thèses de Marx sur l'Etat, élaborées avec Engels à partir de l'expérience vécue de la Commune de Paris, étaient aux antipodes d'une conception centralisée et autoritaire. Et son retour aux sources va lui permettre de réaffirmer que Marx est bien le père de l'art d'inventer le futur. Tirant des conclusions de la Commune de Paris, Marx y voyait "la forme enfin trouvée" de l'Etat prolétarien dont les trois caractères fonda-

---

* "Clefs pour le marxisme". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1977.

mentaux... :

- La mise en autogestion des entreprises par les ouvriers
- La démocratie directe
- La décentralisation fédéraliste

... sont, avec un siècle d'avance, les prémisses du "socialisme autogestionnaire" libéré du "rôle dirigeant" du parti et du parti unique, tel que l'affirmait Marx lorsqu'il définissait les tâches de la "Première Internationale" : "L'oeuvre de l'Association internationale est de combiner, de généraliser, de coordonner les mouvements des classes ouvrières, mais non de les diriger ou de leur imposer n'importe quel système doctrinaire"*(p. 19).

Garaudy, en 1977, perçoit dans cette déclaration le souci de laisser s'exprimer les initiatives historiques des masses dans lesquelles Marx discerne les forces capables de surmonter les contradictions de son temps. Et il est convaincu que cette méthode de Marx peut toujours être appliquée dans la critique de notre époque : "La pensée de Marx revécue à la fois dans le mouvement historique qui la portait et dans le mouvement historique qu'elle porte en elle aujourd'hui encore, constitue un levain nécessaire..."*(p. 28).

Pour lui donner sa juste valeur, Garaudy est amené à préciser qu'elle n'est pas une "science" au sens positiviste du terme, mais il lui reconnaît une démarche scientifique en ce sens que : "c'est une pensée consciente de ses propres fondements, voire de ses propres postulats"*(p. 28).

L'objet de "Clefs pour le marxisme" est de montrer que "la pensée de Marx est un antidote contre l'aliénation positiviste". Convaincu de ses vertus prospectives, Garaudy déclare que "cette méthode de démystification peut nous aider à inventer notre avenir"*(P. 29).

Il rappelle que Marx n'a jamais cautionné ceux qui se réclamaient du marxisme et qu'il ne cautionnerait pas plus ceux qui actuellement s'en réclament, à commencer par "le régime soviétique qui n'est (...) ni marxiste, ni socialiste"*(p. 201).

---

* "Clefs pour le marxisme". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1977.

D'ailleurs Marx n'est pas le fondateur de ce que l'on appelle le marxisme. Par contre, Garaudy tient à mettre en évidence le fait que pour lui, Marx "est le fondateur de la prospective".

C'est ce qui lui fait dire que : "le marxisme est une tâche à accomplir"...
Et pour souligner la dimension esthétique du marxisme il ajoute :
..."Le marxisme, c'est le nom que l'on peut donner (...) à l'acte de participer en créateur à l'histoire en train de se faire"*(p. 203).

"POUR UN DIALOGUE... DES CIVILISATIONS"

En 1977, Garaudy, intéressé par l'épopée des cultures façonnées par trois millions d'années, nous annonce que l'Occident, "exception minuscule de cette épopée", est un accident.

Un accident dont il comptabilise les séquelles en soulignant "l'aspect néfaste du rôle joué dans l'histoire par l'homme blanc"** (p. 7) et en replaçant à son juste niveau un certain préjugé racial sans fondement puisque les sources de l'Occident, nous fait-il remarquer, "sont nées en Asie et en Afrique"** (p. 7).

Il nous invite à une réflexion sur la Renaissance dont on ne retient que le foisonnement culturel, oubliant que cette époque revendiquant "l'humanisme" enfante conjointement le capitalisme et le colonialisme dont les exigences vont détruire "des civilisations supérieures à celles de l'Occident dans leurs rapports de l'homme avec la nature, avec la société, avec le divin"** (p. 7).

A l'étude de cette période, pendant laquelle s'est exercée une suprématie occidentale, Garaudy nous entraîne à reconnaître que cette

---

* "Clefs pour le marxisme". R. GARAUDY. Ed. Seghers. 1977.

** "Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Denoël. 1977.

dernière "n'est pas due à une supériorité de culture, mais à une utilisation militaire et agressive des techniques des armes et de la mer"*(p. 7).

Devant ce constat des "occasions perdues de l'histoire" Garaudy fait remarquer que "la création d'un avenir véritable exige que soient retrouvées toutes les dimensions de l'homme développées dans les civilisations et les cultures non occidentales"*(p. 8).

C'est à ce "dialogue des civilisations" que Garaudy invite tous les hommes de bonne volonté pour que naisse un projet planétaire pour l'invention du futur.

Nous avons, déclare-t-il, "voulu seulement souligner combien une recherche fondée sur une conception non hégémonique mais symphonique de la culture et surtout une vaste diffusion populaire des cultures non occidentales pouvait apporter des éléments décisifs de réponse à ces problèmes et permettrait d'élaborer non pas seulement un plan de survie mais un plan de vie et un "Projet espérance" à l'échelle de la planète"*(p. 219).

Lorsqu'il se lance dans ce travail, il s'estime investi par la volonté des hommes de tous les continents : "J'ai le sentiment aujourd'hui d'écrire sous leur contrôle. Il me semble qu'ils me regardent et me jugent". C'est en "Mutant convaincu" qu'il écrit : "J'ai la responsabilité de traduire tout ce qu'ils m'ont appris des cultures non occidentales et de ce que nous devons y puiser pour construire avec eux le futur"*(p. 13).

Comment ne pas voir dans cette démarche l'inlassable poursuite de sa thèse pour un "dialogue des civilisations" qui n'a d'autre objet, désormais, que d'être une contribution à la "construction d'un ordre mondial". Le "manifeste pour une humanité libérée", lancé par "économie et humanisme" en 1976, le réconforte dans sa démarche. Il y voit la constitution d'un contre-pouvoir concret nécessaire à la mise en cause du modèle actuel de la société. Il souligne également les perspectives d'avenir et d'espoir que font naître les prises de posi-

---

* "Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Denoël. 1977.

tions des diverses assemblées du tiers monde qui dénoncent l'ordre actuel "créé par les seuls pays industriels et à leurs seuls profits"*(p. 77).

Dénonçant l'hégémonie culturelle des vainqueurs qui de tous temps ont fait l'histoire, il insiste sur la "nécessité de mettre en perspective toute l'histoire dans une optique qui ne soit plus... Européo-centriste"*(p. 90).

Garaudy estime qu'une nouvelle conception de l'histoire ouvrirait des possibles pour un choix de civilisation. L'exemple de Gandhi, soulevant 400 millions d'Indiens, le fascine et il nous invite à réfléchir sur l'actualité des enseignements que peuvent nous apporter ces hommes pétris par une autre culture.

Sur le plan de l'art, des révolutions se sont déjà opérées : "les peintres ont montré ce que pouvait être la fécondation réciproque des cultures et des civilisations"*(p. 113).

Sur un plan plus général Garaudy envisage une "révolution culturelle planètaire" par le seul fait d'introduire l'étude des civilisations dans les écoles.

Il faudrait aussi, nous dit-il, que "l'esthétique occupe une place aussi importante que l'enseignement des sciences et des techniques"*(p. 115).

Sans oublier la prospective, cet art d'imaginer le futur qui, pour un révolutionnaire, est aussi important que l'histoire. Cette conception symphonique de la culture s'adresse, dans l'optique de Garaudy, non seulement aux enfants d'âge scolaire, mais aussi aux adultes sous forme d'éducation permanente ouverte à tous. Cette pédagogie, étendue à tous, vise à obtenir trois résultats indispensables pour infléchir notre changement. Il s'agit de :

"- Relativiser notre conception occidentale
- Décentrer notre vision du monde par rapport à notre "petit-moi"
- Finaliser notre action..."*(p. 158/159).

---

* "Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Denoël. 1977.

Cette revision est, à son avis, indispensable pour vaincre et dépasser "l'inhumanité du capitalisme et la dictature soviétique"*(p. 165).

Pour nous libérer des scories de la civilisation occidentale, il s'interroge et propose : "Le moteur nouveau de l'homme total gît peut-être, au moins partiellement, dans l'univers cosmique de la culture africaine, des sagesses africaines"*(p. 165).

La thèse de Boubou Hama (1) en est un exemple : "La sagesse africaine (...) se refusant à tout dualisme, peut à la fois s'animer de l'esprit de l'Inde ancienne et de la technique de l'occident industriel"* (p. 166).

Cette réunion de toutes les puissances de l'esprit et de la matière sont pour Garaudy une promesse de l'homme total.

L'exemple du socialisme communautaire de la Tanzanie qui se fonde sur les principes de l'"Ujamaa" (2) de la communauté traditionle lui font dire que l'avenir de la Tanzanie "c'est le socialisme".

De même, l'expérience algérienne l'amène à déclarer qu'"aujourd'hui, loin de se contredire, socialisme et Islam prennent conscience de leur possible complémentarité dans la construction de l'avenir"*(p. 178).

Il compare la démarche de chacun de ces peuples à la méthode d'action de Gandhi, pour qui "seule la liberté individuelle peut rendre un homme capable de se donner entièrement au service de la société"*(p. 181).

Dans ces conditions, "la politique devient (...) une foi, une manière de vivre dans chaque acte de la vie et non dans une sphère spéciale qui serait "la" politique"*(p. 181).

---

* "Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Denoël. 1977.

(1) Chercheur africain sensible aux perspectives de "l'Université des mutants" dirigée par Garaudy.

(2) "Ujamaa" signifie en langue zwahili : "esprit de communauté" (p. 168).

Pour Gandhi il n'y a "pas de politique sans religion". C'est une thèse qui convient à Garaudy qui est d'ailleurs de plus en plus attentif aux "théologies de la libération" qu'il observe comme un signe des temps. Il y reconnaît l'espérance chrétienne et sa fonction historique.

En Amérique latine, nous dit-il, dans des pays fondamentalement chrétiens, "cette théologie a pris de telles racines, qu'elle tend de plus en plus à occuper la place qu'un marxisme dogmatique et d'implantation ne remplit pas"*(p. 204).

Ces exemples, déjà à l'oeuvre, en Asie, en Afrique et en Amérique latine, témoignent d'un véritable "dialogue des civilisations" dont Garaudy essaie de nous faire partager le projet.

C'est ainsi nous dit-il que "peut commencer la troisième alliance". Après l'alliance de Yahvé avec le peuple juif et celle de Jésus venu dénoncer les prétentions du peuple élu, la troisième alliance c'est la reprise à une "étape nouvelle" de la démarche du Christ pour éveiller le monde à une vie plus grande : "La Troisième alliance c'est la prise de conscience qu'est en train de naître, à l'échelle planètaire, un rapport nouveau entre la foi et l'histoire, entre la foi et l'action, entre la foi et le monde ; c'est la prise de conscience, qu'au-delà de toutes les frontières de classe, de race, de culture, chaque homme est "inséminé de divin" et, comme tel, pleinement responsable de sa propre destinée..."*(p. 233).

QUI DITES-VOUS QUE JE SUIS ?
OU LE SOCIALISME INSULAIRE

En 1978 "la vague" d'Hokusaï qui illustre la couverture du roman "qui dites-vous que je suis ?"** peut poser question. Garaudy s'en

---

* "Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Denoël. 1977.

** "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

explique. Pour lui, l'homme est de la nature de la vague. Il est un point singulier du tout et aucun acte, aussi répréhensible qu'il soit, ne peut le couper définitivement du tout. C'est ce qui fait la trame de son roman dont le héros, jeune assassin, est l'incarnation de ces hommes porteurs d'avenir : les mutants.

Pour Garaudy, l'assassin est porteur d'une civilisation à naître. Il est prophète. C'est ce qui ressort de la discussion entre les personnages, Palouna et Papoune, alors que leur Ile et leur civilisation sont menacées par le "continent" et que Palouna demande à Papoune d'intervenir. Elle fait, à ce moment là, le portrait du mutant selon Garaudy : "tu as toujours été habité par un monde. D'abord celui de la cité violente. Tu participais de sa violence. Tu ne l'acceptais pas. Mais elle était en toi. Alors tu ne t'acceptais pas toi-même. Tu détruisais tout ce que tu aurais voulu être. Un jour, tu as été habité par un autre monde et tu t'es mis à partager sa révolte"* (p. 157).

"Il y a 20 ans tu es devenu l'Ile..."

A cela Garaudy, alias Papoune, rétorque ! "Je n'ai jamais voulu en être le chef..."

Et Palouna insiste : "Tu es devenu l'Ile. Elle est en toi. Le monde qui t'habite est un monde en train de naître... tu n'as pas le droit de la laisser mourir, ni en toi, ni en nous tous"* (p. 157).

A l'image des utopistes du XIXe siècle, Garaudy, pour qui l'utopie est "ce qui n'existe pas encore", se fait insulaire pour construire la société qu'il porte en lui depuis ses premières révoltes.

L'Ile va lui permettre, dans un premier temps, d'expérimenter, dans une micro société, la théorie du "pourquoi" opposée à la pratique du "comment" des sociétés sans finalité humaine : "Il a suffi, à l'occasion d'un procès vulgaire, qu'un homme, un assassin pourtant, pose sans limite la question du "pourquoi", pour qu'un univers sans but s'effondre..."* (p. 86).

---

* "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

A partir de cet événement, la société de l'Ile se scinde en deux camps. D'un côté ceux qui croyaient détenir à jamais la puissance et qui se transformaient en émigrés frileux. De l'autre, ceux qui découvraient une force nouvelle. En eux émergeait la foi dans la possibilité de vivre autrement. Révélateur de cette force nouvelle, notre héros étonné et surpris par ces transformations déclare : "Nous n'avons même pas compris, au début, que nous étions en train de faire exploser le vieux monde"*(p. 88).

Pendant que les "émigrants", "par milliers, fuyaient l'Ile de l'apocalypse"*(p. 89). Devant l'enthousiasme des uns et l'affolement résigné des autres ; ceux du continent, nous dit le héros, "ont bien compris qu'ici, leur société, c'est fini. Irréparable. Et il n'y aurait pas de représailles ?" Cette issue lui semble impossible. Il est persuadé "qu'ils viendront punir l'Ile"*(p. 91).

La réaction est rapide. L'inhumanité de ceux du continent se déchaîne et se concentre sur la centrale nucléaire de l'Ile. Un désastre équivalent à celui que causerait une bombe atomique est obtenu à partir d'armes classiques. Pour le monde entier "l'honneur est sauf". Ici, "l'exode du désert nucléaire commence". Cette ambiance de fin du monde permet à Garaudy d'édifier quelque chose de neuf. Une "nouvelle alliance". Des signes témoignent déjà des possibles. "D'un groupe à l'autre commencent à se nouer, dans le malheur, de nouveaux liens. Quelque chose de neuf est en train de naître à partir de solidarités nouvelles"*(p. 93).

Non contents des résultats causés par le bombardement, des commandos de parachutistes sont venus détruire les stocks énergétiques de l'Ile. Privée d'électricité et de pétrole, coupée de tout, l'Ile est condamnée à faire preuve de ses capacités d'autonomie : "Ce n'est pas pour nous un choix ni une utopie, mais une question de vie ou de mort : il faut faire la preuve qu'on peut vivre autrement"* (p. 94).

Ce que le continent craint le plus de cette Ile, c'est "la contagion de cette épidémie d'insolite rebellion"*(p. 98). Politiquement les "grands" n'ont rien à craindre d'une expérience qu'ils tolè-

---

* "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

rent en lui supprimant tous les moyens de réussite afin de faire la preuve que cette expérience est impossible. Ainsi, sans le vouloir, l'Ile est devenue "le Nouveau Monde". Un monde où, combattant les routines et les vieilles lois, "on ne vivra jamais plus comme "avant""* (p. 99).

Pour construire ce monde Garaudy reconnaît, tout comme le faisaient les exilés de Babylone, qu'il y a du bien dans le mal qui "nous" arrive : ..."La catastrophe avait du bon. Elle nous obligeait à commencer par le commencement"*(p. 100).

Sur cette terre, lavée des souillures du vieux monde, Garaudy va faire éclore la société qu'il porte en lui et pour laquelle il propose de nouer de nouveaux rapports avec la nature. Le temps des conquérants est passé, c'est en amoureux que se font désormais les échanges. La nouvelle société épouse les éléments ; l'eau, le vent et le soleil se fondent en harmonie avec elle : "Notre Ile devient un vrai jardin surréaliste ! Un art est en train de naître"* (p. 101).

Après dix années d'efforts, de recherche et de création modulée par les seules nécessités internes de leur avenir, les artisans de l'Ile sont à l'origine d'un style nouveau capable de produire en répondant aux besoins d'une vie en "perpétuelle naissance". Désormais les machines "au lieu de broyer les hommes, faisaient l'amour avec le soleil et les vents"*(p. 103).

Les rapports des hommes avec la nature sont transformés au point qu'il peut dire : "On cesse de croire qu'elle nous appartient, en propriétaire jaloux. Nous sommes en elle, elle est en nous et nous lui appartenons"*(p. 104).

Fidèle à son projet de révolution culturelle, Garaudy se félicite des écoles créées sur le modèle de l'Université des mutants. Les enfants y sont culturellement ouverts à un véritable "dialogue des civilisations".

---

* "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

Alors que tout semble merveilleusement s'articuler dans la société nouvelle de l'Ile, l'irrationnel se manifeste douloureusement chez Marc. Son mal à vivre pose le problème du bonheur. Même dans ce "Nouveau Monde" les problèmes affectifs restent entiers. Mal aimé, mais se voulant fidèle à Palouna qui refuse ses avances, Marc nous est présenté, par Garaudy, comme appartenant à "cette génération qui n'est plus conditionnée par le passé". Sentiments mis à part. Il voit naître en lui, "les premiers traits de l'homme nouveau". Dévoué tout entier à Palouna qui l'utilise selon ses humeurs ; Garaudy reconnaît en lui ceux qui sont prêts à tout pour la cause de l'Ile. Il rappelle que Marc lui a dit : "Pour nous le socialisme n'est pas seulement une doctrine. C'est d'abord une manière de vivre pour les autres... chaque jour, dans chaque acte... par un don inconditionnel"*(p. 113).

Palouna, victime d'un accident nécessitant une transfusion sanguine va lui donner l'occasion de passer à l'acte. Marc décide de s'immoler. Est-ce pour lui, pour l'Ile ou pour Palouna ? Dans l'instant il se donne à elle, par transfusion, jusqu'à la mort. Profondément marqué par cet événement, Palouna s'isole et passe de longs jours en face à face avec la mémoire de Marc qui s'est donné pour elle, pour être plus à elle. Après cette période de méditation, elle se manifeste à nouveau sereine, et tend un livre à Papoune et l'invite à lire le poème, d'un mystique musulman, dont elle a souligné quelques lignes : "C'est dans le livre de l'amour humain qu'on apprend à déchiffrer l'amour divin". Très ému Papoune est incapable de continuer sa lecture et, quand après un long silence, il ose poursuivre ; il distingue, écrit de la main de Palouna au bas du poème : "Cet amour n'est plus seulement celui du couple : il donne à notre société sa forme. L'amour et non la justice en est le fondement"*(p. 124). La surprise et la satisfaction de l'oeuvre accomplie sont telles que Papoune reste sans paroles "le front baissé sur le livre". Marc et Palouna, ces purs produits de l'Ile, de la société nouvelle, ont été et sont capables de telles conversions. Même après sa mort Marc transfigure la vie de Palouna. C'est habitée par lui et soutenue par lui qu'elle perçoit et confie : "Qu'une révolution est à la société ce qu'une conversion

---

* "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

est à l'individu : changer le but et le sens de la vie. Ce changement, on ne peut le réaliser pleinement dans une société si on ne l'accomplit en même temps en soi-même"*(p. 124).

Ainsi est apporté un correctif aux révolutions des "ainés" qui pensaient qu'il suffisait de changer les structures pour qu'émerge l'homme nouveau.

Mais la conversion n'est pas chose aisée pour tous, surtout pour les générations culturellement marquées par le vieux monde. De fait, il est rapporté que dans les communes rurales de l'Ile, il semblerait que cette harmonie dans le changement ne soit pas le lot de tous. Les membres de l'une d'entre elles s'affrontent pour des raisons qui touchent à la hiérarchie et à l'orientation à adopter.

Palouna propose à Papoune, en sa qualité de "conscience" de l'Ile, d'aller règler ce problème. Papoune refuse de jouer ce rôle en déclarant : "Les gens comme moi ont seulement l'expérience de ce qu'il ne faut pas faire... En Amazonie, nous avons voulu accomplir une révolution à quelques-uns, puis la donner aux autres en cadeau. A ce jeu-là, tu te fous dedans à tous les coups... Les raccourcis coûtent toujours cher aux révolutions : par en haut, tu changes de pouvoir, mais pas de société !"*(p. 133).

Ainsi Garaudy remettait à leur juste place toutes les révolutions passées.

Quelques temps après cette mise au point sur la conscience de l'Ile et sur les attitudes révolutionnaires périmées, Palouna se déclare prête pour remplacer Papoune dans la communauté rurale. Papoune l'accompagne et il constate, avec quelque amertume : "qu'après une expérience de vingt années, alors que la jeunesse s'adapte si harmonieusement au changement, voilà une communauté prête à se désintégrer aux cris de : "on veut nos terres... on veut être maître chez nous..."* (p. 139).

Devant cette remontée des vieux démons, Palouna s'emploie à leur démontrer : "qu'il s'agit de survivre. Et de survivre sans renoncer à notre liberté"*(p. 139).

---

* "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

La décision que doit prendre la communauté est un choix de société. Confrontée à trois solutions possibles elle devra choisir entre le passé et l'avenir.

La communauté désire-t-elle revenir au passé et donner à quelques-uns "un pouvoir de vie et de mort sur tous les autres ?"

De ce passé, personne n'en veut.

La communauté veut-elle donner le pouvoir de décision à ceux "qui prétendent savoir" ? Reprenant les paroles de Papoune, Palouna précise : "on aura changé de maîtres. Commander d'en haut, c'est un raccourci qui coûte toujours cher aux révolutions". Tous ne sont pas convaincus mais leurs réactions sont étouffées par la masse des refus.

Reste la troisième solution : "Vous avez vous-mêmes confiance en vos propres forces. Pendant des années, nous commettrons encore des erreurs. Pas davantage que les prétendus experts qui conduisent le vieux monde au suicide. Nous apprendrons à marcher en marchant"*(p. 140).

Après un silence, à peine troublé par les doutes d'un "ancien", Palouna conclut en le prenant à témoin mais en s'adressant à tous : "Il ne s'agit pas de t'adapter à ce qui existait déjà quand tu es né. Il ne s'agit pas de chercher des modèles dans le passé. Il s'agit de naître une seconde fois. A vous de décider"*(p. 141).

Ainsi prend forme un socialisme "autogestionnaire" qui met le coeur de Papoune en joie : "En te regardant et en t'écoutant, Palouna, j'ai la certitude que quelque chose de neuf est en train de naître... Nos tâtonnements, depuis vingt ans, ont peut être rendu tout cela possible"*(p. 141).

Alors que tout semble s'arranger sur l'Ile, une menace arrive de l'extérieur avec l'aide d'une poignée d'opposants qui ragent de ne pas avoir d'avenir dans ce qui naît. Pour faire face à ces événements, Papoune, sûr de la métamorphose opérée depuis vingt ans, est convaincu que : "La défaite ne peut venir du dehors, si puissant que soit l'envahisseur. Nous ne pouvons être vaincus que si notre société

---

* "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

se divise, perdant le sens de ce qu'elle crée..."*(p. 156).

Pour Papoune l'enjeu ne souffre aucune impasse : "La foi ou le néant".

Ce qui se joue concerne l'univers entier, l'Ile est à ses yeux plus que l'Ile : "Il ne s'agit pas seulement de nos vies et de l'avenir de l'Ile. Si nous succombons, le monde sera abandonné à leur loi de mort. L'homme n'aura plus d'avenir et son espèce mourra"* (p. 164).

Dans la pratique, l'histoire lui donne raison pour la confiance qu'il mettait dans la société de l'Ile. L'ennemi a butté sur l'imprévisible. Il cherchait des "centres vitaux", des centres de direction et de décision, il s'est trouvé dépassé par la vie politique et économique d'un peuple conçue entièrement sur le modèle de "la boule de mercure". Affolé par les risques de contagion... "Au bout de trois mois le dernier soldat a rembarqué". Mais les renseignements, obtenus par la collaboration des continentaux dissidents, font naître d'autres inquiétudes dans l'esprit de Papoune. Informé sur la conflagration inévitable entre les peuples du nord et les pays de l'équateur Sud, il redoute un affrontement apocalyptique aux conséquences planètaires. C'est ce dont il est question à la fin de la lettre qu'il laisse à Palouna. Il y évoque une terre peut-être morte... alors qu'il n'accepte pas que l'Ile disparaisse : "Je ne sais s'il est trop tard, mais je voudrais que tout ce que notre Ile vient de vivre depuis vingt ans soit épargné, si quelque chose encore doit survivre au chaos"*(p. 188).

C'est en somme, le socialisme vainqueur de la mort.

---

* "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

CHAPITRE II

LE MUTANT, AVENIR DE L'HOMME

LA VERITE

"Toute la vérité"*, paru en 1970, fait la preuve, que la vérité n'est pas la nourriture des hommes du Parti.

En 1970, Garaudy est encore confondu par les retombées et les conséquences du XXe Congrès du P.C.U.S.. Il constate, impuissant, et dénonce la lutte fratricide, livrée au mépris de l'homme, que Soviétiques et Chinois mènent pour assurer leur politique d'hégémonie :

"...une politique fractionnelle à l'échelle mondiale, n'hésitant pas à exiger en chaque pays l'épuration de ceux qui résistaient à cette politique de puissance..." (p. 10)*.

Garaudy souhaite que les hommes du P.C.F. sortent de ce cercle infernal, mais après plusieurs années de luttes pour convaincre ses "cammarades" de la direction du Parti, il reconnaît que le système l'emporte sur les hommes.

"Mes efforts ont été vains car les mécanismes internes du Parti sont tels que ma protestation n'a pu briser le huis clos du Bureau politique et du Comité central" (p. 11)*.

Et, comme tant d'autres avant lui, à son tour, il va faire la dure expérience du "bouc émissaire".

"Ainsi avec le filtrage des informations (...) s'est créé autour de moi (...) un climat de défiance et de colère qui permit de réunir un "Congrès introuvable" (p. 11)*.

Il n'est pas dupe et dénonce les influences responsables de ces retombées locales de la crise du mouvement communiste international.

---

*"Toute la vérité". R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1970.

Il y voit l'empreinte directe des dirigeants soviétiques qui, "au détriment de l'unité et de la force du mouvement, cherchent seulement à exercer leur hégémonie sur les divers partis communistes du monde..." (p. 12)*.

Ce qui nous étonne chez Garaudy c'est à la fois sa lucidité et sa candeur. Lucide, il dénonce les "charettes" qu'exigeront les dirigeants soviétiques : "comme je l'avais prévu et dit au Comité central d'avril 1968, l'engrenage broiera d'autres hommes..." (p. 12)*. Candide, il explique le mécanisme qui fonde la force de l'U.R.S.S. au sein des Partis communistes nationaux :

"Lorsque j'ai soumis le manuscrit de mon livre "Peut-on être communiste aujourd'hui ?", à la direction du Parti, on l'a trouvé "trop critique à l'égard de l'Union soviétique" (...) et on m'a demandé de faire des coupures. J'ai eu la faiblesse d'accepter" (p. 62)*.

Ce n'est qu'après son éviction en 1970, avec tout ce que cela implique pour son expérience personnelle, que son attitude partisane évolue en libérant son esprit critique.
Prenant du recul, il analyse les méthodes et les objectifs d'un parti qui fonde son pouvoir sur des militants inconditionnels :

"C'est ainsi qu'en confondant l'esprit de parti avec l'une seulement de ses composantes : la discipline, l'on est allé de faiblesse en acceptation, de silence en complicité, et que l'on a laissé se développer cette foi aveugle en une infaillibilité soviétique" (p. 62)*.

Marqué par le passé, révolté par le présent, il reproche aux soviétiques de s'ingérer dans les affaires Tchécoslovaques en imposant des méthodes qu'il croyait périmées.

"Il est significatif que les circulaires faisant de la délation un devoir ne sont que l'extension à la Tchécoslovaquie des mesures prises en Union soviétique après les procès de Siniavski-Daniel..." (p. 120)*

---

*"Toute la vérité". R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1970.

Après la Conférence de Moscou, dont le grand enjeu était d'obtenir la "caution d'un certain nombre de partis frères pour poursuivre et accélérer leur opération en Tchécoslovaquie", les soviétiques ont doublement signé leur malhonnêteté remarque Garaudy car :

"Aussitôt acquis le vote des textes proclamant l'autonomie de chaque parti et condamnant les ingérences, ils ont précipité la mise au pas des communistes tchécoslovaques" (p. 121)*.

Sa déception, engendrée par les moeurs des hommes des partis communistes, ne fera que s'amplifier lorsqu'il sera amené à convenir que la manière, dont sont "montés" les procès antisémites de Pologne, "est exactement celle des "procès de Moscou" de 1937-1939" (p. 127)*.

Mais une fois de plus, pour que Garaudy comprenne ce qui se passe en Pologne, il aura fallu qu'il soit personnellement touché par le "phénomène", et qu'il connaisse à son tour les difficultés que les victimes de ses moeurs rencontrent pour se faire entendre, pour qu'il en soit convaincu. Meurtri et isolé, il s'adresse à Waldeck Rochet secrétaire général du Parti :

"Je t'avoue que je suis d'autant plus sensible à ce qui se passe, sur ce plan, à Varsovie comme à Prague, à Moscou comme à Pékin, que ces méthodes pénètrent dangereusement dans notre parti : la campagne ouverte contre moi par un article ignominieux de Mathey (1), défigure sciemment... ce que j'avais écrit..." (p. 127)

Mais, alors qu'il sait que tous les partis communistes usent de ces méthodes et que les victimes seront, comme en Pologne, punies "à la place des organisateurs véritables des événements de mars, à la place de "ceux" qui, intentionnellement, ne dispersaient pas la foule mais la poussaient (...) pour provoquer l'émeute..." (p. 133)*, il continue à faire confiance au Parti pour "sauver l'espérance".

---

(1) Préface de L. Mathey parue dans ("L'Humanité" d'octobre 1968).

*"Toute la vérité". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1970.

Au-delà des moeurs et des manipulations qu'il reproche aux responsables, sa pensée va aux trois cent cinquante mille militants qui constituent, à son avis, "la force politique la plus grande et la plus saine de notre pays" (p. 191)*.

C'est sans doute cette confiance dans la base qui l'incite à braver les dirigeants :

"Même si l'on va contre moi jusqu'à l'exclusion je ne puis donner à personne d'autre conseil que celui-ci : si vous aimez l'avenir, adhérez au Parti communiste français" (p. 191)*.

---

*"Toute la vérité".R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1970.

L'ESPOIR

Lorsque, en 1971, Garaudy se lance à la "reconquête de l'espoir"*, son objectif est de proposer le socialisme que Lénine avait promis et que ses successeurs ont perverti dans ses fondements et dont les résultats sont autant de preuves de leur échec.

"Il est impossible, dit-il, actuellement, de se dérober à un examen critique fondamental du "modèle" de socialisme élaboré au temps de Staline, maintenu pour l'essentiel en Union soviétique sous Brejnev, et imposé aux autres pays socialistes par des pressions économiques, idéologiques et militaires" (p. 12)*.

Lorsqu'il crie : "le socialisme ce n'est pas cela !", il dénonce les situations dont, "la grève des ouvriers polonais et sa répression sauvage, aussi brutale que les pires répressions antiouvrières dans les pays capitalistes..., les procès à huis clos (et) la déshonorante campagne menée en U.R.S.S. contre Soljénistsyne, et tant d'autres écrivains..." (p. 9)* ne sont que quelques exemples parmi les plus connus.

Pour remédier à ces situations, il estime qu'une révision déchirante est nécessaire. Mettant en cause ce "socialisme perverti et imposé", il propose d'"essayer de concevoir un socialisme qui ne se construirait pas seulement par "en haut", mais par "en bas" (p. 14)*.

Pour lui, "l'obstacle principal à la réalisation du socialisme est l'absence de démocratie". Et la révision qu'il propose est d'autant plus déchirante pour l'auteur de "la liberté" publié en 1954, qu'il est acculé à reconnaître, en 1971, que :

---

*"Reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1971.

"Cinquante ans après la Révolution d'octobre, l'absence de droits démocratiques élémentaires, depuis celui de sortir librement de l'U.R.S.S. (comme l'exige la Déclaration des Droits de l'Homme, pourtant votée par l'Union Soviétique à l'O.N.U.) jusqu'à celui d'être informé sur ce qui se passe dans le pays et à l'étranger..." (p. 27)*.

- Révision plus que déchirante pour Garaudy qui, après avoir vanté les mérites d'un système qui donnait, à 250 millions de Soviétiques, l'accès aux marbres des journaux, reconnaît qu'"aucun journal soviétique, le 2 août 1968 n'avait informé ses lecteurs de la réponse du Parti communiste tchécoslovaque aux accusations et à l'ultimatum de Varsovie" (p. 27)*.

- Révision déchirante, pour celui qui voyait dans l'essor culturel soviétique un exemple pour tous les peuples et qui, maintenant, est contraint de reconnaître que "la politique culturelle de l'U.R.S.S. n'est qu'un cas particulier de cette méfiance et de ce mépris des masses" (p. 27)*.

- Révision déchirante enfin, pour l'auteur d'"Une littérature de fossoyeurs" d'être amené à reconnaître qu'en U.R.S.S. "tout écrivain qui accepte de servir la politique officielle et ses mensonges est assuré de jouir du statut d'un fonctionnaire, subalterne certes, mais richement rétribué" (p. 27)*.

Quant à celui qui ne se plie pas aux exigences officielles, Garaudy le reconnaît à présent, celui-là "court le risque de n'être pas publié... ou bien d'être condamné... ou bien encore acculé au désespoir. Il y a beaucoup de suicidés, dans la littérature soviétique, de Maïakovski à Fadeïev !" (p. 28)*.

Et ce malaise, vécu et entretenu dans les démocraties socialistes, n'est pas l'apanage des intellectuels ; "la révolte ouvrière de Pologne" en témoigne :

---

*"Reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1971.

"...cette fois, nous dit Garaudy, il ne s'agissait plus d'intellectuels mais des ouvriers de la Baltique" (p. 30)*. Et il tient à souligner que leur revendication ne s'explique pas par des causes économiques, elle montre, et c'est ce qui lui paraît grave, que le malaise est d'ordre politique et qu'il porte sur la liberté dans les entreprises.

"La revendication fondamentale était celle de l'autogestion ouvrière et de l'autogouvernement contre le centralisme bureaucratique" (p. 30)*.

Dans cette affaire les ouvriers étaient victimes d'un système qui leur retirait, par la force, des avantages acquis et reconnus par tout un peuple.

"L'autogestion était née spontanément en Pologne (...) après la défaite hitlérienne... mais en vertu du modèle soviétique, l'autogestion avait été aussitôt condamnée et supprimée..." (p. 30)*.
Dans la même perspective, les conseils ouvriers, seuls organes de discussion tolérés, virent leurs pouvoirs se réduire et se limiter à "de simples fonctions techniques ou économiques d'organisation du travail" (p. 30)*.

Devenus gênants, les conseils ouvriers furent détournés de leur finalité.

"...on leur impose la même structure bureaucratique qu'aux autres organismes, si bien qu'ils deviennent eux aussi, une "courroie de transmission", un moyen supplémentaire de contrôle non de (1) la classe ouvrière mais sur (1) la classe ouvrière" (p. 31)*.

C'est pour sortir de ce système qui gangrène même les partis communistes des pays capitalistes que Garaudy lutte pour "la décolonisation idéologique à l'égard de la lourde machine stalino-brejnévienne..." (p. 34)*.

---

*"Reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1971.
(1) souligné dans le texte original.

Toujours convaincu que le socialisme est "seul capable de faire de chaque homme un homme..." (p. 81)*, mais également convaincu que "l'Etat socialiste ne pourra, comme le prévoyaient Marx et Lénine, "dépérir" pour laisser place aux libres initiatives des citoyens...", Garaudy insiste pour que chacun à sa place prenne part à "cette levée de type nouveau" : la réalisation de ce socialisme d'autogestion et d'autogouvernement" (p. 104)*.

Son but n'est pas seulement de "créer l'ensemble des conditions sociales permettant un plein épanouissement de l'homme et de chaque homme" (p. 107)*. Ce qui est fondamental à ses yeux c'est la fin véritable du socialisme, une fin qui "implique une conception de l'homme et de son épanouissement".
Et cette fin implique, tout particulièrement, qu'une politique du socialisme conçue dans cette "plénitude humaine" ne saurait éviter la confrontation de ses visées avec celles des philosophies et des religions" (p. 108)*.

Conscient du poids politique que représentent et que représenteront de plus en plus les hommes des pays du Tiers Monde, à une époque où l'"Occident" voit l'initiative historique lui échappper, il estime qu'il sera nécessaire, "pour le marxisme, comme d'ailleurs pour toute la culture européenne, d'accepter l'interpellation fécondante de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique latine" (p. 108)*.

Mais, dans l'immédiat, et dans les conditions propres à la France, dit-il, "nous nous limiterons à un aspect seulement de cette interpellation du marxisme : aux questions que lui pose celle des conceptions de l'homme et de son avenir qui, dans notre pays, est la plus ancienne et la plus enracinée : le christianisme" (p. 109)*.

Misant de plus en plus sur les hommes, sans négliger les possibles rapprochements réalisés "par le haut", Garaudy souligne que, "si nous ne voulons pas qu'une telle rencontre se situe simplement au

---

*"Reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1971.

niveau des "appareils", à partir d'une confortable reconnaissance de l'"irréductibilité" ou de l'"incompatibilité" définitive des visées fondamentales de chacun..., il faut reconnaître que la logique du dialogue implique des contraintes" (p. 145)*.

Garaudy ne se fait aucune illusion sur les possibles rapprochements entre chrétiens intégristes et marxistes dogmatiques. Il est convaincu qu'"une authentique et humaine rencontre exige de chacun des partenaires un profond changement de lui-même, non pas au sens où l'on demanderait au chrétien de n'être pas chrétien ou de l'être moins, ou au communiste de n'être plus communiste ou de l'être moins, mais en ce sens que cette rencontre exige de chacun qu'il sache distinguer, dans sa propre attitude, ce qu'il y a de fondamental et ce qui découle des formes culturelles ou institutionnelles que le christianisme ou le marxisme ont pu prendre au cours de leur histoire" (p. 145)*.

---

*"Reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset, 1971.

L'AVENIR

Dans "Esthétique et invention du futur"* Garaudy s'efforce de mettre en relief ce que l'art peut apporter à une politique du socialisme orientée vers la "plénitude humaine".

L'esthétique est action, nous dit-il, "elle ressuscite les moments où l'homme, par la rébellion ou la prière, par l'héroïsme ou la création, franchit un seuil nouveau de l'humanité" (p. 7)*.

Pédagogie de l'enthousiasme, l'enseignement de l'esthétique doit permettre à chacun d'être "habité par la révolte... par l'épopée... par l'amour... par la passion... par la foi militante" (p. 7)*.

Ce qui intéresse Garaudy dans l'enseignement de l'art, c'est sa dimension libératrice et prospective. Et c'est cette facette de l'esthétique qui est mise en évidence dans "l'Alternative"** lorsqu'il précise que :

"Ce livre n'est rien d'autre qu'un appel et une stimulation pour tous ceux qui aiment l'avenir" (p. 12)**.

Les hommes auxquels s'adresse Garaudy ne sont pas des hommes quelconques ; ce sont "ceux qui trouvent le sens de la joie de leur vie dans l'acte de participer à la création par l'oeuvre d'art, la foi religieuse, l'amour, la pensée, ou la révolution" (p. 12)**.

Désormais, pour changer le "monde et la vie", pour assurer la nécessaire "mutation à tous les niveaux", il comptera de moins en moins sur les hommes de partis. L'espérance, dans l'émergence de l'homme nou-

---

* "Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Coll. 10/18, 1971.

**"L'Alternative". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1976.

veau, il la fonde sur la jeunesse qu'il reconnaît comme "promesse d'avenir" jusque dans ses refus et dans ses colères.

Mais toujours hostile à la spontanéité, il estime que cette mutation ne peut s'accomplir dans un ordre dispersé et sans intermédiaire.
Le moment critique essentiel du passage au socialisme ne peut faire l'économie de l'indispensable recours à "l'unité syndicale, l'union des forces du travail et de la culture, les conseils ouvriers et la grève nationale" (p. 13)*.

Cet objectif "d'autodétermination des fins sociales par les masses" devrait, d'une part : éviter que s'opère un transfert de pouvoir, dans les conditions que dénonce H. Laborit, dans "l'Homme imaginant" (1), lorsqu'il précise que les "groupes de pression ne sont pas maîtres de leur destin. Ils se trouvent engagés dans le déterminisme implacable du profit pour le profit, de domination pour la domination..." (p. 83)*, et d'autre part: permettre aux masses, qui réalisent l'autogestion en refusant de recevoir leurs fins "du dehors", de sortir du faux dilemme :

- "changer d'abord l'homme et vous transformerez ensuite les structures" dont vingt siècles d'échec de prédication chrétienne ont montré l'impuissance...".

- "changer les structures et vous verrez automatiquement en naître un homme nouveau : ...un demi-siècle d'expérience historique (témoigne)... qu'il ne suffit pas d'abolir la propriété privée... et de transférer le pouvoir à un parti communiste pour que se réalise une démocratie socialiste" (p. 92)*.

Par ce constat de double échec, Garaudy veut démontrer qu'une action purement "spirituelle" ne peut conduire à changer le monde. Mais, inversement ajoute-t-il, une pure technique révolutionnaire du changement des structures ne peut conduire à faire de chaque homme et de tout homme le bâtisseur de sa propre histoire.

---

(1) "L'homme imaginant". Henri LABORIT, Collection 10/18. 1981. Union Générale d'Editions.

* "L'Alternative". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1976.

Les bâtisseurs seront le produit d'une "école de l'autogestion" sécrétée, elle-même, par les "luttes pour l'autogestion". Une autogestion qui devient ainsi le moteur d'un système dont Garaudy situe la clé de voûte dans "l'interaction constante entre le fonctionnement des institutions et l'éducation des individus par leur participation réelle à ce fonctionnement" (p. 93)*.

Garaudy insiste sur l'urgence de la mise en oeuvre de ce projet, "véritable révolution culturelle", dont Lénine, dès 1923, avait posé "avec une force particulière le problème... dans son article "Sur la coopération" (p. 127)*. Se réclamant des "sources léninistes", Garaudy décrète que l'autogestion implique une élévation du niveau culturel des travailleurs et que la révolution culturelle devient le chemin obligé pour arriver à ce "socialisme (qui) n'est pas seulement socialisation de la propriété mais indivisiblement, socialisation de l'avoir, du pouvoir et du savoir" (p. 128)*.

Cette révolution devrait permettre à chacun de participer à l'élaboration commune des fins d'un projet nouveau de civilisation.
A la double question :
- qui la fera ?
- comment la faire ?
Garaudy répond :

- Le bloc historique nouveau... qui, devenu majoritaire, doit faire obstacle au "transfert du pouvoir perpétuant sous des formes nouvelles le dualisme des dirigeants et des dirigés" (p. 173).

- Le "bloc historique" ayant pris conscience de lui-même et de son rôle, il crée les conditions de cette révolution caractérisées par trois moments :
"- la formation de conseils ouvriers
- la préparation des conditions d'une grève nationale
- le but qui leur donne un sens : le socialisme autogestionnaire" (p. 200)*.

---

*"L'Alternative". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1976.

Mais, dans ce nouveau système, bien que chacun soit appelé à participer à "l'élaboration commune du projet", "l'Alternative" de Garaudy n'élimine pas les "délégations de pouvoirs" qu'il dénonce, puisqu'il précise, avec d'ailleurs quelque satisfaction que : "Dans l'accomplissement de cette tâche, les syndicats joueront donc un rôle beaucoup plus grand que les partis politiques" (p. 207)*.

*"L'Alternative". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1976.

L'ART

"Danser sa vie"* insiste, au contraire, sur les possibilités de l'individu.

L'oeuvre d'art s'accommode mal du quadrillage institutionnel. Les créateurs, ces nouveaux "révolutionnaires", que la Révolution d'Octobre avait promis et que l'avénement de Staline aurait étouffés, ce sont ces hommes et ces femmes, "habités par toute la culture humaine", qui sont prêts à mourir pour faire vivre "la création d'un nouvel âge de l'homme et de son art".

Etouffés à l'Est par les structures d'une Révolution qui devait les faire naître, ces créateurs se dressent et s'épanouissent à l'Ouest en contestant parfois, ce que Garaudy continue à appeler, "une société déshumanisée" vouée à disparaître.

Pour Garaudy, Béjart est une figure de proue dans cette nécessaire et salutaire "invention du futur" pour "rendre visible l'invisible" dont il parle dans "60 oeuvres qui annoncèrent le futur"**.

L'initiation à l'art de "lire la peinture" devrait permettre de répondre aux besoins et aux revendications des hommes de notre temps. C'est ce que tente de faire Garaudy dans sa relecture des événements de 1968, à l'échelle mondiale, dans lesquels il relève les désillusions d'une "jeunesse qui refuse une société sans finalité".

Manifestant le désir de vivre d'autres rapports entre les hommes et la nature, les hommes et la société, avec la connaissance, entre le travail, l'art et la foi, cette jeunesse dénonce, en somme, l'hégé-

---

* "Danser sa vie". R. GARAUDY. Ed. Seuil, 1973.

** "60 oeuvres qui annoncèrent le futur". R. GARAUDY. Ed. Skira, 1974.

monie occidentale ; c'est l'avis de Garaudy qui estime que, compte tenu de l'étendue du mal, "le problème est planètaire" et que l'on ne peut y remédier que par "un dialogue des civilisations".

L'exemple de la révolution opérée sur le plan de l'art l'encourage dans cette voie. Il est convaincu que l'évolution de l'art européen, passant de l'évocation de "l'ordre divin" à l'exploration de "l'ordre naturel" pour, aujourd'hui, "préfigurer un ordre du futur", n'a été possible que grâce à l'apport des cultures et des civilisations non occidentales.

Cet apport, fruit d'un dialogue des civilisations, doit permettre la mutation nécessaire de l'homme de demain.

LE DEPASSEMENT

Dans "Parole d'homme"*, Garaudy, traçant son autoportrait, nous confie qu'il a "passé déjà plus de soixante ans" à apprendre à être jeune.

Pour lui, être jeune "c'est avoir une âme... un avenir véritable... qui soit une véritable création, une participation à l'invention du futur" (p. 11)*.

L'âme, que décrit Garaudy, c'est le "mouvement qui... oblige toujours... la nature, le corps et le monde... à se transformer". Certains, dit-il, "appellent cela la transcendance... un autre mot pour dépassement" (p. 11)*. Mais l'essentiel, pour lui, c'est de montrer que la "transcendance c'est le contraire de la suffisance" (p. 12)*. Et il ajoute : "Prier, c'est écouter.

"Croire, c'est accepter la surprise".

"D'autres appellent cela la révolution, c'est une autre face de la même réalité, une façon aussi de combattre la suffisance" (p. 12)*.

Ainsi, pour Garaudy, transcendance et révolution sont les deux faces d'une même réalité, elles appellent toutes deux au dépassement. Elles nous enseignent, précise Garaudy, "à la fois que l'on ne peut pas en rester là, et qu'on ne peut aller au-delà tout seul, mais avec les autres, avec tous les autres".

La Révolution, transfert "de propriété et de pouvoir" au bénéfice d'une classe, devient, dans "Parole d'homme", la révolution "avec tous les autres". C'est-à-dire "un moment de la création continuée de l'homme par l'homme, une métamorphose inédite de la forme humaine" (p. 12)*.

---

*"Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1975.

La vie, nous dit Garaudy, "se déroule en sens inverse de ce que l'on croit communément".

"Nous naissons très vieux, dit-il, et il nous arrive parfois... de conquérir une véritable jeunesse" (p. 12)

Dans cette conception, l'homme est marqué dès sa naissance par des millions d'années d'histoire et il porte en lui tout le passé de la vie et de l'espèce. Et comble de malheur, la "filière de l'école, cette machine à rendre vieux" ne le prépare pas aux vraies décisions. Il lui faudra "beaucoup de foi, d'espérance et d'amour" (p. 14)*, nous dit Garaudy, pour que la révolte qui le conduit au seuil de "la rupture vraie avec les conditionnements séniles du passé" (p. 14)* lui permette d'accéder à la "transcendance et à la révolution, ces deux soeurs siamoises de l'inauguration d'un avenir véritable" (p. 14)*.

Intéressé par cette perspective, il s'interroge : "Combien de fois, dans notre vie, avons-nous pris de véritables décisions ?"
Et il double son interrogation d'un étonnant "pourquoi" :

"Pourquoi la vie du Christ est-elle divine ?"
Et il s'applique à analyser l'homme Jésus :

"Parce que (sa vie) est faite tout entière de ce qui arrive si rarement chez un homme : uniquement de décisions. Jésus... n'est jamais là où nous l'attendons. Il n'agit jamais ni par routine ni par révolte, mais à coup d'inventions qui sont chaque fois pour nous des surprises, comme un poème qui désarçonne nos logiques coutumières. Il est un centre permanent de jaillissement et de création. Il est, par excellence, ce par quoi Heidegger définit l'homme : le poème commencé de l'univers" (p. 14)*.

Jésus est, pour Garaudy, le prototype qui, rompant avec les "conditionnements séniles du passé", a inauguré l'avenir véritable. Il devient la référence à partir de laquelle nous sommes invités à vérifier "combien de fois (nous avons pris) de véritables décisions".

---

*"Parole d'homme". R. GARAUDY, Ed. R. Laffont, 1975.

Pour ma part, nous dit Garaudy, "j'arrive à peine à discerner trois de ces sommets" (p. 15)*
à savoir :
I - le 4 mars 1941 -

Au risque d'être fusillés, lui et ses camarades du camp de Djelfa décident, contre l'ordre du commandant du camp, de souhaiter la bienvenue aux prisonniers communistes qui viennent les relever.

"L'officier donne l'ordre de tirer...

Garaudy se remémore cet instant et ses sensations :

"...je n'aurais jamais cru qu'il fût si facile d'être fusillé à vingt-sept ans, et avec une telle plénitude de joie" (p. 16)*.

Mais l'inattendu se produit :
"Malgré les menaces et les coups que le commandant porte à nos gardiens arabes, les mitrailleuses se taisent..." (p. 20)*.

Le militant, homme de discipline, est étonné, mais se réjouit de la désobéissance de ces goumiers auxquels il doit la vie. Cette "vie retrouvée, après une si joyeuse acceptation de la mort, me paraît délicieuse", nous confie Garaudy, qui n'apprendra que "longtemps après, à quoi (ils devaient) la vie : dans l'éthique féodale de ces guerriers musulmans des tribus du Sud, un homme armé ne tire pas sur un homme désarmé" (p. 20)*.
Ce ... "fût pour moi la première expérience plénière", nous dit Garaudy, qui crée l'amalgame entre fraternité idéologique et fraternité éthique, lorsqu'il tente le rapprochement des "frères de misères..." (les prisonniers communistes) et "la fraternité de ceux qui avaient refusé de tirer".

Partant de cet événement, "vécu d'un seul bloc", il a "la certitude que le projet humain auquel (il) participe n'est pas un projet individuel, qu'il (le) dépasse, et donne un sens à tout le reste" (p. 21)*.

---

*"Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1975.

II - Le 6 février 1970 -

Lors du XIXe Congrès du Parti communiste, après avoir développé "les points essentiels, nécessaires... à la victoire du socialisme en France", Garaudy apprend, par le "silence horrible" qui suit son intervention, qu'il est "lâché" par deux mille camarades qui "s'écartent devant (lui) comme devant un lépreux".

Désespéré jusqu'à la tentation du suicide, il s'explique : "ce qui me met au désespoir, c'est de voir ce que ce parti, auquel j'ai donné le meilleur de ma vie, a fait de ces deux mille hommes, dont je connais, en d'autres circonstances, le courage et l'honnêteté, et qui ont accepté d'être manipulés jusqu'à ne pas oser - pas un seul - dire un mot" (p. 22)*.

Abandonné par cette masse disciplinée et ne voulant pas "apporter (son) écrasante tristesse" à toute sa famille, il se retrouve, inconsciemment "poussé", à la porte de sa première femme, qu'il avait quittée "un quart de siècle plus tôt", étonné d'être attendu et accueilli :

"J'étais sûre que tu ne pouvais venir ailleurs qu'ici" (p. 24)*.

L'accueil de cette femme, "le miracle d'amour de cette attente", lui donne à réfléchir sur les carences d'un socialisme auquel manquait "cette dimension divine de l'homme".

"Qu'en un seul être cela pût exister pouvait racheter les abandons de milliers d'autres" (p. 24)*.

En cet instant, cette découverte transfigurait tout. Et en quittant cette femme, régénéré, Garaudy pouvait dire : "Ma vie continuera à avoir un sens" (p. 24)*.

III - Printemps 1973 et printemps 1974 -

Pendant ses séjours en Afrique noire, à l'école de son guide Bassari, Garaudy retrouve "toutes (les) dimensions perdues de l'homme

*"Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1975.

blanc" (p. 26)*.

Cette expérience africaine lui révèle "un rapport possible... merveilleusement nouveau, avec la nature, avec l'autre homme, avec le sacré" (p. 26)*.

Le cercle dans lequel il pénètre s'agrandit : "la nature entière s'humanise et mon compagnon noir m'entraîne en communauté avec elle et avec lui" (p. 26)*.

Après cette expérience, l'homme conquérant cède la place à l'amoureux : "Je ne dis plus... : la nature m'appartient, mais... : j'appartiens à la nature" (p. 26)*.

De retour au pays, la création picturale de Ludmilla Tchérina, qui développe le thème "des étreintes", lui fait vivre une expérience semblable qui l'aide "à redécouvrir d'autres dimensions perdues" (p. 27)*. Sensibilisé par le mouvement intérieur qui s'inscrit sur ces toiles, "que seule une femme, danseuse et tragédienne" pouvait créer, cette peinture devient, pour Garaudy, autre chose que de la peinture : "un indicatif de transcendance, un signe de l'appel au dépassement" (p. 28)*.

A partir de cette dimension créée, il trouve une autre dimension : "celle de l'ouverture à l'autre, au tout autre, celle de l'attente et de la visitation". Une dimension qu'il reconnaît "féminine" et qui aurait été "niée par notre civilisation techniciste et masculine..." (p. 28)*.

Il se réjouit de "la découverte de cette partie de (lui)-même qui (lui) manque". Et cette découverte redonne sens à une tâche et même à une vie dont il avait "fixé le terme proche".

De l'homme régénéré émerge le militant.

"Intégrer à l'homme total toutes ses dimensions était, depuis quarante années, ma raison d'être : christianisme et marxisme, dialo-

---

*"Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1975.

gue avec les civilisations non occidentales. Et voici que m'apparaissait une autre composante de l'humain. En faire éprouver la nécessité à une époque qui l'ignorait, c'était une nouvelle raison de vivre" (p. 29)*.

"Mon propos, dans "Parole d'homme", était d'amour", précisera-t-il.
L'amour entendu comme la plus immédiate manière de vivre "la transcendance comme un dépassement de soi à l'appel de l'autre" (p. 263)*.

Militant, il souligne la valeur exemplaire de, Thomas Münzer, Karl Marx, Che Guevara et Mao Tsé-Toung, ces hommes capables de ce dépassement, grâce auxquels "le socialisme et le communisme... ont donné un visage à l'espérance des hommes" (p. 264)*.

Sa "tâche de communiste" est de redonner ce visage, "défiguré et discrédité par l'expérience stalinienne", en lui apportant "la plénitude humaine, dans toutes ses dimensions" (p. 265).

Lorsque terminant son livre il nous dit : "Je suis chrétien". C'est au "Christ poète, subversif et militant" cher au père Leclercq (1) qu'il se réfère, embrassant d'un bloc ce qu'il appelle : "la dimension chrétienne de la transcendance... nécessaire à notre vocation révolutionnaire de "mutants"" (p. 262)*.

---

* "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1975.

(1) Le père Jacques Leclercq est un prêtre du diocèse de Lille qui, après un séjour en Afrique, a été affecté au diocèse de Paris où il assure actuellement (1982) un service d'accueil à la cathédrale "Notre Dame". Il est l'auteur d'une douzaine de livres. Dans certains de ses ouvrages, il rejoint les préoccupations socio-politiques de Garaudy. Entre autres : "Le jour de l'homme" et "Debout sur le soleil" publiés au Seuil.

L'EVOCATION DE L'AVENIR

Dans son "Projet espérance"*, Garaudy appelle les hommes à le rejoindre dans l'accomplissement de sa tâche de communiste. Dénonçant l'illusion parlementaire et l'illusion des partis, il reprend le thème de l'autogestion, déjà développé dans "l'Alternative", et l'amplifie.

Il part en guerre contre un "monde sans but". Le capitalisme de l'Ouest et l'étatisme de l'Est sont renvoyés dos à dos, parce qu'ils sont "incompatibles avec le socialisme d'autogestion" que Garaudy propose et dont la mise en pratique dépasse, désormais, les perspectives du "bloc historique" proposées dans "l'Alternative".

Affronté à la "jungle de marché" qui dévoie l'économie et à la "jungle politique" qui manipule les hommes et confisque les initiatives, il reconnaît qu'"il est aujourd'hui peu de problèmes qui puissent être résolus dans le seul cadre national" (p. 149)*. C'est pourquoi il insiste sur "la nécessité absolue d'aborder chaque problème dans une perspective mondiale (en privilégiant les) rapports radicalement nouveaux qui doivent être établis avec le Tiers Monde, non point à partir de marchandages économiques, mais à partir d'un véritable "dialogue des civilisations"" (pp. 150/151)*.

Mais, alors que Garaudy dénonçait à la fois le capitalisme de l'Ouest et le socialisme de l'Est parce que responsables, tous deux, de "la même coupure entre dirigeants et dirigés", la perspective de ce "dialogue des civilisations" est, elle, curieusement unilatérale. Il invoque ce "dialogue" parce qu'il le reconnaît "seul capable de remettre en question les postulats sur lesquels repose notre culture occidentale". Il souhaite voir disparaître les "hégémonies culturelles, politiques et économiques des pays dits "occidentaux"" (p. 151)*.

---

*"Le Projet espérance". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1976.

Toujours dans la même optique, il convient que sa "première tâche est de refaire le tissu social désintégré par le capitalisme rapace" (p. 209)*.

Et tout en reconnaissant que "l'objet de (son) livre n'est pas un programme mais l'évocation d'un avenir..." (p. 201), il suscite, au "faire", au-delà de la réflexion : "Refaire le tissu social, c'est créer, à partir des initiatives de la base, et à tous les niveaux de l'économie, de la politique, de la culture, des communautés responsables" (p. 210)*.

En dernière analyse et pour les besoins du moment, il ramène le problème aux dimensions nationales :

"A l'heure actuelle, dit-il, seule est possible une autogestion des luttes" (p. 214)*.
Et tirant profit de l'expérience malheureuse de Mai 1968, alors que "personne n'était prêt", il invite les hommes à le rejoindre "pour constituer les conseils préparant les contre-pouvoirs..." (p. 214)*.
Car pour l'homme du "projet", "le problème, aujourd'hui, c'est de faire en sorte que, dans "une" conjoncture analogue (dont la vraisemblance, à terme, est peu contestable) de n'être pas, une nouvelle fois, pris au dépourvu" (p. 215)*.

Garaudy est convaincu que les hommes sont "désormais adultes" et qu'ils peuvent, "dès maintenant, commencer à briser la logique du système" et faire reculer "le pouvoir extérieur".

Un rapport humain nouveau doit permettre le premier pas : ... "aller à la rencontre de l'autre - en acceptant sa différence - pour créer ensemble ces communautés de travail, de consommation et de culture" (p. 216)*.

---

*"Le Projet espérance". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont, 1976.

LE MAL BLANC

Le "mal blanc". C'est ainsi que Garaudy désigne, dans "pour un dialogue des civilisations"*, l'"aspect néfaste du rôle joué par l'homme blanc..." (p. 7)* occidental.

Enfanté par la Renaissance, qui se voulait "humaniste" et qui engendra conjointement le capitalisme et le colonialisme, cet homme porte à son actif la destruction de "civilisations supérieures à celles de l'Occident". Rappelant ces "occasions perdues", Garaudy souligne les nécessités de son projet :

"La création d'un avenir véritable exige que soient retrouvées toutes les dimensions de l'homme développées dans les civilisations non-occidentales" (p. 8)*.

Son "projet planétaire du XXIe siècle" impose, que les hommes d'aujourd'hui se pénètrent des expériences "de Gandhi comme de la révolution culturelle chinoise, celles de l'"Ujanaa" de Nyerere en Afrique, comme celles des théologiens de la libération au Pérou" (p. 8)*.

L'objet de son livre est de témoigner de sa propre "expérience planétaire".

"J'ai survolé toutes les cimes du monde...

"Je me suis baigné dans toutes les mers...

"J'ai franchi toutes les portes...

"J'ai pu me recueillir dans tous les hauts lieux où l'homme a laissé la trace de ses oeuvres.

"J'ai pu discuter de la signification d'un masque avec les chefs de neuf tribus gouros...

"...A chaque étape de ce chemin autour du monde, j'ai lu les grands livres sacrés de l'homme... A ces lumières du passé, dit-il,

---

*"Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Ed. Denoël, 1977.

les hommes actuels prenaient un sens et chaque continent un visage humain" (p. 9 à 11)*.

Redevable de tout ce que ces hommes lui ont donné, "et d'abord, précise-t-il, le sens de ma vie d'homme et de mon projet espérance", Garaudy se sent responsable "de traduire tout ce qu'ils (lui ont) appris des cultures non occidentales et de ce que nous devons y puiser pour construire avec eux le futur" (p. 13)*.

Cette perspective suppose un changement radical du modèle occidental de nos rapports avec la nature. Et Garaudy invoque les sagesses de la Chine et de l'Afrique, de l'Inde et de l'Islam pour introduire et faciliter ce "dialogue des civilisations".

L'homme occidental ne peut plus faire l'économie de ce "dialogue" indispensable pour combattre l'isolement prétentieux du "petit moi", et nous aider, sur le plan culturel, "à nous ouvrir à des horizons sans fin" (p. 220)*.

Garaudy souhaite que cette prise de conscience permette, à notre civilisation technicienne, de voir qu'au-delà du travail "il y a la fête, le jeu, la danse comme symbole de l'acte de vivre" (p. 220)*. Dénonçant nos sociétés bourgeoises "faustiennes", il propose, à l'homme de notre temps, une révolution qui permette de retrouver "la joie de vivre de Dionysos, ce dieu dansant qui vint à nous de l'Orient" (p. 221)*. Par ce chemin, il espère amener l'homme à réapprendre une nouvelle liberté : "...celle qui ne se réalise qu'avec les autres dans l'amour", en étouffant nos égoïsmes jusqu'à nous faire découvrir "cette dimension nouvelle de la foi dans la politique et dans la culture, ce choix d'une liberté qui soit participation de chacun à l'acte créateur" (p. 221)*.

En proposant cette politique, qui a pour fondement : "une réflexion sur les fins de la société globale", Garaudy souhaite que cette interrogation, sur "la valeur et le sens de nos vies et de nos so-

---

*"Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Ed. Denoël, 1977.

ciétés", entraîne une transformation à la fois des hommes et des structures" (p. 222)*.
Or, cette réflexion sur les fins, c'est, traditionnellement, nous rappelle-t-il, "un rôle et une fonction dévolus aux religions".

Et ce constat l'amène à s'interroger sur les dispositions et les possibilités actuelles d'ouverture d'un vrai "dialogue des civilisations" en direction des églises d'Occident : "...sont-elles capables d'assumer ce rôle et cette fonction dans l'état de leurs orientations et de leurs structures actuelles ?" (p. 222)*.

L'intérêt de faire sentir, aux églises, ce besoin d'ouverture au monde par le "dialogue des civilisations", Garaudy n'en fait pas mystère ; c'est pour lui : "aborder le problème ultime de ce dialogue, c'est interpeller, avec le christianisme, le dernier bastion de l'exceptionnalisme occidental" (p. 222)*.
Ce que Garaudy dénonce, c'est un "peuple élu... occidental, seul dépositaire de la présence divine, et se voulant "catholique" universel, sans jamais y parvenir" (p. 227)*.

Condamnant cette hégémonie spirituelle d'un autre âge, Garaudy, s'adressant tout particulièrement aux chrétiens, déclare : "L'heure est venue de la troisième alliance. Celle qui reprendra, à une étape nouvelle, la démarche de Jésus dépassant les frontières d'un "peuple élu" pour aller à tous, non pour les "convertir" à un dogme, mais pour les éveiller à une vie plus grande" (p. 227)*.

Garaudy est convaincu que de plus en plus d'hommes se sentent pleinement responsables de leur propre destinée. Et au premier chef, les chrétiens qu'il invite à méditer le message de Jésus-Christ, qui a été porté jusqu'au témoignage du martyr par ceux qui, de Joachim de Flore à Martin Luther King, ont préfiguré cette "troisième alliance". Et pour l'avenir, il fonde sur elle l'ultime espoir pour tous : "...la prise de conscience qu'au-delà de toutes les frontières de classe, de race, de culture, chaque homme est "inséminé de divin"" (p. 233)*.

---

*"Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Ed. Denoël, 1977.

LES MUTANTS

Garaudy, héros de "Qui dites-vous que je suis"*, est convaincu que "nous sommes tous des accusés". Et en tant qu'accusé, dit-il, "quand on n'a pas de réponse, on pose des questions" (1).

Ainsi, "Qui dites-vous que je suis" est pour lui une "sorte d'autobiographie possible" (1).

Son héros est le produit d'une société fondamentalement violente, qui engendre la violence et qui est criminogène. Garaudy, qui se dit "optimiste incurable", estime que l'assassin ou le criminel en puissance porte en lui les germes d'une nouvelle société capable d'engendrer "l'homme nouveau". "Qui dites-vous que je suis ?" est la révélation de ce "mutant créateur".

Assassin, le héros du roman refuse la thèse de son avocat et les explications d'une justice corrompue qui cherchent à l'innocenter pour ne pas avoir à se poser la vraie question : "le pourquoi ?" Revendiquant ses crimes, il lance un défi à ses juges et à l'assistance : "Ce petit geste, (le passage à l'acte du criminel), ce tout petit geste, qui osera me dire : "je suis sûr que je ne le ferai pas"?""(p. 81)*.

Cette provocation, suivie d'un silence figé dans l'assistance, a pour but de montrer que ce monde policé et soucieux d'ordre est plus à même d'entendre le discours préfabriqué et sécurisant, qui consiste à enfermer l'assassin dans ses fantasmes, le hasard ou l'accident, voire la folie, que le "pourquoi" de "sa volonté de vivre et de revivre" (p. 81)*.

---

* "Qui dites-vous que je suis ?" R. GARAUDY. Ed. Seuil, 1978.

(1) Radioscopie. France-Inter. 1978.

Se retournant vers ses juges, représentants et défenseurs d'un monde condamné, il les interpelle : "Si un jour, le pourquoi a fait éclater les limites de vos routines, de vos prisons. S'il vous a conduit au bord d'un nouveau vertige..." (faisant allusion à son initiation et à sa transformation dues au bonze, il espère leur faire prendre conscience de la distance que cette expérience a fait naître entre son univers et leur monde étriqué)... "celui qui n'a jamais atteint cette limite ne sait pas ce que c'est qu'être un homme" (p. 82)*.

Mais son discours est inaudible par une cour qui reconnaît et juge l'homme dans le cadre de ses lois. Ayant rendu son jugement elle le laisse à son "délire". Abandonné par "le président et ses assesseurs (qui) sont partis" alors que la panique saisit la salle, il est accueilli, à sa sortie du tribunal, par la clameur de la foule et se sent porté au-delà de lui-même : "Contraint à être ce que ce peuple attendait de moi. A ce point de sa lutte, il avait besoin d'un héros, d'un prophète. Rien ne m'avait préparé à cette tâche" (p. 85)*. Victime et héros d'un procès dans lequel Garaudy reconnaît l'éternel recommencement du "procés de Jésus", "qui finit sur la Croix en annonçant que tout est possible et que tout peut recommencer. Ce procès, cet unique procès est peut-être, (insiste-t-il), le moteur ultime de l'histoire" (p. 85)*.

Comme l'événement du Calvaire, ce "procès vulgaire" va, dans l'instant, mettre un peuple en marche et le rendre capable de lutter contre "les dérives du monde extérieur" en jetant les bases d'une nouvelle création.

Cause involontaire mais réelle de cette "promesse de Résurrection" (p. 87)*, notre héros, pris dans "cette immense fermentation" de laquelle monte "une sorte d'espoir prophétique", constate : "J'en suis, sans le vouloir, devenu le symbole" (p. 87)*.

---

*"Qui dites-vous que je suis ?" R. GARAUDY. Ed. Seuil, 1978.

Sans le savoir, ne croyant parler que pour lui, il s'était identifié "à leur désir le plus profond" (p. 88)*.

La panique saisissait "ceux qui croyaient détenir à jamais la puissance... Ils fuyaient l'Ile de l'Apocalypse" (p. 89)*.

Et cette émigration permit à Garaudy de reconstruire selon sa théorie des deux mondes :

D'un côté, le monde ancien, ceux du "continent", les conquérants sans scrupule des sociétés capitalistes ou totalitaires qui feront tout pour détruire l'expérience de l'Ile dont ils craignent la contagion.

De l'autre, l'Ile, ceux qui ont choisi, en amoureux, au prix de multiples sacrifices et d'une errance de vingt années, de faire une révolution qui les amène à établir des rapports harmonieux avec la nature.

La mutation inhérente à ces nouveaux rapports est telle, que l'oreille d'un "enfant de six ans", qui détecte "au son, une accumulation de nuages", est devenue "plus précise que les instruments des astronomes" (p. 101)*.

Les techniciens de la nouvelle génération, formés dans l'Ile, ont des rapports d'amoureux avec la nature : "nous sommes en elle, elle est en nous et nous lui appartenons" (p. 104)*.

Les enfants inaugurent une nouvelle forme de culture dont Garaudy vantait déjà les mérites dans "pour un dialogue des civilisations". Palouna et Marc récitent "l'Hymne au soleil du pharaon Akhénaton". A l'école, les enfants se familiarisent avec les "poèmes des mystiques de l'Islam... (et ils sont enthousiasmés par)... l'épopée indienne du Ramayana" (p. 105)*.

Les hommes vivent de nouvelles relations avec leur travail qui devient "un jeu" dans la mesure où les travailleurs conservent une "part d'initiative".

---

*"Qui dites-vous que je suis ?" R. GARAUDY. Ed. Seuil, 1978.

Par contre les hommes de l'Ile n'ont pas résolu les problèmes d'ordre affectif. Daniel, "l'un des plus doués de nos garçons", est l'élu de Palouna qui, par ce choix, blesse à mort, Marc, son chevalier servant.
Ce dernier, "séparé à jamais de son amour" (p. 115)*, est tenté de chercher l'apaisement dans le suicide ; mais pour ne pas ternir la joie de celle qui fut son unique amour, il choisit de lui rester fidèle jusqu'au sacrifice. Il mourra pour elle.

Garaudy reconnaît dans ce don inconditionnel le chemin d'une résurrection qui transfigure Palouna : "Marc l'habite, dit-il, Marc est maintenant Palouna (p. 124)*.

Cette conception de "l'éternité-continuité" est réaffirmée lorsque le médecin dépose l'enfant, nouveau-né, de Palouna, dans les mains de Papoune qui, l'élevant comme "une hostie", déclare : "Il a déjà un passé : depuis longtemps, à ma grande joie, Palouna a décidé de l'appeler Marc" (p. 126)*.

Il est arrivé à cette façon de concevoir, de comprendre et de bâtir, la vie et la mort, parce que "pendant longtemps, dit-il, je n'ai pas su qui j'étais" (p. 184)*.

Modelé par ses multiples expériences dont il fut à la fois "victime et bourreau" et refusant de se mentir à lui-même, il finit par choisir "d'être comme la vague".

"La vague, dit-il, alors que la mort le travaille, a ses racines dans tous les horizons de l'univers" (p. 186)*.
Elle est symbole de continuité :

"Je suis comme elle. Des millions de morts bien vivants me crient de faire ce qu'ils n'ont que rêvé pendant des siècles. Et je créerais mille ans dans les entrailles de mes fils".

Elle est symbole de communion et d'unité :

---

*"Qui dites-vous que je suis ?" R. GARAUDY. Ed. Seuil, 1978.

"Avec nos morts d'avant et nos morts d'après, les morts qui ne sont pas encore nés, nous sommes un seul océan. La vague luisante de ma vie se replonge dans l'océan. Mon petit moi rejoint sa source et je retourne à l'Un. Je sais aujourd'hui ce qu'est le plus grand bonheur : une vie qui ne fait qu'un avec son principe.

Elle est symbole de résurrection et d'éternité :

"Je sens danser en moi toutes les forces de l'univers. Toutes, elles ont désiré dans mon coeur. Et je vais m'immerger en elles, mais pour revivre aussi comme un désir dans d'autres coeurs" (p. 186)*.

*"Qui dites-vous que je suis?" R. GARAUDY. Ed. Seuil, 1978.

CHAPITRE III

DES THÉOLOGIES DE LA LIBÉRATION À L'ÉMERGENCE DES DIEUX

LE "TOUT-AUTRE" QU'ILS APPELLENT DIEU

Dans "toute la vérité"**, Garaudy fait une compilation de textes parus entre 1968 et 1970 qui traduisent les contradictions entre les discours et les réalités socialistes. Son objectif est, dans un premier temps, de faire la démonstration de l'impossible évolution du P.C.F. en dehors de la mouvance soviétique et, dans un deuxième temps, de mettre à jour les méthodes, indignes et d'importation soviétique, qui ont permis son exclusion. Douloureusement marqué par cette pénible période de luttes internes, rejeté par ses frères du Parti, c'est en solitaire qu'il s'adresse pour la première fois, à l'occasion de la sortie de "la reconquête de l'espoir"*, à tous les hommes de bonne volonté et plus particulièrement aux chrétiens.

Pour cette reconquête de l'espoir, Garaudy spécule sur une alliance spécifique, entre chrétiens progressistes et marxistes authentiques, qui pourrait servir de moteur pour entraîner tous les hommes de bonne volonté.

La particularité des marxistes sollicités serait, à l'encontre des détenteurs de pouvoir qui se réclament du marxisme-léninisme, de se réclamer, eux, d'un "marxisme comme Marx le concevait" (p. 126)*, c'est-à-dire "comme une méthode de l'initiative historique permettant de concevoir et de réaliser, à partir des contradictions présentes d'une société, un possible futur..." (p. 126)*.

** "Toute la vérité". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1970.

* "La reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1971.

Enoncer une telle méthode n'apporte, apparemment, rien de nouveau dans un projet. Elle a été énoncée dans tous les régimes dits marxistes et Garaudy reconnaît à présent, que son application peut produire, selon la "conception" que l'on se fait du "possible futur", le meilleur comme le pire ; le pire ayant prévalu jusqu'à ce jour.

Ce qui est neuf dans la proposition de Garaudy, c'est qu'il introduit, dans les trois niveaux de cette recherche marxiste, une possible "rencontre avec l'approche chrétienne de l'homme et de son histoire" (p. 126)*.

Pourquoi ce subit crédit supplémentaire en direction des chrétiens ? Sans doute, parce que Garaudy analyse une certaine évolution politique favorable, d'un "nombre croissant de chrétiens" qui condamnent le "capitalisme dans son principe et le socialisme (seulement) dans ses perversions".

Pour Garaudy, ce retournement est un signe. Les chrétiens évoluent et sont désormais capables d'aller contre un certain enseignement de l'Eglise qui déclarait, entre autres :

"Le communisme est intrinsèquement pervers" (p. 129)*.

Garaudy pense que la mutation des chrétiens est certainement plus profonde qu'il ne paraît et il est convaincu que l'apport marxiste leur permet de tendre vers une plus grande authenticité :

"... l'intégration, par les chrétiens, de l'analyse marxiste de l'aliénation, leur permet de "purifier" leur conception du péché" (p. 130)*.

Les perversions, intentionnellement mises à jour de part et d'autre, donnent à Garaudy l'occasion de souligner :

---

*"La reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1971.

qu'"Il existe un stalinisme chrétien comme il existe un cléricalisme marxiste. L'un conduit aux inquisitions... l'autre aux socialismes bureaucratiques et despotiques" (p. 145)*. Mais, faisant confiance en l'authenticité des chrétiens et des communistes auxquels il propose la reconquête de l'espoir, Garaudy les invite à distinguer dans leur propre attitude, "ce qu'il y a de fondamental et ce qui découle des formes culturelles ou institutionnelles que le christianisme ou le marxisme ont pu prendre au cours de leur histoire" (p. 145)*.

Partisan d'un programme historique commun, Garaudy a l'honnêteté d'en souligner les difficultés, lorsqu'il déclare ne pas sous-estimer la différence profonde entre la conception chrétienne et la conception marxiste de "l'ouverture totale à l'avenir".

Même si le christianisme "considère l'espérance marxiste, la conception marxiste de l'espérance comme insuffisante", Garaudy estime que le christianisme ne peut "y voir un obstacle ou une aliénation ; tout au plus peut-il considérer que cette étape réalisée avec les marxistes, il est nécessaire d'aller au-delà" (p. 138)*.

Aller au-delà pour le chrétien, c'est accepter "la révélation du Dieu caché et du Dieu qui toujours vient et appelle..." (p. 138)*. De ce fait, Garaudy sait que le "chrétien accepte que sa vie lui soit donnée" (p. 139).

Provoquée par cette attitude chrétienne, le marxiste, et en l'occurence Garaudy, pour approfondir son image de l'homme, s'interroge :

"...je me demande, dit-il, si un marxiste, pour être pleinement fidèle aux exigences sans fin de sa propre dialectique..., ne doit pas affronter le risque de cette "ouverture totale"..." (p. 139)*.

A la frontière d'un domaine qui touche au fondamental et où l'analyse marxiste n'a plus sa part, Garaudy éprouve le besoin de

---

*"La reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1971.

s'expliquer :

"...bien que ne partageant pas les perspectives de l'espérance chrétienne, (je dirai), que cette interpellation permanente, lancinante, sur l'insuffisance de toute réalité historique, est nécessaire au marxisme pour ne pas s'enfermer dans l'autosatisfaction d'un humanisme clos..." (p. 138)*.

Acculé au choix, pour dépasser l'insuffisance de la conception marxiste de l'avenir, Garaudy propose au marxiste de suivre l'exemple de l'ouverture totale chrétienne, mais avec une différence fondamentale :

"...accepter aussi que sa vie lui soit donnée par l'autre - disons : l'autre homme - à la manière dont le chrétien accepte qu'elle lui soit donnée par le Tout-autre, qu'il appelle Dieu" (p. 139)*.

---

*"La reconquête de l'espoir". R. GARAUDY. Ed. Grasset. 1971.

LE METIER DE DIEU

Dans "Esthétique et invention du futur"* une certaine rivalité entre "créateurs" affleure dès les premières pages.

Le conflit le plus présent dans cette oeuvre est celui qui oppose Dieu, ou le culte qui lui est rendu, à ceux qui tentent l'aventure de la prospective. Une condition semble nécessaire pour entreprendre cette épreuve : être athée.

Les personnages, héros ou artistes, que cite l'auteur, ont chacun à leur manière une façon d'aborder et de traiter de Dieu, de la divinité ou de la religion, qui ne peut pas nous laisser indifférent.

Les sentiments que les artistes expriment, ou ceux qu'on leur prête et dont Garaudy nous informe, nous incitent à l'attention. Il rappelle dans sa préface que "le grand art, à chaque époque est celui qui substitue le possible au réel" (p. 11)*.

Soulignant que "l'éducation esthétique doit permettre à chaque enfant de vivre... (et) ... de participer à la création continuée de l'homme par l'homme", ... (p. 11)* percevant la question que suscite la perspective d'une telle métamorphose de l'homme participant au divin, Garaudy nous rappelle qu'elle a déjà été posée par Jean Rostand qui, opportuniste, demandait :

---

*"Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Collection 10/18. 1971.

"Où apprend-on le métier de Dieu ?"

A cette question Garaudy estime pouvoir répondre :

..."assurément dans la création artistique" (p. 11)*.

Artiste et créateur, Fernand Léger, avec la même assurance, déclare de façon péremptoire :

"L'art... doit prendre la relève des religions" (p. 33)*.

En 1928, c'est-à-dire à une époque où l'occident croit fermement au renouveau culturel soviétique des années 1925, Fernand Léger rêve et espère une civilisation, parvenue à sa plénitude, dans laquelle on pourra discerner :

"...l'avènement d'une religion nouvelle : celle du culte du Beau..." (p. 33)*.

Artiste engagé, il entend faire sortir tout un peuple, le peuple de Dieu, d'une torpeur millénaire, par l'adhésion à :

"Un idéalisme concret objectif qui remplacera avantageusement les vieilles religions dont le but a toujours été d'endormir le monde dans l'opium d'une vie future..." (p. 33)*.

Picasso occupe également une place de choix parmi les artistes dont l'oeuvre engagée "demeure un réveil de responsabilité" (p. 301)*.

Marqué par les bouleversements de notre siècle de "violence, de désordre et d'espoir", Garaudy reconnaît dans l'évolution de cette oeuvre "les progrès du mal de (ce) siècle et les progrès plus grands de l'espérance" (p. 301)*.

Poursuivant sa relecture de l'oeuvre d'art, Garaudy entend mettre en lumière ce qu'il appelle "la vocation propre de cette peinture". Ce qui caractérise l'humanisme pictural de Picasso, c'est,

---

*"Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Collection 10/18. 1971.

dit-il, "son universalité". Et, à l'image de l'humanisme marxiste qu'il veut héritier de toutes les cultures, Garaudy nous fait remarquer que Picasso "est remonté aux sources mêmes de l'acte créateur de l'homme dans tous les siècles et dans tous les continents" (p. 301)*.

Avec Picasso, l'art de peindre marque un tournant. Comme le marxisme était passé, en philosophie, de l'explication à la transformation, chez Picasso :

"La contemplation a fait place à l'action".

Tournant résolument le dos à un système qui se complait à "recopier indéfiniment ce qui existe", l'oeuvre de Picasso se veut spécifiquement prospective, voire même, "rivale" de la "nature".

C'est ce que nous explique Garaudy lorsqu'il compare l'artiste aux hommes qui, dans le "huitième jour de la création"**, assuraient la relève de Dieu. Ici, nous dit Garaudy :

"Picasso est en peinture l'homme du huitième jour de la création. Celui qui remet en cause la création de dieux trop vite satisfaits" (p. 302)*.

Aux côtés de Picasso, c'est avec surprise que l'on découvre Saint-John Perse dans cette galerie de créateurs révolutionnaires. Garaudy en est conscient puisque, malgré l'avertissement de Saint-John Perse déclarant avoir "pratiqué toujours le plus strict dédoublement de personnalité" (p. 307)* entre son personnage social et son oeuvre poétique, il l'adopte ; mais il le classe dans la catégorie des "hommes doubles". Ainsi, bien que faisant partie de cette "caste" admirablement caricaturée par Aragon dans "Les beaux quartiers" (1),

---

* "Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Collection 10/18. 1971.

** "Le huitième jour de la création". R. GARAUDY. Ed. Hier-Aujourd'hui. 1946.

(1) "Les beaux quartiers". L. ARAGON. 14x12 Gallimard (soleil) 1970.

Saint-John Perse se voit réhabilité, aux yeux de Garaudy, pour sa prise de position politique après le désastre de 1940. A partir de cette prise de conscience, de cette rupture et de ce refus "naîtront les plus beaux poèmes" (p. 308)*. Des poèmes, "animés d'une foi plénière dans l'homme", dans lesquels Garaudy trouve un "rythme assez joyeux et assez impérieux pour scander la marche d'un révolutionnaire".

Pendant les années de désordre, alors que le monde "vacille et se lézarde", Garaudy apprécie l'attitude de Perse qui ne cherche pas l'évasion et la fuite facile "en des paradis artificiels".

C'est ce qui fait toute la différence du poète engagé semble dire l'auteur lorsqu'il compare Claudel et Perse, dont la poétique, de chacun, est dominée par le thème de la signification. Deux poètes apparemment proches dont Garaudy tient à souligner la différence fondamentale dans le fait que :

"...dans la perspective catholique de Claudel ces significations sont déjà inscrites dans l'univers qu'il appartient seulement à l'homme de déchiffrer comme au livre de Dieu" (p. 327)*.

Garaudy souligne, ici, le fatalisme d'une acceptation résignée qui serait spécifique à un certain humanisme chrétien.

Alors que, dit-il, "pour l'humanisme athée de Saint-John Perse il n'est d'autre valeur inscrite dans le monde que celle des actions et des créations de l'homme" (p. 327)*.

Dans cet humanisme, Garaudy perçoit le même désir d'assurer la relève de Dieu que chez Picasso.

Chez Perse, dit-il, l'homme a "autorité sur tous les signes de la terre" (p. 327)*. Mais lorsque l'homme lui-même devient "signe" et que le pouvoir le coiffe des "grands bonnets", comme ce fut le cas en Chine ; alors est grand le risque de voir émerger le monde absurde dont témoigne l'oeuvre de Kafka.

---

*"Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Collection 10/18. 1971.

Cette oeuvre, que Garaudy, désigne comme "un mythe révélant" (p. 335)* , il s'en saisit pour condamner une société capitaliste aliénante dont le père de Kafka, juif pratiquant, est le représentant type. Soulignant le caractère prégnant de l'environnement social et familial dont Kafka témoigne, Garaudy voit, en lui, un fils acculé à "une effroyable vie en partie double".

Citoyen et produit de ce que Garaudy appelle "l'empire austro-hongrois moribond", Kafka fait, au milieu des siens, l'expérience de la solitude. Il choisit de vivre en marge de toute communauté historique et il se veut étranger à toute communauté spirituelle :

"Le seul Dieu qu'il puisse concevoir est le Dieu terrible de la tradition juive..." nous dit Garaudy, qui ajoute : "Un Dieu lointain, aux frontières de l'absence..." (p. 341)*.

Cette solitude, que Garaudy dénonce et dont il rend en partie responsable la société, semble convenir pour la création de Kafka qui écrit (21 juillet 1913) :

"Il me faut beaucoup de solitude, tout ce que j'ai réussi à faire n'est qu'un résultat de la solitude. Peur de me lier, de me perdre dans un autre être. Alors je ne serais jamais plus seul" (p. 350)*.

Mais bien que "la poursuite de l'essentiel exige la solitude", l'attitude double des héros de Kafka nous révèle sa propre nature, son désir profond de rapports avec l'autre et même, le tout autre : le partage dans l'amour dont il parle dans ses (carnets 1915) :

"Il n'y a personne ici pour me comprendre dans la totalité de mon être. Avoir quelqu'un qui le puisse, une femme par exemple, ce serait avoir pied de tous côtés, avoir Dieu" (p. 350)*.

Par cet aveu, Kafka n'est pas seulement le témoin dont :

"La grandeur... est d'avoir su créer un monde mythique qui ne fait qu'un avec le monde réel" (p. 406)*.

---

*"Esthétique et invention du futur". R. GARAUDY. Collection 10/18. 1971.

Il nous semble qu'il est bien plus qu'un témoin. Cet "exilé de nulle part (...) étranger partout", mais ayant décidé de ne pas se taire, c'est le prophète annonciateur d'un monde absurde, création d'une puissance athée, qui, cinquante ans plus tard, produira des exilés de quelque part, étrangers dans leur propre pays.

DIEU DANS "L'ALTERNATIVE"*

"L'alternative", nous dit-on, s'adresse à la jeunesse. En s'intéressant à ce que cette jeunesse "dénonce" et à ce qu'elle "annonce", Garaudy constate, avec satisfaction, que les jeunes chrétiens des années 70 s'interrogent et osent se prononcer, sans complaisance, sur le problème religieux.

Ils dénoncent une Eglise qui, pendant plus d'un millénaire en Occident, "a fourni des justifications "spirituelles" à tous les dualismes" (p. 41)*. Refusant cette Eglise séparée du reste de la société, plaidant en faveur d'une plus grande participation de tous, ils mettent l'accent sur l'avenir de l'"apostolat des laïcs". Témoin de ce courant qui dépasse les préoccupations provinciales, Garaudy souligne qu'il s'exprime tant dans "la création doctrinale que dans la théologie elle-même." Il en veut pour preuve l'évolution des chrétiens d'Amérique latine qui voient "un lien de plus en plus intime entre résurrection et insurrection" (p. 42)*.

Dans les pays du tiers monde c'est, nous dit-il, "une aile importante de toutes les religions (qui) a opéré sa jonction avec les mouvements de libération nationale" (p. 42)*. Au-delà de l'aspect proprement théologique, qui déborde largement les limites de la jeunesse chrétienne, ce qui est en jeu, c'est une nouvelle manière de vivre que Garaudy souhaite "dionysiaque".

En faisant allusion à Nietzsche, pour exprimer cette nouvelle manière de vivre le rapport de l'homme au monde et des hommes entre

---

*"L'alternative". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont. 1976.

eux, Garaudy lui confère une dimension divine qui doit, de ce fait, supplanter le "vieux dieu aristotélicien" que nul ne devrait pleurer tant il est vrai que :

"Le seul dieu concevable et vivable pour (cette jeunesse), après Marx, Nietzsche et Freud, à une époque où la substance est devenir, où la masse est énergie, où l'être est relation, c'est la force créatrice au coeur de toute chose" (p. 44)*.

Pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur la nature de cette définition de la divinité, Garaudy précise :

"Dieu est là où quelque chose de neuf est en train de naître dans une création des arts, une découverte scientifique, un amour ou une révolution" (p. 44)*.

Page 118, il est intéressant de relever que la définition de Dieu, pour un athée, coïncide avec le "seul dieu concevable" pour la jeunesse :

"Pour un athée marxiste, la traduction la plus proche de la "présence de Dieu", c'est l'expérience de la création sous toutes ses formes" (p. 118)*.

Le marxiste ne dira jamais : "Dieu est là" ! Il constatera par contre que : "quelque chose de neuf émerge dans l'histoire" (p. 118)*. De même, le marxiste n'admet pas une conception de la transcendance placée dans l'"au-delà".

Ainsi, la présence du Christ est réduite au "moment divin de l'homme". Le Christ a permis au "Dieu des transcendances lointaines" d'entrer dans l'histoire quotidienne des hommes. Agissant "au nom d'un amour transcendant précisément toutes les limites historiques" (p. 118)*, Garaudy reconnaît en lui "le vrai homme, l'homme que Dieu lui-même, Dieu seul a pu être" (p. 118)*. Reconnaissant que toute autre humanité, que celle du christ, ne pouvant être qu'inhumaine,

---

*"L'alternative". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont. 1976.

Garaudy nous propose une "relève du Christ" :

"Le marxisme ne peut être l'authentique briseur de chaînes que s'il est capable d'intégrer ce moment chrétien, ce moment divin de l'homme" (p. 119)*.

*"L'alternative". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont. 1976.

PAROLE D'HOMME ET VISAGE DE DIEU

Lorsqu'en 1975 Max Gallo propose à Garaudy de dire "ce qu'on ne dit pas", en écrivant le premier livre de la collection "Parole d'homme", il donne à l'auteur l'occasion de dire ce qu'il pense de l'essentiel.

Cet essentiel, développé tout au long des vingt thèmes proposés, nous permet d'observer la mise en situation d'une certaine image de Dieu que Garaudy intègre avec adresse et passion dans ses développements.

Traitant de l'amour, il nous livre son interprétation de l'Incarnation. Il estime que le christianisme, par cette Incarnation, a réalisé une inversion profonde, de ce sentiment, avant d'être perverti par la conception platonicienne de "l'amour de l'amour". Pour Garaudy l'avènement du Christ, l'émergence de cet homme singulier, nous avait ouvert à l'amour de l'autre :

"Le merveilleux dans l'Incarnation, dit-il, c'est que Dieu, cessant d'être, comme chez les grecs, totalité abstraite du "Bien"... prend le visage d'un homme..." (p. 33)*.

Mais pour qu'il n'y ait aucun malentendu sur la conception et la divinité qu'il accorde au Christ, il supprime toute filiation divine à cette homme qui :

---

*"Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont. 1975.

"...peut être aimé comme un être humain, et même ne peut être aimé que comme un être humain" (p. 33)*.

Lorsque Garaudy est amené à parler de la mort et qu'il est confronté à la question de l'éternité, bien qu'il sache que le Christ se réclame d'un autre monde, il précise sa conviction profonde sur ce problème :

"L'éternité n'existe pas dans une autre vie. Pas dans un autre monde. Pas en dehors du temps.

Elle existe dans cette vie. Dans ce monde qui est le seul monde" (p. 50)*.

Penser, aimer, créer, sont pour lui les matériaux de la vie et de la mort. Et lorsqu'il crée, il souligne que cette création n'est pas la sienne :

"Dieu crée en moi..."

Un tel Dieu dont la présence occupe tout l'espace du thème consacré à la mort, ce Dieu sans cesse rappelé, éveille en nous un désir d'avide connaissance. Quel est ton visage ? sommes-nous tenté de dire.

"J'appelle Dieu, répond Garaudy, cette source inaccessible et proche, cette présence personnelle et aimante, qui pense en moi lorsque je pense..." (p. 55)*.
Mais il n'est pas seulement cette source toute intérieure, où émerge le risque de l'égocentrisme :

"Il est aussi ce qui aime en moi lorsque, ..., je préfère l'autre à moi-même" (p. 56)*.

Ce Dieu n'a pas d'existence en soi, Garaudy le reconnaît dans l'action, non dans la présence :

---

*"Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont. 1975.

"Il n'est pas. Il fait" (p. 150)*.

Cette existence de Dieu, matérialisée par l'action, permet à Garaudy d'expliciter sa propre démarche et de justifier ses choix par "exigence chrétienne".

"Ma vie a pris tout son sens lorsque j'ai découvert, dans ma foi, le fondement de mon action révolutionnaire" (p. 225)*.

Percevant, sans doute, toute l'ambiguïté qui risque de s'infiltrer dans cette ouverture sur une création, en engageant son existence sur un style de vie au nom de la foi, Garaudy s'interroge :

"De quelle foi s'agit-il ? Foi en Dieu ? Foi en l'homme ?..."

Cette interrogation lui permet de mieux répondre à ce qu'il appelle "... un faux problème" :

"... une foi en Dieu qui n'impliquerait pas la foi en l'homme serait une évasion et un opium..." (p. 225)*.

Et cette foi suppose, chez Garaudy, que Dieu se révèle et continue sa création dans sa dimension spécifiquement humaine : la transcendance qui émerge de l'histoire.
C'est ce qui fait dire à Garaudy :

"Plus je travaille, plus Dieu est créateur. Il n'y a pas d'extériorité de Dieu. Dieu est passé tout entier dans l'homme" (p. 236)*.

Cette mutation produisant un homme "appartenant tout entier à la terre et tout entier divin", selon l'expression du Père Leclerq, ami de Garaudy, permet à ce dernier de dépasser toutes les "hésitations" qui, trois ans plus tôt, dans "L'Alternative", l'empêchaient de répondre à la question : suis-je chrétien ?
A présent, embrassant une "foi qui est un autre nom de la liberté, de l'amour, de la création..."

---

*"Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. R. Laffont. 1975.

Garaudy reconnaît :

"Cette foi je ne la possède pas : elle me possède" (p. 255)*.

Et c'est en pensant au "Christ poète, subversif et militant" qu'il termine "Parole d'homme" en affirmant :

"Je suis chrétien".

LES MESSAGERS DE DIEU

L'objet du livre, "Pour un dialogue des civilisations"*, est, pour Garaudy, la volonté de porter témoignage de ce qu'il a cherché et de ce qu'il a cru découvrir, de "l'empreinte divine", de chacune des cultures d'Asie, de l'Islam, de l'Afrique et de l'Amérique latine.

Localisant, géographiquement, la naissance de notre civilisation sur la terre des quatre fleuves - l'Eden - Garaudy remonte le temps pour nous faire découvrir un ancêtre qui "maîtrise la nature, combat ses semblables, tente de forcer ses propres limites, affronte les dieux et défie la mort" (p. 16)*.

Telles sont les caractéristiques de cet ancêtre "faustien" qui se serait révélé quatre mille ans avant Jésus-Christ.

Autre source de notre civilisation - l'Egypte - dont Garaudy rappelle le mythe d'Osiris : ce Dieu "qui fait de la résurrection la loi universelle de la vie, de la nature et de l'histoire" (p. 18)*. Mais, bien qu'Osiris demeure, pour Garaudy, "le premier riche apport de l'Egypte au patrimoine humain", le grand moment de cette civilisation est incontestablement marqué par le règne d'Akhénaton. Ce pharaon du XIVe siècle avant notre ère qui, pour régler des problèmes de rivalités tribales "impose une nouvelle religion et un Dieu unique", est reconnu, par Garaudy, comme l'inventeur du "monothéisme" qui va influencer toutes les civilisations qui suivent.

---

*"Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Ed. Denoël. 1977.

A travers le monothéisme, Akhénaton, adorateur du soleil, cherche apparemment à "transformer l'humanité en changeant la conscience qu'a l'homme de son rapport avec le divin" (p. 19)*.

Pour Garaudy la prééminence du monothéisme est évidente. Nous en voulons pour preuve la description qu'il fait du comportement barbare des grecs polythéistes, lors de leur "victoire navale à Salamine", comparée à l'accueil fraternel que les Perses monothéistes réservent à leurs ennemis vaincus. L'intention de Garaudy est de montrer que le christianisme n'est pas étranger à ces courants religieux.
Pour lui, "l'aspect original du christianisme est oriental" (p. 30)*.

Il dénonce et regrette que la transplantation du christianisme, en occident, lui ait coûté d'être subverti "par le dualisme et l'idéalisme grecs", et qu'il ait, d'autre part, perdu l'essentiel de sa dimension prophétique en adoptant une organisation conforme aux structures de l'Empire romain.

Mais Garaudy observe, aussi, que des "résurgences orientales" crèvent périodiquement le carcan constantinien. Pour lui, Joachim de Flore témoigne de ce christianisme original. Il reconnaît, chez Saint-Jean-de-la-Croix et chez maître Eckhart, une mystique proche de celle des soufis musulmans. Et plus près de nous, il discerne dans "la théologie de la libération" le dynamisme de la tradition apocalyptique. Toujours habité par sa volonté de transformer le monde, Garaudy mise sur la convergence des projets spirituels de l'humanité. Soucieux de faire partager les expériences vécues dans d'autres continents, il évoque Gandhi qui, le premier, à notre époque, a "donné l'exemple d'un autre choix de civilisation" (p. 102)*.

L'intérêt de l'expérience de Gandhi, c'est qu'elle apporte "une nouvelle dimension à la politique" (p. 180)*.

Alors qu'en occident, depuis la Renaissance, la politique s'est efforcée de conquérir son autonomie "en se libérant des vieilles théo-

---

*"Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Ed. Denoël. 1977.

craties" ; alors que le souci de maintenir le pouvoir, à tout prix, a transformé une laïcisation en une déshumanisation, voire une aliénation de la politique et de l'homme ; alors que Garaudy dénonce un système avec lequel "on est passé d'une politique sans Dieu à une politique sans homme..." (p. 181)*. La grande nouvelle chez Gandhi, c'est qu'il n'y a "pas de politique sans religion" (p. 182)*.

Lorsque Gandhi écrit :

"Je ne crois pas en la divinité exclusive des Vedas. Je crois que la Bible, le Coran et le Zend Avesta sont d'inspiration divine comme les Vedas" (p. 182)*.

Pour Garaudy, c'est un signe. Par cette déclaration, Gandhi ouvre une perspective pour tous les hommes de foi ; il donne "un exemple éclatant du dialogue des civilisations" (p. 182)*.

Homme de Dieu, Gandhi refuse le rôle de prophète que certains lui prêtent, mais il reconnaît à tous le droit de se réclamer de la divinité :

"On m'a dit que j'étais un messager de Dieu. Je n'ai aucune révélation spéciale de la volonté de Dieu. Mais je crois que nous pouvons tous être des messagers de Dieu si nous cessons de craindre l'homme et si nous cherchons seulement la vérité de Dieu" (p. 182)*.

Mais la formulation - "la vérité de Dieu" - semble ne pas convenir à Garaudy. Pour lui, cette formulation devient "... tout simplement "la vérité" pour ne pas faire pléonasme car la vérité pour (Gandhi) est Dieu" (p. 182)*.

Par ailleurs, il tient à préciser que, pour Gandhi, cette vérité n'était pas une "vérité absolue". Gandhi n'ayant jamais séparé la politique du spirituel, l'étude des différentes religions l'avait amené à cette conclusion :

---

*"Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Ed. Denoël. 1977.

"...que toutes les doctrines sont vraies et chacune inachevée, car elles interprètent la vérité avec notre intelligence pauvre et nos coeurs imparfaits" (p. 182)*.

Cette conception de la vérité semble convenir à Garaudy. Quant à Gandhi, il affirme que la vérité est le nom le plus important de Dieu. Nous retiendrons de lui :

qu'"il vaut mieux dire : la vérité est Dieu, plutôt que : Dieu est la vérité" (p. 183)*.

C'est donc selon les voeux de Garaudy, de cette vérité que devrait émerger un véritable dialogue des civilisations. Ainsi, les sagesses, mais aussi les révoltes de l'Asie, de l'Islam, de l'Afrique et de l'Amérique latine sont invitées, au même titre que celles de l'Occident, à se féconder réciproquement, "dans un dialogue où chacun sait s'ouvrir à la vérité de l'autre sans s'y réduire" (p. 233)*.

---

*"Pour un dialogue des civilisations". R. GARAUDY. Ed. Denoël. 1977.

LE DIEU VIVANT

Lorsque, dans son émission "radioscopie", Jacques Chancel provoque Garaudy au sujet de son livre "Qui dites-vous que je suis ?"* ; il le fait sans ménagement :

"Vous pouvez la poser cette question, vous êtes l'ancien accusé..." (1).

A quoi Garaudy lui réplique :

"Nous sommes tous des accusés. Une question a été posée il y a quelque deux mille ans. - "Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ?" - Et peut-être que nous passons tous nos vies à répondre à une telle question" (2).

Pour Garaudy, dans cette question "foudroyante", c'est Dieu qui abandonne Dieu et l'homme qui abandonne l'homme. A son avis, ce problème est le nôtre :

"Quand on n'a pas de réponse, dit-il, on pose des questions" (3).

"Qui dites-vous que je suis ?" est, pour lui, une "autobiographie possible." (4).

Son héros, Papoune, est le produit d'une société qui engendre la violence et le crime. Considérant que cette situation est un phéno-

---

* "Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

(1) Radioscopie du 28 novembre 1978. France-Inter

(2) *id.*

(3) *id.*

(4) *id.*

mène d'époque, Garaudy convient que nous sommes tous des assassins en puissance.

Sur un ton de surprise, Jacques Chancel interroge :

"Vous encouragez le crime ?"

"Pas du tout, lui répond Garaudy, je voulais voir comment un assassin pouvait porter en lui l'image de Dieu" (1).
Cette thèse expliquerait le pourquoi des aventures confuses et les deux crimes dont le héros reconnaît qu'il les a perpétrés sans savoir pourquoi :

"simplement pour exister" (p. 29)*.

Après ces épreuves, quasi initiatiques, une certaine image de Dieu commence à émerger et à habiter le héros. Une "exigence", dont il ignore le sens, le porte et l'entraîne à vivre une expérience de "guérillero", avec un groupe de révolutionnaires traqués, quelque part en Amérique du Sud.

Avant d'entreprendre une mission impossible, cette communauté a demandé une "consécration" au prêtre qui partage son aventure.

Garaudy, décrivant la situation, crée une ambiance de communauté chrétienne des origines. Il n'y a là ni pain ni vin. Démunie de tout, c'est "une consécration des ombres" où se partagent les derniers grains de riz et de petits morceaux de galettes de manioc" (p. 35)*. Ce prêtre, enfanté par la théologie de la libération, digne héritier de la tradition prophétique, a bien expliqué, avant la consécration que :

"Le Christ n'est pas dans le pain. Il est dans le pain partagé... Il est l'acte du partage..." (p. 32)*.

---

(1) Radioscopie de Jacques Chancel du 28 novembre 1978. France-Inter.

*"Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

Dans cette approche du mystère, notre héros, remarque et souligne que :

"Le prêtre ne sépare pas l'homme et le Dieu qui en est le levain" (p. 35)*.

Homme d'action, il est directement concerné par ce que dit ce prêtre :

"Dieu n'agira jamais si tu ne lui prêtes pas tes mains..." (p. 35)*.

Il est intéressé par la transformation, par la nouvelle création qui lui est annoncée :

"Le Royaume de Dieu n'est pas un autre monde, c'est le vieux monde, mais devenu par nous autres que ce qu'il est" (p. 35)*.

L'assassin, saisi par le discours, se pénètre de la dynamique de la communion alors que le prêtre insiste :

"Manger ce pain-là t'engage. Manger avec le Ressuscité, c'est annoncer le festin du Royaume..." (p. 35)*.

Alors que le prêtre se fait plus pressant, comme s'il s'adressait à chacun personnellement, et qu'il précise :

"...le Christ te tire par la main, et il te demande : "Veux-tu faire ce que j'ai dit ? oui ou non ?"" (p. 38)*.

Provoqué, l'assassin amorce une métamorphose. Témoin des misères d'un peuple, il s'ouvre aux autres et espère, en retour, être reconnu par Palouna : cette femme, prototype des chrétiens révolutionnaires d'Amérique latine, âme de cette communauté :

---

*"Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

"Je me sens personnellement interpellé, racheté peut-être... J'attends un geste de Palouna... Mes crimes deviennent mesquins auprès de cette levée de l'homme parmi tant de chairs torturées" (p. 38)*.

En adhérant à ce groupe, il s'identifie plus au "Christ fils de l'homme" qu'au "Christ fils de Dieu". Dans cet instant "l'histoire de l'Amazonie", elle-même, est identifiée à "l'histoire du Christ". Et, afin de vaincre les dernières résistances de ceux qui hésitent à prendre les armes, le prêtre rappelle qu'en son temps, le Christ, comme eux aujourd'hui :

"... a lutté pour que tout change. Il n'avait pas plus de force que nous. Et pourtant... Il a donné une mesure nouvelle de toutes les grandeurs et de toutes les forces, il ressuscite chaque jour dans nos vies..." (p. 39)*.

Ils savent qu'ils seront "crucifiés". Mais Palouna leur rappelle qu'ils seront aussi, comme le Christ, signe de "Résurrection". Tous disparaîtront dans un combat inégal, seul le héros assassin sera épargné, parce qu'il est étranger. Extradé après un marchandage diplomatique, il sera jugé dans son Ile d'origine où gronde aussi une révolution. Acquitté à la suite d'un procés truqué, il devient, malgré lui, le symbole d'un espoir prophétique.

Le vieux monde explosait, observe-t-il : "...rien qu'en larguant sur lui... un nouvel infini : le "gai savoir" du Christ que nous continuons depuis si longtemps à crucifier, l'éveil du Bouddha que nous avons si longtemps renvoyé au sommeil" (p. 88)*.

Témoin de ce bouleversement, convaincu qu'un "monde autre" était possible, notre héros se réjouit en constatant que :

"Des milliers de jeunes s'apercevaient brusquement que l'homme est un être qui a reçu l'ordre de devenir divin !" (p. 88)*.

---

*"Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

Pendant une génération des hommes ont fait cet apprentissage. "Ritou" ... "le curé laïc..." appelé ainsi parce que de ses mains expertes naissait toute chose dans une "célébration de la vie mystérieuse", était une des figures de proue de cette génération de pionniers. Son fils Daniel, mutant de la deuxième génération, "prolongeait "consciemment" ce que le père faisait "d'instinct"" (p. 110)*.

Dans le sillage de Daniel, l'homme nouveau, "on ne voyait plus de limites entre le possible et l'impossible, entre l'homme et le Dieu" (p. 112)*.

Pourtant, en période de crise, alors que l'armée du continent menace l'Ile, c'est vers un autre homme de Dieu que le héros se tourne. Pour préserver l'avenir de ce nouveau monde que personnifie le petit Marc, notre héros confie l'enfant au Père Christophe. Ce prêtre, ancien professeur du séminaire maintenant désaffecté, s'est fait ermite depuis que, sur cette Ile, les "églises ne sont guère fréquentées" et que l'on emploie "même rarement le mot de Dieu" (p. 153)*.

Mais, alors que le Père Christophe tente de comprendre le pourquoi de cette situation, le héros retourne le problème, au risque de culpabiliser le vieux prêtre :

"Le Christ est en danger, mon Père", lance-t-il, puis, quelque peu accusateur, il ajoute :

"En nous quittant, Père, vous avez quitté le Dieu vivant" (p. 152)*

Devant l'irritation du prêtre, nous comprenons que ces deux hommes ne parlent pas du même Dieu. Et quand notre héros emploie ce mot, c'est pour expliquer que l'Ile a fait le choix de la liberté, et son objectif est de faire comprendre, au vieux prêtre, que "...la vraie trace de Dieu, en l'homme, c'est cette liberté" (p. 153)*.

Cette expérience inquiète d'ailleurs les pouvoirs qui redoutent la contagion. Mais notre héros garde confiance et mise sur la cohésion

---

*"Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

du groupe pour mater l'agresseur venu du continent :

"Nous allons montrer, au milieu des tourments, comment on peut vivre une vie d'homme avec l'intransigeance d'un Dieu" (p. 164)*.

Nous retrouvons ici exprimée, la dimension "humaine divine" qui est presque toujours latente dans l'oeuvre de Garaudy. Les préparatifs pour l'accueil de la mort sont d'ailleurs significatifs, ils traduisent la mise en valeur de cette dimension.
Le héros projette de faire un don à ses enfants : "une passassion". Il décide de leur offrir un Christ qu'il a sculpté, dans un tronc d'olivier. Mais la description allégorique de l'oeuvre et de sa genèse ne laisse aucun doute. Ce qui est dit du bois n'est qu'une mise à nu pudique de l'homme qui se meurt :

"...Il ne s'agit pas d'inventer à partir de là un Christ, mais de l'extraire. Il est là, prisonnier sous l'écorce, et voici venu le jour de la joyeuse délivrance" (p. 175)*.

Et pour qui douterait encore :

"Christ... à travers toi, c'est toute ma vie que je sculpte" (p. 177)*.

Garaudy, qui a toujours été contre l'idée d'un "plan de Dieu" nous surprend lorsqu'il fait dire à notre héros qui fait ses "comptes" :

"... Tout se lie. Tout se tient. On dirait que le hasard n'a joué aucun rôle. Tout était nécessaire. Tout avait un sens. Comme si quelque dieu avait mené ma barque" (p. 183)*.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, la place du Christ, dans cette dimension "humaine divine", est toute relative :

"C'est sûr : dans une autre vie, j'aurais été habité par toi, mon Christ... Ou par un autre du même acabit. Par le Bouddha"... (p. 183)*.

---

*"Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

Et l'existence même de Dieu est relativisée. Elle devient volonté de l'homme :

"Dans une autre vie, j'aurais sculpté ma vie dans le bois. J'y aurais fait le portrait de ce que j'aurais voulu être en lui donnant le nom d'un dieu. En donnant à ce dieu un corps de bois, un corps, c'est-à-dire une âme devenue visible" (p. 183)*.

La réponse à "Qui dites-vous que je suis ?" ne fait plus de doute, mais elle était déjà donnée à la page 152, lorsque Garaudy faisait dire à son héros, s'adressant au Père Christophe :

"En nous quittant... vous avez quitté le Dieu vivant".

*"Qui dites-vous que je suis ?". R. GARAUDY. Ed. Seuil. 1978.

BILAN III

DIX ANNÉES DE PROSPECTIVE

Cette troisième partie s'ouvre sur un cri. "Toute la vérité" se doit de mettre en lumière la fausse affaire Garaudy qui n'est autre que l'affaire d'un Parti qui ne veut pas reconnaître ses faiblesses et les crises que traverse le mouvement à l'échelle internationale. La meilleure solution que ce Parti a trouvée pour faire taire Garaudy, c'est de le chasser de son sein.

Exclu mais se réclamant toujours du communisme, Garaudy entreprend la "Reconquête de l'espoir". Par souci de crédibilité pour ses propositions à venir, il rappelle que l'esclavage, la violence et les mensonges perpétrés dans les pays socialistes n'ont rien de commun avec la conception socialiste de Marx. Il propose l'élaboration d'un "modèle" de démocratie autre que celui dont se réclame le P.C.F., mais son objectif primordial est de combattre l'ennemi principal : le capitalisme de cette fin de siècle.

Son expérience l'amène à penser qu'une victoire dans ce domaine suppose que les ouvriers, les étudiants et les intellectuels qui constituent le "bloc historique nouveau" prennent conscience des contradictions du système.

Mobilisé sur le thème de la décision, ce nouveau bloc historique, véritable outil de la révolution, est appelé à agir à chaque niveau des structures du pays "comme les soviets en 1917".

Les chrétiens sont vivement encouragés à participer à ce projet de "réorientation de l'histoire". L'objectif du "bloc historique" est de construire le socialisme "par le bas", c'est le plus sûr moyen de combattre la colonisation idéologique des esprits et de tourner le dos au modèle soviétique qui utilise les conseils ouvriers comme moyen de contrôle sur la classe ouvrière. Son projet est de tendre vers la fin véritable du socialisme, une fin qui implique "une conception de l'homme et de son épanouissement". Et, chose nouvelle, il reconnaît qu'une politique du socialisme conçue dans cette plénitude humaine suppose une confrontation de ses propres visées avec celles des philosophies et des religions.

Etendu à l'échelle de la planète, ce projet suppose que l'Occident perde certaines initiatives au bénéfice du tiers monde. Cette perspective convient à Garaudy qui estime que dans un proche avenir, il sera nécessaire pour le marxisme et pour d'autres cultures européennes d'accepter l'interpellation féconde des autres continents.

Quant à l'immédiat, dans la France des années 70, l'interpellation du marxisme se limite au face à face avec la conception la plus ancienne du pays : le christianisme. L'évolution continue observée chez les chrétiens, que Garaudy sait capables d'aller contre un certain enseignement de l'Eglise, l'encourage dans ses projets. Il compte tout particulièrement sur les chrétiens progressistes et sur les marxistes authentiques pour servir de moteur et entraîner tous les hommes de bonne volonté dans la construction d'un "possible futur" défini comme "une approche chrétienne de l'homme et de son histoire".

Lorsqu'il nous présente l'esthétique "comme éducation politique de l'enfant et de l'homme", il est guidé par le même souci d'"inventer le futur".

Pour éviter toute confusion avec le côté négatif que l'art peut être amené à jouer, il dénonce l'utilisation commerciale dont il est l'objet dans les pays capitalistes et la conception utilitaire et propagandiste des pays socialistes.

Ce qui intéresse Garaudy, c'est le rôle de l'art au service d'une politique du socialisme orientée vers la "plénitude humaine". L'esthétique devrait présider à la naissance d'un certain type d'hommes qui, par la foi religieuse, l'amour, la pensée ou la révolution trouveraient le sens et la joie de leur vie dans l'acte créateur.

Rares sont les artistes contemporains qui, à son avis, ont osé tenter l'aventure de cette prospective révolutionnaire. Les artistes qu'il cite ont, curieusement, comme point commun d'être, d'après lui, des athées. L'opposition à Dieu s'avèrerait donc une source de plus grande fécondité créatrice.

Nous sommes de ce fait ramenés au bon usage de l'esthétique et du même coup renvoyés au problème de l'initiative qui parasite les actions spontanées des masses mal inspirées.

C'est ce qui explique que la jeunesse, reconnue "porteuse d'avenir", ne pourra pas faire l'économie de "l'indispensable recours" des syndicats, des forces de travail et de la culture, au moment critique d'un passage au socialisme en période de grève.

C'est aussi ce qui ressort du passage de l'esthétique à "L'alternative", lorsque Garaudy nous explique que la solution n'est ni dans la démocratie parlementaire, ni dans le système des partis.

Le système de l'avenir, le socialisme sans ses perversions sera l'oeuvre du nouveau bloc historique. En conjugant leurs efforts, les chrétiens de progrès et les marxistes authentiques peuvent mener à bien ce projet. Cette expérience paraît des plus réalistes à Garaudy depuis que les hégémonies américaine et soviétique ont été mises en échec et que deux nouvelles forces se révèlent porteuses d'espoir.

Dans une visée prospective, il imagine le scénario de cette fin de siècle, dans lequel le Japon et la Chine conjugueraient, à leur tour, leurs efforts pour faire décoller le tiers monde et l'entraîner à leur suite.

Cette perspective supposerait l'ouverture d'un "dialogue des civilisations" auquel il faut nous préparer en faisant notre propre révolution "autogestionnaire", que Garaudy estime en 1972, voulue par la majorité des français.

Néanmoins il n'exclut pas la violence du passage dont l'avenir dépend du "conseil ouvrier" qui devient "moteur de la grève" et, après la victoire, responsable de "l'autogestion". Une autogestion dont Garaudy lui-même confesse qu'il ne sait pas ce qu'elle sera.

Mais cette zone d'ombre est vite dissipée par les signes encourageants et les prémisses du "dialogue", que Garaudy discerne dans l'attitude des chrétiens d'Amérique latine et les mouvements du tiers monde qui mobilisent à leur tour une aile importante de toutes les religions.

Au-delà de l'aspect théologique qui marque tous ces mouvements, Garaudy reconnaît que c'est, avant tout, une manière de vivre qui est en jeu. A ce point du combat, il est convaincu que le seul Dieu concevable, pour cette jeunesse révoltée, n'est autre que la "force créatrice au coeur de l'homme".

Il y voit des raisons et des possibilités de rapprochement avec la conception marxiste de la transcendance qui nie l'au-delà tout en reconnaissant que le Christ est un moment divin de l'histoire. Devant l'effervescence des mouvements de libération nationale, Garaudy, préoccupé par l'attitude conservatrice des communistes, insiste sur la nécessaire mutation du marxisme, qui ne pourra prétendre à sa réputation d'authentique briseur de chaînes que s'il est capable d'intégrer ce moment divin de l'homme. Ce n'est qu'après avoir opéré cette intégration que le marxiste pourra "Danser sa vie". C'est-à-dire, vivre pleinement sa condition d'homme habité par toutes les cultures et prêt à donner sa vie pour faire vivre "la création d'un nouvel âge de l'homme et de son art". C'est dans ce sens et à cette seule condition que l'artiste est un révolutionnaire.

Les "soixante oeuvres qui annoncèrent le futur" témoignent d'un art, devenu outil, capable de favoriser "l'autonomie de l'homme dans la création d'un monde possible". Mais dans "Parole d'homme" Garaudy invite à une certaine prudence. Victime des effets pervers d'une révolution engendrée par des hommes dont il reconnaît les qualités de créateur, voire de génie, son expérience l'autorise à dire "qu'il n'y a pas de révolution sans amour".

L'heure n'est plus au socialisme scientifique, il s'agit de passer de l'idéologie des maîtres à l'esprit prophétique de la base. Il est de plus en plus question d'un socialisme qui, pour être lui-même, aurait de plus en plus besoin de "cette dimension divine de l'homme" dont le Christ poète, subversif et militant incarne le moment chrétien.

Après le constat d'échec et la condamnation des hégémonies soviétique et américaine, Garaudy espérait voir évoluer les "démocraties socialistes".

Mais en 1976, dans son "Projet espérance", il constate et déplore que tous les pays, dits socialistes, à l'exception de la Chine, ont adopté le même modèle de croissance en développant la même conception individualiste de l'homme.

Confronté à ces attitudes égoïstes qui tournent le dos à la solidarité internationale, il dénonce la prétendue "aide au tiers monde" et constate qu'au lieu de favoriser un véritable dialogue des civilisations, il s'en suit une dégradation dont il faudra tenir compte pour remettre en question "les postulats sur lesquels repose la culture occidentale". Devant l'ampleur des problèmes posés et le manque de courage pour les appréhender, Garaudy estime ne plus pouvoir faire confiance à nos possibilités d'éducation et conseille l'expérience chinoise de "la révolution culturelle" pour susciter un nouveau projet de civilisation.

A court terme, sur le plan national, il préconise l'organisation de communautés responsables prêtes à intervenir à tous les niveaux du tissu social.
Sur le plan international, c'est l'aggravation des rapports entre le Nord et le Sud qui le préoccupe. Ce gouffre humain, ouvert par la colonisation, ne cesse de s'élargir sous les tensions d'une économie imposée. Mesurant les risques de cette situation inique, Garaudy dénonce et condamne "l'inhumanité capitaliste et la dictature soviétique" qui, à des degrés divers, poussées par leurs soucis d'hégémonie, portent la responsabilité de cette situation.

"Pour un dialogue des civilisations" est, en 1977, un défi lancé à ces hégémonies. Il s'agit de vaincre et de dépasser ces systèmes par une prise de conscience et par l'apprentissage du respect de l'autre. S'investissant d'une "responsabilité planétaire", Garaudy écrit un réquisitoire implacable contre les crimes et la culture de l'homme blanc. Il dénonce un provincialisme occidental qui a délibérément ignoré les autres cultures.

Il affirme la nécessité d'un ordre mondial nouveau à partir des dimensions retrouvées de l'homme, dans les sagesses et les révoltes de trois continents.

L'histoire des religions, de l'économie et des arts de ces continents est proposée comme point de départ pour inventer le futur et créer un nouveau projet de civilisation à partir d'une expérience planétaire.

Garaudy opère un retour de six mille ans en arrière pour rappeler la prééminence du monothéisme qui est né avec l'avènement d'Akhénaton.

Plus près de nous, l'expérience de Gandhi est pour lui doublement intéressante. En affirmant qu'il n'y a pas de politique sans religion, Gandhi a apporté une nouvelle dimension à la politique. Trente ans plus tard, Garaudy, qui depuis 1933 n'a cessé de penser à des scénarios révolutionnaires, reconnaît qu'une "révolution culturelle planétaire" ne saurait se faire sans l'appui de toutes les forces religieuses.

D'où l'autre intérêt pour Gandhi lorsqu'il se prononce contre l'exclusivisme d'une religion et pour la reconnaissance de la dimension "inspirée" des autres textes révélés.

La sagesse de Gandhi renvoie à l'exclusivisme de la religion chrétienne qui, d'après Garaudy, risque de faire obstacle à l'ouverture d'un dialogue des civilisations.

Mais, misant sur les vertus de la tradition apocalyptique, Garaudy ne désespère pas voir les chrétiens dépasser les frontières du peuple élu pour rejoindre les autres croyants dans une convergence des "projets spirituels de l'humanité". Pour les besoins de la cause Garaudy n'hésite pas à évacuer Dieu au bénéfice de la vérité selon Gandhi.
Rien ne semble pouvoir arrêter Garaudy qui se plaît à dire que "le réel, c'est le possible".
Un possible qu'il va pousser jusqu'à la fiction dans "Qui dites-vous que je suis ?". Ce roman qu'il écrit parce que, dit-il, "je ne pouvais pas faire autrement" ; ce serait "l'histoire et l'avenir d'un homme devenu assassin par une force qui vient d'au-delà de lui, et prophète sans le savoir".

Mais c'est aussi, comme il le disait lui-même à Jacques Chancel(1), "une autobiographie possible" construite sous forme de "récapitulation/ fiction", où le passé se mèle au "futur possible" et où tous ses livres sur la politique, la religion ou l'art entrent dans la danse.

Il embrasse et assume son vécu, ses révoltes, ses amours, ses victoires et ses échecs. Toute son expérience est mobilisée dans une fiction qui doit annoncer le futur. Un futur déjà présent en puissance dans les théologies de la libération, l'esthétique et l'amour.

Ce sont ces forces qui président à la construction de l'Ile du socialisme autogestionnaire qui effraye les continents, comme déjà, en 1949, l'expérience yougoslave effrayait les démocraties socialistes et risquait d'influencer certains mouvements progressistes occidentaux. Les réalisations, sur l'Ile, ne sont d'ailleurs que l'oeuvre accomplie des propositions développées dans les livres de Garaudy depuis la "Reconquête de l'espoir".

Dans ce monde autre, les dimensions retrouvées de l'homme non occidental président à la naissance de nouveaux rapports entre les hommes et la nature.

Quant à la faculté de création des insulaires, elle est poussée à un point tel que les créateurs eux-mêmes en sont métamorphosés : "on ne voyait plus de limite entre l'homme et Dieu". Pour Garaudy, tout est dans cette métamorphose trop souvent bloquée par la peur du changement. "Qui dites-vous que je suis ?" est une question posée au mutant appelé à construire ce qui est en lui.

Avant de mourir, dans un effort de création ultime, le héros répond en abolissant toute distance entre l'homme et Dieu. Il a été jusqû'au bout maître de sa propre création.

---

(1) Radioscopie. France-Inter. 28 novembre 1978.

C O N C L U S I O N

"Toute mon oeuvre est un appel à la construction du socialisme pour l'avènement de l'homme."

Garaudy dès le début de notre entretien le rappelait et sûr de lui il ajoutait :

"Sur ce point je n'ai jamais varié".

Après avoir pénétré, fouillé et analysé l'oeuvre, force est de reconnaître qu'effectivement, pendant près d'un demi-siècle, Garaudy n'a cessé de lutter pour la construction du socialisme. Un socialisme qui, selon lui, ne se définit pas par ses moyens, mais par ses fins.

Citant Marx, il se plaisait à rappeler :

"Le socialisme est un régime qui créera les conditions économiques, politiques et les conditions de culture pour que chaque enfant qui porte en lui Mozart puisse devenir Mozart".

Cette définition sera pour Garaudy l'onde porteuse, de l'avènement de l'homme, qui doit ébranler tous les espaces habités de la terre.

Mais cette onde, freinée par les réalités de l'histoire, sera nourrie et relancée par vagues successives dont Garaudy s'efforce d'exploiter la force ou la violence en contrôlant au mieux les ressacs.

Nous venons de voir que trois périodes et deux ruptures, véritables tournants de l'histoire du socialisme, jalonnent son itinéraire. Notre objet était de souligner ce qui dans ces périodes nous semblait dominant et décisif, dans les solutions que proposait Garaudy pour l'avènement de l'homme, mais aussi, pour sa quête personnelle.

Au terme de notre recherche nous pouvons dire que, s'il est exact qu'il n'a cessé d'appeler à la construction du socialisme pour l'avènement de l'homme, il est non moins exact que le lieu de son appel, la forme du socialisme et l'image de l'homme et de Dieu ont varié dans le temps au gré des événements.

Sécrétés par le système qui lui servait de référence, ces événements ébranlent sa propre foi et l'obligent à opérer un transfert de ses points de repères. Balloté au gré des événements il passera du stalinisme orthodoxe au marxisme des origines pour prendre sa pleine dimension dans une période commencée dans l'esthétisme et dominée par un "certain mysticisme".

A première vue, ces fidélités successives témoigneraient de l'incohérence de son cheminement ; mais Garaudy y voit au contraire la continuité ferme et résolue de son itinéraire et il s'en explique en soulignant que c'est parce qu'il a été un "homme sectaire, qui a cru dogmatiquement à la vérité stalinienne" (1), comme c'était son cas, qu'il a pu rester un homme de foi.

Au bout du chemin, seule cette foi est fondamentale aux yeux de cet homme pour qui :

> "Le passé (n'a de) sens qu'en fonction du présent
> "Le présent (n'a de) sens qu'en fonction de l'avenir
> "Tout, dans l'existence est fonction de cet avenir" (2).

A l'âge de 20 ans c'est déjà au nom de cet avenir, et des promesses d'avenir que soulève la Révolution d'Octobre, qu'il adhère au Parti communiste au début des années trente.

"Ce jour là, dit-il, j'avais pris conscience, le chrétien que j'étais avait pris conscience que ce que les chrétiens disent, les communistes le font" (3).

---

(1) Radioscopie. France-Inter. J. Chancel.

(2) "Parole d'homme". R. GARAUDY. Ed. Laffont. 1975.

(3) Radioscopie. France-Inter. J. Chancel

Dans cette période de grandes ruptures, pour Garaudy il n'y a pas d'autres voies, il est converti par le témoignage des faits :

"En 1933, nous avions d'un côté les premières réussites des plans quinquénaux en Union Soviétique et de l'autre la grande crise qui faisait 70 millions de chômeurs dans le monde capitaliste" (1).

Sans hésitation il choisit son camp, décidé de le servir corps et âme avec ferveur et discipline :

"Alors j'ai été manichéen. Comme à mon avis il était nécessaire de l'être : d'un côté tout le bien, de l'autre tout le mal" (2).

C'est ce qui explique son attitude idéologique dans la première partie de son oeuvre.

Propagandiste et sectaire, appuyé sur un système qui se réclame de la science et du sacré - le marxisme-léninisme - cette invention du Parti/Dieu incarné par Staline lui donnait droit et autorité, pour couper le monde en deux en envoyant une partie de ce monde aux gémonies afin de mieux exhiber l'autre partie à la face des peuples.

L'heure était à la conversion au socialisme dans le sillage de Staline qui venait de donner à l'Union Soviétique la constitution la plus démocratique du monde.

Ce que vingt siècles de christianisme n'avaient pu réaliser, le marxisme le permettait. Il montrait la voie à suivre pour sortir de l'esclavage spirituel. Garaudy s'efforçait de sensibiliser les chrétiens à ce qu'il considérait comme le plus grand événement spirituel du siècle. En U.R.S.S. des hommes avaient conquis la possibilité d'être libre et s'apprêtaient à maîtriser un monde duquel l'idée même de Dieu avait disparu.

---

(1) Radioscopie. France-Inter. J. Chancel.

(2) *id.*

C'est au plus fort de sa conviction que le "ressac" du XXe Congrès brise la première vague de son cheminement.

En 1956, au milieu du XXe siècle, ce philosophe marxiste se réveillait après un sommeil dogmatique de vingt-cinq ans.

Conscient de l'urgence et des nécessités de l'heure, il passe du discours idéologique à la confrontation des idées. A l'occasion de cette deuxième période, une nouvelle vie intellectuelle commence pour lui. Elle sera dominée par la recherche des "possibles" et pour favoriser cette recherche, il orientera dans ce sens le Centre d'Etudes et de Recherches Marxistes dont il assure la direction et dirige les expériences. Les affrontements les plus constants au cours de cette période auront lieu avec la pensée chrétienne.

Les convergences qu'il relève entre les perspectives communistes et le message chrétien l'encouragent à favoriser leur rapprochement. Défenseur de la prééminence du marxisme dont il valorise la dimension humaniste, il invite les chrétiens à désidéologiser leur foi et leur demande de régler leurs problèmes scientifiques et moraux sans faire appel à l'hypothèse Dieu.

C'est au moment où il discerne des signes encourageants dans l'évolution des chrétiens et qu'il propose un "modèle spécifiquement français" du socialisme, que les réactions brutales du Parti guide le surprennent pour la deuxième fois.

Ses sympathies avouées pour les expériences tchécoslovaques, les nécessités du changement qu'elles imposent et son refus de cautionner le "coup de Prague" lui coûteront son exclusion du Parti.

"Débranché", abandonné de tous, orphelin déboussolé errant dans l'antichambre du suicide, il est sauvé par le "miracle de l'amour". Cette dimension divine, inconnue du socialisme, va le réorienter.

Désormais, convaincu qu'il n'y aura plus de révolution sans amour, il décide d'emprunter d'autres voies pour assurer la "reconquête de l'espoir" trahi.

En marge de tous les partis devenus suspects, il invite les marxistes authentiques et les chrétiens de progrès à construire, en France, "un futur possible" défini comme une approche chrétienne de l'homme et de son histoire.

L'esthétique, prenant le relais de la philosophie, est proposée comme "éducation politique" et le rôle de l'art est mis au service d'une politique du socialisme orienté vers la plénitude de l'homme.

Mais très vite ces propositions nationales, bien que légitimes, lui paraissent provinciales au regard des besoins exprimés à l'échelle de la planète. Inquiet mais lucide, conscient de la nécessité de vaincre et de dépasser "l'inhumanité capitaliste et le totalitarisme soviétique", il salue les initiatives révolutionnaires des pays du Tiers Monde qui détiennent, peut-être, la solution dans leurs mouvements de révolte dont la religion est devenue le véritable moteur.

Dans ces mouvements il n'est plus question de socialisme scientifique. Garaudy constate que c'est l'esprit prophétique de la base qui anime cette nouvelle forme de socialisme qui se construit sur "la dimension divine de l'homme" dont le Christ n'est que le moment chrétien.

Pragmatique, il va se saisir de ces exemples et les rapprocher de l'expérience de Gandhi qui devient le martyr et l'homme phare pour sensibiliser et faciliter la prise de conscience du nécessaire "dialogue des civilisations" dont l'homme occidental ne pourra pas faire l'économie.

La réussite du projet nécessiterait l'indispensable perte des références spécifiquement occidentales au bénéfice des sagesses des autres continents. Mais, agacé par l'inertie révélatrice du monde des nantis, il décide de passer de ce monde égoïste en "Utopie", qui n'est autre, pour lui, que le réel de demain, comme il le précisait à Jacques Chancel :

"L'utopie, c'est ce qui n'existe pas encore".

Ainsi prenait forme l'Ile des mutants, ces "hommes/dieu" maîtres de leur propre création.

Le socialisme "insulaire" engendré dans l'amour devenait le régime capable de créer les conditions économiques, politiques et les conditions de culture pour que chaque enfant qui portait en lui le Christ puisse devenir le "Christ... ou Bouddha".

Que Garaudy ait pu indifféremment se réclamer du Christ, de Bouddha ou de tout autre dieu au terme de son cheminement, voilà qui demandait, pour le chrétien que nous étions, une explication sur la foi qui animait ses certitudes de marxiste ouvert aux valeurs chrétiennes. C'est la question que nous lui avons posée :

"Ce qu'il y a de certain, nous dit-il en évitant la réponse directe, c'est que nous sommes tous "habités" de quelque manière. Lorsque nous en avons conscience et que nous acceptons a priori la souffrance et la défaite, alors nous avons la foi, cette ouverture sur l'avenir qui nous rend libres, responsables, militants".

Trois mots qui, pour lui, voulaient dire la même chose, "à savoir que nous ressentons la pression du futur sur le présent".

C'est ainsi que Garaudy imaginait ce que pouvait être pour un chrétien la présence de Dieu. Certes, il n'était pas sûr qu'il en soit toujours ainsi ; mais il estimait qu'à cet égard l'interrogation, le défi marxiste était utile aux chrétiens pour les conduire à ce que le père Girardi (1) appelait "l'athéisme méthodologique, en dehors duquel la foi risquait de n'être que le mirage du merveilleux, et la prière une évasion et un alibi".

Pour Garaudy, la foi c'était "d'abord une manière d'agir : c'est une hypothèse qui a pour vérification l'expérience de toute une vie".

C'est un postulat précisait-il : "celui de la possibilité de rompre avec les lois du monde et de l'ordre établi".

---

(1) Giulio Girardi, salésien; collaborateur à "Lumière et Vie" (Lyon). Chargé d'interventions théologiques et de cours pour différents groupes et institutions. (Dans le cahier n° 8, "LES QUATRES FLEUVES", Ed. du Seuil, mai 1978. "Giulio Girardi (...) vient d'être exclu de l'ordre des Salésiens" (p. 78). Depuis, il serait interdit d'enseignement).

En cela il restait fidèle à Marx qui lui avait fait comprendre dès l'âge de vingt ans que "l'homme fait sa propre histoire". C'était pour lui le premier postulat de la foi : "l'homme est responsable de son histoire répétait-il".

Mais la foi c'était aussi l'expérience des sources. L'expérience "du pouvoir imprévisible de dépasser ses propres limites". Pas l'existence d'un manque, mais celle d'un surcroît qui lui faisait dire :

"Si Dieu existe, tout est possible".

Et tout de suite, il s'expliquait sur cette "affirmation" :

"J'emploie le mot "Dieu", parce que d'autres l'ont employé. Mais je n'en ai pas besoin pour exprimer ma foi. Je ne connais de Dieu que l'action de ceux qui portent témoignage de lui. Lorsque j'ai imaginé, dans mon roman "Qui dites-vous que je suis ?" un homme qui porte ce témoignage, il prend conscience de ce qu'il est dans cette confession : Dieu ne parlera jamais, si tu ne lui prêtes pas ta bouche ; Dieu n'agira jamais, si tu ne lui prêtes pas tes mains".

Ce qui intéressait Garaudy dans le christianisme, c'était son caractère particulier, à savoir que dans l'immense foi du monde, il avait su donner un visage à un témoin singulier : "Jésus de Nazareth montrait par sa vie, par sa mort et par sa résurrection, comment on peut vivre divinement une vie d'homme".

Le Christ avait montré comment on peut vivre l'expérience des sources. Pour Garaudy, la "Bonne Nouvelle", annonçant que "tout était possible", portait en elle la promesse inouïe de la résurrection, "la certitude de vivre chaque jour l'éternité, c'est-à-dire la plénitude de la joie".

C'est de cette plénitude que le héros de "Qui dites-vous que je suis ?" témoignait et c'est cette même plénitude, mise en relief dans les dernières pages de "Qui dites-vous que je suis ?" qui nous avait amené à penser que Garaudy était arrivé au bout de sa route.

Toute distance entre le Christ et le héros étant abolie, la "passation/Résurrection" étant assurée par les "mutants" du nouveau monde, il nous semblait que Garaudy pouvait "s'effacer" après avoir montré le chemin du "futur possible".

C'est sur cette impression vivement ressentie, que nous lui avons déclaré avoir lu et compris "Qui dites-vous que je suis ?" comme un testament spirituel.

Après un instant de silence, alors que son regard traduisait une certaine émotion, il nous dit :

"Testament spirituel... non, pourtant ce qui est sûr, c'est que je désirerais mourir comme mon héros. Mais pour l'heure il s'agit de vivre avec la certitude et la joie de nous savoir "inachevés". Le terrible serait d'être un homme "fini". Et c'est ce qu'on devient quand on se croit achevé, "arrivé" au bout de la route. Dans une vraie vie, il n'y a pas de bout. Et même pas de route avant qu'à ses risques et périls on ne l'ait tracée".

Au moment où nous approchons du terme de cet itinéraire, à deux ans de distance, cette dernière réflexion de Garaudy nous revient en mémoire alors que nous apprenons qu'il vient de se convertir à l'islam en devenant "frère Rajaa", son nouveau nom, qui signifie "espoir".

Pourquoi l'Islam, après avoir fait une expérience de plénitude en se réclamant du Christ, serions-nous tenté de demander ? Pour deux raisons précise Garaudy à Jean-Paul Guetny, journaliste à "Jeune Afrique".

"Je tenais à me désolidariser du Christianisme qui relaie une certaine idéologie sioniste ; par ailleurs, l'Islam est, dans la tradition abrahamique, la foi la plus intégrante" (1).

---

(1) "Jeune Afrique". N° 1145. 15 décembre 1982.

La seconde raison lui tenait particulièrement à coeur, étant donné que pour lui, devenir musulman, ce n'était pas renier le christianisme. Les deux croyances n'étant pas contradictoires, dans la mesure où l'islam intègre le christianisme dans les mêmes conditions que le christianisme lui-même avait intégré le Judaïsme.

Fidèle à lui-même, Garaudy musulman entendait rester ce qu'il avait toujours été dans ses décisions de militant protestant : "un hérétique" (1).

"Sectaire" (2) en politique, "hérétique" sur le plan religieux, homme double ou double cohérence de l'homme ? Garaudy ne cessait de nous étonner en gardant une foi toujours vivace dans la capacité de l'homme à maîtriser son destin.

Convaincu qu'"être un homme inachevé, ce n'est par une maladie... à ses risques et périls", il continuait à tracer sa route.

---

(1) "Jeune Afrique". N° 1145. 15 décembre 1982.

(2) Radioscopie. France-Inter. J. Chancel.

B I B L I O G R A P H I E

I - SOURCES

L'oeuvre de Roger GARAUDY

A - Ouvrages

GARAUDY, Roger, "Antée". Ed. Hier-Aujourd'hui. 1946.

———————, "Le Huitième jour de la création". Ed. Hier-Aujourd'hui. 1946.

———————, "Une littérature de fossoyeurs". Ed. Sociales. 1947.

———————, "Les Sources françaises du Socialisme". Ed. Sociales. 1949.

———————, "L'Eglise, le Communisme et les Chrétiens". Ed. Sociales. 1949.

———————, "Grammaire de la liberté". Ed. Sociales. 1950.

———————, "La théorie matérialiste de la connaissance". P.U.F. 1953.

———————, "La liberté". Ed. Sociales. 1955.

———————, "Humanisme marxiste". Ed. Sociales. 1957.

———————, "Morale chrétienne, morale marxiste". Ed. La Palatine/ Plon. 1960.

———————, "L'itinéraire d'Aragon". Ed. Gallimard. 1961.

———————, "Perspectives de l'homme". P.U.F. 1961.

———————, "Dieu est mort". P.U.F. 1961.

———————, "D'un réalisme sans rivage". Plon. 1963.

———————, "Qu'est-ce que la morale marxiste ?". Ed. Sociales. 1963.

———————, "Karl Marx". Ed. Seghers. 1964.

———————, "De l'anathème au dialogue". Ed. Plon. 1965.

———————, "La pensée de Hegel". Ed. Bordas. 1966.

———————, "Marxisme du XXe siècle". Ed. Plon. 1967.

GARAUDY, Roger, "Le problème chinois". Ed. Seghers. 1967.

————————, "Un réalisme du XXe siècle". Ed. Grasset. 1968.

————————, "Lénine". P.U.F. 1968.

————————, "Peut-on être communiste aujourd'hui ?". Ed. Grasset. 1968.

————————, "La liberté en sursis, Prague 1968". Ed. Fayard. 1968.

————————, "Le grand tournant du socialisme". Ed. Gallimard. 1969.

————————, "Toute la vérité". Ed. Grasset. 1970.

————————, "Esthétique et invention du futur". Coll. 10/18. 1971.

————————, "Reconquête de l'espoir". Ed. Grasset. 1971.

————————, "L'Alternative". Ed. Laffont. 1972.

————————, "Danser sa vie". Ed. Le Seuil. 1973.

————————, "60 oeuvres qui annoncèrent le futur". Ed. Skira/Flammarion. 1974.

————————, "Parole d'homme". Ed. Laffont. 1975.

————————, "Ludmila Tchérina, érotisme et mystique". Ed. Robert Laffont/Azoulay. 1975.

————————, "Le projet espérance". Ed. Laffont. 1976.

————————, "Clefs pour le marxisme". Ed. Seghers. 1977.

————————, "Pour un dialogue des civilisations. Ed. Denoël. 1977.

————————, "Qui dites-vous que je suis ?". Ed. Le Seuil. 1978.

————————, "Comment l'homme devint humain ?". Ed. Jeune Afrique. 1978.

————————, "Appel aux vivants". Le Seuil. 1979.

————————, "Il est encore temps de vivre". Ed. Stock. 1980.

————————, "Promesses de l'Islam". Ed. Le Seuil. 1981.

————————, "Pour l'avènement de la femme". Ed. Albin Michel. 1981.

B - Ouvrages collectifs

BESRET, B., GARAUDY, R., GONZALEZ-RUIZ, J.M., BALDUCCI, E., MAGGIONI, B. "Un risque appelé prière". Ed. Desclée de Brouwer. 1972.

Pour vous, qui est Jésus-Christ ? "Un brasier a été allumé". R. GARAUDY. pp. 67-68. Ed. du Cerf. 1970

Une brassée de confessions de foi (une grande enquête du Monde). "Tout est possible". R. GARAUDY. pp. 69 à 74. Ed. Le Seuil. 1979.

Un colloquio internazionale in Vaticano. Le comuni Radici cristiane delle nazioni europee. Pontificia universita Lateranense. Roma Universita cattolica Di Lublino. Polonia. Le MONNIER. Florence 1982, 1er volume. R. GARAUDY. pp. 219-232. "Le Marxisme, le christianisme et l'Europe".

C - Articles

in Cahiers du communisme

GARAUDY, Roger, Le communisme et la morale. Août 1945.

———————, La politique réactionnaire du Vatican et le M.R.P. Décembre 1945.

———————, Impuissance et malfaisance du spiritualisme politique. Mars 1946.

———————, Communisme et liberté. Août 1946.

———————, Les courants de pensée socialistes et communistes. Février 1948.

———————, Le piège des Etats-Unis d'Europe. Février 1949.

———————, Lénine et la philosophie. Avril 1949.

———————, Le dialogue communiste et catholique et le marxisme vivant. Août 1949.

———————, Le mécanisme du mensonge chez les falsificateurs de l'histoire. Avril 1950.

———————, Les tâches et les méthodes de notre propagande. Mai 1951.

———————, Sur les sources françaises du marxisme. Avril 1953.

———————, A propos de la position du parti dans les Sciences. Mai 1955.

GARAUDY, Roger, La lutte idéologique chez les intellectuels. Juillet-Août 1955.

_____, Le 8ème Congrès du P.C. italien : à propos de la voie italienne vers le socialisme. Janvier 1957.

_____, Libéralisme et communisme. Avril 1957.

_____, L'oeuvre d'ARAGON : du surréalisme au "monde réel". Décembre 1957.

_____, A propos du livre d'H. LEVEBVRE : initiation au marxisme ou initiation au révisionnisme. Avril 1958.

_____, L'Eglise catholique, la démocratie et la classe ouvrière. Novembre 1958.

_____, Le marxisme et la pensée progressiste française. Mai 1959.

_____, L'Eglise. Le colonialisme et les mouvements d'indépendance nationale. Novembre 1959.

_____, Après l'encyclique "Pacem in Terris". Juillet-Août 1963.

_____, Où nous conduiraient les thèses des dirigeants chinois. Octobre 1963.

in autre revue

GARAUDY, Roger, Il a inauguré un nouveau mode d'existence. Lumière et Vie, n° 112. Avril-Mai 1973, p. 13 à 32.

D - Radioscopies

Radioscopie de Jacques CHANCEL avec Roger GARAUDY. France-Inter. 28 novembre 1978.

Radioscopie de Jacques CHANCEL avec Roger GARAUDY. France-Inter. 10 octobre 1979

E - Interviews

Interview de Playboy : Roger GARAUDY un candidat à la présidence, ex-stalinien, puis exclu du P.C., s'explique enfin. Playboy, Janvier 1981, pp. 25-26-116-117-118

GUETNY, Jean-Paul, Après Marx et Jésus, Mahomet. Jeune Afrique n° 1145, 15 décembre 1982, pp. 51 à 53.

II - TRAVAUX

A - Autour de Roger GARAUDY

GEERTLLANDT, Robert, Garaudy et Althusser. Le débat sur l'humanisme dans le Parti communiste français et son enjeu. Ed. P.U.F. 1978.

GARAUDY, GARAUDY par GARAUDY, entretiens avec Claude GLAYMAN. Ed. La Table Ronde de Combat, 1970.

GONDAL, Lise, La traversée de l'indifférence. Ed. du Cerf. 1978.

PEROTTINO, Serge, GARAUDY. Ed. Seghers. 1969.

B - Se rapportant au contexte global

a) Ouvrages

AMALRIK, Andreï, L'Union soviétique survivra-t-elle en 1984 ? Ed. Le Livre de Poche. Pluriel. 1977.

ARAGON, Louis, Les beaux quartiers. Ed. Gallimard (Soleil). 1970.

————————, Le Fou d'Elsa. Ed. Gallimard (Blanche). 1963.

ARON, Raymond, Essai sur les libertés. Ed. Le Livre de Poche. Pluriel. 1976.

BECKER, Jean-Jacques, Le Parti communiste veut-il prendre le pouvoir ? Ed. Le Seuil. 1981.

BONHOEFFER, Dietrich, Résistance et soumission. Ed. Labor et fides. 1967.

BOUKOVSKY, Vladimir, ...et le vent reprend ses tours. Ed. R. Laffont. 1978.

CARRERE D'ENCAUSSE, Hélène, L'Empire éclaté. Ed. Flammarion. 1978.

———————————— , Le pouvoir confisqué. Ed. Flammarion. 1980.

COSTE, R., Analyse marxiste et foi chrétienne. Ed. Ouvrières. 1976.

COTTIER, G., (O.P.), Chrétiens et marxistes (dialogue avec Roger GARAUDY). Ed. Mame. 1967.

COX, Harvey, La cité séculière. Ed. Casterman. 1968.

———— , La fête des fous. Ed. Le Seuil. 1971.

———— , Responsables de la révolution de Dieu. Ed. Epi. 1969.

DAIX, Pierre, Les hérétiques du P.C.F. Ed. R. Laffont. 1980.

DAZY, René, Fusillez ces chiens enragés. Le génocide des Trotzkistes. Ed. Olivier Orben. 1981.

DEWART, Leslée, L'avenir de la foi. Ed. Aubier Montaigne (présence et pensée) 1968.

DIMOV, Alexandre, Les hommes doubles, Ed. J.C. Lattès. 1980.

DOMBROVSKI, Iouri, La faculté de l'inutile. Ed. Albin Michel. 1979.

DUHAMEL, Olivier ; WEBER, Henri, Changer le P.C. ? Ed. P.U.F. 1979.

FAUVET, Jacques, en collaboration avec DUHAMEL Alain, Histoire du Parti communiste français 1920-1976. Ed. Fayard. 1977.

HOURDIN, Georges, Communistes et chrétiens, communistes ou chrétiens (sur un texte de Georges Marchais). Ed. Desclée. 1976.

———————— , La tentation communiste. Ed. Stock. 1978.

KEHAYAN, Jean, Le tabouret de Piotz. Ed. Le Seuil. 1980.

KEHAYAN, Nina et Jean, Rue du prolétaire rouge. Ed. Le Seuil. 1978.

KOESTLER, Arthur, "Le zéro et l'infini", Ed. Calmann-Levy, 1947.

KRAVCHENKO, V.-A., J'ai choisi la liberté. Ed. Self. octobre 1948.

KRIEGEL, Annie, Les communistes français. Ed. Le Seuil. 1970.

LACROIX, J., Crise de la démocratie - crise de la civilisation. C.S.F. 1965.

LEFEBVRE, H., Le Marxisme. Ed. P.U.F. (Que sais-je ?). 1968.

LEROY, R. ; CASANOVA, A. ; MOINE, A., Les marxistes et l'évolution du monde catholique. Ed. Sociales. 1972.

LEVESQUE, Jacques, L'U.R.S.S. et sa politique internationale de 1917 à nos jours. Ed. Armand Colin. Collection U. 1980.

LEVY, Bernard-Henri, Questions de principe. Ed. Denoël/Gonthier. 1983.

MALAURIE, Guillaume, "L'affaire Kravchenko". Ed. R. Laffont. 1982.

MARCHAIS, Georges, La politique du Parti communiste français. Ed. Sociales. 1974.

MARLE, René, Dietrich BONHOEFFER témoin de Jésus-Christ parmi ses frères. Christianisme en mouvement. Ed. Casterman.

MARX, Karl, Oeuvres. - Economie I - Juillet 1977
- Economie II - Octobre 1972
Bibliothèque de la Pléiade.

MARX, ENGELS, Manifeste du Parti communiste. Ed. Sociales. 1976.

MONNEROT, Jules, Sociologie du communisme. Echec d'une tentative religieuse au XXe siècle. Ed. Libres, Hallier, 1979.

MORIN, Edgar, De la nature de l'U.R.S.S. complexe totalitaire et nouvel empire. Ed. Fayard. 1983.

MOUNIER, Emmanuel, Communisme, anarchie et personnalisme. Ed. Le Seuil. 1966.

OGLETREE, Thomas W., La controverse sur la "mort de Dieu". Christianisme en mouvement. Ed. Casterman. 1967.

REMOND, René, Le XXe siècle de 1914 à nos jours. Ed. Le Seuil. 1974.

———— , Vivre notre histoire. Ed. Le Centurion. 1976.

RICHARDSON, Alan, Le procès de la religion. Ed. Casterman. 1967.

ROBINSON, John A.T., Dieu sans Dieu. Nouvelles éditions latines. 1964.

———————— , La nouvelle réforme. Ed. Delachoux et Niestlé. 1966.

ROBRIEUX, Philippe, Histoire intérieure du Parti communiste
tome 1 1920-1945. Ed. Fayard 1980.
tome 2 1945-1972. Ed. Fayard 1981.
tome 3 1972-1982. Ed. Fayard 1982.

SOLJENITSYNE, Alexandre, Une journée d'Ivan Dénissovitch. Ed. Julliard. 1963.

———————— , Le premier cercle. Ed. Laffont. 1968.

———————— , Le pavillon des cancéreux. Ed. Julliard. 1968.

———————— , Zacharie l'escarcelle. Ed. Julliard. 1970.

———————— , L'Archipel du Goulag, Tomes I et II. Ed. Le Seuil 1974 ; Tomes III. Ed. Le Seuil. 1976.

SOLJENITSYNE, Alexandre, Le chêne et le veau. Ed. Le Seuil. 1975.

SPIRE, Antoine, Profession permanent. Ed. Le Seuil. 1980.

THOREZ, Paul, Les enfants modèles. Lieu Commun. 1982.

THOREZ, M. ; ROCHET, W. ; MARCHAIS, G., Communistes et chrétiens. Ed. Sociales. 1976.

VALADIER, Paul, Essais sur la modernité. Nietzsche et Marx. Ed. Desclée-Cerf. 1974.

VOSLENSKY, Michael, La nomenclatura. Ed. Belfond. 1980.

ZINOVIEV, Alexandre, L'avenir radieux. Ed. L'Age d'Homme. 1978.

———————— , Notes d'un veilleur de nuit. Ed. L'Age d'Homme. 1979.

———————— , Le communisme comme réalité. Ed. Julliard, L'Age d'Homme. 1981.

b) Articles

CHAUNU, Pierre, L'affaire Kravchenko appartient à l'histoire. Le Figaro, 23/24 octobre 1982, p. 27.

CHENU, M.D., La "Doctrine sociale" de l'Eglise. Masses ouvières n° 382, février 1983, pp. 39-53.

CLEMENT, Olivier, Devant le défi d'une "postérité spirituelle", pour un christianisme fidèle, ouvert, créateur. France catholique - ecclesia n° 1868. 1er octobre 1982, pp. 8 et 12.

CLEMENT, Olivier, Filles de Joachim de Flore, les fausses évidences de la modernité. France catholique - ecclesia n° 1867. 24 septembre 1982, pp. 10-11 et 14.

COSTE, René, Les chrétiens et l'analyse marxiste. Revue théologique de Louvain. 1973. Fasc. 1. pp. 20 à 38.

DEVAUX André A., Parcours pour la foi : Clavel, Garaudy, Bruaire, Bellet. Misère de l'homme sans Dieu. Cahiers universitaires catholiques. 31 janvier 1976. pp. 39 à 42.

DINECHIN, O. de, Roger GARAUDY. Entre christianisme et marxisme. Cahiers de l'Actualité Religieuse et Sociale n° 107. 15 octobre 1975. pp. 537-542.

DOMENACH, Jean-Marie, Enquête sur les idées contemporaines. Ed. Le Seuil.

DROUET, Jacques-Paul, La controverse à propos du livre "Rue du prolétaire rouge". La Croix. Jeudi 28 décembre 1978.

GEFFRE, Claude, Eclatement de l'histoire et Seigneurie du Christ. Revue de l'Institut Catholique de Paris. Juillet-Septembre 1982. pp. 3 à 22.

GERBAUD, Dominique, Les 60 ans du P.C. : deux points de vue. La Croix, 11 décembre 1980. pp. 10 et 11.

GREMETZ, Maxime, Croyants, non-croyants agir ensemble pour un monde plus humain. Cahiers du communisme - supplément au n° de décembre 1980.

KOLAKOWSKI, Leszek, Une révolution contre le mensonge. France Catholique - ecclesia. 17 décembre 1982. pp. 2 et 5.

LABARRIERE, Pierre-Jean, La parole anti-totalitaire. Projet. n° 173. mars 1983.

LARUCHETTE, J., L'U.R.S.S. et les libertés individuelles. "Etudes". Juin 1977. pp. 725 à 739.

LAVAU, Georges, Les partis communistes en France et en Italie. Etudes. Juin 1982. pp. 757-768.

LECOMTE, Bernard, La dramatique mise à nu du "modèle soviétique". La Croix. Jeudi 28 décembre 1978.

LEPAPE, Pierre, Des couloirs du Kremlin à l'enfer de Kolyma. Télérama, n° 1607, 29 octobre 1980.

LIEGE, Pierre-André, Les fondements théologiques de l'évangélisation. Mai 1975.

NIVAT, Georges, L'itinéraire exceptionnel d'un bolchevik chrétien. Le Monde. 3 décembre 1982. p. 20.

ONIMUS, Jean, Malraux ou la religion de l'art. Etudes. Janvier-février-mars 1954. pp. 3 à 16.

PADIOU, Maurice, "Rue du Prolétaire Rouge". Au rendez-vous des illusions perdues. Le Républicain Lorrain. Dimanche 3 décembre 1978.

PAQUOT, Thierry, Charles Bettelheim et la "révolution capitaliste" d'octobre. Le Monde. Dimanche 3 octobre 1982. pp. 9-10.

RABAUT, Jean, Le Goulag et la France. Le Monde. Dimanche 17 octobre 1982. pp. 10-11.

ROBRIEUX, Philippe, le P.C.F. vu par les services spéciaux américains. Le Monde. Dimanche 22 novembre 1981. pp. 13-14.

SCHLEGEL, Jean-Louis, Les théologies de la libération. Projet. Juillet-Août 1982, n° 167. pp. 813-823.

VALADIER, Paul, Marxisme et scientificité. Etudes. Mai 1976. pp. 712 à 726.

Articles sans auteur connu

Espérance chrétienne et espérance marxiste. Prêtres diocésains. Février 1976. p. 59.

Espérance chrétienne et espérance marxiste. Prêtres diocésains. Mars 1976. p. 109.

Marxisme et humanisme. Prêtres diocésains. Février 1977. p. 63.

Marxisme et science. I. Nature de l'analyse marxiste. Prêtres diocésains. Avril 1977. p. 163.

L'Islam peut-il habiter l'avenir de l'Occident ? "France Pays Arabes" n° 105. Janvier 1983. p. 64.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION 7

PREMIERE PARTIE : Le temps de la vérité absolue et de la discipline aveugle 19

CHAPITRE I - Socialisme et société. De la Révolution/libération à la liberté 23

CHAPITRE II - L'homme de l'avenir. Du bolchevik, chevalier des Temps Modernes, à l'homme maître du monde 65

CHAPITRE III - Dieu dans la Révolution. De Jésus à Prométhée 119

Bilan I : Dix années de combat 143

DEUXIEME PARTIE : Le temps de la vérité relative et de la discipline les yeux ouverts 149

CHAPITRE I - Socialisme et société. De la patrie du socialisme au socialisme national 153

CHAPITRE II - Du culte de la personne au regard vers les autres 195

CHAPITRE III - De la négation de Dieu à l'évocation du Christ 225

Bilan II : Douze années de restauration 245

TROISIEME PARTIE : Le temps des aveux et de la prospective . 253

CHAPITRE I - Socialisme et société. Du socialisme planétaire à la société insulaire 257

CHAPITRE II - Le mutant, avenir de l'homme 305

CHAPITRE III - Des théologies de la libération à l'émergence des dieux 341

Bilan III : Dix années de prospective 373

CONCLUSION 383

BIBLIOGRAPHIE 395

TABLE DES MATIERES 407